Nicole Lapierre

Le silence de la mémoire



A la recherche des Juifs de Plock

Plon

LE SILENCE DE LA MÉMOIRE

DU MÊME AUTEUR

La Femme majeure (nouvelle féminité, nouveau féminisme), Paris, Club de l'Obs'/Éditions du Seuil, 1973. (En collaboration avec Edgar Morin et Bernard Paillard.)

Vieillesse des pauvres (les chemins de l'hospice), Paris, Économie et humanisme/Les éditions ouvrières, 1980. (En collaboration avec Rithée Cevasco et Markos Zafiropoulos.)

NICOLE LAPIERRE

LE SILENCE DE LA MÉMOIRE

A la recherche des Juifs de Płock

Digitized by Project Zikaron
Touro University-NY Libraries
www.zikaron.tourolib.org
2023



PLON
8, rue Garancière
Paris

Digitized by Project Zikaron
Touro University-NY Libraries
www.zikaron.tourolib.org
2023

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon, 1989.
ISBN 2-259-02012-7

A tous les miens
mes parents, Elie et Gilberte
mon compagnon, Edwy
les enfants, Eric, Eve et Yona.

PROLOGUE

A Płock, en Pologne, il ne resterait qu'un Juif, et il serait muet. Telle est l'étrange histoire qui me fut rapportée par d'anciens ressortissants de cette communauté. Elle surgissait immanquablement, comme un refrain, en préambule d'entretiens où je leur demandais de me livrer leurs souvenirs. Je traquais des récits de vie; j'obtenais l'évocation du silence.

Avait-il jamais existé ce muet? Aucun de mes interlocuteurs ne l'avait rencontré, mais ils en avaient entendu parler. De proche en proche, la rumeur s'était répandue, pour finalement parvenir jusqu'à moi qui, justement, avais décidé de rompre le silence de la mémoire dans lequel le passé était enfoui. Je voulais comprendre, sinon élucider, ce silence d'une génération, celle de nos parents. Le plus souvent, ils s'étaient tus, n'évoquant jamais, ou presque, leur histoire, ni pendant la guerre ni avant. Puis ils nous avaient propulsés, nous, leurs enfants, dans le monde de l'après, sans repères explicites, détachés d'un passé dont pourtant l'ombre fantomatique nous poursuit.

Aussi ce dernier des Juifs de Płock, témoin impuissant à témoigner, survivant mutilé muré dans le silence, déroulant solitaire le fil d'une mémoire qu'il ne peut délivrer, est-il un personnage symbolique autant que pathétique. Peut-être est-il muet, parce qu'il n'y a plus, là-bas, personne pour l'entendre, que sa langue maternelle est aujourd'hui langue morte? Ou aphasique, parce que les mots se dérobent, que le langage échoue à décrire l'innommable? Ou encore aphone, parce qu'il a trop hurlé dans un univers de sourds? A moins

qu'il ne préfère le mutisme à tout malentendu. A moins qu'il ne protège jalousement quelque terrible secret...

Quoi qu'il en soit, ce muet imaginaire, dont déjà je m'acharne à expliquer le silence, me semble la figure emblématique de ces Juifs d'Europe orientale qui, cachés, émigrés, rescapés, ont survécu au désastre. Pour eux, en effet, le souvenir est une lancinante exigence et la transmission une difficile, voire impossible, tâche.

En acceptant de me raconter leur histoire, ils parlent au nom de ce muet, délégués du silence et sentinelles de la mémoire. En l'évoquant, ils parlent aussi d'eux-mêmes, qui, jusque-là, n'avaient jamais entrepris un tel récit.

I

SONDER LE PASSÉ

CHAPITRE PREMIER

QUÊTE ET ENQUÊTE

Une nuit de janvier 1980, je fis un rêve troublant, sombre. Je n'avais pas encore entrepris cette recherche sur la diaspora des Juifs de Płock, mais j'en avais déjà conçu le projet, j'y réfléchissais, j'y songeais... C'était un rêve en noir et blanc. Dans un de ces instants réflexifs qui surgissent en pleine activité onirique, je crois l'avoir remarqué, mais peut-être me le suis-je ainsi formulé au réveil. Toujours est-il que cette absence d'autres couleurs, outre les gris qui modulent les contrastes, était une chose notable, inhabituelle : mes rêves sont généralement polychromes et mes cauchemars, particulièrement « hauts en couleur ». Ils sont aussi sonores; celui-là, tel un vieux film, était muet. Mais du cinéma d'autrefois, il n'avait ni le charme ni la poésie; il était absolument froid, sec, terne.

Je me trouvais devant l'ouverture d'un four crématoire, lequel ne ressemblait en rien à ceux dont j'avais pu voir des photos (en noir et blanc elles aussi) dans des livres ou des films sur les camps de concentration. C'était un large espace sans fond ni bords, empli d'une brume grisâtre et vibrionnante, comme celle que l'on perçoit lorsque l'on appuie fortement les poings sur les globes oculaires. Des silhouettes imprécises, pâles, fines, un peu désarticulées, s'y mouvaient en une étrange sarabande, une sorte de théâtre d'ombres en négatif. Quelques jours plus tard, je trouvais, par hasard et non sans stupeur, l'exacte reproduction de cette vision sur

une carte postale représentant *la Danse macabre* de Kermaria-en-Isquit, à Plouha, en Bretagne. Même torsion des corps, même imprécision des contours et semblable impression de vague transparence. C'est là un de ces étonnants carrefours que ménage parfois l'imaginaire : cette allégorie de la mort peinte dans la nef d'une église romane des Côtes-du-Nord et cette figuration onirique de l'extermination juive de ce siècle avaient les mêmes formes limbaires du tourment.

La durée dans les rêves est variable et difficile à évaluer. Il m'a semblé que je restais longtemps immobile, pétrifiée, à contempler ce silencieux et morne spectacle. Puis tout soudain s'est accéléré et précisé comme au démarrage d'une projection, quand on fait le point. J'engageai alors dans le four crématoire, par cette ouverture en forme de vasistas devant laquelle je me tenais, le tuyau flexible d'un aspirateur. Cet objet prosaïque m'était familier : c'était la « boule Hoover » de ma maison. Mais à peine avais-je reconnu cet ustensile domestique que déjà il se transformait : le tuyau devenait pipe-line et il me fallait impérativement extraire et convoyer le pétrole qui se trouvait là! La tâche m'emplissait de honte et d'effroi! Au jeu des associations comme à celui des interprétations, les figures évidemment sont multiples. Certaines se sont imposées à moi depuis, comme la transposition de quelques thèmes insistants qui, jusqu'ici, ont accompagné ma démarche et dont l'explicitation permet de la mieux comprendre. A lire livres et rapports, tout semble toujours se passer comme si, un beau matin, les projets de recherche naissaient, habillés de justes hypothèses et sanglés de théorie, tout prêts et bien portés. Il en va autrement bien sûr, et le travail du rêve d'une sociologue rêvant de son travail est une piste sur laquelle on peut s'aventurer. Je ne crois pas que l'on y rencontre plus de mirages que dans les allées étroites d'un objectivisme rectiligne, moins peut-être...

Les silhouettes du crématoire me rappelaient ces innombrables clichés, vus dans mon enfance et mon adolescence, quand l'appartement familial était aussi le cabinet radiologique de mon père. Ces images nébuleuses qui témoignent de la réalité anatomique des corps et de leur mal, sans pourtant les donner vraiment à voir. Car les radiographies ne sont que de fantomatiques ébauches; le squelette, les organes y figurent en taches blêmes aux bords indécis. Plus encore que la photographie, elles suggèrent cette « mort

plate» dont parlait Roland Barthes[1]: quelque chose est attesté et en même temps déréalisé, l'image radiographique n'atteint jamais le vif du sujet, elle n'est jamais crue, ni violente ni choquante, elle voile autant qu'elle révèle.

Ainsi en va-t-il de cette ombre portée de la Shoah sur la génération de l'après-guerre, ombre blanche, fantômes de familles inconnues, millions de morts sans visage, sans nom, sans sépulture. Des images, toutes pareilles, toujours reviennent: corps décharnés, squelettes ambulants, séries de clichés ternes du malheur, tirés de cet univers gris de la mort en série. Du passé ne nous échoit guère aujourd'hui que la certitude douloureuse de ce qui a eu lieu et qui est non représentable, inimaginable, autrement qu'en cette figuration floue, spectrale.

Il a fallu l'exigeante et terrible quête de Claude Lanzmann qui, dans son film *Shoah*, a arraché d'une mémoire torturée chaque détail de l'horreur, pour que soit projetée la cruauté inouïe du génocide. Projetée et non montrée: délaissant photos et documents d'archives, c'est bien au cœur du présent, dans l'indifférence des lieux et la contraction du temps, qu'il a inscrit sa démarche, fidèle en cela à la conception fondamentale de la mémoire juive, qui est reviviscence plus que réminiscence.

Dans beaucoup de familles, le souvenir de la guerre est enfoui. Silence impressionnant et dense, ponctué parfois de quelques fragments de récit, les mêmes, inlassablement repris, qui rendent plus manifeste encore le non-dit d'où ils émergent et que nul n'ose remettre en question, tant est puissante son «emprise»[2]. Les parents ont de multiples raisons de se taire, ils veulent épargner un récit insupportable à leurs enfants et s'épargner aussi, en ne ravivant pas leur douleur, en ne réveillant pas cette sourde culpabilité d'avoir survécu, quand tant d'autres, proches, ont disparu. Convaincus de ne jamais pouvoir être compris, tant ce qu'ils auraient à dire est difficile à exprimer, dans le silence général de la société, ils veulent aussi éviter un malentendu qui serait également insupportable.

Les enfants, eux, propulsés dans le monde de l'après,

1. Roland Barthes, *«la Chambre claire – Note sur la photographie»*, Paris, Cahiers du Cinéma/Gallimard, 1980, p. 145.

2. Voir le bel article de Nadine Fresco: «La Diaspora des cendres», in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, nº 24, Paris, Gallimard, automne 1981.

investis d'un fol espoir, tenus de s'intégrer dans les sociétés où ils grandissent, d'y réussir notamment par la voie privilégiée du savoir, sommés de se sauver en somme, ne peuvent ou ne veulent sonder ce désespoir secret qui enveloppe désormais tout le passé. Car ce n'est pas seulement de la guerre dont les parents ne parlent pas, mais de tout ce qui lui a préexisté. Nul roman familial, nulle description de la vie juive d'autrefois dans les communautés d'Europe centrale, ou seulement, là encore, quelques rares anecdotes, des images si fugitives que l'imagination ne peut s'y accrocher. A la destruction physique d'un monde s'est ajouté l'anéantissement de sa représentation même; de la vie avant, l'évocation est aussi abolie.

Reste la présence de l'absence, l'éloquence du silence. « Ce ne sont pas les trépassés qui viennent nous hanter, mais les lacunes laissées en nous par les secrets des autres », écrivent Nicolas Abraham et Maria Torok, étudiant le sens métapsychologique du fantôme[1]. La parole est impossible mais l'oubli intolérable. Cet entre-deux douloureux, hanté, seul se transmet. D'une génération à l'autre, le mal est entendu. J'ai eu longtemps, pour toute conscience juive, le savoir de ce mal, que je n'avais pas vécu, comme une blessure fictive qui se rappelait à moi (tel un membre fantôme justement) au moindre changement de climat, à toute manifestation de racisme ou de xénophobie, à toute évocation du génocide quelle qu'elle soit, élancements épisodiques dont certains se muaient en élans militants. Je ne crois pas y avoir accordé une excessive complaisance, ni m'être égarée dans une identification impossible, je n'éprouvais ni l'exaltation narcissique du « Juif imaginaire »[2] ni la fascination coupable et autodestructrice qui rendait à certains le bonheur impossible. Je n'ai jamais ressenti cette profonde souffrance exprimée par ceux que Nadine Fresco a interviewés[3] et que l'on trouve également chez Esther, le personnage de la jeune suicidée du très beau roman d'Henri Raczymow : *Un cri sans voix*[4]. Je m'accommodais de cette sensibilité particulière comme d'une évidence.

Comme beaucoup d'autres, j'ai commencé tardivement à

1. Nicolas Abraham et Maria Torok, *l'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1987, p. 427.
2. Alain Finkielkraut, *le Juif imaginaire*, Paris, éd. du Seuil, 1980.
3. Nadine Fresco, art. cité.
4. Henri Raczymow, *Un cri sans voix*, Paris, Gallimard, 1985.

me soucier du peu de consistance de ma judéité. L'intérêt de la génération juive de l'après-guerre pour un passé appelé à fonder son identité est en effet un phénomène récent inscrit lui-même dans une tendance générale et diverse de ressourcement. Il s'est développé dans les milieux intellectuels, parmi ceux qui ayant été à l'Université étaient imprégnés de la culture savante majoritaire et avaient, en revanche, une connaissance de l'histoire, de la culture et des traditions juives assez faible. Nombre d'entre eux ont connu l'engagement dans la gauche ou l'extrême gauche, ils ont adhéré à des idéologies internationalistes, universalistes, vers lesquelles peut-être les poussait leur judéité, mais qui, à celle-ci, laissaient peu de place.

Dans l'organisation trotskiste où je militais, nous étions prophètes enthousiastes et exégètes scrupuleux, férus d'histoire révolutionnaire et rompus à l'art du commentaire et de l'interprétation, enclins à décrypter le présent à la lumière des livres du passé. Peut-être avions-nous réinvesti là une version sécularisée d'un héritage qui ne se reconnaissait pas comme tel, un peu Juifs sans le savoir et éventuellement sans l'être d'ailleurs, car après tout les Juifs n'y avaient pas le monopole du talmudisme révolutionnaire! Ou bien en l'étant et en le sachant un peu. Assez pour se précipiter, avec un rien d'appréhension, à la conférence donnée par Nathan Weinstock[1], dans une salle bondée de Saint-Germain-des-Prés, en 1967, lors de la guerre des Six Jours, pour ironiser sur le nombre de Juifs au bureau politique, pour d'infimes repères, des connivences ténues et une sympathie particulière pour ce Lev Davidovitch Bronstein, maître à penser, mais aussi exilé persécuté... Toutes choses évidemment dérisoires, l'important étant ailleurs, dans ces luttes lointaines où s'inventait un futur prometteur qui nous renvoyait à la proximité du nôtre, avec un tel sentiment d'urgence que l'Histoire, disions-nous, nous « mordait la nuque »! Venue un jour sous la plume de Daniel Bensaïd, dans un texte politique, cette drôle d'expression, un moment, fit florès. Du « peuple à la nuque raide » (Exode, 32, 9) nous ignorions la leçon, nous n'avions pas appris à durer.

1. Avocat belge, Nathan Weinstock faisait alors autorité, dans la VIe Internationale, sur la question du Moyen-Orient. Il a publié depuis *le Sionisme contre Israël*, Paris, François Maspero, 1969 et *le Pain de misère. Histoire du mouvement ouvrier juif en Europe*, 2 tomes, Paris, La Découverte, 1984.

Lassés par le rythme militant en passant du monde étudiant à celui du travail, bardés de moins d'assurance au sortir de l'euphorie des années soixante-dix, en quête de repères sur le long cours, au rebours d'une histoire immédiate décevante, redécouvrant le sujet à contre-courant de systèmes de pensée totalisants qui l'avaient effacé, beaucoup se sont découverts Juifs sans mode d'emploi...

Dans ce paysage idéologique noyé sous les brumes de quelques incertitudes, chacun a buté sur un accident de terrain particulier, empruntant ensuite l'une des voies qui s'offraient. Aujourd'hui, certains se réfugient sur un mode érudit dans l'enchantement de la tradition, certains s'adonnent à « l'amour du yiddish »[1], à son étude, à sa perpétuation, il en est qui se livrent à la passion généalogique, d'autres, nombreux, se tournent vers la psychanalyse pour découvrir, par-delà l'absence de contenu tangible de leur identité, les secrets de legs inconscients. Il est bien d'autres options encore, investigations confidentielles et privées ou recherches diverses, dont livres, revues, études, manifestations culturelles témoignent.

C'est à la croisée de deux ébranlements, l'un privé, l'autre professionnel, que s'est amorcée ma démarche. Le désarroi d'une amie proche qui ayant perdu son père, découvrait trop tard qu'elle ne savait rien de son histoire, m'avait d'autant plus affectée que j'étais alors sensibilisée à un tel problème. Je passais en effet une bonne partie de mon temps à recueillir des récits biographiques auprès de personnes âgées, dans le cadre d'une recherche sur la vieillesse en milieu hospitalier. Pourtant cette population de pensionnaires d'hospice qui connaissait le plus total abandon, la déréliction, la misère, l'anonymat, la dépersonnalisation, m'était assez étrangère. L'écart n'était pas que générationel, il était social, culturel, et à l'extériorité relative de l'enquête sociologique s'ajoutait cette distanciation particulière que chacun adoptait dans cet univers, pour pouvoir continuer à y circuler et à y travailler. La plupart du temps, les entretiens n'étaient pas vraiment des récits de vie, mais des histoires de voyages hospitaliers, de circuits institutionnels, légitimés par des histoires de maladie, seule manière possible de se raconter et de raconter à autrui comment on pouvait arriver là, en ce lieu de relégation, de mort sociale qui

1. Régine Robin, *l'Amour du yiddish*, Paris, éd. du Sorbier, 1984.

anticipait la mort physiologique. Je m'étais dit alors qu'il me faudrait mieux comprendre les interférences de mécanismes individuels et sociaux de la mémoire et de l'oubli, mais j'avais laissé la question en chemin... et travaillais dans une apparente distance, sur ces thèmes de la vieillesse et de la mort. Plus tard, le choc d'une mort autre, violente et proche, celle de ma sœur, a définitivement démasqué cette fausse indifférence. Le vieillissement ou la mort n'étaient pas seulement des choses lointaines, mais pouvaient menacer les miens, cette famille si réduite déjà, et de l'histoire de mes parents, moi non plus, je ne savais rien ou presque...

D'un souci intime, d'une quête privée sur l'histoire de ma famille, j'en suis venue à une enquête plus ample et une recherche plus « savante » sur le devenir d'une génération, à travers l'exemple de la diaspora d'une communauté et à partir des biographies des anciens ressortissants dispersés. Récits de grands voyages cette fois!

J'ai un temps hésité quant au « terrain ». En Pologne, entre les deux guerres, il y avait plus de trois millions de Juifs, un tiers d'entre eux se répartissait dans les trois plus importants centres urbains, Varsovie, Łodz et Lwow, un tiers dans les autres villes et le reste dans les bourgs et villages. Pourquoi opter pour un endroit plutôt que pour un autre? Je n'avais trouvé qu'un seul critère objectif et il réduisait peu l'éventail du choix: je voulais prendre comme point de départ et d'origine une ville moyenne, dont la population juive avant-guerre était à la fois suffisamment nombreuse pour présenter une diversité sociale et idéologique représentative de la judaïcité polonaise d'alors et, en même temps, suffisamment limitée, pour constituer un isolat relatif, une entité sociale contrastée mais identifiable comme ensemble communautaire. J'entends par là un groupe défini et circonscrit par des réseaux relationnels et un environnement, et non pas une communauté au sens traditionnel et institutionnel du terme. Plusieurs amis de ma génération, dont les familles venaient de diverses régions, avaient insisté pour que j'élise « leur » ville, en se proposant de me faciliter les premiers contacts et le démarrage de l'enquête, ils souhaitaient au fond que je fasse ce qu'ils auraient aimé faire. Płock, parmi de nombreuses autres villes, répondait aux exigences minimales que je m'étais données et si elle a eu ma préférence, justement, c'est parce que là, est né mon père.



Płock en Pologne

Ainsi ai-je opté pour un équilibre nécessaire mais difficile entre exigence professionnelle et implication personnelle, visées heuristiques et motivations psychoculturelles. Entre le questionnement juif et le positionnement académique, je n'ai cessé, depuis, d'aller et venir.

La génération précédente a si peu raconté à ses enfants qu'ils sont souvent conduits aux détours plus ou moins doctes, lestés des instruments utiles et encombrants de la connaissance; ainsi l'Histoire, l'anthropologie, la sociologie prennent le relais des transmissions défaillantes. Un relais paradoxal lorsqu'il s'agit, comme ici, d'une recherche menée à partir de récits de vie. En effet, plus que toute autre, c'est une entreprise qui mêle proximité et distance, implication et extériorité, et ces deux modes de connaissance que sont la compréhension et l'explication[1]. Elle se fonde sur un face à face ambigu, ni tout à fait transmission ni tout à fait confrontation, où se révèlent les liens complexes de deux générations, comme la distance qui les sépare, puisqu'en même temps le récit de l'un est « objet » d'étude pour l'autre. Cette ambiguïté est à la fois un atout et une difficulté, et le malaise, parfois, fait vaciller la curiosité.

J'ai eu du mal à me départir d'un doute sur la légitimité de cette recherche. N'avais-je pas décidé, en effet, de forer dans le passé en forçant l'anamnèse, pour dégager sous la cendre et la poussière, ces couches sédimentaires de la mort et du silence, une mémoire précieuse qui transcrite, étudiée, devenait également négociable, comme l'or noir du savoir dans le commerce des idées... Viol et exploitation de la mémoire, mon rêve suggérait les deux, également inassumables! Hasard et coïncidence : je retrouvais plus tard, sous la plume de Daniel Bertaux, dans un article promouvant l'approche biographique en sociologie, ce propos : « Sans doute sommes-nous assis sur d'immenses gisements sociologiques d'une richesse inouïe, que des forages multiples suffiraient à faire remonter à la surface. Non qu'ils puissent être utilisés comme tels, sauf exception : le pétrole brut demande

1. Selon la distinction de Wilhelm Dilthey, *le Monde de l'esprit*, Paris, Aubier-Montaigne, 1947, reformulée et redéfinie par Edgar Morin, *la Méthode III. La connaissance de la connaissance*, Livre I, Paris, éd. du Seuil, 1986, pp. 143-152.

aussi à être raffiné [1]. » L'enthousiasme de l'auteur renforçait mon trouble : tandis qu'il entendait revaloriser cette expérience du sujet dont la sociologie, qu'elle soit empirique ou théoriciste, faisait peu de cas, j'y lisais surtout une dévalorisation de ma prétention à sonder le gisement de l'expérience juive et plus encore à « raffiner » ce qui en serait le minerai! Les mots, dans ce contexte, devenaient incongrus, dérangeants, obscènes même, comme l'intrusion au fond d'un crématoire de cet aspirateur et de ce pipe-line, ces objets triviaux, instruments d'une modernité prosaïque.

Certains passés, certains vécus, par leur caractère si profondément dramatique, imposent un respect qui parfois laisse interdit. « Il ne peut y avoir de poésie après Auschwitz », écrivait Adorno. Certains pensent que plus rien ne peut se dire ou s'écrire, qu'il convient de « garder le silence, afin de ne pas ajouter à l'innommable les fadaises littéraires ou sociologiques » [2]. On n'enfreint pas sans crainte (ni cauchemar) une injonction aussi péremptoire, même si l'on est convaincu, comme je le suis, qu'accepter le silence, c'est permettre l'ultime et pervers prolongement de l'entreprise d'anéantissement.

Les questions du présent s'ancrent dans un passé, avant, pendant, et après le génocide, dont on ne peut se dessaisir. La fracture est irrémédiable, un monde a été englouti, qu'il serait fol et vain de prétendre faire resurgir à travers la mémoire. Il nous faut affronter ce paradoxe : toute recherche de continuité dans l'appréhension et la compréhension du devenir juif de ce siècle est illusoire, et tout questionnement sur l'identité juive aujourd'hui, sans recours au passé, est futile. Dès lors, ce sont les discontinuités, les ruptures dont il nous faut prendre la mesure et comprendre le sens; de celles-ci justement, la mémoire témoigne.

Les Juifs de Płock, comme ceux des autres villes et bourgades de Pologne avant-guerre, sont dispersés de par le monde, installés principalement aux États-Unis, en France

1. Daniel Bertaux, « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », in *Cahiers internationaux de Sociologie*, Paris, P.U.F., vol. LXIX, 1980, pp. 220-221.

2. Georges Steiner, *Langage et Silence*, Paris, éd. du Seuil, 1969, p. 167.

et en Israël, mais aussi en Argentine, en Grande-Bretagne, en Australie, en Belgique, en Suède, au Canada. Quelques-uns sont restés ou retournés en Pologne, d'autres enfin vivent en Union soviétique. Il est difficile d'évaluer leur nombre aujourd'hui, on ne dispose que d'estimations, faites par les intéressés, très approximatives, et pour certains pays seulement. En France, il y aurait eu environ cent cinquante personnes dans les années cinquante, quatre cents en Israël et autant aux États-Unis. Mais ces chiffres, établis à partir de réseaux de connaissances, étaient probablement inférieurs à la réalité d'alors. En revanche, depuis, les plus âgés ont disparu. Aucun véritable recensement n'est évidemment possible.

Cependant, retrouver une partie d'entre eux est moins compliqué qu'il n'y paraît. Il existe, en effet, dans l'émigration juive d'Europe centrale, un type particulier d'association: les *Landsmanshaftn* ou sociétés d'originaires, qui regroupent des émigrés venus d'une même localité. Ce modèle associatif fondé sur le lieu géographique et affectif de départ existe dans d'autres populations émigrées, mais il a pris, dans le monde juif polonais surtout, une ampleur inégalée. Ces sociétés se sont multipliées, dans les principaux pays d'accueil, avec les vagues d'émigration. Les premières ont été fondées aux États-Unis et en France, vers 1860. Leur nombre a crû avec l'afflux des Juifs russes à la fin du XIXe siècle et après l'échec de la révolution de 1905, puis avec l'arrivée massive des Juifs polonais dans les décennies suivantes. Sociétés de secours mutuel, prêtant assistance sur le plan matériel, elles avaient également une vocation culturelle, rituelle et conviviale[1].

1. En France, selon David H. Weinberg, il y avait, dans les années trente, près de 200 *Landsmanshaftn*, auxquelles adhéraient plus de 20 000 familles d'émigrés (*Les Juifs à Paris de 1933 à 1939*, Paris, Calmann-Lévy, 1974). Aux États-Unis, et particulièrement à New York, où se trouvait le plus grand nombre d'entre elles, les estimations sont variables, car certaines sociétés n'eurent qu'une vie éphémère et aucun statut juridique. Selon Isaac Rontch, il y en aurait eu plus de 3 000 à New York, en 1920, mais ce chiffre, obtenu à partir d'une enquête par questionnaire en 1938, est probablement sous-évalué. (*Di Yidishe Landsmanshaftn fun New York*, New York, Y. L. Peretz Shreiber Ferein, 1938, *cf.* également Isaac Levitats, « The Jewish Association in America », in *Essays on Jewish Life and Thought*, New York, Columbia University Press, 1959). Le recensement plus systématique de Rosaline Schwartz et Susan Milamed, à partir des archives du YIVO, comptabilise jusqu'à 6 000 *Landsmanshaftn*, au début des années soixante (*A guide to YIVO's Landsmanshaftn Archive*, New York, YIVO Institute for Jewish Research, 1980).

Au fil des années, cependant, nombre des activités des sociétés ont perdu leur raison d'être avec le tarissement de l'émigration, la mobilité sociale des anciens immigrés, leur mobilité géographique aussi, notamment aux États-Unis, où une grande partie de la vieille génération a quitté New York pour les plages de Floride. Par ailleurs, le fait de venir d'un même lieu et d'une même communauté, qui fondait auparavant une sociabilité familière et un réseau d'entraide efficace, a changé de signification après le génocide. Dans l'immédiat après-guerre, les membres des sociétés ont contribué, en liaison avec le Joint (organisme de soutien aux Juifs d'Europe de l'Est [1]), à la localisation et à l'aide aux survivants de leur ville : pour tous, l'origine commune est devenue une perte commune. Exilés d'un monde englouti, ils se retrouvent aujourd'hui pour mêler souvenirs et commémorations. Pour enterrer leurs morts aussi : avec le vieillissement des participants, la fonction de société funéraire est devenue une activité essentielle pour ces groupes qui d'année en année s'amenuisent, mais persévèrent cependant à se réunir.

Des associations d'anciens ressortissants de Płock se maintiennent ainsi dans quatre pays : aux États-Unis, en Israël, en Argentine et en France; elles ont en outre des contacts avec des groupes non organisés au Canada et en Australie. L'intitulé de chacune d'entre elles est révélateur de la tonalité prise, selon les divers contextes nationaux. La plus ancienne est la Plotzkers Young Men's Association in New York (l'Association des jeunes gens de Płock à New York). Créée en 1893, elle comptait alors une centaine de membres, et beaucoup plus, lors des grands banquets annuels, au début des années vingt. Aujourd'hui, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, et regroupe essentiellement des immigrés venus aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale. En Israël, un groupe informel se réunissait déjà sous le mandat britannique depuis 1925, mais la création officielle du Irgun Yottzei Plotzk (Ligue des natifs de Płock) date de 1951. Affirmant la centralité d'Israël, elle a pris un rôle leader par rapport aux autres associations de la diaspora, dans la mise en œuvre de diverses manifestations

1. The American Jewish Joint Distribution Committee (JDC) a été fondé par Felix Warburg et un groupe de philanthropes juifs allemands, en 1914.

commémoratives. C'est à l'automne 1939 que fut fondée l'Association de Płock en Argentine. Enfin, les Amis de Płock et environs se sont réunis pour la première fois à Paris en 1947. Ils furent mes premiers interlocuteurs.

L'objectif des fondateurs de cette association était d'aider les derniers arrivants, rescapés des camps ou revenus d'Union soviétique, où ils s'étaient enfuis en 1939. Parmi ceux qui prirent cette initiative, plusieurs avaient, avant-guerre, milité dans des *Patronatn* (Associations de soutien aux prisonniers politiques d'Europe orientale, regroupées dans le Roïte Hilf, le Secours Rouge, lié au parti communiste). L'orientation idéologique de la société était, selon l'expression d'une des fondatrices, « à 80 p. cent à gauche, mais ouverte à tous », ce qui, dans le contexte de l'époque, signifiait à 80 p. cent proche du parti communiste. Depuis, les choses ont beaucoup changé. Aujourd'hui, les uns se définissent explicitement « de gauche mais pas communiste! », comme ils disent souvent de leurs parents, avec la même insistance sur la restriction, qu'ils étaient « pratiquants mais pas fanatiques! »; les autres se situent « plutôt à droite », tout cela avec modération et sous couvert d'un consensus quant à l'attachement et au soutien à Israël, que les préférences aillent au Likoud (conservateur) ou au parti travailliste. Diversité politique donc, diversité sociale aussi : il y a des ouvriers, des artisans, des commerçants et des médecins. Certains ont rejoint la société récemment, alors que jamais ils n'y auraient songé auparavant; c'est en vieillissant qu'ils ont éprouvé le désir de se rattacher à ce prolongement du passé. Car tel est bien ce qui constitue l'homogénéité du groupe : une mémoire collective nouée sur la nostalgie et sertie par la mort, mémoire close de survivants qui se comptent, de moins en moins nombreux, une centaine autrefois, une trentaine au plus maintenant, lors de l'assemblée générale annuelle, où jamais la génération suivante – la mienne – n'imaginerait se rendre.

Telle est aussi la raison pour laquelle, en dépit de la diversité que je viens d'évoquer, j'ai voulu rencontrer des Juifs originaires de Płock qui, eux non plus, ne venaient jamais là et dont on pouvait *a priori* penser qu'ils avaient un rapport différent, de plus grande distance peut-être, à l'égard d'une partie de leur propre histoire. Car sans prétendre à une stricte représentativité, je souhaitais retrouver une grande

variété d'itinéraires et de devenirs. Les premiers, sur ma demande, m'ont renvoyée vers d'autres; j'ai ainsi pu diversifier mes rencontres, en remontant les mailles plus ou moins lâches des réseaux de connaissances, en France et à l'étranger. J'ai été étonnée de constater que des liens qui remontaient si loin dans le passé avaient pu être maintenus ou renoués dans certains cas, à la faveur de croisements aussi imprévus qu'improbables, en dépit du temps écoulé et des distances parcourues, à travers de multiples échanges de lettres. Ils ont d'autant plus de valeur sans doute, que beaucoup d'autres traces et pistes ont été perdues, celles de lointains cousinages à l'autre bout du monde, dont on ne sait plus rien.

Nul évidemment n'était contraint de me raconter son histoire ni d'évoquer pour moi des souvenirs parfois douloureux, mais je n'ai jamais été éconduite, tous au contraire m'ont parlé volontiers. Nous nous sommes rencontrés pour cela, sans liens préalables ou si peu, une connaissance commune dont je me recommandais en prenant un premier rendez-vous. Toutefois, à mon arrivée, les uns et les autres exprimaient d'abord leur étonnement et leur doute. Si le nom d'un de leurs amis, qui m'avait servi d'introduction, les rassurait, le mien, en revanche, si français, surprenait. La motivation qui m'animait, elle aussi, intriguait.

Toute enquête de type ethno-sociologique est d'abord un face à face de l'étrangeté; elle implique une expérience simultanée d'altérité : chacun, sur l'autre, se pose des questions... Et entre les deux, au-delà d'un contrat formel, s'ébauche un engagement plus personnel [1]. Comment solliciter la biographie d'autrui sans décliner au moins sa propre identité? La mienne était d'emblée problématique. Je reprenais donc, à chaque fois, ces éclaircissements en forme de dénégation qui me mettaient si mal à l'aise. J'expliquais que Lapierre n'est pas le nom d'un éventuel conjoint mais celui que mes parents ont choisi, en 1958, – j'avais alors onze ans –, quand ils décidèrent d'en changer. Avant, je m'appelais Lipsztejn, difficile à prononcer pour des francophones. Ma sœur racontait qu'au lycée, à l'appel, quand le professeur éternuait, elle répondait « présente! ». On avait tendance à le simplifier en Lipstein, une consonance allemande, déjà plus

1. Franco Ferraroti, *Histoire et Histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983.

familière. Mais de cette familiarité justement, mon père ne voulait pas, tant ce qui évoquait l'Allemagne était honni. Quitte à modifier son nom, il en préférait un qui sonne français! Il se voulait fils adoptif de ce pays, idéal de liberté, de modernité et berceau d'une culture qu'il admirait et admire toujours profondément. Comme beaucoup d'autres Juifs polonais de sa génération, il a élu cette patrie, et, comme souvent les enfants adoptés, il a eu à cœur de fonder sa légitimité jusqu'au patronyme.

Une option relativement tardive cependant, puisqu'il ne l'a pas prise lors de sa naturalisation, en 1935, non plus que dans des contextes de souffrance, d'inquiétude et de tension particulièrement vives pour les Juifs, dans l'immédiat après-guerre ou pendant la guerre froide. Selon mes parents, c'est une mesure de simplification et d'accélération des procédures de changement de nom, qui les incita, comme d'autres au même moment, dont quelques-uns de leurs amis, à prendre cette décision. Après la guerre, en effet, le Conseil d'État, révisant sa position antérieure, donnait systématiquement un avis favorable à ce type de demande[1]. Et nous sommes devenus des Lapierre... Comme il n'y avait pas de fils dans la famille pour perpétuer l'autre nom, cela n'avait, aux yeux de mes parents, guère de conséquences: les filles se marieraient avec des Juifs – ils préféraient – ou bien avec des *goys*, des gentils. Mais leurs enfants, nés de mère juive, le seraient de toute façon, selon la tradition. Quant aux patronymes, Lipsztejn ou Lapierre, ils n'avaient pas grand avenir... De l'ancien nom au nouveau, un signe, une trace ténue cependant: cette demi-traduction de *stejn* en pierre.

Ce n'est pas sans gêne ni regret que j'ai laissé ce vieux nom, dont j'avais établi, pour mon seul usage et de façon fantaisiste, une traduction «intégrale» qui était aussi une interprétation. J'avais appris à l'école qu'une telle, nommée Dubois, avait sans doute un ancêtre menuisier, telle autre, Granjean, un aïeul de haute taille, et je pensais que Lipsztejn voulait dire «lèvre de pierre» et que c'était là l'héritage nominal d'un lointain ancêtre muet... Un muet, déjà! Aussi peu vraisemblable que l'autre, dont j'allais entendre parler bien des années plus tard, ce dernier des Juifs de Płock. De

1. 2 000 changements de patronymes israélites ont été accordés entre 1945 et 1957.

cet ancêtre hypothétique d'une généalogie fantôme, œuvrant de l'impensé à la croyance[1], j'ai dû me défaire quand un ami, féru d'onomastique juive, m'a appris que Lipsztejn était sans doute une transcription dérivée de *Liebestejn*, pierre d'amour ou encore diamant. Je me retrouvais alors pourvue peut-être d'un lointain aïeul diamantaire. Cela me ramenait surtout à cette bipolarité : « Le cristal et la fumée » qui, pour Henri Atlan, symbolise à la fois la logique du vivant et le tragique de la Shoah[2]. Cristal et fumée, cendres et diamant : une histoire de filiation, de mort et de silence. On m'a dit, depuis, que la deuxième hypothèse était aussi fantaisiste que la première. Pas plus de diamant que de muet! Un toponyme sans doute, quelque part entre Franconie et pays de Cobourg, tête d'épingle sur la carte de l'oubli.

Je n'en disais pas tant à mes interlocuteurs. C'est un détour, c'est aussi une fausse boucle. Car j'étais également amenée à dire que Lipsztejn n'est pas le nom d'une lignée originaire de Płock, en effet, c'est la branche maternelle de la famille de mon père qui était établie là, et ils se nommaient Strzygg. Comble d'ironie, j'étais incapable de prononcer ce nom correctement, ce qui donnait lieu à d'innombrables confusions. C'était là cependant un repère commun, et pour nombre de ceux que j'ai rencontrés, la seule explication crédible de ma curiosité. Certains d'abord perplexes – « CNRS, ce n'est pas une organisation juive? » – avaient ainsi conclu, rassurés : « Ah! votre père est de Płock, maintenant je comprends mieux! » Aurais-je voulu brandir l'étendard de la science et prétendre à quelque distance disciplinaire, j'étais d'emblée renvoyée à un état de conscience et à un questionnement identitaire. Recherche des origines et origine de la recherche se mêlaient.

Comme quiconque, mes interlocuteurs avaient eu maintes fois l'occasion de se remémorer des faits et des événements, une question ou une association d'idées battant le rappel. Mais à deux exceptions près[3], c'était la pre-

1. Didier Dumas, *l'Ange et le Fantôme. Introduction à la clinique de l'impensé généalogique*, Paris, éd. de Minuit, 1985.

2. Henri Atlan, *Entre le cristal et la fumée*, Paris, éd. du Seuil, 1979.

3. L'une, en France, avait accepté d'enregistrer au magnétophone le récit de sa vie, à la demande de son fils; les deux autres, l'un en Israël, l'autre, aux États-Unis, avaient entrepris d'écrire leur autobiographie, pour leurs petits-enfants.

mière fois que chacun était en situation d'évoquer le passé en relatant sa vie. Leurs enfants, disaient-ils, ne l'avaient pas demandé. Certains de ces enfants-là (adultes au demeurant) ou d'autres, qui connaissaient ma recherche, m'ont priée d'enregistrer ces récits, car eux n'osaient pas les susciter...

Paroles retenues, mutisme voulu, choisi, tacite, cette mémoire ne se donne et ne se reçoit qu'avec réserves et détours. Tue dans les familles, elle est consentie à d'autres, pas tout à fait familiers, pas tout à fait étrangers, qui occupent, le temps d'un récit, l'inconfortable place de faux enfant. Double procuration et trouble jeu de passe! Écouter à la place des uns, raconter à la place des autres, car plusieurs m'avaient dit aussi : « Avec ma vie, vous avez de quoi écrire un livre! » De leur récit, ils me voulaient le scribe. Une attente que je ne peux ni totalement décevoir ni, bien sûr, totalement combler.

J'ai entendu des récits qui étaient tour à tour agiles et comme ankylosés, évidemment lacunaires, oublieux, erronés quelquefois ou contradictoires et, soudain, surabondants, détaillés, émaillés d'étonnantes précisions, alourdis de sentiments ravivés. Toujours émouvants, ils étaient parfois décevants en raison des zones d'ombre, des plages d'oubli sur lesquelles s'échouaient les questions. Des entretiens qui remuent des choses aussi profondément bouleversantes, surgissant pour la première fois sous cette forme, du fond de la mémoire, se prêtent mal aux interrogatoires. En dépit de la sympathie et de la confiance qui progressivement se tissaient, au fil des rencontres, il arrivait que des perplexités anodines et des éclaircissements, pourtant attentivement sollicités, soient perçus comme des violences, des intrusions insupportables. Alors, un geste d'irritation, la fermeture brusque d'un visage, une phrase dilatoire faisaient reculer ma curiosité. Les uns et les autres racontaient volontiers, mais exigeaient un respect tel que les incohérences, les outrances, les digressions, les inventions soient également écoutées, admises, comprises. Tel est le rôle prescrit au faux enfant, illégitimement dépositaire d'une transmission tardive et artificiellement suscitée : il doit être attentif, bien sûr,

compréhensif, mais crédule aussi. La chaleur, l'émotion, l'intensité des évocations, le charme des accents et des tournures, l'importance de ce qui est en train de se passer et de se dire sont autant d'invites à s'y conformer.

Séduite, voire fascinée, par les premiers récits que j'ai recueillis, j'ai un moment cédé à l'enchantement du vécu (ou prétendu tel) comme totalité concrète et ininterprétable. J'ai imaginé qu'en revenant inlassablement voir mes interlocuteurs, je comblerais les lacunes qui ajouraient leurs propos. J'ai pensé qu'en accumulant ces récits, la réalité passée, tel un puzzle, se mettrait en place. J'ai cru que je pourrais écrire la saga des Juifs de Płock... C'était un mirage d'autant plus attirant pour moi qu'il semblait mettre à ma portée la plénitude d'une histoire manquante. Une illusion de perspective liée au premier engouement pour les histoires de vie, dont j'ai dû me déprendre, pour mieux comprendre leur véritable apport[1].

Transcrits sur quelques centaines de feuillets dactylographiés, les entretiens deviennent des textes ténus, fragiles, fragmentaires, décevants, incomplets. Mais en fonction de quelle complétude? Le charme s'est atténué, comme pour ces vêtements ondoyants, chatoyants lorsqu'ils sont portés et qui, jetés sur une chaise, deviennent des matières informes. On est alors tenté d'insister, de reprendre, de multiplier les entretiens, pour en demander plus, jusqu'à ce que l'essayage devienne ingrat et les retouches maladroites, car les drapés et les plissés de la mémoire ne se repassent pas.

D'ailleurs, le véritable manque est moins celui du non-dit que celui du dire, en ses deux dimensions étroitement liées: l'expression qui anime le propos et l'intention, d'où il procède. La gestuelle, la variation de tonalités, le regard, le souffle, les soupirs (si souvent les soupirs!), les larmes parfois ou les rires, toutes ces manifestations, qui accompagnent, lestent et colorent les récits, s'estompent ou disparaissent dans une reprise écrite littérale, qui n'est finalement

1. Cet apport a été, à la fois, reconnu, démontré et délimité par de nombreux auteurs, historiens et sociologues. *Cf.* notamment: Philippe Joutard, *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, Hachette, 1983; le dossier « Archives orales: une autre Histoire », in *Annales ESC*, Paris, Armand Colin, janvier-février 1980; le numéro spécial « L'approche biographique », in *Cahiers internationaux de Sociologie*, Paris, PUF, vol. LXIX, 1980; sous la direction de Philippe Fritsch, *le Sens de l'ordinaire*, colloque « Quotidiennenté et Historicité », 13-14 mai 1982, Université Lyon II, Paris, éd. du CNRS, 1983.

qu'à moitié fidèle. Elle ne laisse qu'un français maladroit là où il y avait aussi musique d'une autre langue, que phrase interrompue ou formulation terne, là où la voix, parfois, avait faibli sous le poids des mots... Ce qui s'amenuise ou se perd également, c'est le « témoignage de proximité à l'autre »[1], ou encore de distance, ce qui est une autre façon de mesurer le fait d'être ensemble. C'est la tension, l'inquiétude, l'appel et l'adresse à l'interlocuteur, la pause du silence, cette « frontière intérieure du dialogue »[2], qui permet la dynamique de l'échange et ses reprises.

Surtout, dans la multitude des faits, des événements, des sentiments, des aventures ou des drames de ces devenirs juifs travaillés par l'histoire, où la détermination individuelle, le hasard ou la chance jouaient aussi leur rôle, ce qui est retenu est plus qu'une collection de souvenirs, une somme de témoignages ou une chronique du temps écoulé, c'est une reconstitution à l'aune du présent. Ces reliefs qui émergent de la durée virtuelle du passé ne sont pas des restes, des vestiges, mais les formes saillantes d'une nouvelle architecture[3], celle d'une mémoire déployée, organisée en un discours, qui lui-même n'est pas tenu « dans le vide », mais dans le contexte d'une communication, avec ses règles, ses demandes réciproques et ses enjeux.

Dans la trame de chaque itinéraire raconté, c'est-à-dire reconstruit, s'articulent et se mêlent des expériences singulières, des moments fugitifs, des moments décisifs dans l'histoire de Płock, dans l'histoire juive ou dans celle des nations; la plupart tels qu'ils ont été éprouvés par le narrateur, et d'autres, contemporains, voire plus anciens, qui sont venus s'insérer dans son patrimoine de souvenirs, à la faveur d'un récit ou d'une lecture, au point de s'y fondre en une illusion rétrospective du vécu. Ces diverses dimensions du passé, rassemblées dans le prisme d'une histoire individuelle, sont saisies selon des modes de représentation et de compréhension qui relèvent eux-mêmes de multiples cadres référentiels, historiques, culturels et symboliques, de diverses mémoires collectives entrecroisées.

1. Thomas Wiemer, *Une écriture de la mémoire*, colloque de Cerisy autour d'Emmanuel Lévinas, août 1986.
2. Walter Benjamin, « Métaphysique de la jeunesse », « Le dialogue », in *Alea*, n° 6, 1985.
3. Philippe Lejeune, *Je est un autre*, Paris, éd. du Seuil, 1980, p. 278.

Elles sont ainsi convoquées dans le cadre d'une double confrontation, celle du conteur avec lui-même et celle qui le met face à qui le questionne et l'écoute. Relater sa vie, c'est toujours lui donner forme et cohérence, rendre inéluctable ou nécessaire ce qui était contingent, interpréter le passé, en dresser un bilan qui prenne et donne sens au présent. C'est l'expliquer, et c'est également s'expliquer. Quelles que soient l'empathie de l'auditeur, la confiance qui progressivement s'instaure, l'intensité d'une communication qui relie et affecte l'un et l'autre protagoniste de cet échange inégal, cette exigence intériorisée demeure. Il y a bien, au fond, implicitement une « situation de procès » [1].

Elle prenait un relief particulier dans le cadre de cette enquête. J'avais entrepris, en effet, de demander compte à la mémoire de son silence passé. Nous savions bien qu'un présent problématique et un avenir incertain s'ancraient dans d'anciens désespoirs. Mes interlocuteurs passaient de l'injonction, « il faut que vous sachiez ceci et vous devez l'écrire! », au doute, « tout cela peut-il vraiment vous intéresser? » et parfois au déni. « Vous ne pouvez pas comprendre! » affirmaient-ils alors, soulignant ainsi à la fois la nécessité et la difficulté d'une explication, cette distance, certes réduite, mais infranchissable, qui nous séparait. « Il faut être passé par là où nous sommes passés! » disaient-ils aussi, passage et partage impossibles, limite de la complicité et écueil de la transmission.

Des heures, ensemble, nous avons parlé, eux plus que moi certes, mais je n'avais pas le privilège exclusif des questions. Nous avons bu d'innombrables thés dans des verres brûlants, accompagnés de biscuit au beurre, de gâteau au fromage, de strudel aux pommes, dont jamais je ne me servais assez, aux yeux de mes narrateurs nourriciers! Nous avons feuilleté des albums vieillis où les photos, dont les coins sortaient des fentes du carton brun, glissaient et se mélangeaient, lu des journaux et des lettres jaunis qui craquaient quand on les dépliait. Nous avons évoqué le passé, mais aussi devisé du présent, commenté l'actualité politique, échangé des nouvelles de leurs enfants et des miens. Tout cela certes noue des liens, sans effacer pour-

1. Gérard Mauger, « Comment on écrit les histoires de famille et les histoires de vie : deux points de vue », in *Annales de Vaucresson*, 1987, n° 26, p. 301.

tant cette marge où s'inscrit la différence de génération, d'expérience, de référents culturels; sans réduire cet écart, qui seul permet le regard et l'étude. Cependant, si nous pouvions faire comme s'il ne s'agissait que de transmettre le passé, nous savions bien, au fond, qu'il s'agissait de le rapporter au présent, d'actualiser ce qui, seul, pouvait encore y prendre sens.

Toute connaissance, il est vrai, suppose à la fois séparation et communication. Quand la séparation, l'extériorité sont totales, l'œil n'accommode pas, le regard myope ne saisit que des formes générales; quand la communication s'intensifie en identification, la vue se brouille jusqu'à l'aveuglement. Mais si la combinaison des deux est nécessaire, le mélange est instable, il laisse souvent précipiter le doute[1]. J'ai succombé au charme des récits avec en moi, toujours, une sorte de vigilance, de décalage, attentive à la fois au déroulement des entretiens et aux commentaires que, déjà, ils m'inspiraient. J'ai objectivé, analysé ces récits comme des documents de mémoire témoignant de la dynamique des trajectoires migratoires et des dimensions psychoculturelles et socio-symboliques du devenir des Juifs de Płock, sans jamais me défaire d'une sorte d'attendrissement grave pour ce qui m'était conté et sans me dégager de l'exigence morale de transmission qui pesait sur ce travail.

Écrire pour les pères ou les pairs? J'ai souvent pensé que je ne pourrais que décevoir l'attente des uns et le regard des autres, en prétendant assumer jusqu'au bout l'ambiguïté de ma démarche. Je voudrais à la fois évoquer la mémoire des Juifs de Płock, son mouvement, ses temps forts, ses temps morts, et l'interpréter, sans gommer mon rôle d'acteur, sans en effacer la dimension subjective, en l'incluant au contraire, pour en comprendre le sens et l'incidence.

Aussi ai-je été amenée à réfléchir à la recherche elle-même, à l'intégrer avec sa durée, son histoire, son évolution, dans un processus de connaissance qui impliquait aussi un effort de reconnaissance de mon propre cheminement. Au cœur de cette autoréflexion gît évidemment un questionnement identitaire. « S'interroger sur l'identité juive, c'est déjà l'avoir perdue. Mais c'est encore s'y tenir, sans quoi on éviterait l'interrogatoire. Entre ce *déjà* et cet *encore*, se dessine la

1. Dominique Schnapper, *Juifs et israélites*, Paris, Idées/Gallimard, 1980, p. 27.

limite, tendue comme une corde raide, sur laquelle s'aventure et se risque le judaïsme des Juifs occidentaux », écrit Emmanuel Lévinas [1]. De même, entre la mémoire et l'oubli, la quête et l'enquête, la compréhension et l'explication, s'aventure cette recherche.

1. Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Albin Michel/Le Livre de Poche, 1984, p. 78.

CHAPITRE II

ENTRE HISTOIRE ET MÉMOIRE

Histoire et mémoire se croisent, interfèrent, s'alimentent, se contredisent aussi. Appréhender, interpréter les rémanences profondes comme les ruptures décisives que récèlent les récits de vie suppose d'aller et venir entre l'une et l'autre. Dans l'histoire des sociétés, temps long et temps court ne se succèdent pas, ils se recouvrent, se combinent, s'opposent[1]. Il en va de même pour l'histoire orale.

Fondée sur la mémoire, son amplitude est apparemment limitée : les souvenirs les plus lointains de Płock remontent rarement avant 1917 (ou, sinon, ce sont des remémorations d'autres récits, de parents ou de grands-parents); ils ne peuvent aller au-delà de 1942, quand les derniers Juifs furent chassés de la ville, regroupés dans les ghettos environnants, puis déportés. Mais elle renvoie en même temps, au travers de prismes singuliers, à des histoires et des devenirs plus anciens, conservés dans la mémoire collective, et, pour certains, consignés dans des livres, ces *memorbiher* nécrologe des personnalités locales, martyrologe des membres persécutés, livres sacrés, transmis depuis le Moyen Age de génération en génération, lus à la synagogue lors des cérémonies commémoratives, et qui, pour les historiens, sont aussi devenus des sources.

Histoire, mémoire. Dans l'entre-deux, le conflit ou l'interaction : Płock. Une ville chargée d'histoire dont une part a été effacée, dans le déni ou l'oubli, une part que la mémoire

1. *Cf.* Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Champs/Flammarion, 1977.

voudrait restaurer. Pour l'histoire nationale, sinon nationaliste, polonaise, Płock n'est pas n'importe quel point de repère. Cette ville très ancienne, capitale de la Mazovie, était dès le Moyen Age un important lieu de passage, et son importance a crû avec la première unification de la Pologne, à la fin du morcellement féodal, à ce tournant que fut, en 1320, le couronnement de Ladislas, dit le Bref, dont vingt rois porteront, durant les cinq siècles suivants, la couronne. La Tour de l'Horloge, vestige de l'ancien château royal du XIVe siècle, en témoigne aujourd'hui, à côté de la cathédrale, reconstruite à partir des bâtiments romans du XIIe siècle, où sont enterrés deux rois polonais, Wladyslaw Herman (1079-1102) et son célèbre fils, Boleslaw Bouche-Torse (1102-1138). Imposante et massive, dominant la vieille ville, la cathédrale s'aperçoit de loin, au-dessus des frondaisons. En contrebas, des jardins dévalent la colline jusqu'aux rives de la Vistule. Un site privilégié en somme : construite sur une éminence, la ville surplombe le fleuve, à cent vingt kilomètres à l'ouest de Varsovie, au cœur de la fertile province de Mazovie, sur l'axe de communication naturel vers la Baltique.

Nulle évocation désormais, dans ces lieux symboliques, de l'autre Płock, de cette part maudite que la mémoire voudrait imposer à l'histoire : avec Kalisz et Cracovie, Płock est aussi un des plus vieux lieux de vie juive en Pologne. Incertaine et fragile, la trace la plus ancienne remonterait à 1237 [1]. A la veille de sa destruction, ce jalon, posé dans un passé si reculé, lestait la communauté de son poids d'histoire, justement. De nos jours, pour les Juifs originaires de Płock, ce repère lointain représente la démesure de ce qu'ils ont perdu. Au bord du gouffre, l'histoire est appelée au secours de la mémoire, recours obligé pour une refondation avant que la chaîne humaine du souvenir ne se rompe. En effet, c'est à la fin des années trente, quand la transmission paraissait menacée, que la communauté de Płock suscita ses historiens, dans cette démarche plus ou moins consciente que devait théoriser – en 1940, la date n'est pas indifférente – Walter Benjamin : « Articuler historiquement le passé ne

1. Il s'agit de la mention du *Puteum judeorum*, puits des Juifs, dans un manuscrit décrivant les limites du territoire communal de Płock : J.K. Kochanowski, *Manuscrit et Cartulaire de Mazovie*, n° 238, année 1237, cité par : Isaiah Trunk, *Geshikhte fun Yidn in Plotsk*, Varsovie, *YIVO*, 1939, n° 1, p. 19.

signifie pas le connaître *tel qu'il a effectivement été*, mais bien plutôt devenir maître d'un souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un péril [1]. » En 1937 donc, à l'initiative du peintre Nathan Kozhen, un comité fut formé à Płock afin de préparer l'anniversaire des sept siècles de vie juive locale et d'en susciter l'étude historique. Y participaient notamment l'historien Ignacy Schipper et son disciple Emmanuel Ringelblum, tous deux sionistes et promoteurs d'une histoire sociale et économique des Juifs, ainsi que l'historien Isaiah Trunk.

C'est à ce dernier que l'on doit la première partie de cette étude, s'étendant de 1237 à 1657 [2]. Rédigée en yiddish, elle parut en Pologne en 1939, grâce à l'appui de la section historique du YIVO (Yidisher Visnshaftleher Institut, Institut yiddish de recherche scientifique). En reconstituant les étapes d'un passé séculaire, dans la perspective de l'historiographie moderne, ce livre marquait une rupture avec la manière traditionnelle de considérer le passé communautaire, mais il visait aussi, comme toute réappropriation de l'histoire, à réaffirmer, dans le changement et la nouveauté, le repérage vertical et collectif d'un lien social, inscrit dans un temps long. Brutal raccourci : l'année de la publication de la première histoire des Juifs de Płock fut aussi celle de l'entrée des Allemands en Pologne et dans la ville... Le livre de Isaiah Trunk, dont il ne demeure que quelques copies, a été ensuite complété par l'auteur pour les siècles suivants. C'est un précieux reliquat, comme les archives du YIVO, transférées à New York, dont la valeur est inestimable. Avec la mémoire des survivants, c'est tout ce qui reste.

Cette histoire écrite de la communauté de Płock, fondée sur des sources hébraïques et polonaises, se déploie sur plusieurs siècles – de la fin du Moyen Age au début du XX^e^ siècle. Elle s'insère à la croisée de plusieurs histoires, celle de l'ensemble de la Pologne et des États voisins, celle de l'ensemble du peuple juif, enfin celle du développement social et communautaire des Juifs de Pologne. Elle enveloppe dans sa perspective la longue durée comme les ruptures décisives et multiformes de la modernité. Ainsi, les événements, les faits notables du passé des Juifs de Płock,

1. Walter Benjamin, « Thèses sur la philosophie de l'histoire », 1940, in *Essais*, II, 1935-1940, Paris, Denoël-Gonthier, 1983, p. 197.
2. Isaiah Trunk, *Geshikhte fun Yidn in Plotsk*, Varsovie, YIVO, 1939.

tels que Isaiah Trunk les relate, témoignent des multiples atteintes à leurs droits sinon à leur vie, d'une perpétuelle alternance de négociations et de luttes pour garantir leurs moyens et conditions d'existence, mais aussi, en dépit des difficultés et des brimades, de leur assise économique, sociale et communautaire.

Jusqu'au XIXe siècle, c'est une histoire tout à la fois récurrente et paradoxale. Dans un pays qui n'en finit pas de se chercher, ballotté par les guerres dévastatrices et les occupations étrangères, les Juifs servent régulièrement de boucs émissaires, éternels exutoires des malheurs du moment. Mais, dans la force de leur système communautaire, de leur tradition et de leur identité, ils trouvent le moyen de résister aux persécutions, apprennent à durer dans l'accalmie de deux représailles, traversent l'histoire mouvementée et chaotique de la Pologne en se jouant de ses incertitudes et de ses contradictions, bref tissent aussi des liens avec cette terre qui, sporadiquement, les rejette, s'y attachent durablement dans une histoire dont les refrains d'instabilité ne sauraient seuls rendre compte.

Les premiers documents attestant formellement la vitalité de la communauté juive de Płock remontent au XVe siècle : mention des taxes payées par des Juifs, comparution de l'un d'entre eux devant une cour civile, en 1425, présence d'un rabbin. C'est le début d'une période d'essor. Face au pouvoir des seigneurs ruraux, les souverains polonais favorisaient alors l'installation de marchands et d'artisans étrangers afin qu'ils contribuent au développement d'une économie urbaine. Ils accordaient ainsi aux Juifs des chartes spéciales, applicables sur l'ensemble du royaume, qui garantissaient leur indépendance communautaire [1]. L'un de ces édits, ratifié par le roi Étienne Batory, en 1580, fut officiellement remis aux dirigeants de la communauté de Płock qui, en ce temps-là, était la plus importante de Mazovie.

Pendant le Siècle d'or polonais (1492-1648), la communauté connut une période relativement prospère et calme. En 1512, les Juifs occupaient une rue entière et quelques maisons alentour, au total vingt-cinq bâtisses, ce qui, compte

1. Celle de Sigismond Auguste notamment, en 1551, qui reprenait et complétait celles de ses prédécesseurs Casimir le Grand (1354) et Boleslaw le Pieux (1264), accordait une très large indépendance interne à l'organisation communautaire.

tenu de la densité de l'époque, permet d'estimer la communauté à cinq cents personnes. Leur activité marchande s'étendait à l'exportation de produits agricoles, au commerce de la laine et du cuir, et à l'importation de produits manufacturés en provenance des pays nordiques. Quelques-uns firent fortune, richement habillés à l'instar de la noblesse polonaise avec laquelle ils entretenaient des relations personnelles, et constituant l'oligarchie juive locale. Les autres, la majorité, vivaient du petit commerce et de l'artisanat, tailleurs aussi bien que boulangers. On croise également quelques fermiers, des médecins et, même, un Juif ayant licence d'armurier, ce qui était exceptionnel.

Des flambées de brutalités et de persécutions n'en troublaient pas moins cet équilibre apparent. Périodiquement, les fausses accusations resurgissaient, notamment celle de meurtre rituel, les Juifs étant accusés de tuer des enfants chrétiens et d'utiliser leur sang pour confectionner du pain azyme. En 1556, quatre hommes et une femme furent ainsi exécutés à la suite d'une accusation calomnieuse selon laquelle ils auraient volé et désacralisé du pain bénit. Cette dénonciation mensongère avait été suscitée par l'évêque, la femme qui la proféra confessant son mensonge, des années plus tard, sur son lit de mort.

A plusieurs reprises, les autorités catholiques soulevèrent des bandes qui envahissaient le quartier juif, mettaient à sac échoppes et maisons, malmenaient les habitants. La première de ces expéditions dont on ait trace eut lieu en 1534, d'autres suivirent en 1570, 1579, 1590 et 1656. Un incident impliquant un Juif entraînait souvent des représailles sur l'ensemble de la communauté. Les Juifs étaient également pénalisés lorsque des sinistres ou des calamités frappaient la bourgade. Ce fut le cas en 1616 quand l'hôtel de ville brûla : ils durent en financer la reconstruction, au prétexte que l'incendie avait démarré dans leur quartier. Ils durent aussi payer pour avoir l'autorisation de reconstruire la synagogue, également détruite par le feu.

Toutefois, Isaiah Trunk, documents à l'appui, nuance cette vision d'oppression. Il y eut aussi des accords entre les représentants des communautés catholique et juive, afin d'assurer l'ordre et de réprimer les facteurs de trouble. Lors de procès, la présence d'un certain nombre d'arbitres juifs dans des conflits entre chrétiens, ou celle de ces derniers,

déposant, contre leurs coreligionnaires, en faveur de Juifs, est attestée. Ces sources illustrent enfin les multiples relations de commerce et de voisinage entre les uns et les autres.

Le Siècle d'or s'achevant, des guerres à répétition allaient mettre à mal cette paix relative: conquêtes, reconquêtes, dans ces va-et-vient guerriers, les Juifs faisaient toujours figure de traîtres pour les occupants d'occasion. Du milieu du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle, la Pologne connut ainsi une série de conflits qui conduisirent à la ruine, à la décadence et au partage du royaume. Płock subit des envahissements successifs qui, pour les Juifs, se traduisaient par des vagues régulières de persécutions.

En 1661, après cinq années d'invasions[1] – durant lesquelles la ville fut occupée par les Suédois, reprise par les patriotes polonais, réoccupée par les Suédois, abandonnée à elle-même en raison d'une épidémie, avant de passer sous le contrôle d'une compagnie de soldats autrichiens –, il ne restait que cinq maisons juives, la synagogue avait été détruite et la communauté était très affaiblie. La reconstruction fut de courte durée: un grand incendie détruisit le quartier en 1688; deux ans après, une nouvelle épidémie décimait les habitants.

Dix ans plus tard, commençait la guerre du Nord[2]. Płock fut occupée par les Suédois, puis reprise par les Russes. Les Juifs connurent, une fois de plus, des séries de vols, de pillages et de meurtres. Le pays était exsangue, la situation intérieure anarchique, le gouvernement paralysé, laissant le champ libre à une noblesse et un clergé tout-puissants, qui faisaient front contre l'« expansion juive ». En position de force, les cercles catholiques réactionnaires réclamaient, contre les Juifs, des restrictions sur le commerce, les déplacements d'une ville à l'autre et la croissance démographique des communautés[3]. Les masses juives cherchaient alors à

1. Ces cinq années s'insèrent dans cette période de vingt ans, dite du « Déluge », durant laquelle la Pologne fut mise à feu et à sang à la fois par le soulèvement cosaque de Bogdan Chmielnicki et par la guerre polono-suédoise, laquelle fit rage en Mazovie entre 1655 et 1660.

2. La Pologne, sous Auguste II, s'était alliée à la Russie et au Danemark contre Charles XII, roi de Suède. Celui-ci, vainqueur, envahissait le pays et mettait sur le trône Stanislas I^er Leszcynski (1704), avant d'être à son tour vaincu à Poltava (1709).

3. Ainsi, en 1775, l'évêque de Płock convoqua les chefs de la communauté, il les accusa d'avoir illégalement construit des synagogues, leur signifia l'interdiction de faire commerce le dimanche et l'obligation de fer-

échapper aux rigueurs de ces temps difficiles dans la flambée mystique du *hassidisme* [1]. Il connut à Płock, comme ailleurs, un essor important, quoique la localité n'en fût jamais un centre célèbre.

En 1793, lors du deuxième partage de la Pologne [2], la bourgade, ainsi qu'une grande partie de la Mazovie, passa sous domination prussienne et devint le centre administratif de la nouvelle Prusse du Sud. Płock s'agrandit, sa population augmenta et parmi elle, la population juive. En 1800, on ne comptait que 731 Juifs, pour 1 874 chrétiens; deux ans plus tard, ils étaient 1 783. Cette croissance rapide est due à une importante immigration en provenance de la campagne et des villages environnants. Les nouveaux venus étaient attirés à la fois par l'essor économique de la petite ville et par l'image de progrès associée à la culture germanique. Celle-ci amenait dans son sillage l'esprit de la *Haskala*, le mouvement juif des Lumières [3].

Une figure incarna cette période à Płock, bien qu'il n'ait été que peu de temps le rabbin de la ville, celle de Yehuda Leib Margulies. Homme d'ouverture, il entendait réunir tradition et rationalisme, refusait l'opposition entre science et religion, et mettait aussi en cause l'oligarchie communautaire, soucieuse de ses intérêts propres et indifférente à la misère et à l'ignorance dans lesquelles vivaient les masses juives. Il y avait là, déjà, les prémices d'un courant qui allait se développer progressivement, tout au long du siècle suivant.

mer le quartier juif lors de la procession du *Corpus Christi*, afin que les images saintes ne soient pas « souillées par des regards impies ».

1. Mouvement piétiste populaire, fondé en Podolie dans la première moitié du XVIIIe siècle par Rabbi Israël, dit le Baal Shem Tov, et qui s'est développé dans toute l'Europe orientale. Il était axé sur les valeurs existentielles, centré sur l'individu dans sa relation directe avec Dieu, il répondait par une religion du sentiment, une spiritualité affective, à la déréliction et au désespoir et s'opposait à la tradition érudite et figée du judaïsme rabbinique. *Cf.* Gershom G. Scholem, *les Grands Courants de la mystique juive*, Paris, Payot, 1977, chap. IX.

2. Lors du premier partage, en 1772, l'empire tzariste avait annexé la Biélorussie, l'Autriche avait pris la Galicie et la Prusse, la Pologne de l'Ouest. En 1793, Prusse et Russie ont augmenté leurs possessions jusqu'au dépeçage final du troisième partage, en 1795.

3. Née en Allemagne, au milieu du XVIIIe siècle, la *Haskala* influença d'abord une minorité riche et cultivée, dont une frange s'assimila et se convertit. Le phénomène, toutefois, ne prit jamais l'ampleur qu'il eut en Allemagne. Et quand le mouvement, plus tard, se répandit dans de très larges couches du monde juif d'Europe orientale, il entraîna une reformulation de la judéité et non un abandon de celle-ci.

Avec le XIXe siècle, en effet, le décor se modifie. L'impression d'une histoire juive cyclique et répétitive se dissipe. Tout s'exacerbe, tout s'accélère. Humilié, foulé aux pieds alternativement par les Russes et les Prussiens, le sentiment national polonais se renforce, il nourrit également des rancœurs qui, dans la Pologne enfin indépendante de l'après-1918, donneront corps et puissance à un antisémitisme désormais théorisé au point de paraître constitutif d'une identité polonaise à reconquérir. Cependant, dans le même mouvement, les communautés juives elles-mêmes sont ébranlées par la modernité, qui les taraude, les partage, les divise et les transforme. Le terme de cette ultime période sera la destruction. Mais elle aura été précédée d'une déstructuration interne des communautés elles-mêmes. Le temps de la fin aura d'abord été celui des ruptures.

D'emblée, pour les Juifs de Płock, le XIXe siècle s'annonce comme une période de considérable expansion démographique, de relative prospérité économique et de profond débat idéologique. Après le traité de paix de 1807 entre Napoléon et Alexandre Ier de Russie, la ville est devenue l'un des six districts formant le duché de Varsovie. Les Juifs ont alors bénéficié de l'égalité des droits civiques sans que leur situation en soit fondamentalement changée, les taxes et charges qui pesaient sur eux demeurant considérables. Entre la relative protection de Frédéric Auguste de Saxe, duc de Varsovie, et l'arbitraire des gouverneurs locaux, les chefs de la communauté louvoyaient et soudoyaient, comme par le passé.

En 1814, au lendemain de la défaite napoléonienne, le duché de Varsovie était renversé et la région annexée par la Russie, dans le cadre du nouveau royaume du Congrès. Płock devint alors le centre administratif d'un nouveau district. La situation financière du royaume était rééquilibrée, l'exportation des produits agricoles et industriels favorisée tandis que se répandaient, notamment dans les universités, les idées nouvelles de progrès et de liberté. C'est à cette époque qu'à Płock, de nombreuses maisons juives furent construites, en raison de l'arrivée de nouveaux venus en provenance de toute la Mazovie, qui refluaient des villages vers la ville. Entre le début et le milieu du XIXe siècle, la population générale tripla et, de même, la population juive [1].

1. Il y avait 4 018 habitants à Płock, en 1808, dont 1 932 Juifs, soit 48,2 p. cent de la population, 6 466 habitants dont 2 247 Juifs (34,7 p. cent)

Płock ne connut pas, comme d'autres cités, un grand essor industriel et commercial. Aussi, seule une minorité de négociants importants tira-t-elle profit de la prospérité. Le petit commerce local, dans lequel les Juifs étaient nombreux, se développa cependant en proportion de la croissance de la ville, en particulier dans les secteurs de l'alimentation et de l'hôtellerie. Mais le gros de la population juive demeurait misérable, vivant dans des conditions précaires, entassé dans les bâtiments des arrière-cours ouvrant sur les ruelles juives.

Héritiers de la *Haskala*, les *Maskilim*, partisans du progrès et artisans de la sécularisation, s'implantèrent alors à Płock sous l'impulsion d'un certain Joseph Frenkel. Sans pour autant prôner l'assimilation, leur cercle étendit son influence en dénonçant le caractère rétrograde des milieux traditionalistes et l'ignorance dans laquelle étaient maintenues les masses juives. Leurs idées et leurs initiatives étaient popularisées par des journaux, tels que *Hamelitz* (Le Défenseur) et *Hamagid* (Le Prédicateur), qui ne manquaient pas de correspondants locaux.

Les milieux gouvernementaux n'étaient pas en reste. Parallèlement, ils lancèrent, dans la seconde décennie du XIXe siècle, une campagne contre le mouvement hassidique, dénoncé comme obscurantiste, et tentèrent d'impulser un développement culturel juif, dans une perspective d'intégration. Un certain nombre de mesures furent alors prises afin de promouvoir l'usage du polonais, et la commission régionale de Płock incita à la création d'écoles séculières juives, enseignant les disciplines modernes.

En cette période de paix et de relative stabilité, les relations entre Juifs et chrétiens étaient bonnes. Pourtant, lorsque éclata l'insurrection nationale du 18 décembre 1830, et bien qu'un certain nombre de Juifs de la ville aient rejoint les unités patriotiques polonaises, les accusations de collaboration et d'espionnage se multiplièrent. Le 20 juillet 1831, Płock fut reprise par les Russes, Varsovie tomba le 7 septembre, et la répression tzariste fut impitoyable, le tzar Nicolas Ier entama un processus de russification qui fut ensuite repris et accentué, après l'échec de l'insurrection de 1863, par Alexandre II.

en 1822, 11 556 habitants dont 4 333 Juifs (37,5 p. cent) en 1841, et enfin 12 403 habitants dont 5 251 Juifs (42,3 p. cent) en 1856.

Cette politique, qui favorisait l'essor d'une bourgeoisie juive, creusait encore l'écart entre celle-ci et le reste de la communauté. Recoupant en partie ces clivages sociaux, les controverses, parfois violentes, entre les différents courants du judaïsme comme entre les cercles traditionalistes et modernistes, se focalisèrent, là comme ailleurs, tout au long du siècle, sur un enjeu essentiel : le système d'enseignement [1].

Entre les écoles traditionnelles religieuses, qui n'intégraient pas l'étude des disciplines modernes, et le système scolaire laïc et public, qui niait l'identité juive, la troisième option, celle d'une éducation juive séculière, devait trouver une audience croissante dans la communauté, vers la fin du siècle.

A tous points de vue, les dernières décennies du XIXe siècle marquèrent un tournant. Les tendances précédentes produisaient leurs contre-effets. Une paupérisation croissante succédait à l'essor économique, l'expansion démographique laissait place à une émigration massive, l'attrait pour la sécularisation se muait en effervescence sociale et politique.

Le commerce et l'artisanat, qui occupaient chacun un tiers de la population juive de la ville, étaient durement frappés. Représentant 30 p. cent du commerce juif de Płock, la vente des produits agricoles pâtissait, à l'exportation, de la guerre des douanes entre la Russie et la Prusse qui dura de 1879 à 1893, et, localement, de la concurrence des paysans polonais qui s'engageaient, avec l'aide de nouveaux organismes de crédit, dans la commercialisation de leurs produits. L'artisanat juif était pléthorique, en particulier dans le secteur du vêtement [2].

Le travail manquait, les conditions de vie étaient misérables [3], un tiers de la population était si pauvre qu'elle était

1. Ainsi, l'arrivée à Płock, vers 1860, du rabbin Azriel Arie Leib Rakovski, favorable à une éducation juive séculière, provoqua l'ire des *hassidim*, qui obtinrent son départ. Mais lorsqu'en 1867, une épidémie de choléra frappa la population, certains l'interprétèrent comme un fléau divin, en raison des persécutions infligées au rabbin, qui fut rappelé, avant d'être à nouveau obligé de démissionner, sous la pression des traditionalistes.

2. 55 p. cent de l'ensemble, 14 p. cent dans l'alimentation, 10 p. cent dans les métaux, 10 p. cent dans l'imprimerie.

3. Cependant, comme le souligne Joseph Marcus, restituant l'histoire juive polonaise dans son contexte, contre une version exclusivement particulariste et victimisante : « les Juifs en Pologne étaient pauvres parce qu'ils vivaient dans un pays pauvre et sous-développé », *Social and Political History*

exemptée du payement de l'impôt communautaire. Parmi les solvables, 40 p. cent payaient si peu qu'ils perdaient leur droit de vote. Finalement, les deux tiers des Juifs de Płock ne pouvaient élire leurs représentants. Émanation d'une minorité privilégiée, ces derniers n'en étaient pas moins confrontés à la grande pauvreté de leurs concitoyens. Aussi mirent-ils en place, grâce à des dons et des quêtes, des structures d'assistance : un hôpital, un asile de vieillards et une société de visiteurs bénévoles auprès des déshérités. Mais cette oligarchie, avec son fonctionnement traditionnel, ses liens avec les autorités et ses activités caritatives, rencontrait une opposition de plus en plus vive, surtout dans la jeune génération.

A partir de 1890, l'émigration des jeunes, amorcée trente ans plus tôt, s'est accentuée. Émigration intérieure, vers les deux centres industriels proches de Varsovie et de Łodz. Émigration vers l'étranger, outre-mer notamment, vers les États-Unis, mais aussi le Brésil, l'Argentine, l'Afrique du Sud, afin d'échapper aussi bien à la misère qu'à la conscription. Ces émigrés ont formé les « têtes de pont » des émigrations suivantes, celles du début du XX^e siècle et celles de l'entre-deux-guerres. C'est ainsi qu'au tournant du siècle, le nombre de Juifs à Płock a sensiblement décru [1].

A la même époque, de nouvelles perspectives et de nouveaux espoirs s'ébauchaient. En 1891, une section du Hoveveï Zion (Amants de Sion) et un groupe actif de jeunes sionistes, le Mazkeret Shmuel [2], virent le jour à Płock. Une dizaine d'années après s'implantait le Bund [3]. Alliant lutte de classes et combat pour l'autonomie juive en tant que minorité nationale et culturelle; menant sa propagande dans la langue du peuple, le yiddish; il a atteint le point culminant

of the Jews in Poland, 1919-1933, Berlin, New York, Amsterdam, Mouton, 1983, p. 231.

1. 7 633 en 1883 (sur une population totale de 20 639 habitants, soit 36,9 p. cent), 10 500 encore en 1887 (sur une population totale de 24 187 habitants, soit 43,4 p. cent), puis 7 661 en 1897 (sur une population générale qui, elle, avait continué de croître et comptait 26 966 habitants, soit 28,4 p. cent).

2. Baptisé ainsi en l'honneur du Rabbi Shmuel Mohilever, fondateur des Hoveveï Zion.

3. Abréviation de *Algemeiner yiddisher arbeter bund fun Russland. Poïln un Lite*, Union générale des travailleurs juifs de Russie, Pologne et Lituanie. Parti social-démocrate juif, fondé à Vilna, en 1897, très influent en Russie et dans les territoires sous contrôle russe, avant la révolution, puis dans la Pologne indépendante, entre les deux guerres, après sa liquidation en URSS.

de son audience, là, comme ailleurs[1], autour de 1904-1905, pendant la guerre russo-japonaise. Après l'échec de la révolution de 1905 en Russie puis le boycott des élections de la Douma en avril 1906, la répression frappa le Bund, de nombreux responsables s'expatrièrent pour y échapper, ceux qui restèrent à Płock abandonnèrent l'action directement politique pour des activités semi-légales: bibliothèque, éducation populaire et théâtre amateur.

De manière générale, la jeune génération s'investit alors dans des activités culturelles multiformes. En 1906, fut fondée l'association Hazamir, de tendance sioniste, qui reprit et développa l'ancienne bibliothèque du Mazkeret Shmuel, organisa des lectures publiques et un cercle théâtral, tandis qu'une autre association, Tikvat Israël (l'Espoir d'Israël), organisait des cours d'histoire et de littérature. Mais, sous couvert de ces activités, là comme ailleurs, la politique imprégnait la vie juive, une politique elle-même imprégnée, jusque dans ses formes les plus progressistes et laïques, par la religiosité du monde juif.

Pénurie, misère, mobilisations forcées et antisémitisme ravivé: la Première Guerre mondiale devait sonner comme une première alerte. La ville était isolée, la circulation sur la Vistule interrompue, les liaisons avec Varsovie coupées, l'insécurité accrue par les incursions successives des troupes belligérantes, l'approvisionnement difficile, la situation sanitaire préoccupante. Les Allemands imposèrent des mesures d'assainissement ainsi qu'une réglementation stricte du commerce, en établissant des cartes de rationnement et un contrôle sur les principales denrées. Les milieux juifs les plus traditionnels s'inquiétaient de ce vent de modernisation amené par l'occupant: l'introduction, par ce dernier, des cartes d'identité ne les avait-elle pas contraints à se faire photographier pour la première fois? Ils craignaient aussi que l'attitude conciliante à son égard d'une partie de leur coreligionnaires n'attire les représailles des antisémites polonais sur l'ensemble de la communauté.

Car les milieux conservateurs modérés de la petite et moyenne bourgeoisie, comme la jeunesse plus radicale, trouvèrent là l'occasion d'une véritable ouverture culturelle autant que politique. Les vêtements s'européanisaient, les mœurs évoluaient, plusieurs écoles hébraïques modernes,

1. Voir Nathan Weinstock, *op. cit.*

un lycée juif, l'association sportive Maccabi voyaient le jour. La libération du droit d'expression et la perspective, envisagée, dès 1916, par les puissances centrales, d'élections libres en Pologne donnèrent, dans tout le pays, un essor sans précédent aux activités militantes. Enfin, en 1917, deux événements décisifs furent salués, à Płock comme ailleurs, par des manifestations enthousiastes : la révolution russe d'un côté, la déclaration Balfour de l'autre, l'avènement au pouvoir des bolcheviks et l'approbation britannique à « l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif », deux symboles qui polarisaient les espoirs et galvanisaient les énergies de la jeunesse juive.

Novembre 1918 : en Pologne, avec la paix vient l'indépendance. Pour les communautés juives, s'ouvre alors une période en clair-obscur, où l'ombre se mêle sans cesse à la lumière, une période faite tout à la fois d'oppression grandissante et de résistance renouvelée. S'il n'y eut pas à Płock, comme dans de nombreuses autres villes, fin 1918 et début 1919, d'exactions, de pillages et de pogroms, le climat y était cependant tendu. Les milieux nationalistes polonais, qui abhorraient l'idée d'un État multinational, mettaient en cause la loyauté des Juifs. Cette suspicion éclata de façon brutale, durant la guerre russo-polonaise (1920-1921), lorsque Chaïm Shapira, le rabbin de Płock, fut accusé d'intelligence avec l'ennemi bolchevique et condamné à mort par une cour martiale. La situation économique de la Pologne, désastreuse au lendemain du conflit, et qui ne s'était guère redressée dans les années vingt, subit ensuite durement le contrecoup de la crise de 1929. L'antisémitisme, classique exutoire, ne cessa de se renforcer.

Toutefois, jusque dans les années 1926-1927, le régime parlementaire polonais permit, par des jeux d'alliances avec les autres minorités et certains partis de gauche, une réelle représentativité des intérêts juifs, à défaut d'obtenir l'autonomie nationale. Le coup d'État de Pilsudski qui, en mai 1926, chassa la droite antisémite du pouvoir, semblait indirectement leur être propice, mais il favorisa exclusivement le parti religieux de l'Agudat Israël. La dissolution du parlement en 1930, le renforcement autoritaire du régime, la crise économique, l'audience croissante de la Démocratie nationale (parti de la droite nationaliste, souvent appelé Endécie à cause de ses initiales ND) rendirent la situation

des Juifs de plus en plus difficile. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, la dictature des colonels marqua l'étape ultime de la dégradation de leurs conditions d'existence en Pologne.

Au fil des années, surtout à partir de 1926, les mesures discriminatoires se sont accumulées, visant à réduire leur droit au travail dans le secteur public, le commerce et l'artisanat (fiscalité alourdie sur le commerce, restriction sur le crédit, réglementation des professions artisanales, monopoles sur certains secteurs, consignes de boycott). A partir de 1931, le *numerus clausus* fut étendu dans les universités. En 1937, la plupart des associations de professions libérales adoptèrent la « clause aryenne » excluant les Juifs.

A Płock comme ailleurs, beaucoup furent réduits à la misère, n'ayant plus pour clients que leurs coreligionnaires, aussi pauvres qu'eux. Les associations d'entraide et de prêts sans intérêts, les subsisdes du Joint, les aides des banques coopératives, ainsi que les diverses associations philanthropiques pour les malades, les vieillards, les personnes démunies, palliaient difficilement cette pauvreté croissante. Le chômage incitait de plus en plus de jeunes à émigrer. Dans les milieux moins démunis, ceux qui voulaient poursuivre des études devaient aussi partir à l'étranger.

Pourtant, pendant ces vingt années dans la Pologne indépendante de l'entre-deux-guerres, la vitalité des mouvements culturels, sociaux et politiques du monde juif fut extraordinaire. Rachel Ertel a décrit cette véritable implosion des communautés, soumises à des forces et des poussées opposées, conjointes et contradictoires, rétroagissant les unes sur les autres : forces d'oppression liées à la situation économique et à l'évolution politique de la société d'insertion, forces de résistance, économique notamment, par la mise en place de réseaux de solidarité et de systèmes coopératifs, mais aussi oppositions, fractures internes, confessionnelles, idéologiques, politiques, recouvrant les oppositions sociales, inscrites dans les oppositions générationnelles[1]. Ces fractures clivaient aussi les milieux religieux.

Les organisations anciennes se développèrent, de nombreuses autres se créèrent. Toutes s'investirent à la fois dans le débat politique général, participant aux campagnes pour

1. Rachel Ertel, *le Shtetl. La bourgade juive de Pologne*, Paris, Payot, 1982.

les élections municipales et parlementaires, dans le combat pour la « conquête des communautés »[1] et dans une action éducative et culturelle, surtout en direction de la jeunesse.

A Płock, l'éventail des courants sionistes était représenté dans toutes ses nuances. Le Mizrahi sioniste orthodoxe[2], y vit le jour en 1920. En raison de son caractère religieux et modéré, il recrutait des membres relativement âgés, parmi les couches aisées. Les Sionistes généraux développèrent leurs activités politiques et culturelles (bibliothèque Hazamir, cours d'hébreu et d'histoire juive, activités sportives au sein des Maccabis, campagnes du Keren Kayemet Le Israël[3] pour l'achat de terres en Palestine, etc.). En dépit de leur rôle important dans le Bloc des Minorités au sein du parlement et de la notoriété de leur leader, Itzhak Gruenbaum, ils n'eurent toutefois jamais de véritable base populaire localement. Néanmoins, ils firent élire régulièrement, tout comme le Mizrahi, deux ou trois membres au Conseil de la communauté, dont le *leadership* restait cependant au parti des notables ultra-orthodoxes de l'Agudat Israël.

Le Poalei Zion (les Ouvriers de Sion), sioniste et socialiste[4], faible et clandestin à Płock avant-guerre (de même que les sionistes généraux, il avait un groupe local depuis 1911), connut un certain développement en milieu ouvrier, en menant des actions revendicatives et en animant des cours d'alphabétisation et d'éducation populaire. Après la scission de 1920 entre les tendances de droite et de gauche, l'une et l'autre eurent leurs groupes militants : les uns recrutaient parmi les artisans et au sein de la petite bougeoisie, tandis que les autres trouvaient leurs adhérents dans le prolétariat ou le semi-prolétariat. Ils s'allièrent aux élections municipales de 1937 et obtinrent un siège. Outre ces divers partis sionistes, le Bund reconquit à Płock une place non négligeable dans la vie politique, syndicale et culturelle des milieux populaires, à partir de 1919.

Ces diverses organisations avaient leur presse, leur biblio-

1. *Kibbus ha Kehilot*, mot d'ordre lancé par Théodore Herzl (Zionist Council of synagogue, Grande-Bretagne, 1903) et repris par Itzhak Gruenbaum, sioniste et leader du judaïsme polonais, élu au Sjem, Parlement polonais, qui a été par la suite le premier ministre de l'Intérieur de l'État d'Israël.

2. Fondé en 1902, à la Conférence des sionistes russes de Vilno, par le rabbin Isaac Jacob Reines.

3. Fonds national juif pour l'achat et la mise en valeur de terres en Palestine, créé au Ve Congrès sioniste de Bâle, décembre 1901.

4. Regroupé derrière Ber Borochov, à la conférence de Poltava, en 1906.

thèque, leur cercle théâtral, leurs cours sinon leurs écoles et, surtout, leur mouvement de jeunesse. La diversité et le dynamisme de ces derniers étaient considérables. Dès 1919, le Tsukunft (l'Avenir), lié au Bund comptait à Płock sept cercles ouvriers qui s'affrontaient aux cercles des jeunes du Poalei Zion, dont l'implantation était similaire. Les autres mouvements de jeunesse sionistes[1] recrutaient leurs membres dans la petite et moyenne bourgeoisie. Au Gymnasium (lycée) juif notamment, les élèves baignaient dans un véritable bouillon de culture politique. Une seule classe comptait aisément cinq ou six courants. Qu'un dirigeant vienne de Varsovie ou de Łodz, ou bien un délégué de Palestine, et un groupe se créait ou se renforçait, avec son sigle, son nom, son identité proclamée.

C'est avec ferveur que la jeune génération s'engageait, les capacités d'enthousiasme et de mobilisation étaient immenses. Les organisations se multipliaient, fusionnaient, scissionnaient, s'alliaient et s'affrontaient, recrutaient militant par militant. Chaque cercle de discussion, chaque groupuscule était un microcosme jaloux d'une singularité perpétuellement réaffirmée dans d'interminables polémiques avec les autres. Mais les analyses et les visées politiques étaient à l'échelle du monde, qu'il s'agissait de réinventer. Ces activités, ces espoirs ne cessèrent ni ne se démentirent jusqu'à la guerre, tout au contraire, en dépit de l'évolution de plus en plus critique de la situation. C'est dans ce contexte de profonde mutation qu'ont vécu tous ceux que j'ai rencontrés. Leurs souvenirs les plus vifs commencent à cette époque : nés en 1905, les plus âgés avaient treize ans en 1918. Ils furent partie prenante, acteurs et spectateurs, de ces conflits, divisions et ruptures.

A partir du milieu des années trente, l'Allemagne nazie servit d'exemple à la propagande antisémite polonaise et la « question juive » devint la pierre de touche de la vie politique du pays[2]. Au cours de la session parlementaire de

1. Le plus important était l'Hachomer Hatzaïr (fondé en 1913 sur le modèle du scoutisme, il est devenu marxiste puis a été très influencé par le freudisme). Il y avait également à Płock des groupes du Betar (lié aux sionistes révisionnistes, de l'Hachomer Haleumi (lié aux sionistes généraux B), de l'Hachomer Hadati (lié au Mizrahi), de l'Hanoar Hatsioni (lié aux sionistes généraux A), et du Freiheit (lié au Poalei Zion de droite).

2. Pawel Korzec, *Juifs en Pologne*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1980.

1934, la Démocratie nationale lança le mot d'ordre : « Pas de place pour les Juifs en Pologne. » En avril 1934, fut créé un nouveau parti d'inspiration nationale-socialiste, dirigé par de jeunes endéciens, l'ONR ou NARA (Camp national radical). Les menées antijuives se multiplièrent. L'attitude du gouvernement était ambiguë. Craignant d'être débordé par la Démocratie nationale, il voulait à la fois s'en démarquer, en condamnant la haine raciale, et élargir son audience, en reprenant certains thèmes antisémites. Le développement du racisme alerta l'opposition libérale comme la gauche polonaise et radicalisa une partie de l'opinion politique juive (l'influence du Poalei Zion de gauche et du Bund s'accrut). Mais, après la mort de Pilsudski en mai 1935, les derniers reliefs de démocratie parlementaire s'effondrèrent et les tendances modérées furent balayées.

A partir de 1936, les incidents antisémites devinrent continuels, le pays connut une vague de pogroms – à Przytyk, Mińsk Mazowiecki, Kielce... L'opposition descendit dans la rue, des grèves et des manifestations de grande ampleur eurent lieu, ralliant la gauche socialiste juive et non juive. Cependant le mouvement raciste et xénophobe ne fit que s'amplifier et s'officialiser. A partir de 1937 et jusqu'à la guerre, le gouvernement accumula des mesures ségrégatives et restrictives qui rendirent de plus en plus précaire la situation matérielle et morale de la population juive, qu'il incitait à l'émigration. Le programme de l'OZON (Camp de l'Union nationale), le nouveau parti gouvernemental, était nettement fasciste et la frénésie antisémite atteignit son paroxysme au cours de l'hiver 1939, dans les instances politiques comme dans la presse et dans la vie quotidienne. A Płock, les Juifs n'eurent plus le droit d'aller sur la Toumi, le lieu de promenade dans les jardins qui dévalent vers la Vistule. Les jeunes nationalistes les en chassaient avec des cannes ferrées.

Płock fut bombardée dès le début de la guerre, en septembre 1939. Un certain nombre de Juifs quittèrent aussitôt la ville, pour se réfugier dans les bourgades situées de l'autre côté de la Vistule ou pour rejoindre la capitale. L'administration polonaise fut évacuée dès le quatrième jour. Mais, dans l'autre sens, arrivèrent bientôt des milliers de réfugiés fuyant les régions frontalières occupées par les Allemands, suivis par l'armée polonaise qui se repliait sous

les bombes. Le 18 septembre, la ville fut à son tour occupée. Les premières semaines sous commandement militaire allemand furent calmes, presque normales, aucune mesure particulière ne fut prise contre les Juifs, ceux qui étaient partis revinrent. Toutefois, un certain nombre de jeunes prit aussi le chemin de l'Est, le pacte germano-soviétique prévoyant des échanges de population entre les zones occupées par les cosignataires. C'était là, pour les Juifs, l'opportunité de fuir le nazisme – que seule une petite minorité sut saisir.

En octobre 1939, Płock fut rattachée aux provinces allemandes de l'Ouest et administrée par les fonctionnaires du parti nazi et de la Gestapo. Les persécutions commencèrent. Le ghetto fut créé en novembre 1939 et l'Altenrat, le Conseil des anciens, peu après. Plus de 10 000 Juifs y vivaient dans une terrible promiscuité. Il fut évacué, en deux vagues de déportations, les 20 et 28 février 1941, en direction du camp de Działdowo (Soldau). Puis, entre février et mars 1941, les Juifs de Płock, en six transports, furent dispersés dans les ghettos de plusieurs petites localités du district de Radom qui, déjà pléthoriques et sans ressources, eurent du mal à les accueillir. Les plus vulnérables moururent de faim ou de maladie. Ces ghettos furent à leur tour liquidés entre septembre et octobre 1942, et les Juifs de Płock, comme les autres, furent déportés, notamment à Treblinka et à Auschwitz.

Près de 7 500 Juifs de Płock ont ainsi disparu.

CHAPITRE III

ITINÉRAIRES

Ils habitaient rue Szeroka, rue Tumska, passage Praszker, rue Sienkiewicza, rue Jeruzolimska, dans le rectangle des rues juives du vieux Płock, rue Grodzka, place Florianski, dans ce voisinage immédiat où se côtoyaient Juifs et chrétiens. Les uns étaient nés à Płock, les autres étaient venus des villages environnants pour y poursuivre leur scolarité au lycée ou, tout simplement, travailler.

Un demi-siècle après, je les ai retrouvés à Paris, Tel-Aviv, New York, Varsovie, Montréal[1]. L'enquête a porté sur une centaine de personnes. Avec la moitié d'entre elles, j'ai eu de longs entretiens biographiques, recueillis en plusieurs fois, et souvent complétés par des conversations informelles, non enregistrées, lors de visites amicales.

Plus de la moitié ont quitté la Pologne entre 1920 et 1938. Il y eut bien sûr des départs avant, notamment lors des grandes vagues de migration de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci. Mais ces émigrés ne sont plus là pour témoigner; ils accueillirent ceux que j'ai rencontrés. Assez nombreux aussi sont ceux qui ont fui vers l'Est à l'automne 1939, après l'invasion allemande. A la faveur des accords germano-soviétiques, ils se sont réfugiés dans les territoires occupés par les Russes, puis en Union soviétique même, après la rupture du pacte. La plupart refusèrent de prendre un passeport soviétique. Victimes des soupçons des autorités

1. Certains tenaient à l'anonymat, d'autres aimaient l'idée d'apparaître nommément dans un livre. Pour tous, j'ai conservé les prénoms (sauf lorsque deux personnes avaient le même), ce qui respecte l'anonymat public, tout en permettant un éventuel repérage pour les proches.

staliniennes, renforcés par l'état de guerre, ils furent envoyés en Sibérie ou aux confins des Républiques orientales, et revinrent vers l'Ouest après la guerre. Sans doute reste-t-il des Juifs de Płock en URSS, mais, de ceux-là il me fut impossible de retrouver la trace. Quelques-uns enfin réussirent à se cacher en Pologne. Quelques autres, déportés, sont revenus des camps.

Émigrés, réfugiés, rescapés, l'histoire de ces Juifs de Płock n'est pas différente de celle de millions d'autres Juifs polonais à la même époque. Cependant, l'histoire de chacun est non seulement unique, singulière, mais aussi extraordinaire, héroïque parfois, hasardeuse le plus souvent, quand le regard rétrospectif et le récit la mettent aujourd'hui en perspective. A travers ces itinéraires, ces déplacements, ces migrations, une alchimie complexe s'est produite qui, dans le creuset de chaque vie, a fondu le patrimoine psychoculturel de chacun et l'histoire d'une époque, mêlant le déferlement événementiel et les déterminations socio-économiques, brassant le hasard, l'aléa, la détermination individuelle, le choix aussi, minuscule et inouï, au milieu des plus dures contraintes.

Il n'est pas un récit qui ne rebondisse sur une opportunité, pas un chemin qui ne s'oriente plusieurs fois à la croisée des imprévus, qui ne bifurque au carrefour des déboires et des chances. C'est surtout pendant les années de guerre que les coups, caprices et faveurs du sort jouèrent à plein dans la vie de chacun. Ainsi en est-il des périodes de grand bouleversement et de grand danger, quand l'histoire immédiate fait sombrer les balises des visées au long cours : alors, la proximité des menaces, l'urgence des échappées, l'instinct de survie l'emportent sur tout autre objectif. Cependant si, aujourd'hui, les uns et les autres insistent tant sur le hasard, la bonne étoile ou le destin, ces moments qui échappent à toute volonté et maîtrise humaine, c'est aussi qu'il n'est pas d'autre manière d'identifier et de nommer l'injustice d'avoir survécu quand tant d'autres, proches, ont disparu.

Ce sont là des vies d'émigrés, de persécutés, de minoritaires, qui, depuis assez longtemps maintenant, ont consolidé des ancrages et fondé, à partir de leur dernière halte, de nouvelles stabilités. Mobiles géographiquement et aussi socialement, elles dessinent des parcours qui s'éloignent, se croisent, se rejoignent sur la carte du monde, au gré des

familles retrouvées et des familles perdues, des sociabilités recomposées, des devenirs professionnels.

En Palestine, les pionniers des années vingt et trente découvraient l'inconnu, sans autres liens que leurs camarades de voyage. Ailleurs, les autres étaient généralement attendus, retrouvant des parents qui les avaient précédés. Personnage légendaire, parti vingt ans plus tôt au-delà de l'Océan, l'oncle d'Amérique envoyait les photos surprenantes d'une nouvelle famille, accompagnées de dollars, gage de fortune, et de la promesse d'un billet. Les frères, les sœurs, les cousins de Paris, Londres ou Bruxelles, étaient parés de l'aura des premiers voyageurs, différents, modernes et entreprenants, tant leur réussite là-bas ne faisait aucun doute et incitait au départ. A l'aune des rêves et des espoirs qui y avaient conduit, les retrouvailles furent parfois décevantes. Toutefois, dans la solitude et l'étrangeté d'un univers différent, la famille demeurait un premier refuge, un havre, un mouillage. Elle ne donnait pas seulement assistance mais aussi assurance et force, même si certains ensuite s'en détachaient.

Au lendemain de la guerre, les retrouvailles furent toujours des miracles au milieu des déroutes et des désespoirs. Dans une Europe dévastée, après exodes, exils, déplacements et déportations, chacun avait comme souci premier de rechercher la trace de ses proches. Beaucoup entreprirent de nouveaux voyages, cherchant où se poser, auprès de qui s'installer pour commencer une nouvelle vie, à l'abri des peurs qui les hantaient et que la guerre froide vint raviver, de manière si aiguë parfois qu'il n'y avait plus qu'à repartir encore. Horizons salvateurs alors que les terres lointaines d'Australie ou d'Amérique du Sud, l'État d'Israël, cette nouvelle patrie, ou les États-Unis, victorieux et puissants...

Élie vit ajourd'hui à Melbourne. Je l'ai rencontré à Paris où il s'était arrêté au cours d'un voyage autour du monde, chez Israël, son cousin. Il voyageait enfin pour son plaisir. Touriste alerte et curieux, parlant l'anglais avec un roulant accent slave, il était ravi de son périple, mais disait ne pas éprouver l'ombre d'une nostalgie pour la vieille Europe où il avait souffert. Né dans une famille relativement aisée de Płock – son père tenait une boucherie –, il n'avait quitté sa ville natale que pour les environs, jusqu'à ce jour de 1942 où

il fut déporté à Auschwitz, de là à Buchenwald, puis dans une usine de munitions, près de Leipzig, et enfin dans le camp de Theresienstadt, en Tchécoslovaquie, où il fut libéré par l'armée soviétique en mai 1944. Il décida alors de retourner à Płock, où il passa quelques semaines de désespoir, jusqu'à ce qu'il rencontrât une jeune femme qui lui apprit que sa fiancée avait été libérée en même temps qu'elle, du côté américain.

L'avenir reprit sens quelque part en Allemagne. Après avoir franchi clandestinement la frontière, il gagna Berlin et retrouva la trace de celle qu'il aimait dans un camp de réfugiés juifs, près de Munich. Mariés en mai 1945, ils ont vécu quelques mois dans une petite bourgade allemande, puis sont venus en France où chacun d'eux avait retrouvé un parent, mais où ils ne trouvèrent pas l'apaisement. Une vie dure de tailleurs pauvres, des tracasseries administratives, des difficultés d'adaptation les laissaient frustrés et déprimés, avant que la tension de la guerre froide, culminant avec la guerre de Corée, ne vienne réveiller leur effroi. Sachant qu'un de ses cousins était parti, en 1949, rejoindre en Australie un oncle installé là-bas depuis les années trente, Élie retrouva son adresse grâce au Joint et demanda un permis d'immigration pour ce pays qui lui semblait loin des tourmentes politiques et où les recommencements étaient réputés plus faciles. Parti en 1951, avec sa femme et sa fille, il trouva enfin un lieu calme, à l'autre bout du monde. En Australie, le tailleur juif de Pologne est devenu coiffeur de Paris.

Meyer, quant à lui, avait une bonne situation en France. Pourtant, en 1951, à l'instar d'Élie, il quitta tout pour aller s'installer en Israël, fuyant le spectre de la guerre, avec sa femme et son fils, dont il voulait à tout pris, dit-il, préserver l'avenir. Meyer et son épouse se connaissaient depuis l'enfance. Leurs pères, sionistes religieux, se retrouvaient au Mizrahi; eux, sionistes de gauche, à l'Hachomer Hatzaïr, prônant un sionisme socialiste, collectiviste et agraire; ni les uns ni les autres n'avaient véritablement le projet d'émigrer en Palestine. Un soir, à une terrasse de café, sur Allenby, la grande artère de Tel-Aviv, ils m'ont raconté, à deux voix, l'itinéraire qui les y a finalement conduits. La guerre les avait surpris à Varsovie, où ils étaient installés depuis 1934. Elle était institutrice, à soixante kilomètres de la capitale, et

lui, magistrat stagiaire au tribunal d'appel. Quand le ghetto fut fermé, elle était dehors et lui dedans. Mais il parvint à s'enfuir, le deuxième jour du soulèvement, en avril 1943, en soudoyant un policier.

Ayant rejoint la résistance, cachés dans la campagne et toujours en mouvement, ils ne se sont plus quittés jusqu'à l'arrivée des premiers tanks russes. Après la guerre, ils sont venus s'installer à Paris, où Meyer, en quelques années, a fait une carrière de conseil juridique et d'avocat d'affaires. Mais, en 1951, insécurisés par le climat de guerre froide, décidés à trouver un havre pour leur fils, ils ont tout vendu pour repartir. Meyer a recommencé à zéro, la langue comme le droit n'étant pas les mêmes. Nouveau départ et, aussi, nouveau nom, hébraïsé. Lâchant le bras de sa femme pour me montrer, d'un geste large, Allenby, bruyante et animée en cette chaude soirée d'automne, il s'est exclamé: « Chacun ici a eu plusieurs vies! »

J'ai connu un autre homme qui avait réussi à survivre pendant la guerre, en Pologne, alors qu'il était seul et sortait à peine de l'adolescence. Adam, sexagénaire mince, alerte et séduisant, est américain. A Brooklyn, il vit dans un grand immeuble rétro du quartier de Midwood, où il m'a reçue avec une gentillesse et un plaisir évidents. La transmission et la compréhension du passé sont pour lui des choses décisives: il a toujours incité sa fille à venir aux réunions des Plotzkers; il l'a encouragée, contre l'avis de sa femme, à se rendre à Włocławek, la ville de Pologne où elle est née et, comme Joseph à Tel-Aviv, qu'il connaît d'ailleurs, il a entrepris d'écrire, pour son petit-fils, ses Mémoires. « Au fond, nous sommes un peu concurrents », m'a-t-il déclaré dans un sourire, m'expliquant que, du passé, il veut tirer des leçons pour l'avenir, afin que les nouvelles générations juives et polonaises deviennent capables de communiquer. « Des idées, ajoutait-il, qui sont loin d'être partagées par la plupart de mes coreligionnaires! »

Détermination, vitalité, optimisme... il devait avoir déjà ces qualités en 1941, quand, à seize ans, il fut envoyé de Płock à Chmielnick, dans un camp de travail d'où il réussit à s'enfuir pour revenir chez lui. La nuit même, une deuxième rafle le jetait dans un camion pour le camp de Skarzysko-Kamienna. Il s'en échappait trois mois plus tard. Muni de faux papiers procurés par son frère, lequel tomba

quelques mois plus tard aux mains de la Gestapo. Adam, qui pouvait passer aisément pour un Polonais et se disait plus vieux que son âge, réussit à se cacher. Débrouillard et chanceux, il traversa la guerre d'une ville à l'autre, d'un travail à l'autre. A Płock, en 1945, il retrouva la trace de son frère qu'il croyait mort en déportation. Ensemble, ils montèrent une petite affaire commerciale à Włocławek, puis reprirent des études. Mais Adam voulait à tout prix partir. Aussi prit-il un bateau pour Israël en 1947, avec sa femme et sa fille qui venait de naître. Six ans plus tard, ils en repartaient pour s'installer aux États-Unis.

Son frère l'y a rejoint dans le courant des années soixante-dix. Scientifique de haut niveau, directeur de la division des isotopes à l'Académie des sciences de Pologne, il s'était néanmoins retrouvé sans emploi en 1968, quand la vague d'antisémitisme d'État entraîna le licenciement des Juifs. Après avoir séjourné un an et demi à Vienne, participant à la commission de l'énergie atomique des Nations unies, il accepta la place que lui offrait un collègue américain, dans une université du Texas. Depuis, il a abandonné le travail universitaire pour l'industrie privée des cosmétiques.

Dans des circonstances analogues, Heniek aurait pu, aurait dû sans doute quitter la Pologne. Pourtant il ne l'a pas fait. C'est un homme souriant et affable, un peu strict d'allure et naturellement élégant, en dépit de la coupe vieillotte de ses vêtements polonais. La vie lui a laissé des blessures comme aux autres, quelques regrets aussi, mais aucune amertume. Regrets, précisément, de ne pas avoir émigré quand il se sentait encore assez vaillant pour refaire sa vie ailleurs. Étudiant à Varsovie, où il terminait des études d'ingénieur à l'École polytechnique, il a fui vers l'Est en 1939 et passé près de six ans en URSS, où il fut, comme la plupart des réfugiés juifs, « déplacé » aux confins du pays. C'est ainsi qu'au cours de l'hiver 1942, à Kurgan, à la limite de l'Oural et de la plaine sibérienne, il rencontra Ania, une Juive estonienne, sa future femme. Quand Heniek, en 1946, a été rapatrié d'URSS, Ania l'accompagnait, enceinte depuis six mois. Durant quatre à cinq semaines, ils ont voyagé d'un train de marchandises à l'autre, sans un sou en poche.

A Varsovie, au bureau du Comité central des Juifs de Pologne, Heniek rencontra l'un de ses anciens professeurs, qui lui proposa une place de directeur dans une fabrique de

radios, en Basse-Silésie. C'est là qu'ils se sont finalement arrêtés. Heniek a occupé ensuite divers postes de responsabilité. Membre du parti, expert reconnu ayant publié plusieurs ouvrages de physique, il participait à de nombreuses délégations technico-scientifiques à l'étranger et bénéficiait des privilèges accordés aux cadres. Jusqu'à ce jour de 1968 où, comme nombre de Juifs, il fut limogé. Tenté par l'émigration, il y renonça à cause de sa fille unique, qui allait épouser un jeune Polonais. Depuis, elle a divorcé. Universitaire, opposante affichée, elle est membre du KOR, l'aile gauche de Solidarité. Heniek, lui, n'a pas repris sa carte du parti. Maintenant retraité, il se sent trop vieux pour tout recommencer.

L'histoire de Fajga ressemble à la sienne. Mais Fajga, peut-être en raison de sa solitude de veuve, manifeste plus d'amertume. Elle se sent flouée par le destin, moins chanceuse que le reste de sa famille, dispersée au-delà des frontières et des mers. Avec son mari, elle avait aussi fui vers l'Est, ce qui, certainement, comme nombre d'autres, les a sauvés. Après la guerre, ils se sont réinstallés en Pologne. Affaire d'opportunité professionnelle, de pesanteur et de lassitude. Une lassitude prolongée, qui se lisait dans son regard, à l'aéroport de Varsovie où nous nous sommes quittées. Fajga comme Heniek, bien que très différents, donnent tous deux l'impression d'être restés « piégés » en Pologne.

Tel n'est pas le cas de Milena, ni celui de Tema. Milena est une dame très âgée, parée et poudrée, d'une étonnante vivacité. Sans doute a-t-elle dépassé les quatre-vingts ans, mais elle est de ces femmes à qui l'on sent, d'emblée, qu'il serait inconvenant de demander leur âge. Diplômée de philologie polonaise, traductrice et critique littéraire, écrivain, membre du Pen Club, elle continue de voyager, d'écrire, de se passionner pour le monde des lettres et de la politique. Habitant Varsovie, elle séjourne cependant à Paris tous les ans, au printemps. C'est là que nous nous sommes vues, chez une de ses amies qui était autrefois son élève au lycée juif de Płock, quand elle s'évertuait à combattre les « manières du Shtetl », en enivrant les jeunes Juifs de culture et de littérature occidentales.

Elle avait de qui tenir. Sa mère déjà, à Varsovie, avait brillamment terminé le lycée avec une médaille d'or, un fait exceptionnel dans sa génération. Milena a vendu cette

médaille, et bien d'autres choses, pour survivre, pendant la guerre, en Pologne. Avocat, fils d'un grand propriétaire terrien du canton de Gostynin, possédant des champs, des forêts et, dans la région de Płock, des silos à grains, d'où le blé était envoyé dans le port de Gdańsk, son père, bien que très assimilé, n'avait cependant pas rompu avec ses origines. A l'inverse de tous ses frères, devenus catholiques, il se sentait lié à la communauté et contribuait à ses œuvres de bienfaisance, tandis que son épouse animait un cercle de théâtre amateur et professait des idées progressistes.

Dans cette famille de grands bourgeois juifs éclairés et très polonisés, Milena est aujourd'hui la seule qui ait gardé des liens, essentiellement affectifs, avec le passé juif. Son frère, capitaine de l'armée polonaise de Pilsudski, fusillé comme résistant par les Allemands, et sa sœur, une des rares femmes ingénieur de Pologne, aujourd'hui décédée, étaient tous deux convertis. L'attachement de Milena au monde juif a sans doute été renforcé par l'empreinte de son beau-père qui, après avoir survécu, caché dans un village, puis dans un pensionnat de Varsovie, s'était occupé, au lendemain de la guerre, à Płock, de la vie matérielle et communautaire des quelque 200 rescapés. Sa fidélité à ce souvenir et à l'histoire dramatique de la communauté n'empêche pas Milena de se sentir « plus polonaise que juive », attachée au destin de ce pays en manque de liberté, de bien-être et d'indépendance.

De Tema, décédée à l'automne 1987, elle si vaillante pourtant, qui vivait aussi à Varsovie, où elle m'a chaleureusement hébergée, dirait-on qu'elle était « plus juive que polonaise »? En un sens, oui. Toutefois, je ne suis pas sûre qu'elle aurait acquiescé. Cette distinction, que j'ai entendue si souvent, est à la fois significative, tant elle témoigne du rejet traumatique des Juifs à l'égard de la Pologne, et évidemment contestable aux yeux de la minorité de Polonais, catholiques ou juifs, qui ont lutté ensemble. Adolescente, Tema, fille de petits commerçants à Płock, était une militante de l'Hachomer Hatzaïr. Ce n'est cependant pas en Palestine, mais en Belgique d'abord, puis en France qu'elle est venue, en 1936, pour étudier à l'Université. Elle y a passé la guerre et y serait peut-être restée si son mari, membre de l'ambassade de Pologne à Paris, accusé d'espionnage au profit de l'Est, n'en avait été expulsé, en 1949. Cadre du parti polo-

nais, était-il, aussi, agent du Komintern? C'est possible, Tema laisse planer le doute : dans les rangs communistes, le renseignement était alors aussi affaire de conviction.

En Pologne, Tema travailla comme journaliste dans la presse féminine du parti, avec passion, comme tout ce qu'elle entreprenait. Elle vécut ensuite en URSS, où son mari avait été nommé consul. Lui, qui n'était pas juif, mais « très philosémite », disait Tema, fut choqué par la vague d'antisémitisme d'État de la fin des années soixante. Préférant se retirer avant qu'on ne lui reproche les origines de sa femme, il démissionna de ses fonctions. Quand j'ai connu Tema, elle était veuve. Aujourd'hui, elle est enterrée, selon son désir, aux côtés de son mari, dans le carré réservé aux dignitaires du parti d'un cimetière de la capitale polonaise. Je garde d'elle beaucoup de souvenirs émus, et notamment celui d'une visite à d'autres tombes, cette matinée où, sous la pluie, en dépit de son arthrose de la hanche, qui la faisait boiter et souffrir, elle avait tenu à arpenter en ma compagnie les allées désertes du cimetière juif de Varsovie.

C'est encore dans un cimetière, mais très animé et ensoleillé celui-là, que j'ai rencontré pour la première fois des Plotzkers israéliens. Ils étaient rassemblés pour l'inauguration d'un monument à la mémoire de leur communauté. Beaucoup d'entre eux, je devais l'apprendre par la suite, étaient partis directement de Pologne entre 1930 et 1938 [1]. Ainsi Dina et Moshe, Joseph et Michaël.

Chez Dina, l'hospitalité est une tradition. Déjà, à la fin des années trente, elle accueillait sous son toit les réunions des originaires de Płock. C'était alors une société d'entraide. Moshe, son mari, en est devenu le président en 1946 et l'est resté jusqu'à sa mort, en 1973. Arrivés en 1935, l'année où la cinquième *Aliya* – l'émigration vers Eretz Israël – connut son apogée avec 61 800 nouveaux immigrants, ils y avaient retrouvé les deux sœurs de Dina. Leur mère, veuve, rejoignit ses filles en 1936. Toute la famille était sioniste : sous l'occupation russe, bravant l'interdit, le père de Dina, qui

1. Sur une cinquantaine de Juifs de Płock contactés en Israël qui avaient accepté de répondre à un questionnaire de pré-enquête sur leur itinéraire, la moitié (24) étaient venus de Pologne en Palestine avant la guerre, 16 étaient arrivés après la guerre, venant d'URSS où ils avaient fui, 6 étaient rescapés des camps et 4 autres avaient émigré plus tard des pays occidentaux.

était droguiste, faisait des quêtes pour les achats de terre en Palestine. Et, grâce à l'émigration, presque toute la famille a échappé au génocide. En Pologne, Moshe avait appris chez son père le métier de joaillier. Arrivé en Palestine, il a utilisé son savoir-faire dans une fabrique de prothèse dentaire. Plus tard, il a ouvert une bijouterie à Tel-Aviv, gravant aussi des décorations militaires et des médailles, dont une pour la venue de De Gaulle. Dina l'a sortie fièrement pour ma visite, ainsi que des photos, étalées au milieu de montagnes de sandwiches et de gâteaux, qu'elle commentait en énonçant une litanie de noms inconnus de moi.

Joseph est un homme corpulent et débonnaire qui, à la retraite, a entrepris d'écrire ses Mémoires. Dans le salon à véranda de son appartement de Tel-Aviv, où une légère brise de mer nous parvenait, il m'en a lu et commenté des passages. Né en 1913 dans un petit village de la région, il est venu à Płock à quatorze ans, pour entrer au lycée polonais. Militant de l'Hachomer Hatzaïr, il obtint, en 1934, un certificat d'immigration pour la Palestine et, comme cela se faisait souvent, il contracta un mariage blanc afin qu'une camarade profite de l'opportunité. A la gare de Varsovie, ils étaient 400 jeunes en partance, excités et émus. Partis de Constanza, sur la mer Noire, à bord du *Polonia*, ils ont découvert, un 30 août, la chaleur et l'agitation du port de Jaffa. Sur le même bateau voyageait sa future femme, mais dans une classe différente, celle des « capitalistes », ceux qui possédaient au minimum 1 000 livres palestiniennes et qui constituaient à cette époque plus de la moitié des arrivants de la cinquième *Aliya*.

Joseph, lui, n'avait pas le sou. Il travailla un mois, fit le tour du pays, rejoignit un kibboutz, le quitta au bout d'un an pour s'embaucher comme ouvrier à Tel-Aviv et comme soldat dans la Haganah, l'organisation de défense juive. De l'usine, il passa à la banque, et de celle-ci à la ruine, en 1939, quand l'économie de la communauté juive de Palestine fut désorganisée par la guerre. Avec la pauvreté vint aussi le désespoir, quand il apprit l'occupation allemande de Varsovie, où se trouvaient ses parents et ses trois frères. Après la guerre, il a retrouvé la trace de deux cousins, à Paris. Toute la famille qu'il lui reste, en dehors de celle qu'il a fondée, et pour laquelle il a décidé d'écrire.

Militant de l'Hachomer Hatzaïr, Michaël était arrivé en

Palestine avant Joseph, en 1930. Sa sœur aînée et l'un de ses frères, qui s'y trouvaient déjà depuis 1925, lui avaient envoyé un certificat d'immigration. Sa fiancée l'a rejoint en 1932 : venue à l'occasion de la première Maccabia, le rassemblement sportif international juif, elle est restée, comme beaucoup d'autres, clandestinement. A l'époque tzariste, la famille de Michaël avait connu la prospérité à Płock : négociant en produits alimentaires, le père fournissait l'armée russe. Après l'indépendance de 1918, ruiné et évidemment mal vu par les nationalistes polonais, il est devenu forain, avant de rejoindre, en 1933, ses enfants avec sa femme et une fille cadette. Demeuré en Pologne, le reste de la famille, dont une sœur de Michaël, a péri. Mais il n'aime pas s'appesantir sur le passé : pour lui, la vraie vie a commencé en Palestine et son histoire personnelle, celle d'un employé, pendant plus de quarante ans, au département des assurances de la compagnie des autobus, se fond dans l'histoire collective de l'État d'Israël. Symboliquement, il a d'ailleurs hébraïsé son nom.

Rosa et son mari, tout comme David et Kuba, sont arrivés en Israël dans les années de l'après-guerre. Rosa vit à Herzlyya, une ville tranquille au nord de Tel-Aviv. Dans mes notes, je l'ai surnommée « Lady Rose », à cause de son allure et de son accent très britanniques. Une lady qui aurait grandi dans la misère. Elle avait douze ans quand son père est mort du typhus, la laissant, avec sa mère et son frère, sans ressources. C'était une famille très religieuse : le frère étudiait à la Yeshiva, le séminaire talmudique, pour devenir rabbin. Rosa ne put aller qu'à l'école communale. Elle se maria tôt, apprit la manucure et travailla avec son époux, qui tenait, à Płock, un petit salon de coiffure. Quand les Allemands ont occupé la ville, ils sont partis pour Varsovie, puis, de là, beaucoup plus à l'Est. Dans cet exode, Rosa a perdu son mari, et retrouvé son frère, puis perdu son frère, et retrouvé son mari. Elle voyageait à pied, en voiture, en train, à travers l'Ukraine et la Biélorussie, laissant, de Kovel à Białystok et de là à Brest-Litovsk, de précieux et éphémères signes de piste.

Finalement réunis dans une petite bourgade russe, et à peine installés, ils durent repartir : ayant refusé de prendre la nationalité russe, ils furent expédiés, au terme d'un pénible et interminable voyage en train, dans la région

d'Arkhangel'sk, où le climat et les conditions de vie étaient très durs. Lorsqu'en 1942, au terme d'un accord entre Moscou et le général Sikorski, une armée polonaise fut levée en territoire soviétique [1], ils furent libres de leurs mouvements. Ils avaient eu si froid qu'ils décidèrent d'aller vers l'Orient, et choisirent Leninabad, à cause du nom, qui évoquait des délices balnéaires. Mais ce n'était qu'un vaste regroupement de personnes déplacées. Après-guerre, ils sont revenus en Pologne puis en Allemagne, où Rosa a passé six mois avant d'aller retrouver ses oncles installés à Londres où son mari devait la rejoindre. Quand l'indépendance d'Israël fut proclamée, ils y sont partis ensemble, en avril 1949. « Là, dit-elle, c'était merveilleux dès le premier jour! Des milliers de gens arrivaient, et chacun était accueilli et aidé. Pour la première fois, nous étions bienvenus quelque part! »

David vit à Maoz Aviv, un faubourg de Tel-Aviv, dans un ensemble de petits immeubles entourés de jardins. Il est arrivé en Israël au lendemain de la création de l'État, réalisant là un projet vers lequel il tendait depuis son adolescence, à Płock, quand il était membre du Hehalutz, un mouvement sioniste de jeunesse qui préparait les pionniers au départ en Palestine. D'abord boutiquier au Bazar, un passage commerçant au cœur de la petite ville, son père était ensuite devenu fonctionnaire de la communauté. Assez aisée, la famille n'était pas très religieuse : le samedi, ses parents toléraient qu'il travaille à l'école commerciale et roule en vélo. En revanche, ses projets d'émigration ne les emballaient pas. Quand il a pu les réaliser, ils n'étaient plus là, tués pendant la guerre, et, entre-temps, David avait fait un très large détour. Parti lui aussi vers l'Est, avec sa femme, également militante sioniste, ils furent « déplacés » en 1940 dans l'ingrate région de Syktyvkar. Après une halte en Pologne au lendemain de la guerre et un séjour de deux ans en Allemagne, ils ont enfin pris le bateau pour Haïfa.

Poète et peintre, Kuba vit dans un kibboutz près du lac de Tibériade et enseigne l'hébreu dans un *oulpan* de la région, un cours de langue accéléré pour les immigrants. Il est arrivé en Israël, avec sa mère, tout jeune encore. Militant bundiste, son père a péri pendant la guerre. Un père dont le

1. Le commandement en fut confié au général Anders; elle passa par l'Iran à l'automne 1942 et fut engagée dans les combats en Italie.

témoignage, exhumé par hasard, constitue l'une des surprises les plus émouvantes de cette recherche. Sauvé presque par miracle, Kuba a fondé une famille au kibboutz. Il a perdu son fils, en 1982, dans la guerre du Liban, le premier jour de l'invasion israélienne. Un destin cerné par la mort, pour cet humaniste, militant de la paix.

Israël, Australie, États-Unis... Les uns ont finalement fui l'Europe, tandis que d'autres y restaient, essentiellement en France. La collaboration, les lois vichystes, l'antisémitisme latent n'ont pas réussi à ébranler leur attachement au pays de la Déclaration des droits de l'homme. La plupart d'entre eux sont arrivés dans les années trente, voire même avant, afin d'y entreprendre des études, de fuir la répression politique ou, simplement et le plus souvent, d'y trouver du travail.

Simon, Israël, Chaïm, Henri et Tounia voulaient être médecins, projet irréalisable en Pologne, en raison du *numerus clausus* imposé aux Juifs. Aussi sont-ils venus étudier en France, pays de liberté et de culture qui, dans leur imaginaire, semblait familier. Sans être très riches, leurs familles avaient les moyens de les aider à démarrer. Rapidement, ils ont dû se débrouiller seuls, cumulant les métiers les plus variés. Les récits de leur vie d'étudiants travailleurs étrangers, à Paris ou en province, se ressemblent. Aussi inscrivent-ils volontiers leur expérience personnelle dans des réflexions d'ordre culturel ou philosophique, réticents à tout ce qui leur paraît trop anecdotique ou trop psychologique. Aujourd'hui, ils ont tous une situation de médecins aisés, tardivement retraités, tant ils aimaient un métier qu'ils eurent du mal à quitter. Un métier associé à cet humanisme qu'ils ancrent à la fois dans le judaïsme et la culture française, dont ils se sont épris.

Venu le premier, en 1926, à vingt ans, Israël semble être celui qui, avec le plus de passion, a mêlé intimement l'amour de la médecine et celui de la France, en fils adoptif, reconnaissant et prodigue. Il en parle avec une solennité traversée de lyrisme. Par plaisir autant que par nécessité, il s'est nourri de littérature française. En effet, si l'on pouvait s'inscrire en faculté avec un baccalauréat polonais, les barrages s'accumulaient en fin de course : au terme des études médicales, pour obtenir le diplôme d'État, il fallait passer successivement les deux baccalauréats français avant de

repasser les examens des deux dernières années de médecine.

Envoyé ensuite au Maroc, pour y faire son service comme médecin militaire, Israël s'est efforcé, dit-il, « de rendre à la France ce qu'elle lui avait donné », en soignant avec zèle et dévouement les malades sous l'uniforme. De cette période, il aime évoquer la courtoisie des officiers qui le recevaient chez eux – eût-on imaginé ça en Pologne? –, mais répugne à s'attarder sur leurs réflexions antisémites, où il ne voulait voir alors qu'excès d'une petite minorité de la hiérarchie militaire, éphiphénomène sans gravité. Sa confiance était inébranlable, au point de s'être maintenue jusque dans les premiers temps de l'Occupation. Auparavant, mobilisé en 1939, il s'était occupé d'un train sanitaire, ne quittant *ses* blessés qu'un bref moment, pour la naissance de sa première fille.

Démobilisé, il s'est remis à exercer dans le Mâconnais, où il s'était installé fin 1936, et a continué jusqu'en juin 1942, alors que les lois de Vichy interdisant aux médecins juifs de travailler avaient déjà été promulguées. Connu de tous, ayant soigné les familles et mis au monde les enfants, il se croyait à l'abri d'une tourmente dont il ne voulait pas mesurer l'ampleur. Naturalisé en 1935, il pensait qu'aux Juifs français, au moins, on ne ferait rien... Sa femme, Juive et Française de naissance, moins crédule, lui a sans doute sauvé la vie en poussant à la fuite. Caché, avec de faux papiers, dans la région lyonnaise, il a finalement simplement déplacé sa confiance en rejoignant la résistance FFI, pour libérer la France! Il avait élu cette patrie, se voulait en tous points son digne fils. Tel un enfant adopté, il eut à cœur de fonder sa légitimité jusqu'au patronyme : il a francisé son nom.

Simon, un petit homme rond à la lippe gourmande, friand de métaphores, dont le langage était aussi fleuri que l'accent prononcé, est mort en février 1987. Président de la Société des amis de Płock, il était estimé de tous, pour sa bonhomie, son érudition juive, et le courage dont il avait fait preuve pendant la guerre – il avait passé clandestinement la frontière espagnole, avait été arrêté, s'était échappé, avait finalement rejoint la résistance au Maroc... Je l'ai rencontré à plusieurs reprises, dans son cabinet, quand il exerçait encore, dans son appartement résidentiel du VII[e] arrondissement de

Paris, et à Deauville où, comme beaucoup de Juifs aisés de sa génération, il passait les vacances. M'expliquant le passé plus qu'il ne le racontait, citant volontiers les textes hébraïques, il prenait un plaisir évident à m'instruire. Venu également à la fin des années vingt, ce rejeton d'une lignée de talmudistes était resté attaché plus que beaucoup d'autres à l'héritage juif traditionnel et, sans être pratiquant, s'était toujours ressourcé, sur un plan philosophique et moral, dans la lecture de la *Thora* et du *Talmud*. Envahi de livres, son bureau était son antre et son refuge. C'est là qu'il relisait ces cahiers de commentaires talmudiques qui, dans sa famille, se passaient de génération en génération, chacun y apportant sa contribution. Hélas, Simon n'a pas eu d'enfant à qui les transmettre à son tour.

Fiancés, Henri et Tounia sont venus à Paris ensemble, en 1931. Elle était tombée amoureuse de ce grand garçon à l'air sérieux au Gymnasium juif de Płock, où elle était entrée directement, sans passer par l'école communale. Sa famille était aisée, celle d'Henri était pauvre. Avec un père ouvrier dans une minoterie, il avait dû travailler dès la sortie de l'enseignement primaire. Mais, grâce à une aide financière de parents américains, sollicitée par sa mère, il avait pu reprendre ensuite le lycée, où il se retrouva dans la classe de Tounia. Ils ne se sont plus quittés, sauf quand, pendant la guerre, un hasard funeste en décida autrement.

Tous les ans, de 1931 à 1938, Tounia allait passer les vacances d'été à Płock et, en 1937, ils s'y sont mariés. Un mariage traditionnel, devant le rabbin et sous le dais, pour faire plaisir à leurs parents, car tous deux étaient déjà athées et de gauche. L'été suivant, Tounia dut abréger son séjour : les accords de Munich venaient d'être signés. Henri fut pris, à Paris, dans la rafle du 12 mai 1941, et envoyé au camp de regroupement de Pithiviers, puis l'année suivante à Drancy, d'où il a été déporté à Auschwitz. Il a survécu, et a retrouvé Tounia, qui avait passé toute la guerre cachée à Paris. Lors de notre dernier entretien, ils s'apprêtaient à quitter leur « Versailles », cet immense appartement d'un coin résidentiel du IXe arrondissement, où ils vivaient et exerçaient l'un et l'autre, un espace si grand et imposant que nous nous réfugiions toujours dans la cuisine pour parler.

Contrairement aux autres, Chaïm n'est pas venu poussé par une vocation pour la médecine et une attirance pour la

France. Cet homme long, osseux, au regard pâle, d'un abord un peu froid, fut un jeune homme hardi, costaud et volontaire, qui, au lycée polonais de Płock, n'hésitait jamais à se battre avec les antisémites. Il était entré à treize ans, en 1926, à l'Hachomer Hatzaïr dont il était devenu, deux ans après, un des leaders. Samuel, camarade de cette époque, le décrit « déterminé, le col ouvert par tous les temps, avançant droit comme un vaisseau! ». Chaïm était de ceux qui comptaient bien partir en Palestine. Le décès de son père, un riche exportateur de peausseries, notable communautaire, l'obligea à y renoncer. Une nuit, alors que Chaïm le veillait, il fit promettre à son fils d'aller d'abord étudier la médecine en France. Après il pourrait faire ce qu'il voudrait! Il est mort le lendemain, et Chaïm, après avoir passé son bac, a honoré sa promesse. C'était en 1932. Hormis deux cousines, parties en Palestine en 1933, toute la famille que Chaïm laissait derrière lui a péri. Quant à lui, il a survécu comme Israël, en se cachant avec des faux papiers, dans le sud de la France.

Quand Shlomo est arrivé à Paris, en 1931, il avait, lui aussi, un visa d'étudiant en règle, mais de tout autres motifs l'habitaient : militant communiste, recherché par la police politique polonaise, il risquait la prison, et sa famille, inquiète, le poussait au départ. A Varsovie, il prit le train le 1er mai, une date symbolique. A Paris, un camarade venu deux ans plus tôt l'attendait. Fonceur et internationaliste convaincu, il s'est mis à militer dès son arrivée, en liaison avec le PCF, dans le Secours Rouge international, tout en apprenant le métier d'électricien. Deux emplois, les cours du soir, les tâches militantes, une activité qui débordait sur les nuits, passées dans des chambres d'hôtel interchangeables.

La rencontre de Gina, qui allait devenir sa femme, et un léger malaise qui s'insinuait dans ses convictions, devant diverses manifestations de nationalisme au sein du PCF, eurent raison de son activisme, à la veille de la guerre. Il a passé celle-ci caché dans le sud de la France, où il avait été démobilisé. Remonté à Paris après-guerre, il s'est installé à son compte. Aujourd'hui, il travaille « au ralenti », voyage et profite de la terrasse de l'appartement qu'il a acheté dans un immeuble récent de ce Xe arrondissement qu'il connaît bien. La politique le passionne toujours. Depuis le procès des « blouses blanches », ces médecins juifs accusés de trahison,

à Moscou, en 1952, il ne croit plus en l'URSS, mais reste encore attaché à l'idéal qui lui a préexisté : profondément juif, sincèrement français, résolument de gauche, indéfectiblement attaché à Israël, il se revendique de tout cela à la fois, et, sous des sourcils broussailleux, son regard aigu défie quiconque voudrait mettre à mal ses convictions.

Hanka, la sœur de Shlomo, a la même vivacité dans les yeux, avec plus de douceur. Elle est toute petite, fragile en apparence, mais en fait curieuse, résistante, voire même audacieuse. Ensemble, nous avons voyagé en Israël et en Pologne, et elle fut pour moi tout à la fois un guide, une interprète et une complice. N'ayant pas de travail en Pologne, alors que ses parents avaient eux-mêmes de plus en plus de mal à gagner leur vie, elle a rejoint son frère en France, en 1937, et retrouvé là son amie Esther, expédiée quelques années plus tôt par sa famille, qui voulait l'éloigner d'un *goy* communiste dont elle s'était amourachée. Grâce à Shlomo et Esther, tous deux communistes, Hanka a découvert les organisations progressistes. Quand a éclaté la guerre, la vie à Paris commençait à lui plaire. Ayant fui en zone libre, elle s'est cachée à Aix-les-Bains, dans une pouponnière pour enfants de tuberculeux, dirigée par un membre de la résistance, où elle travaillait comme aide-soignante. La paix revenue, forte de cette expérience, elle a obtenu son diplôme d'infirmière, un métier dont elle avait toujours rêvé. Maintenant retraitée, elle visite le monde avec ses anciennes collègues et amies.

Ils étaient nombreux, avant-guerre, dans l'orbite du parti communiste, plus ou moins engagés, plus ou moins sympathisants. Esther était une militante et Jacob, son compagnon, un cadre du parti. Jusqu'à sa mort, le 31 mars 1984, elle est restée fidèle à ses engagements passés. Je lui ai rendu visite plusieurs fois dans son logement du XVIII^e^ arrondissement. A chaque rencontre, entre le paquet de gauloises vertes, la tasse de café et l'assiette de gâteaux secs, elle me sortait de nouveaux documents : une grosse chemise sanglée débordant de coupures de presse, des affiches soigneusement pliées qui craquaient quand on les déployait, des exemplaires de *Sovietishe Heimland*, cette revue culturelle en yiddish publiée en URSS à partir de 1961; peu de photos, celles des proches, mais surtout des textes, des livres, des tracts, des journaux, des revues, des mots pour dénoncer,

convaincre, expliquer le monde, en français, en yiddish, en russe, en polonais... Traces d'un itinéraire de résistante et de militante.

Esther avait six frères et sœurs, et leur famille était très pauvre. C'est peut-être cette pauvreté qui les a sauvés : ils ont tous émigré successivement, y compris les parents qui n'étaient plus tout jeunes, les premiers arrivés aidant les suivants. Quelles qu'aient été les divergences idéologiques entre eux, et elles ne manquaient pas, la solidarité primait dans l'adversité. Cachés dans le sud de la France, ils ont donc traversé la guerre presque sans se séparer, travaillant dans la confection, les uns avec les autres ou les uns pour les autres. C'est bien plus tard que des choix de vie différents ont creusé les distances. Les aînés, comme Ephraïm et sa femme Malka, à force d'acharnement au travail, ont acquis une certaine aisance et se sont établis dans la confection. L'avant-dernière, Thérèse, qui, avant et pendant la guerre, était en liaison avec le PC, a abandonné la politique après la Libération et continué à travailler comme couturière. La cadette, Eva, arrivée en France à dix ans, la seule qui parle français sans le moindre accent, est aussi celle qui vit le plus bourgeoisement, dans un appartement cossu du VII[e] arrondissement.

Malka, Chana et Fela, trois sœurs, sont nées à Bodzanów, un petit village, à vingt-cinq kilomètres de Płock, où leurs parents, des *hassidim* pauvres, vendaient de la vaisselle au marché. Pour travailler ou étudier au lycée juif, elles sont venues, les unes après les autres, à Płock. Elles y ont découvert les mouvements politiques et le goût de l'indépendance, mais y ont trouvé aussi la misère et le chômage. Aussi sont-elles finalement parties plus loin, à Paris. Les histoires de Malka et Chana se croisent et se ressemblent, mais la tonalité de leur récit diffère, comme leur allure et leur caractère. La première est une femme d'apparence solide, au visage plein, à l'air résolu, qui, à l'évidence, est satisfaite du bilan de sa vie. La seconde, plus fragile, plus nerveuse, est aussi plus critique avec parfois des pointes d'amertume, peut-être parce que son ambition, comme celle de son mari – qui avait un diplôme polonais d'ingénieur –, n'était pas d'être, à l'instar de sa sœur et selon son expression, « rien que des petits commerçants, dans la confection ». Fela, décédée le 21 juin 1983, avait un air émouvant de vieille petite fille blessée.

Elle le fut en effet : Menahem, son mari, militant communiste du syndicat des cuirs et peaux en Pologne, réfugié en France, fut arrêté par la Gestapo, peu après avoir rejoint la Résistance. De prison en prison, il échoua au camp de Drancy, où avec sept autres, le 31 mars 1942, il fut pris comme otage et fusillé au Mont-Valérien. Fela est restée seule, au milieu de la guerre, avec son enfant.

Pierre habite dans le haut de la rue de Belleville, à Paris. Il aime ce quartier. Malgré les vagues successives et diverses d'immigration, les démolitions et les reconstructions qui l'ont progressivement transformé, il s'y sent toujours chez lui. Fils d'une famille prospère de charcutiers, son ambition, dès l'adolescence, était de devenir journaliste. Commencées à vingt ans, en 1939, d'incroyables pérégrinations en décidèrent autrement. De fuite en déroute et en déplacements forcés, il aboutit aux confins orientaux de l'URSS. De mouvements de troupes en libération de territoires, engagé dans l'armée polonaise levée en URSS en 1943 [1], il se retrouva en Prusse-Orientale. Ayant finalement retrouvé la trace d'une cousine en France, il arriva, ses espoirs en moins, passage du Désir, à Paris...

Anna avait fui vers l'Est dans le froid terrible de janvier 1940, avec sa petite fille et une orpheline dont elle s'occupait. Son récit est celui d'une louve défendant farouchement ses petits contre tous les périls, parmi lesquels il y eut d'ailleurs, un jour, de vrais loups! Contrairement à la plupart des autres, elle accepta de prendre la nationalité soviétique, moins par adhésion idéologique que par instinct de survie. Dans le sovkhoze où son mari, un temps, l'avait rejointe avant de repartir au front, elle a mis au monde un fils, résolue à donner chaleur et vie, envers et contre tout. Abandonnée par son époux, elle est venue à Paris, après-guerre, rejoindre sa sœur Ruchla. Et, avec le même acharnement protecteur, elle y a élevé seule ses enfants, rivée pendant de longues heures à sa machine à coudre. Prendre soin des autres, les habiller, les nourrir, était la raison de vivre de cette femme émouvante, généreuse et maternante. Dans son petit appartement encombré du vieux quartier juif du Marais, elle continuait, quand je l'ai rencontrée, à piquer

1. Il s'agit de la division Kosciuszko, recrutée parmi les Polonais dispersés aux confins du territoire soviétique et les citoyens soviétiques d'origine polonaise.

des anoraks, bénévolement, pour des associations caritatives. Aimant mieux donner que recevoir, elle m'a offert un avocatier qu'elle avait fait pousser sur l'appui de sa fenêtre, et dont je n'ai pas su prendre soin. Elle est décédée le 11 décembre 1983.

La première fois que j'ai rencontré Ruchla, la sœur d'Anna, elle m'a parlé longuement et fièrement de sa famille, de leur vie en Pologne et de la sienne, ponctuée de contretemps et de malchances. « J'ai toujours été attirée par les blouses blanches! » aimait-elle dire. Elle dut cependant renoncer aux études de médecine, comme, auparavant, à un départ en Palestine. L'avenir, à chaque fois, se dérobait à ses projets. Elle s'est résignée à être pédicure, puis esthéticienne, manière, quand même, de s'occuper du corps des autres. La deuxième fois, elle m'a conviée pour « me faire un soin », dans le salon de beauté installé dans son appartement. C'est donc le visage immobile sous la vapeur et les crèmes que j'ai entendu la suite de son histoire. Ensuite, elle m'a fait connaître son fils, à qui, pensait-elle, je pourrais peut-être présenter une « jeune fille bien ». Chez elle, comme chez Anna, mes buts et attributs de sociologue, mes questions, mon calepin et mon magnétophone étaient d'emblée ignorés : j'étais accueillie comme une proche et une confidente. Le sort et la malchance se sont joués une dernière fois de Ruchla : elle est morte en traversant la rue, renversée par une voiture le 18 octobre 1985.

Djora aussi m'avait accueillie comme une parente. Je suis repartie, lors de notre premier entretien, avec un sachet de papier empli de sablés au beurre pour ma fille. Puis, elle et son mari, un homme jovial, débonnaire, à l'évidence très épris d'elle, m'ont invitée à la campagne, nourrie, promenée et merveilleusement traitée. J'en suis revenue, cette fois, chargée de légumes frais et de gros bocaux de groseilles, comme on les préparait, paraît-il, en Pologne. Elle m'a raconté ses souvenirs de petite orpheline misérable à Płock, devenue modiste en vue à Varsovie, et comment, parce qu'elle aimait tant les belles choses et les trouvait inégalement réparties, elle est devenue communiste. Elle a évoqué sa venue à la conquête de Paris, ses déboires, liés à une mésaventure amoureuse dans les milieux de l'émigration aristocratique polonaise, et son accoutumance progressive à une nouvelle vie, qu'elle avait rêvée différente. Un récit

ponctué de détails et troué de secrets, dont elle laissait entendre, sans vouloir en dire plus, qu'ils étaient déchirants.

Regard clair, visage aigu, bouc blanc impeccablement taillé, élégance recherchée, Devi est un miniaturiste inspiré, un artiste réputé et un dandy. C'est pour faire plaisir à son vieil ami David, venu de Tel-Aviv, qu'il a accepté de me rencontrer, dans le cadre rétro de la brasserie *Wepler*, à Paris. Il aurait peut-être préféré *La Coupole* ou *Le Dôme*, dont il a connu la bohème, à son arrivée, en 1948, mais c'est David qui a choisi. Devi entendait moins me parler de sa vie que du livre qu'il a écrit, à partir de celle-ci, et qui venait de paraître [1]. Il y évoque les personnages de sa famille, dont certains étaient, comme lui, des créateurs, sa ville natale, ses rencontres, ses voyages et les étapes de sa carrière. Fragments d'un itinéraire sur lesquels il dessine les enluminures de la nostalgie et les arabesques de la réussite. C'est à Płock qu'il a commencé à étudier les arts plastiques, puis à Varsovie où, mobilisé en 1939, il a participé à la défense de la ville avant d'être fait prisonnier et de se retrouver dans un camp de travail. Au lendemain de la guerre, ayant perdu presque tous les siens, il a séjourné à Munich, puis a décidé de gagner Paris, avec un but, un rêve : Montparnasse, la Mecque des artistes, et l'Académie de la Grande Chaumière. De rencontres en expositions, la reconnaissance de son talent lui est venue assez vite. Il a, pour en parler, des fiertés de gamin.

Léon, lui, n'idéalise pas la France. Il garde un souvenir trop cuisant des tracasseries policières et des embarras administratifs qu'il assure y avoir subi, dans l'immédiat après-guerre. Né à Płock, dans une famille à la fois fortunée et très cultivée – une lignée de banquiers du côté de sa mère, une impressionnante ascendance intellectuelle, remontant disait-on jusqu'à Rashi, le grand talmudiste français du XIe siècle [2], du côté de son père –, il avait vécu pendant la guerre en URSS. Son séjour parisien ne fut qu'une brève halte : il s'empressa de gagner les États-Unis. Depuis, il s'est promis de ne jamais remettre les pieds en France, même en touriste de passage.

Il illustre, jusqu'à l'extrême, cette perception inversée qu'ont de la France les Plotzkers américains : tous m'ont

1. Devi Tuszynski, *Feuille de limba*, Paris, Sud/Les Cahiers de l'Odon, 1982.
2. Salomon ben Isaac, dit Rashi (1040-1105), docteur juif et chef d'une école rabbinique réputée, à Troyes.

interrogée sur l'ampleur de l'antisémitisme qui, pour eux, effet Le Pen ou non, ne faisait de toute façon aucun doute. Cette conviction était d'autant plus ancrée chez ceux que j'ai rencontrés que tous étaient, comme Adam, venus aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale, emportant avec eux l'image d'une France et, plus généralement, d'une Europe complice du nazisme. Il reste en effet très peu de Juifs originaires de Płock qui soient venus aux États-Unis avant 1924, année à partir de laquelle le flux migratoire s'est considérablement tari [1]. Tout au plus quelques personnes très âgées, qui passent leurs vieux jours sous le soleil de Floride, et que je n'ai pu interroger. Les autres sont venus, comme Adam, après la Seconde Guerre mondiale.

Léon ne tourna pas seulement le dos à la France, mais aussi au passé. Quand il est arrivé aux États-Unis, des oncles et des tantes, qui l'avaient accueilli, lui montrèrent les lettres de Pologne qu'ils avaient reçues de ses parents, avant qu'ils ne disparaissent. Le choc fut si brutal qu'il lui parut vital de se projeter exclusivement dans l'avenir. Rêve idéal de l'immigré d'outre-Atlantique, sa carrière est une réussite, dans l'économie et la finance. Pourtant, au début des années quatre-vingt, le passé refoulé a fait retour dans l'esprit de Léon. Il est ainsi reparti en Pologne, rechercher, dans les archives de l'Institut historique juif de Varsovie des documents sur les membres de sa famille.

Quand Bernard est arrivé à New York, en 1950, avec sa femme et son fils de vingt-deux mois, il s'est installé dans un quartier polonais, à Green Point Section. Originaire de Glinojeck, un village de 300 habitants, dont 17 familles juives, où la sienne avait une ferme depuis trois générations, il était venu à Płock pour faire ses études secondaires. Membre de l'organisation de jeunesse Akiba [2], il avait fondé, en 1937, après avoir terminé le lycée, une *Hashara*, une ferme collective préparant à la vie de pionnier en Palestine. Deux ans plus tard, quand éclata la guerre, il dut tout arrêter. Revenu aux côtés de ses parents, il fut avec eux chassé en janvier 1940 vers le ghetto de Płonsk, une localité de la région, puis

1. La loi sur les quotas du printemps 1921 limitait l'immigration annuelle de chaque nationalité à 3 p. cent de la population de même nationalité d'origine résidant aux États-Unis en 1910. La loi de 1924 a réduit ce quota à 2 p. cent en prenant comme année de référence 1890.

2. Mouvement sioniste à tendance religieuse, mais politiquement aligné sur les sionistes généraux.

déporté à Auschwitz en décembre 1942. Renvoyé de là plus à l'ouest, à l'approche des Russes, il fut libéré par ces derniers, en mai 1945, près de Leipzig.

Sa fiancée, rencontré à Płonsk, avait elle aussi survécu. Ils se sont mariés en Allemagne, et ont vécu à Francfort jusqu'à leur départ vers les États-Unis. Là, un an à peine après son arrivée, se souvenant peut-être des activités familiales et tenté par l'aide qu'offrait alors le baron Hirsch aux Juifs qui voulaient monter des fermes, Bernard acheta un élevage de poulets à Vineland, dans le New Jersey. Ce ne fut qu'une étape, encore. Ruiné par une épidémie qui ravagea son élevage, il reprit, à près de quarante ans, le chemin des écoliers pour une formation administrative à l'université de Columbia. Il est devenu directeur d'une maison de retraite juive, avant de cesser, à son tour, de travailler pour voyager, en France et en Israël notamment, où il a encore de la famille.

Comme Adam, Helen fut déportée au camp de Skarzysko-Kamienna, et Marisha, à Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. Après la défaite nazie, la première se rendit en Allemagne, et la seconde gagna la Suède. Mais, avant-guerre, un oncle d'Amérique avait envoyé à Helen des papiers pour lui permettre d'émigrer, papiers qu'elle avait réussi à garder, cachés sur elle, tel un talisman. Il fallut cependant dix longs mois pour que la Croix-Rouge parvienne à joindre sa famille américaine. Entre-temps, à Turkheim, près de Munich, elle avait fait la connaissance de celui qui allait devenir son mari, mais qu'elle refusa alors d'épouser, de peur de voir reculer un départ dont elle avait continué de rêver dans les pires moments, comme une frêle lueur d'espoir. Lui aussi sans doute avait l'espoir et l'amour tenaces puisqu'il l'a finalement retrouvée.

Veuve maintenant, son univers semble rétréci et son appartement, dans le même immeuble qu'Adam, à Brooklyn, est un peu triste. Elle sort peu, l'Amérique d'aujourd'hui n'est plus, à ses yeux, le havre de jadis, elle craint la violence et les agressions, celles des derniers immigrés surtout, ces Cubains dont la presse américaine parle beaucoup, en cet automne 1987, à cause de leur mutinerie dans les prisons. Justement, Marisha, après son séjour en Suède, avait choisi Cuba comme patrie d'adoption. Mais elle a quitté l'île pour les États-Unis, lors de la révolution castriste.

Quittant New York, j'ai rencontré Samuel et Térésa qui habitent une maison confortable d'un quartier résidentiel de la périphérie de Montréal. Chaleureux, rieurs, hospitaliers, ils ont tenu à me convoyer dans la ville et à me faire rencontrer leur fille, leur gendre et leurs petits-enfants. Lors de nos entretiens, leurs propos se chevauchaient et se bousculaient un peu, l'un interrompant l'autre, en une cascade d'anecdotes et de commentaires. Samuel, dont le père était relieur, avait appris le métier d'imprimeur et militait à l'Hachomer Hatzaïr. Il avait épousé Thérésa en décembre 1939 et fui avec elle vers l'Est. De la Babel qu'était devenue Byalistock à la Taïga sibérienne, d'une prison à Omsk à un sovkhoze du nord du Caucase, ils m'ont détaillé leurs tribulations, avec humour et en manifestant – comme d'ailleurs la plupart de ceux qui avaient eu un itinéraire analogue en Union soviétique – une sorte d'attachement au peuple russe, dont ils avaient connu les terribles privations, et au sein duquel, malgré tout, ils avaient trouvé refuge, face à la terreur nazie. En 1946, ils retournèrent en Pologne, avec une petite fille de quatre mois et, deux ans plus tard, prirent, à Gdynia, le bateau pour New York, d'où ils ont gagné le Canada, le pays des « possibles pour tous », dit Samuel.

Tels sont donc, brièvement retracés, les itinéraires d'une partie de ceux que j'ai rencontrés, le plus souvent chez eux, autour de la table de la cuisine ou de la salle à manger, le magnétophone posé, et vite oublié, au milieu de diverses boissons et victuailles. A l'est ou à l'ouest, d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée ou de l'Atlantique, chez les plus comme chez les moins fortunés, le décor certes variait, la langue de nos dialogues changeait, mais l'accueil, le repérage mutuel, le déroulement et la convivialité des entretiens étaient si semblables que j'ai eu parfois l'étrange sentiment de vivre la même situation et de rejouer la même scène à des milliers de kilomètres.

Mon rapport était différent avec les femmes et avec les hommes, en deux figures au demeurant très classiques. Les premières étaient bienveillantes, affectueuses, prodigues; elles s'intéressaient à ma famille plus qu'à mes travaux. Les seconds étaient protecteurs; à Belleville aussi bien qu'à Brooklyn, à Varsovie ou à Tel-Aviv, ils tenaient généralement à me raccompagner; ils se voulaient mes guides, dans

les rues comme dans la connaissance d'une culture et d'une histoire dont, à leurs yeux, je ne pouvais être que totalement dépourvue. Si, d'aventure, je me révélais moins ignare qu'ils l'avaient supposé, ils s'en étonnaient comme l'on fait des prouesses d'un enfant.

Cela m'a d'abord surprise et charmée de me retrouver, à chaque fois, en terrain si familier. Puis j'ai fini par éprouver une sorte de lassitude. J'avais de plus en plus de mal à jouer ce rôle d'enfant par procuration. A force d'entendre ces récits qui les uns aux autres se faisaient écho, jusque dans l'évocation des pires souffrances, je finissais par subir un effet de saturation, sans doute au sens où l'entend Daniel Bertaux qui désigne ainsi le moment d'une enquête biographique où l'information cède la place à la répétition [1]. Mais aussi en un sens plus prosaïque, qui renvoie à l'enquêteur dont, finalement, l'intérêt faiblit. Quelques ethnologues ont avoué dans leurs écrits, ou, plus souvent, dans leurs journaux, cette « part maudite » [2] de leur travail, ce moment où, sous l'étrangeté du terrain exotique, perce la fatigue et, parfois, l'ennui.

Toutefois, quand le terrain est proche et qu'une ombre de drame le cerne, quand l'autre est aux frontières de l'intime et a accepté de dérouler la singularité de son devenir, il est difficile de s'avouer et s'accepter las. Et puis les terrains lointains se quittent plus aisément... Une fois que l'on a plié bagage, la distance géographique – éventuellement culturelle et sociale – permet la coupure. Mais, ici, comment justifier de ne pas téléphoner et rendre visite régulièrement à tous ceux qui vous ont ouvert leur maison et raconté leur vie? De ces relations familières et pseudo-familiales, il m'a donc fallu me déprendre, en ne faisant plus signe, au risque de paraître d'une incroyable ingratitude. Avec Hanka, j'ai maintenu un contact épisodique, car nos voyages en Israël et, surtout, en Pologne avaient tissé entre nous une complicité plus amicale que maternelle et filiale. Mais je n'ai plus revu ni Djora, ni Shlomo, ni les autres. Je me suis éloignée, pour me soustraire à la réciprocité d'une sollicitude que je

1. Daniel Bertaux, art. cité.

2. Martyne Perrot, « La part maudite de l'ethnologie. Le journal de terrain », in colloque *Anthropologie sociale et ethnologie de la France*, Centre d'ethnologie française et Musée national des arts et traditions populaires, Paris, 19-20-21 novembre 1987.

ne pouvais assumer sans m'égarer, pour m'affranchir de ces relations que je ressentais trop prégnantes.

Recul nécessaire, aussi, pour qu'à mes yeux se dégage le paysage de la mémoire : au-delà d'une comparaison terme à terme, épisodes par épisodes, des analogies et disparités de la vie de chacun, m'est apparu avec plus d'évidence l'isomorphisme de tous ces récits. Ils renvoient, bien sûr, à une suite chronologique de périodes, péripéties et événements majeurs, mais vont et viennent également dans un passé réorganisé, réordonné, re-monté, selon une « configuration » [1] particulière révélatrice du sens et de la valeur conférés à ce passé, vu du présent. C'est précisément en cela qu'ils se ressemblent.

Cette « configuration » s'inscrit à la fois dans le rythme des récits et dans les représentations qu'ils déploient. Il y a là, comme dans les romans, ce que Mikhaïl Bakhtine appelle des « chronotopes », c'est-à-dire « la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret » [2]. « Le chronotope, écrit-il encore, détermine l'unité artistique d'une œuvre littéraire dans ses rapports avec la réalité [3]. » Je suis tentée de le paraphraser en affirmant, à mon tour, que le chronotope détermine l'unité mémorielle d'une séquence de récit de vie dans ses rapports avec l'identité.

Quatre temps, articulés à quatre espaces, se découpent ainsi dans les récits des Juifs de Płock : le temps perdu de la communauté, idéalisé hors l'histoire dans un lieu imaginaire; le temps compté de l'émigration, étalonné à l'aune des projets, inscrit dans des réalités sociopolitiques; le temps pulvérisé de la guerre, fugace, aléatoire, sur d'innombrables routes; le temps retrouvé de la filiation, qui est aussi le temps mort de la mémoire.

Mémoire à quatre temps, composition jouée à de multiples voix, sur fond de silence.

1. Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. I, Paris, Éd. du Seuil, 1983, p. 103.
2. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 237.
3. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, p. 384.

II

LA MÉMOIRE A QUATRE TEMPS

CHAPITRE PREMIER

LE TEMPS PERDU

Les souvenirs qu'ont de Płock les Juifs qui l'ont quittée remontent à l'enfance, à l'adolescence et aux premières années de l'âge adulte. Ils privilégient l'univers familial dont l'épicentre est la maison natale : un logement modeste, voire misérable, exigu, sans confort, où s'entassait une famille nombreuse et qui servait aussi d'atelier, la machine à coudre ou l'établi trônant à la tête du lit; quelquefois un sous-sol, presque une cave; parfois un appartement bourgeois, spacieux et cossu, avec un grand salon, des meubles polis et des tapisseries, des tentures de velours et des vitrines emplies d'une lourde argenterie. Lieux différents, mais lieux magnifiés des liens perdus, tous sont objet de nostalgie et pareillement accueillants, chaleureux, conviviaux.

Une charge émotionnelle extrêmement vive leste les descriptions : la vie et l'univers familial évoqués ne sont pas seulement irrémédiablement passés, ils ont été définitivement détruits, abolis. L'ombre du drame force les teintes et les traits. Impressionnistes, les récits s'attachent particulièrement aux objets brillants : la lumière des bougies le vendredi soir, les reflets d'un haut poêle en faïence, le chatoiement d'une étoffe sur la table familiale, le miroitement du cuivre et de l'argent, la maison rutilante après le grand nettoyage de la Pâque surgissent ainsi, tels des repères dans l'obscurité, des éclats fragiles et précieux, sertis dans le souvenir. Intimistes, les récits s'attachent à un univers de sensations familières, chaleur et odeurs mêlées, celles des nourritures surtout. Quand Chana se couchait sous le gros édredon de plumes, dans le petit deux-pièces de la rue Grodzka flottait

encore le parfum puissant des oignons frits, celui, douceâtre, des carottes au sucre, le fumet lourd des soupes à l'orge ou au chou. Effluves révélateurs, entre la poule au bouillon accompagnée de compote des uns et l'épaisse fricassée de pâtes grillées et de haricots des autres. Odeur de riches, odeur de pauvres. Qu'importe, cela sentait bon partout!

Partout régnait aussi une intense activité, notamment dans ces espaces privilégiés de la sociabilité enfantine: les cours et les passages; les places les jours de marché; au domicile des uns ou des autres, les jours de fête. Au regard des enfants, les cours étaient immenses, animées, passionnantes: on y entreposait les carrioles, il y avait des écuries, parfois même une étable, comme chez les grands-parents d'Israël, et également des échoppes dans les rez-de-chaussée, en un mélange d'occupations citadines et rurales. D'un bon poste d'observation, par exemple la longue balustrade de bois qui courait le long du premier étage du bâtiment, dans la cour où habitaient Dina et Hanka, on pouvait apercevoir le manège des prostituées devant l'hôtel Angelski. Des *shikse*, des filles de rien, maquillées comme à Pourim [1], pour le carnaval! A l'automne, le confiturier itinérant installait dans la cour sa bassine sur un feu de bois et y faisait cuire en plein air, pour plusieurs familles, les grosses quetsches violettes. C'était également là que, pour la fête de Souccot [2], on construisait ces cabanes décorées de verres multicolores, de branchages et de fruits, qui symbolisent le tabernacle divin, afin de célébrer les récoltes de la terre d'Israël. Durant toute une semaine, les familles y prenaient leurs repas et les cabanes résonnaient des hymnes comme des bruits de vaisselle.

Rares sont les récits qui ne s'égarent pas longuement dans ces espaces communs des voisinages, lieux des rencontres, des jeux, des cachettes et des découvertes. Certaines cours, de grande dimension, reliaient deux rues parallèles. Tel était le Bazar, entre la rue Szeroka et la rue Sienkiewicza, un pas-

1. La fête des Sorts, le 14 du mois d'Adar (ou du mois de Veadar les années embolismiques à treize mois), au début du printemps. C'est une manifestation joyeuse et irrévérencieuse, qui commémore le jour où les Juifs échappèrent à l'édit de destruction d'Haman, sous le règne d'Assuérus, en Perse (Livre d'Esther).

2. La fête des Tabernacles qui commence le 15 du mois de Tishre, vers septembre-octobre.

sage commerçant dans lequel s'alignaient de nombreuses échoppes et où s'installaient avec leurs paniers des marchandes de fruits, de légumes et de volailles. Au bout, se trouvait le plus grand *heder* (école élémentaire hébraïque) de la ville. Les psalmodies des élèves, qui récitaient des versets de la *Thora,* accompagnaient les cris des matrones qui hélaient le client et s'invectivaient, d'un étal à l'autre. Hava et Marka, l'une « grosse comme un tonneau » et l'autre « maigre comme un bâton », vendaient toutes deux des légumes, se faisant concurrence, et, du matin au soir, n'arrêtaient pas de se lancer des malédictions : « Que le démon entre dans le père de ton père ! », « Que le lait de ta mère s'infecte ! », « Que ta cervelle se dessèche ! », « Que ta langue se paralyse ! » et autres amabilités. Le vitrier Moshe Mintz, installé à côté, en avait « la tête cassée ».

Y avait-il jamais des moments de silence? Certains matins enneigés de Shabbat peut-être. Mais le signe de la vie c'est le bruit, tous les bruits, et la mémoire en résonne. Chacun entend encore quelque chose. Les chants à la synagogue mais aussi le vacarme quand le bedeau devait tonner pour faire taire les femmes à l'étage (car, là comme ailleurs, c'étaient toujours elles les plus loquaces); le son solennel et grave du *shofar,* cette corne de bélier dans laquelle on souffle à Rosh Hashana et à Yom Kippour[1], et les airs de violon au café Warszawski; les discussions, les cris, les rires et les vociférations d'un palefrenier ivre, sous les fenêtres de Rosa, chaque soir. L'animation et le brouhaha culminaient les jours de marché et, plus encore, lors de la grande foire d'automne, bondée, bruissante et colorée. Les paysans y venaient avec chevaux, vaches et volailles, des fromages enveloppés de feuilles, des laitages, des légumes et des fruits à profusion pour les confitures d'hiver. Les marchandes juives, qui avaient du bagout et de l'aplomb, n'hésitaient pas à les tirer par la manche, pour leur vendre bottes, vêtements, chapeaux et vaisselle. Entre les uns et les autres, les échanges n'étaient pas que marchands, on conversait allègrement; ce n'était qu'appels, plaisanteries, commérages, en yiddish, en polonais, les paroles se mêlant aux bruits des animaux, au milieu d'un embouteillage de charrettes qui envahissaient les ruelles environnantes.

1. Rosh Hashana est le nouvel an juif, qui commence le mois de Tishre, il est suivi de dix jours de repentance qui se terminent par Yom Kippour, le Grand Pardon.

A travers de multiples activités, la campagne se prolongeait dans la ville. Ainsi chez Esther. Ajdla, sa mère, gagnait l'essentiel de l'argent du ménage : elle achetait aux paysans des volailles qu'elle achevait d'engraisser dans une soupente, au-dessus de leur petit deux-pièces de la rue Sienkiewicza. Certains matins, le vendredi notamment, car ce jour-là, veille de Shabbat, les volailles se vendaient bien, Esther montait avant l'école, dans le grenier empli de gallinacés effarouchés, qui voletaient et se cognaient au mur, afin d'attraper les plus dodus. Ajdla les emmenait ensuite chez le *shohet*, l'abatteur rituel, puis les vendait au Bazar. Élevage en étage et poulailler citadin, c'était là un des nombreux petits métiers juifs, entre ville et campagne.

Le père d'Esther était musicien. Autrefois, il avait joué de la trompette dans un orchestre en Russie. Après avoir participé au soulèvement révolutionnaire de 1905, il était venu se réfugier à Płock et y était resté, amoureux de l'énergique Ajdla, devenue son épouse et avec qui il avait eu sept enfants. Il gagnait un peu d'argent en jouant pour les noces ou en accompagnant les séances de cinéma muet et les représentations théâtrales. Parfois, il emmenait l'un ou l'autre des enfants ravis, contre l'avis de son épouse, qui préférait les tenir éloignés d'une « vie d'artiste » ne pouvant rien apporter de bon. Elle voulait qu'ils soient de « bons Juifs », que ses fils aient de « vrais métiers », et, de même, les hommes qui épouseraient ses filles. Pas comme son mari justement, qu'elle aimait autant qu'elle le rabrouait, car il n'avait pas vraiment le sens des réalités et trop peu celui des traditions. Il avait bien essayé d'enseigner quelques rudiments de religion aux enfants, sans trop de conviction, mais avait abandonné, pour les garçons, bien avant la Bar Mitzvah. Les soirs de Shabbat, c'est Ajdla qui lisait à la famille réunie des passages de l'histoire d'Israël, dans un livre écrit en yiddish, selon cette forme populaire destinée aux femmes qui n'avaient pas accès à l'hébreu, la langue sacrée. Là se borna d'ailleurs l'éducation juive des filles.

Ineffables soirs de Shabbat! Même ceux qui se refusaient à en respecter toutes les prescriptions – et ils étaient nombreux dans la nouvelle génération – évoquent l'atmosphère particulière qui régnait à partir du vendredi, au coucher du soleil, comme si nul, si incroyant soit-il, n'échappait complètement à son envoûtement. Le Shabbat tient dans le

judaïsme une place centrale. Selon le récit de la Genèse, l'homme, la femme et les animaux sont bénis par Dieu, afin qu'ils engendrent et se multiplient, mais seul le septième jour, distinct et nommé, est sanctifié (Genèse, 2, 3). Car cette qualité absolue, disent les commentateurs, ne peut être attribuée qu'à un moment privilégié du temps, non à des êtres, moins encore à des choses, idoles, monuments ou lieux... La célébration du Shabbat rappelle ce moment où Dieu, prenant du recul, a contemplé son œuvre : c'est le temps du repos, mais aussi du regard, de la réflexion, de la mise à distance. Elle rappelle également le moment de la libération à la sortie d'Égypte, c'est-à-dire un événement aussi décisif que remarquable, affranchi des pesanteurs sociales.

Ce jour-là donc, selon la tradition, l'homme cesse d'affronter la nature et se détache du cours événementiel du temps, c'est un jour de pur temps libre. Sa valeur et son sens ont fait l'objet d'innombrables commentaires, comme sa beauté et son remarquable attrait [1]. C'est un jour calme et vivant, solennel et gai, sublime et voluptueux. Pour le Juif pieux, c'est un avant-goût de la rédemption, une échappée de l'histoire, un jour radieux inondé de cette lumière qui, aux temps messianiques, ne déclinera plus. Une trouée d'éternité dans la trame du devenir.

Pour le Juif nostalgique et blessé d'aujourd'hui, c'est une trouée idéalisée dans la trame du souvenir. Ceux-là même qui m'avaient raconté, par ailleurs, combien ils militaient le samedi, ou comment ils avaient affronté la réprobation familiale en allant au spectacle, qui critiquaient la religion et vilipendaient le fanatisme, se plaisaient pourtant à évoquer la table familiale le vendredi soir, quand leur mère allumait les bougies, puis priait le visage enfoui dans ses mains. Comme si toute l'intimité et la douceur perdues étaient concentrées dans ce souvenir précieux, privé, et en même temps moulé dans une représentation archétypale empruntée à la mémoire longue du judaïsme [2]. « Les mêmes mots reviennent, les mêmes images, certaines puisées dans la tra-

1. La littérature rabbinique a appelé ce jour « reine » et « fiancée d'Israël », moins pour le personnifier que pour dire combien il était aimable et désirable. C'est le « jour des délices » (prière du samedi matin) pour l'esprit comme pour le corps. La nuit sabbatique est, plus que toute autre, celle de l'amour charnel entre les époux, et le jour sabbatique celui du bonheur sans mélange.

2. Voir Josef Erlich, *la Flamme du Shabbath*, Paris, Plon, 1978.

dition, d'autres propres au judaïsme ashkénaze. La façon d'évoquer le Shabbat est peut-être une invention d'écrivain répétée ensuite à des milliers d'exemplaires », notent Annette Wieviorka et Itzhok Niborski, dans leur étude sur les livres du souvenir [1].

Dans celui qu'il a consacré à Płock [2], Sol Greenspan décrit la scène dans le logement d'un cordonnier, qui faisait office d'oratoire : « Moshe Nadovniker était un cordonnier honnête, très pratiquant et qui priait avec ferveur. Il vivait dans un logement en sous-sol, une chambre divisée par une cloison, d'un côté il y avait le lit, de l'autre l'Arche sainte, et près du soupirail son établi. C'est là que se réunissait le *Minyan* [le groupe de dix hommes nécessaire pour la prière commune]. Le vendredi, lorsque l'on entendait les coups du *shulklaper* [littéralement le " tapeur de synagogue ", généralement le bedeau] qui frappait avec son marteau de bois sur les portes pour appeler les Juifs à la prière, dans le sous-sol de Moshe, cela brillait déjà, du sable propre recouvrait le sol du petit oratoire. Quand tous les Juifs étaient descendus, Moshe commençait à chanter la prière et son visage était rayonnant. »

Il n'y a guère de différence entre ce que les uns écrivent et ce que les autres disent. Le Shabbat est le symbole par excellence de l'harmonie communautaire et familiale éternisée. Les autres fêtes juives sont évoquées de façon moins uniforme et moins conforme à un modèle littéraire.

Poursuivant sa description du cordonnier Nadovniker, Sol Greenspan demeure fidèle, dans son lyrisme, à l'imagerie hassidique : « Pendant les jours précédant Yom Kippour, Reb Moshe était méconnaissable, il était perdu dans ses pensées, comme quelqu'un qui se prépare pour le jugement de sa vie, plein de terreur et d'effroi. Avant la prière du soir, il s'adressait aux Juifs de l'oratoire avec des mots naïfs – " Juifs, sachez que la prière est le meilleur moyen d'annuler la sentence, il y a encore quelques jours jusqu'au Grand Pardon et nous pouvons encore beaucoup demander au Roi de l'Univers, ne laissons pas passer l'heure! " – puis il priait, levant les bras au ciel, et tout le monde pleurait. Mais à Sim-

1. Annette Wieviorka et Itzhok Niborski, *les Livres du souvenir. Mémoriaux juifs de Pologne*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. Archives, 1983, p. 75.

2. Sol Greenspan, *Yidn in Plotsk*, New York, A & H Printing and Publishing Corp., 1960.

hès Toïre [1], nous avions un nouveau Moshe, joyeux, sa danse et ses sauts avec la *Thora* étaient inénarrables! Les enfants s'accrochaient à sa capote et dansaient avec lui. »

Les récits, en revanche, sont beaucoup moins lyriques, plus près des aspects quotidiens et matériels des rituels, et non dépourvus d'ironie quelquefois. Tous les parents jeûnaient et allaient à la synagogue le jour de Yom Kippour, pour se recueillir, se repentir, mais aussi retrouver les amis et relations, discuter à l'extérieur, voir et être vus. Le père de Ruchla et Anna était fier de s'y rendre avec ses fils étudiants, revenus de la capitale, de bons fils respectueux qui lui faisaient honneur devant ses concitoyens. Mais lorsque Shlomo, le communiste, revenait de Varsovie pour la période des fêtes, son père préférait qu'on lui serve à manger à la maison, en ce jour de jeûne, plutôt qu'il n'aille lui faire honte en allant s'attabler dans un restaurant non juif de la ville! Ajdla, la mère d'Esther, faisait de même. Elle était pourtant très attachée aux traditions, un attachement où convictions et conventions se mêlaient étroitement. La *cashrout* (le respect des prescriptions alimentaires), la double vaisselle (afin de ne pas mélanger viandes et laitages, car la *Thora* prescrit de ne pas manger la chair de l'agneau dans le lait de sa mère) et, plus généralement, tous ces rites distinguant le pur de l'impur, qui incombent aux femmes, étaient aussi une habitude, un usage. Mais Ajdla tenait à ce qu'ils se nourrissent, ses grands gaillards de fils, plus tentés par le sport que par l'étude, champions de natation au Maccabi, la grande association sportive juive. *Der boïh trougte di fiss!* (le ventre porte les jambes!) disait-elle, citant un proverbe yiddish.

L'autre fête souvent évoquée est Pessah, la Pâque juive. Elle commémore la Sortie d'Égypte, c'est-à-dire la fin de l'esclavage et la naissance de la nation, et revêt une importance symbolique décisive. Elle dure du 15 au 22 Nissane (courant mars ou avril) et correspond aussi à la célébration du renouveau du printemps. Un grand ménage l'inaugure toujours. Les logements petits ou grands, riches ou pauvres, étaient nettoyés, briqués, astiqués de fond en comble. On

1. En hébreu *Simkhat Thora*, « la joie de la Thora ». Cette fête, au lendemain de Souccot, marque la fin et le recommencement de la lecture annuelle du Pentateuque. A cette occasion, les rouleaux de la *Thora* sont sortis de l'Arche et portés en procession dansante.

vidait les armoires, on battait tapis et tentures, quand il y en avait, et quand on en avait les moyens, on changeait les vaisselles et renouvelait les garde-robes. Chez Rosa, dont la mère, veuve, gagnait chichement sa vie, un homme venait cependant tous les ans repeindre les quatre murs de l'unique pièce. Chez Ruchla, dès le début du mois, on ne vivait plus que dans la cuisine afin de ne pas salir le reste de la maison, les sols étaient cirés, les argenteries et les cuivres fourbis, et chaque moulure de meuble époussetée avec un plumeau très fin – c'était d'ailleurs la tâche qui lui était dévolue car elle répugnait aux travaux trop rudes. Dans chaque maison, on traquait la moindre parcelle de pain ou de gâteau, puisque la tradition proscrit, en cette période, toute trace de *ḥametz*, de levain. La mère de Moshe en laissait un petit morceau exprès, bien en évidence; ainsi, le premier soir de Pessaḥ, quand le maître de la maison cherchait en grande cérémonie, muni de sa bougie et suivi de toute la famille, l'ultime trace de *ḥametz*, ce n'était pas en vain... Souvenirs de branle-bas et de remise à neuf: aux enfants les mieux lotis, on achetait de nouveaux vêtements, pour les autres, on retournait ou ravaudait ceux des aînés.

Le soir du Seder, la cérémonie pascale, chaque famille se réunissait autour d'une table dressée sur laquelle étaient posés les mets rituels. Au centre, le plat à trois compartiments avec, dans chacun d'eux, une galette de pain azyme, placée sous un napperon, symbolisant à la fois l'aliment de misère, la hâte de l'exode, et ses trois composantes, la tribu des Lévi, celle des Cohen et tout le peuple d'Israël. Disposées autour, des coupelles contenant l'herbe amère (raifort) comme le goût de l'esclavage, le mélange de noix pilées, de pommes râpées et de vin qui évoque le mortier avec lequel les esclaves construisaient les pyramides, un os rôti en souvenir du sacrifice offert au Temple de Jérusalem, des œufs durcis sous la cendre et trempés dans de l'eau, salée comme le deuil et les larmes après la destruction du Temple.

Le déroulement de la cérémonie est strictement réglé, chaque mot, chaque geste est porteur de sens, mais la mémoire n'en tient pas scrupuleusement le compte. Le Seder est un souvenir d'enfance marquant parce que l'on y mangeait d'étranges choses et que, petit, on tenait un rôle important en posant les quatre questions rituelles sur la particularité de cette soirée au regard de toutes les autres. Le

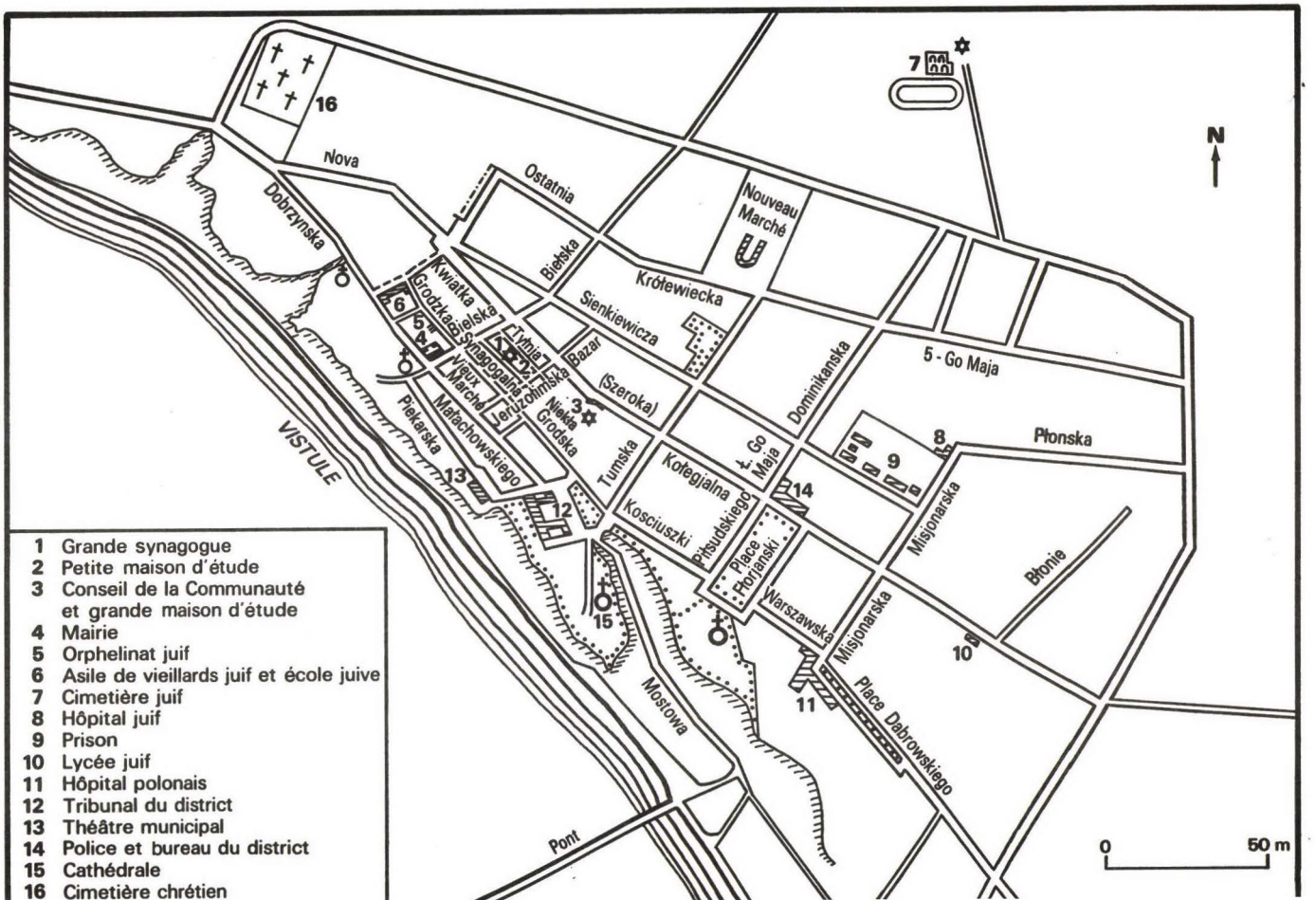
père alors ouvrait le livre décoré et enluminé, puis entamait la lecture de la *Haggada,* le récit commenté de l'exode et des événements qui s'ensuivirent. C'est aussi la réunion familiale par excellence. Bien rares étaient ceux qui ne revenaient pas de Varsovie, de Łodz, des autres villes de Pologne où ils étaient partis étudier ou travailler. Pour cette occasion, les tablées étaient nombreuses et animées.

Éclats des lumières et des couleurs, éclats des voix et des rires, ces récits sont comme éblouis, mais, dans la plupart des cas, l'éblouissement n'est pas lié à des souvenirs exceptionnels. La vivacité, l'intensité de l'évocation sont au contraire portées par le caractère harmonieux, régulier, répétitif de ce temps-là. Cette mémoire fréquemment fétichiste (comme toute mémoire de l'enfance), focalisée sur un objet ou un endroit magique, suit surtout les cadences et les rythmes familiers. La forme « itérative » [1], c'est-à-dire l'usage systématique de tournures marquant la récurrence ou l'habitude, traduit bien l'importance de cette figuration particulière d'un passé perdu, réinventé et suspendu à l'invariable cours des choses. Ce monde si animé est en même temps immobile, il se déploie dans un temps cyclique, scandé par le retour du Shabbat et des célébrations rituelles, comme par les coutumes et les fréquences ordinaires. Quotidienneté et tradition le figent en une rassurante immuabilité.

Le travail des aînés comme les loisirs des plus jeunes se répartissaient entre fêtes et saisons. A la fin de l'été, il était courant que des Juifs louent des vergers à des propriétaires terriens. Ils assuraient la récolte et la vente des fruits. Les familles entières s'y transportaient alors et vivaient sur place, dans des cabanes, le temps de la cueillette. Les plus riches s'assuraient les services de quelques journaliers, les autres avaient recours aux solidarités familiales. Les enfants rôdaient autour des bassines de confitures d'où s'élevaient d'odorants panaches de fumée, couraient au bord des grandes fosses grillagées au-dessus desquelles, sur le feu, séchaient les pruneaux, grimpaient sur les charrettes qui repartaient chargées de pommes rebondies vers les villes des environs. Souvenirs, là encore, de mouvement, d'odeurs et de bruits, souvenirs de profusion. L'hiver, la place Florianski était gelée, et l'on y patinait. L'été, les adolescents

1. Gérard Genette, *Figures III,* Paris, éd. du Seuil, 1972, p. 145.

Płock en 1939



rejoignaient en canot les grands bancs de sable, qui formaient comme des plages au milieu de la Vistule, pour se baigner dans le fleuve. Au-dessus d'eux tournaient les mouettes tandis que les carrioles faisaient résonner le grand pont de bois. En face d'eux se découpait la ville, sur sa colline.

Le miniaturiste Devi Tuszynski, originaire de Płock, a intitulé un de ses dessins *le Village de ma mère.* Le visage de celle-ci y donne forme et contour à cette colline, comme si la réalité et la plénitude du lieu ne pouvaient s'inscrire qu'avec ces traits-là. Dans les récits aussi, les figures maternelles envahissent les représentations. Mères toujours admirables, énergiques, vaillantes, vertueuses, « mères courage », mères nourricières que l'on devine dévorantes, mères aimantes, protectrices, étouffantes peut-être, mais qui, aujourd'hui, oserait le dire n'ayant pu, à temps, les protéger, les sauver...

Les unes, traditionnelles, sont femmes de superstitions, de croyances et de prophéties. « Je me souviens de ma grand-mère, comme dans un nuage, dit Anna, elle rayonnait de bonté, c'était un ange qui croyait au *dibbouk* [démon]! » La grand-mère avait eu douze enfants, les dix premiers étaient mort-nés, seuls les deux derniers, dont Alta, la mère d'Anna, avaient survécu, « avec les conseils du rabbin et grâce à Dieu », ainsi allait la vie... La grand-mère disait que quand il y avait eu sept mauvaises années les sept suivantes seraient bonnes, mais qu'arriveraient des jours terribles où les gens, après avoir vécu dans le plus grand luxe, allaient se massacrer, car les seules choses que l'on pouvait accumuler étaient les *Mitzvot* (l'accomplissement des commandements de Dieu).

Alta était également une femme traditionnelle, candide et obstinée. Elle régnait sur sa maison, vantait à tous les mérites incomparables de ses six enfants (qu'en privé cependant, à la moindre dissension, elle accusait de tout faire pour la rendre malade) et croyait, comme sa propre mère, à de nombreux présages. Ainsi, quand Marcus, son dernier fils, était né avec un pied bot, elle l'avait expliqué par un épisode survenu pendant sa grossesse : elle avait vu, par la fenêtre, deux gamins porter des bancs pour l'installation d'un bal, l'un d'eux boitait et c'était celui, elle l'avait alors remarqué, qui allait le plus vite...

Les autres, « évoluées », sont impressionnantes, entreprenantes, et, dans cette génération, ce sont souvent elles les initiatrices de la modernité. Telle était la mère de Meyer; issue d'une famille de la bourgeoisie juive de Płock, cultivée, raffinée, elle surveillait assidûment les études de ses deux enfants. Elle croyait aux connaissances séculières plus qu'au savoir des rabbins, préférait les « manières occidentales » à celles du Shtetl, envisageait un avenir bâti sur les diplômes et le progrès plus que sur le retour sur la terre ancestrale. Son mari, un grossiste en textile originaire de Łodz, dont les affaires, prospères sous la domination russe, avaient périclité après l'indépendance, était un sioniste religieux, que les choix et ambitions de sa femme bousculaient quelque peu. Quand, en 1924, sa situation matérielle se dégradant toujours, il avait décidé d'apprendre le métier de menuisier pour partir l'exercer en Palestine, elle s'était rebellée : « Pas question d'aller camper dans ce désert! » Ils sont donc restés, et Meyer, selon les vœux de sa mère, est entré, tout de suite après le *heder* (l'école élémentaire hébraïque), dans la section primaire du lycée polonais.

Plus moderne et occidentalisée encore était la mère de Milena. Elle venait de Varsovie, où elle avait brillamment fini ses études secondaires, ce qui à la fin du siècle dernier était assez exceptionnel pour une femme, juive de surcroît. Progressiste, elle avait également soutenu la révolution de 1905 en cachant du matériel de propagande et des armes. Venue à Płock après l'échec et la répression qui s'ensuivit, elle y avait épousé un avocat fortuné et très assimilé. Passionnée de littérature et de théâtre, elle animait un cercle dramatique. Bien plus pauvre, mais aussi plus téméraire, plus militante, était la mère de Djora qui, longtemps, à l'insu de sa fille et sans même savoir qu'elles étaient du même bord, laissait ses travaux de couture, le soir, pour l'activisme communiste clandestin. On l'appelait « la mère Gorki ».

Traditionnelles ou « évoluées », toutes sont omniprésentes, régnantes, admirables. Beaucoup ont les traits archétypaux de la *yiddishe mame*, la mère juive célébrée par la chanson, la littérature et le folklore yiddish, qui entend régenter le présent et l'avenir de ses enfants : sa vie, son bonheur, sa fierté et son œuvre permanente. Le modèle est prégnant, à entendre leurs filles me parler aujourd'hui de leurs propres enfants, je me dis que, bien souvent, elles leur ressemblent.

Les pères, eux, sont généralement moins présents et plus mystérieux. Chacun est un *mentsh*, une personnalité, quelqu'un! Tous ont allure et stature. Leur taille, leur corpulence, leur style ou leur mise ne comptent pas: qu'ils arborent une imposante barbe de patriarche, une barbiche strictement taillée à la prussienne, qu'ils aient le menton glabre et la moustache épaisse à la russe, qu'ils portent le caftan traditionnel des *hassidim* ou le « moderne » costume trois-pièces, leur prestige est avant tout moral. Peut-être ce prestige vient-il autant de leur éloignement du monde des enfants et de leur autorité plus ou moins formelle (les mères conseillaient et ordonnaient en leur nom) que de leur statut au sein de la communauté, voire même de leur savoir.

Certains étaient *dozor* [1], ils faisaient partie du conseil de la communauté, c'étaient des notables. Ils ne détenaient pas seuls, cependant, le privilège des vertus communautaires. A en croire les récits, tous se distinguaient par des actes louables: ceux qui, comme le père de Tema et celui de Rosa, bravaient le couvre-feu lorsqu'il y avait la disette pendant l'occupation russe et allaient de nuit chercher des vivres à la campagne, qu'ils distribuaient aux voisins; celui qui visitait les malades démunis; celui qui contribuait à la dot des jeunes filles pauvres; celui qui entretenait un jeune étudiant de la *yeshiva*, le séminaire talmudique, et tant d'autres, tous hommes d'honneur et de cœur.

« Nous étions une famille très estimée, personne ne me contredira, et il ne se passait pas un jour sans que quelqu'un vienne soumettre un problème à mon père, raconte Ruchla. Comme il était *dozor*, il pouvait témoigner moralement dans les procès, ou autoriser le transport d'un malade pour l'hôpital un samedi [selon la tradition, les prescriptions sabbatiques sont levées si une vie est en danger], mais il y avait aussi des non-Juifs qui venaient le voir, des Polonais pauvres, en litige avec de grands propriétaires. J'en ai vu un, une fois, tomber à genoux et baiser les mains de mon père, il disait qu'il n'aurait jamais cru qu'un Juif pouvait être aussi bon! »

De même, Simon évoque le savoir et la sagesse de son père: « C'était un talmudiste connu dans toute la Pologne et un homme très respecté; quand il fallait écrire en russe une

1. *Dozor* ou *Parnas:* syndic administrateur.

pétition au gouverneur de Varsovie, c'est à lui qu'on le demandait. Il était adepte du rabbi de Kotzk[1] mais trop intelligent pour faire partie des courtisans! Et comme il connaissait à fond le *Talmud*, il était chargé de faire passer les examens aux futurs maîtres de la *yeshiva* et aux futurs rabbins. » Chaque courant hassidique désignait ainsi ses examinateurs, les rabbins d'État, quant à eux, ne jouissant pas d'une grande autorité. Simon, impressionné, se faisait discret pour qu'on le laisse veiller lors de ces longues soirées d'examen, l'hiver, dans le vaste appartement, près du Bazar. Le samedi soir, quand le Shabbat était fini, la mère de Simon préparait beaucoup de thé et des graillons d'oie. Après le repas arrivaient les candidats au rabbinat et les assistants examinateurs. Tous s'asseyaient, sauf le père qui restait debout, accoudé au haut poêle en faïence. C'était lui qui parlait le premier, pour poser les questions, et le dernier, pour ajouter aux réponses des candidats un nombre impressionnant de commentaires et de renvois. Dans son coin, fatigué, Simon s'ensommeillait, bercé par les propos de cet homme plein de sagesse et d'autorité.

Ainsi les pères sont-ils presque toujours des personnages graves, responsables, dont les propos, rétrospectivement lourds de sens, prémonitoires, défient le temps et poursuivent leurs enfants, lesquels adultes depuis longtemps n'ont pour la plupart, jamais pu faire le deuil. Ces pères incarnent la morale, et parfois sont prophètes, tel celui de Ruchla qui disait qu'un jour il n'y aurait plus de Juifs en Pologne.

Quelques parents ont émigré dans le sillage de leurs enfants. Le portrait qu'en donnent alors ces derniers est plus nuancé, plus contrasté, moins idolâtre. Ainsi, Esther décrit son père comme un homme ouvert, conciliant, tolérant, sentimental, rêveur, et un peu faible aussi face à son énergique épouse, qu'il secondait en tout et ne contrariait pas. Sa capacité de résistance était dans le repli. Il protégeait une sorte de monde intérieur, un refuge secret. Bien que d'un tempérament plutôt gai, il lui arrivait d'être pensif, distrait, absent. Quand on lui adressait alors la parole, il ne répon-

1. Rabbi Menehem Mendel de Kotzk, une figure déroutante, grave et désespérée du hassidisme. Cf. Élie Wiesel, *Célébration hassidique*, Paris, éd. du Seuil, 1972, et Martin Buber, *les Récits hassidiques*, Paris, éd. du Rocher, 1978.

dait pas, et le brouhaha des enfants le laissait indifférent. Résultat peut-être d'une de ses méditations, il avait lancé, un jour, l'idée de repartir en Russie, moitié par idéal (c'était après la révolution de 1917), moitié par nostalgie, puisqu'il y avait laissé toute sa famille. « Si tu veux partir, pars tout seul! » avait grondé Ajdla, ajoutant péremptoire : « Pour moi et les enfants, cela n'existe pas, ce n'est même pas la peine d'en parler! » Bravant ce formidable déni, ils sont néanmoins partis, plus tard, mais pour Paris.

Les autres, presque tous, sont restés en Pologne et y ont péri, dans des conditions dont leurs fils et filles peuvent seulement imaginer l'horreur, sans rituel funéraire et sans sépulture, sans séparation ni adieux. Un jour, en 1941, en 1942 ou plus tard parfois, les lettres ne sont plus arrivées de Dzewi, de Bodzentyn ou d'ailleurs, de ces divers ghettos où les juifs de Płock furent d'abord dispersés, avant d'être déportés. Ces lettres, les dernières, que certains m'ont relues en pleurant, décrivent la misère, l'entassement à dix ou quinze par logement, la pénurie, la maladie et la peur. Seule lueur fragile dans le désespoir, ce lien encore maintenu avec l'extérieur, les aides, les colis, les nouvelles.

« Il me semble que je ne suis pas complètement perdu, il y a encore dans le monde des gens qui s'intéressent à moi, pas comme les paysans de Dzewi qui me regardent comme si j'étais un être bizarre... Je voudrais retenir un peu de cette lumière qui m'arrive », écrivait l'un d'eux. Quelques lettres sont arrivées des camps par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Israël a reçu des nouvelles de son frère jusqu'en 1944, grâce à un réseau de courrier qui transitait par la Suisse. Il a su que ses parents avaient été déportés et suppose que son frère, caché jusque-là en Pologne, a péri dans le soulèvement de Varsovie, quand l'Armée rouge était à Praga, de l'autre côté de la Vistule, et que la chance d'être sauvé était à une portée de fusil... Restent donc quelques lettres et des suppositions lancinantes : les parents étaient âgés déjà; furent-ils tout de suite envoyés à la mort, ou bien ont-ils vécu dans cet enfer, et combien de temps? Figures vénérées, objet d'un amour douloureux, ils hantent le présent.

Les récits mettent aussi en scène la légende familiale. Ici, les ascendances hassidiques et les filiations érudites, comme celle de Simon ou de Meyer, héritiers d'imposantes lignées

de *rabbis*. Ailleurs, les ancêtres glorieux par leur érudition ou leur sacrifice, tels le grand-père de Jacob et celui d'Anna. Le premier était « mort pour son rabbi », en prenant un mauvais coup lors d'une bagarre l'opposant aux partisans d'une autre obédience. Le second s'était tué par devoir communautaire. On racontait qu'il y avait eu, à la fin du siècle dernier, une terrible épidémie de choléra et qu'afin de l'enrayer on donnait, à ceux qui en étaient atteints, un médicament qui les faisait mourir. La nouvelle s'en était répandue, et certains malades préféraient brûler ce remède fatal. Le grand-père d'Anna, au contraire, se faisant un devoir de ne pas contaminer les autres, avait décidé de le prendre. Après avoir organisé en grande hâte les fiançailles de sa fille de quatorze ans avec son cousin qui en avait tout juste quinze, et s'être ainsi rassuré sur le destin de la petite, il avait fait ses prières, pris la potion et était décédé laissant femme et filles dans le plus grand dénuement.

Toutefois, l'épopée n'est pas faite que de fervents, de savants ou de martyrs. Elle inclut aussi tous ceux qui, face au danger, se sont distingués par leur présence d'esprit, leur courage, leur intelligence, leur débrouillardise. Lorsqu'en 1905 la police était descendue chez les grands-parents d'Israël, pour perquisitionner et chercher la tante Rose qui était militante du Bund, la grand-mère, racontait-on dans la famille, avait caché le pistolet de sa fille dans son ample poitrine. La tante fut promptement expédiée à Londres, du pistolet on ne sait ce qu'il advint. Mais Israël continue de sourire à l'évocation de cette arme enfouie dans l'opulent giron de sa grand-mère.

Rosa, elle, aimait entendre l'aventure de l'oncle de Russie. Mobilisé lors du conflit russo-polonais, qui suivit la Première Guerre mondiale, il n'avait pas répondu à l'appel, ne voulant pas se battre. Lorsqu'une deuxième convocation, plus péremptoire, était arrivée, trois mois plus tard, il s'était finalement rendu à la caserne. Là, un officier lui avait donné une lettre avant de l'envoyer rejoindre un détachement cantonné dans une autre ville. Inquiet et méfiant, il avait ouvert le pli en chemin, et lu : « Punissez-le, c'est un Juif et un déserteur! » Alors, il a effectivement déserté en se glissant au milieu d'une colonne de l'Armée rouge en retraite. A Płock, tout le monde le croyait mort, sa mère se lamentait et pleurait son fils perdu. Jusqu'à ce jour où, sur un bateau qui

revenait de Varsovie vers Płock, deux Russes lui ont annoncé que son fils vivait à Petrograd et l'embrassait.

Ce sont là quelques anecdotes parmi d'autres, nombreuses, de ces hauts faits de famille comme il s'en raconte et s'en transmet partout, mais qui, ici, soulignent la capacité immédiate et inventive à répondre, très vite, à l'adversité. Les valeureux sont souvent des ingénieux.

Autour de ces figures familiales, chacun se plaît à reconstruire un univers vivant, effervescent, chaleureux et plein, où chaque personnalité a sa place, dans un réseau de sociabilité d'une extrême densité : le grand talmudiste, le leader et bienfaiteur communautaire, l'intellectuelle féministe avant l'heure qui avait fréquenté la maison de l'écrivain Y.L. Peretz[1] et rédigé une encyclopédie du rôle de la femme dans l'histoire juive, les écrivains, graveurs et peintres dont la communauté s'enorgueillissait, et aussi celui qui avait « une mémoire prodigieuse » et usait de ce don pour accomplir des *mitzvot* en rappelant aux uns et aux autres les jours d'anniversaire et de commémoration, tel encore qui jouait si merveilleusement du violon qu'il faisait pleurer son auditoire et tant d'autres célébrités locales...

Une place privilégiée est accordée à tous les détenteurs de savoir. Le « goût de l'étude », la « soif d'apprendre », la « passion dévorante de la lecture » sont des thèmes et des termes présents dans les propos de tous, fidèles en cela à une tradition qui veut que la connaissance s'incorpore et que le livre se mange[2]. Qu'il s'agisse de « la plus grande tête de la ville pour le hassidisme », de l'intellectuel communiste qui « commentait Marx comme d'autres la *Thora* », de l'étudiant qui forçait l'admiration de ses condisciples et professeurs polonais ou de l'autodidacte bibliophage, « véritable encyclopédie ambulante », tous étaient passionnés, passionnants, brillants.

« Il y avait en ce temps-là, dit Simon, de formidables conteurs à la manière d'Oscar Wilde, de grands écrivains qui n'ont jamais écrit mais qui enchantaient nos longues soirées d'hiver, par leur langage fleuri et leur imagination. » Simon, conteur lui-même et friand de métaphores, ajoute :

1. Yoshua-Layb Peretz (1852-1915), essayiste, dramaturge, conteur d'inspiration romantique, promoteur du yiddish et auteur notamment des *Contes hassidiques* et des *Contes populistes*.

2. Gérard Haddad, *Manger le livre*, Paris, Grasset, 1984.

« Plus les Juifs étaient opprimés, moins ils pouvaient faire d'études et plus ils cultivaient le savoir chez eux. Le judaïsme polonais est à l'image de cet infusoir que l'on appelle *Noctulic Miliaris* : plus on met de l'eau, plus on le comprime et l'enfonce dans les profondeurs, et plus il est phosphorescent ! » La mémoire, là encore, joue des ombres et des lumières et détache, en un halo brillant, les contours d'un microcosme éperdu de savoir.

Place est aussi faite aux Juifs « ordinaires », ces « Juifs de toute l'année »[1], ni notables, ni érudits, ni riches, ni particulièrement talentueux, tailleurs, brodeuses, marchands, cochers, mendiants ou fous qui incarnent la *yiddishkeit*, manière d'être et style vie des Juifs d'Europe orientale, et dont les portraits hauts en couleur empruntent parfois leurs contours à des personnages archétypaux de la littérature yiddish. Il importe de les distinguer tous, de les arracher au néant de la mort massifiée, en esquissant, ne serait-ce que d'un seul trait, leur allure, leur caractère, ou en les nommant simplement. Chaque récit comprend un grand nombre de noms, litanie des identités restituées à partir desquelles, souvent, se précise une topographie, en un parcours de contiguïtés, du magasin de l'un à la maison de l'autre. Chaque récit est animé de cette même préoccupation tenace d'évoquer des individualités qui ont péri, amis, voisins, connaissances, de rappeler leur allure, leur comportement, leurs actes, leurs convictions et, à travers cela, la tradition et le monde auxquels ils appartenaient. Les narrateurs se font fréquemment chroniqueurs ou biographes, tant importent le témoignage, la commémoration et l'hommage.

Ils se plaisent à souligner la simplicité, la naïveté, la dignité et la grandeur d'âme d'un chapelet de personnages que l'on croirait sortis d'un roman de Sholem Aleïkhem[2], avec l'ironie de celui-ci en moins. La misère est rarement laide, l'ignorance ne frise guère l'obscurantisme, et si de nombreux narrateurs insistent sur le fait que leurs proches étaient « croyants mais pas fanatiques », les fanatiques, eux, n'apparaissent pas dans leurs récits, dominés par une indulgente tendresse, qui suscite le sourire ou les larmes parfois.

1. Traduction de l'expression yiddish *Ydn fun a ganz your*.

2. Sholem Aleïkhem – pseudonyme reprenant une salutation répandue qui signifie « la paix soit avec vous » – (1859-1916), écrivain yiddish très populaire, auteur notamment de *Tevie le laitier*.

Djora, qui avait perdu son père et dont la mère travaillait à Varsovie, ne se plaisait pas chez son oncle de Płock, le chantre de synagogue. L'atmosphère était trop guindée, elle s'y sentait la parente pauvre et préférait se réfugier chez une famille dont le logement donnait dans la même cour du 20, rue Szeroka. Des gens aussi hospitaliers que démunis. Le père était ravaudeur, il raccommodait des pantalons ou des vestes, il n'avait même pas de clients à lui, le travail lui venait par quelqu'un, de seconde main. Mais là, elle se sentait bien, ils étaient chaleureux, accueillants et, en dépit de leur misère, les enfants étaient instruits. Pour toute richesse, cette famille possédait un coq, on l'appelait Tiutka. Il se promenait dans la cour et avait l'habitude de se percher sur les genoux du fils pour se faire caresser.

Djora se souvient d'une anecdote à son propos qui, pour elle, résume toute une atmosphère, au point de lui faire monter les larmes aux yeux : « Un jour, au moment de la fête de Pessah, voyant qu'il n'y avait pas de quoi préparer le repas traditionnel du Seder, la mère a emmené le coq chez le *shohet*, l'abatteur rituel, l'animal était vieux et certainement dur, mais cela pouvait au moins faire du bouillon. Le soir, quand le fils est arrivé de Varsovie, il a demandé après le coq et personne ne lui a répondu. Quand il a vu arriver le bouillon, il a compris, et lui, si calme, si pondéré d'habitude, s'est mis à crier et a renversé la soupière. Plutôt crever de faim que de manger Tiutka! Voilà comment, dans cette misère si profonde, malgré tout, on s'efforçait de vivre dignement! »

Dans la même veine anecdotique et intimiste, Simon évoque le tailleur Mazowiecki, un brave homme, qui n'avait jamais étudié la *Thora* et en avait tellement honte que, pendant la fête de Souccot, il refusait de se joindre aux *hassidim* dans la cabane commune. Avec sa famille et ses apprentis, il se réfugiait dans la sienne et, là, à la place des mélodies hassidiques, entonnait à pleine gorge les marches russes qu'il avait apprises au service militaire, avec une telle ferveur qu'il espérait bien ébranler en sa faveur le jugement de l'Éternel, sans pâtir de celui de ses coreligionnaires. Nul bien sûr n'ignorait le subterfuge, mais chacun feignait de n'en rien savoir.

Hanka se rappelle le *melamed*, l'enseignant religieux qui venait à domicile tenter d'inculquer aux enfants les rudi-

ments de la *Thora*. C'était un petit rouquin, plein de taches de son, pauvrement vêtu et dépourvu de toute autorité. Il les poursuivait en vain dans la grande cour, au milieu des carrioles, et finissait par se réfugier dépité auprès de leur mère qui, émue par sa mine et son désarroi, lui servait du thé, du pain et du hareng gras. Herschl parle d'Avigdor, le *meshugener*, le fou de la rue juive, un garçon attardé dont les autres se moquaient quand il venait près du *heder*, dans le Bazar où son père, le boucher « Madame » – on lui avait donné ce surnom car c'est ainsi qu'il interpellait cérémonieusement en français ses clientes –, avait sa boutique. Djora, quant à elle, ébauche la silhouette de ce *hassid* précautionneux et pieux traversant la cour chaque matin, les pans de sa capote noire flottant, pour aller vider les vases de nuit dans les cabinets communs, afin de « ne pas humilier sa bonne ».

Chacun acquiert, dans le souvenir, statut de membre à part égale d'une société solidaire, d'une communauté profondément soudée. Car telle est l'image qu'en privilégie la mémoire et que les récits, par touches, recomposent. Ils évoquent les liens de voisinage, d'étude, de travail, la passion collective des débats politiques, la communion des moments de prière et de recueillement, la commensalité des jours de fête, les rencontres, les échanges dans les lieux coutumiers de la sociabilité, les événements savourés ou subis en commun. Dans ce passé idéalisé, différences sociales et divergences idéologiques sont atténuées, voire gommées. La misère perd de son âpreté, les conflits se font anecdotes, les dissensions se folklorisent.

En marge des relations et des solidarités communautaires, un homme profondément original et atypique est entré dans le légendaire de Płock : Haïm Flaks. Maigre, nerveux, le regard toujours sombre et inquiet, la démarche rapide, le verbe rare, c'était un solitaire. Il écrivait, jouait de la musique et au commerce des hommes préférait celui des animaux. Sa tendresse pour la vache ou la chèvre (selon les versions), dont il vendait le lait pour subvenir à ses modestes besoins, était un objet d'étonnement sinon d'ironiques commentaires. On le voyait presque toujours seul, absorbé dans ses pensées, mais certains jours un valet venait le chercher en cabriolet et l'accompagnait à l'hôtel Warszawsky en portant respectueusement son violon. Ses voyages, ses relations

dans le monde littéraire, la solitude et le dénuement dans lesquels il vivait, son désintérêt pour le monde extérieur et l'opinion de ses concitoyens en faisaient un être étrange et singulier.

« Haïm Flaks s'est levé solitaire contre l'ordre du monde, il portait sa révolte en son seul nom et ne prenait pas la pose comme certains de ces misanthropes du Shtetl », disait de lui son ami, le peintre Meir Eljowicz. Né à Płock, dans une famille qui vivait du commerce des chiffons, ferrailles et poils de porc, Flaks a exercé divers métiers et connu diverses contrées. Après avoir aidé, quelques années, son père chiffonnier, secondé un proche parent paysan, appris la menuiserie dans une école professionnelle de Varsovie, il est parti, en 1904, à Londres, où il a travaillé dans une fabrique de cigarettes puis, dans une autre, de perruques, et s'est lié avec l'écrivain Joseph Haïm Brenner[1]. Revenu à Płock, incorporé dans l'armée du tzar, envoyé dans un orchestre militaire, à Saint-Pétersbourg, il a ensuite vécu un an en Palestine. De retour, une seconde fois, dans sa ville natale, il a été cocher avant de se mettre à l'élevage, dans une petite étable, sous sa mansarde ornée d'un portrait d'Émile Zola et d'un autre de l'écrivain yiddish Sholem Asch[2].

Il écrivait des nouvelles, des romans dont on sait peu de chose car, dans un moment de pessimisme plus noir qu'à l'ordinaire, il a brûlé presque tous ses manuscrits. Quelques nouvelles ont été publiées à Londres et à New York et un livre édité chez l'imprimeur Spiegel à Płock, titré *Mit Zikh* (« Avec soi-même »). Il contient des textes autobiographiques et d'insolites récits du monde des « langues muettes », monde des animaux, étrangement humain, dont il se faisait le héraut.

Dans un texte vibrant, il décrit l'angoisse de la bête conduite à l'abattoir; comment ne pas songer, des décennies plus tard, à l'angoisse des hommes et des femmes traités comme des bêtes à exterminer. Ainsi, Haïm Flaks, chantre

1. Joseph Haïm Brenner (1881-1921), sioniste socialiste (qui eut une période bundiste), essayiste, romancier, critique et éditeur réputé, né en Ukraine, avait rejoint Londres en 1904, avant d'aller s'installer en Palestine.

2. Sholem Asch (1880-1957), écrivain yiddish romantique, auteur notamment de *Motke le voleur, le Juif aux Psaumes, la Sorcière de Castille,* et surtout de la trilogie *Avant le Déluge : Saint-Pétersbourg. Varsovie. Moscou.*

de l'inhumain, s'inscrit-il, à sa manière, dans le jeux des significations, symboles et métaphores qui, autour du mutisme et du silence, ponctuent cette recherche.

De ce personnage hors du commun, bizarre et visionnaire, le peintre Nathan Korzen fit un portrait doublement inconoclaste en le peignant sous les traits d'un Christ des animaux, un « sauveur des créatures muettes ». Cet homme à part, marginal et secret, intriguait ses concitoyens et les dérangeait aussi, c'était l'homme du silence, dans ce monde bruissant qu'il trouvait étouffant.

A travers les éloges, le rappel des bonnes actions des uns, des vertus des autres, des misères dignes et des compassions discrètes, on devine autre chose, de plus prégnant, de plus âpre sans doute : un monde étroit, circonscrit, province dans la province, où l'on s'entre-regarde, s'entre-évalue, où le paraître est tyrannique. Certains mettaient une pierre sous le napperon, le soir du Shabbat, pour qu'on ne voie pas qu'il manquait la *hala,* la brioche nattée, tandis que d'autres déposaient celle-ci sur l'appui de la fenêtre des précédents pour que leur charité reste invisible et ne blesse pas... Celui-ci refusait que son tailleur repasse ses costumes neufs afin de garder une mise modeste et celui-là empêchait sa femme de trop se parer pour aller à la synagogue. D'innombrables anecdotes, naïves et fantaisistes, brodent ainsi sur ce double thème de la richesse simple et de la pauvreté valeureuse. Derrière tous ces personnages qui « ne veulent pas se montrer », se profilent les autres, dont on parle peu, ceux qui aimaient le « tape-à-l'œil » et ceux dont la misère « faisait mal à voir »...

Ces récits sont par ailleurs dépourvus de repères datés et déployés dans une chronologie floue. Ainsi, des événements ayant eu lieu avant la naissance d'un narrateur, ou pendant sa petite enfance, sont-ils relatés, avec des variantes, comme des souvenirs personnels. C'est là ce que Maurice Halbwachs appelle des « souvenirs enveloppés »[1], choses lues, apprises, entendues qui sont venues s'incorporer au patrimoine de la mémoire, au point de s'y fondre. D'autres événements, vécus ceux-là, sont transformés ou déplacés dans le temps, tel le drame du rabbin Shapira, accusé par les Polonais d'intelligence avec l'ennemi. Qu'était-il supposé avoir fait et pour le compte de qui? Les versions diffèrent.

1. Maurice Halbwachs, *la Mémoire collective,* Paris, PUF, 1950.

Dans l'une, cela se passait pendant la Première Guerre mondiale, le jour où les Allemands sont entrés dans la ville. Le rabbin, comme beaucoup d'autres, était à son balcon, soudain il sortit un grand mouchoir blanc pour éternuer. Des esprits malveillants virent, dans ce geste, un signal, un signe de connivence avec l'occupant. Autre récit et autre scène: c'était pendant la guerre russo-polonaise, alors que les Russes arrivaient. Le rabbin, d'un ample mouvement, s'était couvert la tête de son châle, pour prier. Les accusateurs antisémites avaient assuré que le châle était en fait un drapeau... L'historien Walter Laqueur tranche contre la mémoire: c'était en 1919 et les Polonais avaient alors « prétendu qu'il avait envoyé des signaux lumineux secrets à l'Armée rouge »[1].

Le rabbin Shapira fut condamné à mort pour trahison, fusillé et plus tard réhabilité, à titre posthume. Comme d'autre, cet épisode dramatique se transforme et voyage dans le passé, mais ce qui importe, c'est sa valeur exemplaire, son caractère emblématique d'innombrables accusations infondées, folles, invraisemblables, absurdes, qui renaissaient à chaque détour et déboire du devenir polonais, en ce phénomène classique du bouc émissaire. La vérité est là, dans l'humaine marque de l'injustice et de l'indignation; les détails sont accidentels, anecdotiques; remémorés, réinventés, ils ne sont que variations sur l'essentiel. Dans un étrange roman qui mêle une écriture résolument moderne et une herméneutique très talmudique, Marc Petit[2] réinvente un endroit qui pourrait être Płock et un *tzaddik*, un maître hassidique, qui pourrait être le rabbin Shapira, en une année indécise, vers la fin de la deuxième décennie du XX^e siècle. Il imagine qu'il rêve, rêve qu'il imagine, et livre à notre lecture et à notre imagination ce que rêvait et imaginait peut-être le rabbin de Płock persécuté, en un jeu littéraire qui s'inscrit dans les variations d'un temps à la fois continu, infini et réversible. Henri Raczymow de même, dans le dialogue fragile et inachevé d'un grand-père de Pologne et de son petit-fils de Paris, invente un monde pour secourir une mémoire qui se dérobe[3].

1. Walter Laqueur, *Histoire du sionisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 482.
2. Marc Petit, *la Grande Cabale des Juifs de Plotzk*, Paris, éd. Christian Bourgois, 1978.
3. Henri Raczymow, *Contes d'exil et d'oubli*, Paris, Gallimard, 1979.

L'histoire alimente la mémoire, qui elle refait un peu l'histoire et lui donne aussi un sens, non pas une direction, mais une signification qui, dans le passé comme dans le présent, continue de s'imposer. Prend ainsi forme une mémoire longue qui, appuyée au temps long de l'histoire, se saisit des événements comme occurrences révélatrices d'un ordre ou d'un désordre des choses dont les Juifs, toujours, furent victimes.

Cependant, les uns et les autres ne vécurent pas que leur enfance à Płock, non plus que cette permanence des façons d'être et des choses. Les mutations sociales, politiques, culturelles décisives qui ont marqué, dans les premières décennies du siècle, l'ensemble de la judaïcité polonaise ont affecté cette ville, comme les autres. Ceux qui aujourd'hui racontent ne les ont pas seulement connues, adolescents ou jeunes adultes; ils en ont été peu ou prou les acteurs.

En Pologne, au début des années vingt, la moitié de la population juive avait moins de 20 ans, un demi-million en 1921 se situaient dans la tranche des 14 à 20 ans[1]. Face à l'oppression de la société polonaise, aux brimades de son appareil d'État, au poids des structures traditionnelles communautaires et religieuses, aux transformations économiques et sociales qui induisaient une paupérisation croissante des masses juives, cette jeunesse s'est mobilisée. Écoles, bibliothèques, mouvements sportifs et culturels, organisations politiques se sont multipliés, en un très large éventail d'options et de projets, selon toutes les déclinaisons du sionisme, du socialisme et du libéralisme réformateur. Par-delà les visées divergentes, une véritable « contre-culture », selon le terme de Rachel Ertel[2], s'est élaborée au sein de ces mouvements de jeunesse extrêmement dynamiques. Celle-ci faisait certes des emprunts à la tradition tels que la valorisation du savoir, du texte référentiel et du commentaire, ou, pour certains, les perspectives messianiques, mais elle les sécularisait, les reformulait, s'attachant au rôle de l'individu dans la collectivité, de l'homme dans l'histoire, de la conscience dans la marche du progrès.

Aussi, l'autre pôle privilégié des souvenirs, second foyer et creuset des renaissances idéales, est-il le local de chacune

1. Liebman Hersch, « Yiddishe Demografie », in *Algemeine Entzyklopedie*, vol. I, New York, 1985, cité par Rachel Ertel.
2. Rachel Ertel, *op. cit.*

des organisations de jeunesse. Un lieu généralement modeste, une pièce, une soupente ou un sous-sol parfois, loué grâce aux cotisations, aux souscriptions, à de l'argent glané lors des ventes et des fêtes, et qui faisait l'orgueil des membres du groupe. Lieu de tous les projets, de tous les bilans. C'est là que l'on entreposait les drapeaux et banderoles, que l'on gardait les livres, que se tenaient conférences et débats, que se rédigeaient tracts et journaux. L'activité y était toujours intense, devenant plus fébrile à l'approche de certaines échéances. Des moments marquants sont ainsi inscrits dans une chronologie historique et une lecture politique : événements phares, comme la révolution de 1917 ou la déclaration Balfour au mois de novembre cette même année, mais tout autant, sinon plus encore, la visite dans la ville de tel leader politique, le jour où les Jeunesses communistes jetèrent des drapeaux rouges sur les fils électriques dans la rue Szeroka, cet autre où l'on fêta le départ d'un groupe de pionniers vers la Palestine... Les moments vécus impressionnent davantage la mémoire que l'écho des mouvements de l'histoire.

Des ruptures, des dynamiques se laissent donc entrevoir au détour de l'évocation des diverses associations culturelles, des nombreuses organisations politiques, des militances multiformes. Le voile de l'idéalisation passéiste du Shtetl se soulève par endroits, l'embaumement du passé a des « ratés » qui ont accent de vérité. Des impatiences, des révoltes anciennes se racontent aujourd'hui avec une ironie douce-amère : un départ pour la France autoritairement décidé parce que l'une aimait un *goy*, l'opprobre d'une famille lors d'une mésalliance, les reproches des parents à ce fils communiste qui mettait en danger toute la maisonnée, des interdits bravés, des incompréhensions, des conflits familiaux... L'évocation de divergences idéologiques radicales, de combats sociaux résolus, d'engagements politiques intransigeants affleure également, sans virulence cependant, telle l'écume d'anciens bouillonnements, le ressac affaibli de lointaines déferlantes. Les oppositions, les affrontements tiennent peu de place dans les récits; ils surgissent incidemment, au détour de l'essentiel, c'est-à-dire le rappel des amitiés, des solidarités.

Il en va de même des inégalités et luttes sociales au sein du monde juif. Entre le rapiéceur de pantalons et l'avocat

renommé, le colporteur et le banquier propriétaire de la ligne de bateaux pour Varsovie, l'ouvrier et l'industriel, les conditions de vie et les intérêts, évidemment, n'étaient pas identiques. Entre les sionistes et les diasporistes[1] et dans chaque option générale, entre les diverses tendances couvrant tout l'éventail politique de la droite à la gauche, les convictions, les intérêts non plus n'étaient pas semblables. Mais, finalement, la galerie de portraits a plus d'importance dans le souvenir que les dynamiques sociales. Cet univers réinventé vibre aux vents du siècle, mais ne grince pas. Curieusement, c'est au présent qu'avec un rien d'amertume, parfois, se conjuguent les différences : mesurées à l'aune d'un passé où tous auraient été plus ou moins égaux, elles choquent aujourd'hui. Certains ont mieux réussi, se sont plus nettement assimilés, embourgeoisés, éloignés du passé que d'autres, qui les trouvent un peu fiers, un peu distants justement.

Ce regard sur le passé est aussi étrangement myope : les personnages sont précis et l'arrière-plan est flou. Il est bien difficile, en écoutant ces récits, de se représenter les maisons, les boutiques, la bâtisse du *mikve*, le bain rituel ou celle de la synagogue. Les lieux sont mentionnés, désignés, mais très rarement décrits tandis que les quelques photos conservées sont des portraits d'individus ou de groupes. C'est une mémoire presque sans paysages ni décors. On songe à ces génériques de film où l'image en plan fixe, au ton sépia, aux contours indécis, ne devient claire et nette que lorsque le mouvement l'anime et que les personnages se mettent à bouger. Ce qu'on appelle la *yiddishe gas*, littéralement la « rue juive », c'est en fait les Juifs dans leur cadre. Sans le rayonnement des individus, celui-ci s'estompe. La rue, le quartier importent peu, peut-être existent-ils encore habités par d'autres, l'espace est indifférent, le regret ne s'y accroche guère. Cette ville, ces rues, ces places où des Juifs étaient installés depuis des siècles, où tant de générations étaient nées, se sont finalement avérées, en dépit de cet ancrage, des territoires de transit sur une terre dénaturée; ce ne sont pas des objets d'amour rétrospectif. Nul ne souhaite y retourner sinon pour quelque entreprise de deuil. Pour tous, Płock est une ville fantôme, un cimetière sans tombes.

1. Comprenant les agudistes, les folkistes et les bundistes.

Si personne ne se plaît à refigurer les lieux, c'est peut-être aussi parce que la tradition juive, dans ses prescriptions, normes et valeurs, dans son inscription dans les manières de penser, de sentir et de voir, est un « art des formes symboliques du temps »[1]. Elle n'incite guère à la valorisation et, par là, à la représentation imaginaire des espaces concrets. Les récits laissent ainsi entrevoir la transposition et la sécularisation de traits constitutifs de la culture juive, périodiquement ravivés par le devenir et l'histoire. Dans la tradition talmudique, il n'y a de sacralisation ni des objets ni des lieux. Seul le Shabbat est saint, qui est « l'art de peindre sur la toile du temps »[2]; le temps n'est rien si le Shabbat est profané. Il n'y a pas de territorialité dans l'événement fondateur de la sortie d'Égypte : c'est dans un espace indéterminé, dans l'entre-deux-terres du désert, que fut scellée l'Alliance. Chaque terre quittée, lors de chaque exil, était, comme le fut l'Égypte, plus marâtre que matricielle. La terre désirée, promise, elle, était toujours à venir; Jérusalem bien sûr, profilée à l'horizon de l'espoir, mais aussi en d'autres lieux et pôles du futur, à Paris, New York ou Moscou.

Le tropisme de l'espoir et celui de la nostalgie sont polarisés sur des lieux imaginaires. L'objet de la nostalgie des Juifs de Płock, comme de biens d'autres venus d'ailleurs, n'est que formellement cette ville. Ni les uns ni les autres n'ont le mal du pays; aucun ne caresse des projets de retour, sinon comme pèlerinage sur les lieux du désastre, pour se recueillir, trouver ou ériger une tombe matérielle ou spirituelle. Nul ne considère qu'il a là-bas patrie ou matrie. Célébrée par Mircea Eliade, épris de sa Bucarest natale, l'« autochtonie » – qu'il définit comme le sentiment « des *gens du lieu* [souligné par M.E.], et c'est là, précise-t-il, un sentiment de structure cosmique qui dépasse de beaucoup la solidarité familiale ancestrale »[3] – n'a ici aucun sens, car ce qui importe, c'est le lien, non le lieu.

Dans le chronotope de la nostalgie, l'espace réinventé, qui suscite désir et regret, est un espace social dans une géo-

1. Abraham Heschel, *les Bâtisseurs du temps*, Paris, éd. de Minuit, 1978, p. 106.
2. Abraham Heschel, *op. cit.*, p. 116.
3. Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Idées/Gallimard, 1981, p. 203.

graphie affective et le temps idéalisé est un moment éternisé dans une histoire sans devenir. Tous deux forment un mirage à l'horizon du souvenir. Pour Vladimir Jankélévitch, la nostalgie n'est qu'accessoirement fixée sur tel ou tel endroit ou tel ou tel passé. Son véritable fondement est l'irréversibilité du temps, la conscience de la « passéité »[1]. Elle porte toujours sur un ailleurs inatteignable, qui finalement n'est nulle part, et jamais aucun rapatriement ne saurait assouvir son désir. C'est l'irrémédiable séparation, l'infranchissable distance et l'irréversible temporalité qui génèrent le regret et rendent, rétrospectivement, aimables et enviables lieux, liens ou objets. C'est pourquoi la nostalgie, qui est et se sait sans remède, est travaillée par l'inquiétude.

Le temps, cependant, n'est pas un continuum vide mais un devenir, une histoire. Ce n'est pas « l'essence irréversible de l'avoir été », mais la conscience existentielle, au présent, d'une perte qui sous-tend l'élaboration nostalgique, laquelle à son tour magnifie l'objet perdu. Des circonstances, de l'ampleur de cette perte, elle porte la marque, tout comme elle est par ailleurs tributaire de modes de représentation, de formes, de structures narratives inscrites dans sa culture de référence.

Lorsque Vladimir Jankélévitch écrit : « On peut même concevoir le cas monstrueux d'un Juif ayant la nostalgie de Vienne »[2], il se trompe doublement, en projetant sa propre image de la ville nazie et en s'enfermant dans une conception territoriale de la nostalgie, dont il s'est pourtant employé à démontrer l'inconsistance. Ce cas ne serait pas plus monstrueux que celui d'un Juif ayant la nostalgie de Płock ou d'ailleurs, car c'est d'une image du Vienne juif ou simplement de Vienne avec des Juifs, dont la mémoire s'émouvrait. Une émotion liée à trois pertes successives, celle, propre à tous, du monde de l'enfance et de l'adolescence, celle des départs et des abandons que connaissent tous les émigrés et exilés, et, enfin, celle, terrible, irréductible, de la destruction.

Ces trois pertes ne se sont pas seulement succédé, chacune a rétroagi sur la ou les précédentes. Le désarroi de l'émigration, la solitude en terre étrangère ont peut-être d'emblée

1. Vladimir Jankélévitch, *l'Irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1983.
2. Vladimir Jankélévitch, *op. cit.*, p. 355.

magnifié l'univers familial protecteur antérieur. Toutefois, ce n'est pas certain, tant chacun investissait son projet migratoire « dans le creuset des civilisations »[1]. Car, alors, c'était aussi un processus de libération que de partir, en s'affranchissant des contraintes que la société polonaise faisait peser sur le monde juif, mais aussi des pesanteurs intrinsèques à ce dernier. En partant, nombreux étaient ceux qui rejetaient le monde qu'ils quittaient. Mais celui-ci, depuis englouti, ne peut plus être autrement qu'infiniment précieux. En ce sens, comme le note encore une fois Jankélévitch, « la nostalgie est le remords de l'ingratitude »[2], c'est un ravissement douloureux, ambigu et secret.

Il se partage à partir de références et d'expériences communes. Il ne se transmet pas, ou seulement par bribes. Je n'ai donc recueilli que des fragments du miroir enchanteur du passé. Je les ai collectionnés, d'un récit à l'autre; tantôt ils m'ont charmée par leur fragile éclat et tantôt ils m'ont déçue comme folklore de pacotille. Les personnages de Sholem Aleïkhem ou ceux de Peretz, les univers juifs des romans de Sholem Asch ou d'Isaac Bashevis Singer n'ont-ils pas, dans des registres analogues, plus d'épaisseur et de densité? Reflet, une fois de plus, de mon ambivalence, entre deux tendances également illusoires et que je sais telles: capter un récit des origines achevé comme un roman, un de ces romans yiddish modernes nés, justement, de la désagrégation de ce qu'ils évoquent; ou passer de l'autre côté du miroir, Alice au pays du réel, démystifiant la mémoire au profit d'une véridique histoire? A distance de l'un et l'autre, j'ai dû me retrouver dans ce « roman mémoriel »[3], nécessairement hybride.

1. J. Tchernoff, *Dans le creuset des civilisations*, Paris, Rieder, 1937.
2. Vladimir Jankélévitch, *op. cit.*, p. 368.
3. Régine Robin, « Mémoire collective et roman mémoriel », Communications au VI[e] Colloque d'Histoire orale, Oxford, 11-12-13 septembre 1987.

CHAPITRE II

LE TEMPS COMPTÉ

Le temps raconté de l'émigration est un temps compté, mesuré à l'aune d'une réussite individuelle, étalonné sur le cours d'une histoire politique, scandé par le travail, l'étude, le militantisme et, pour certains, les deux ou les trois à la fois... C'est une histoire de hâte et d'urgence : activité sans répit, course folle pour sortir de la misère, pour en tirer les autres, pour piloter le destin et distancer le malheur. Il faut être à la hauteur des ambitions, des projets individuels ou collectifs, tant on ne saurait décevoir ceux qui, restés, vous ont délégué leurs espoirs.

Ailleurs un futur prometteur, à conquérir autant qu'à désirer, question de volonté – et la volonté est une valeur de migrant – mais de chance aussi, et elle n'était pas toujours au rendez-vous. Les lendemains parfois déchantaient. Difficile d'en rabattre sur l'espoir, de se contenter de moins ou de capituler un peu. On s'en remet mal. Ainsi ce récit de vie soudain sollicité par une presque inconnue a-t-il des airs de bilan, alternant fierté et amertume.

Chacun retrace par touches et anecdotes un parcours voulu et obligé à la fois, un itinéraire fléché, placé sous le signe de l'impatience, où tout est affaire d'énergie et de célérité. Il fallait apprendre le français, sauter l'obstacle de la langue, sans perdre une année d'études, car cela coûtait cher. Il fallait être prompt pour assembler les vêtements, garnir les chapeaux, étiqueter les casquettes ou piquer les doublures ouatinées, car cela se payait à la pièce ou au mètre. Il fallait galoper de meeting animé en réunion fiévreuse, s'acquitter de multiples tâches de propagande,

combiner activisme et travail, en réduisant les nuits, car l'histoire allait vite.

Le chronotope dominant dans les récits de ces années de l'émigration avant-guerre est celui de la progression, du combat, de l'ascension, de la réussite. Il révèle en décalque la rupture, certes entamée avant, mais consommée là, avec l'univers antérieur. Il s'inscrit entre deux mouvements contraires, celui de la déception et du déclassement pour certains, et celui de la fermeture historique des possibles, plus ou moins pour tous. Cette mémoire s'apparente aux mémoires militantes, même chez ceux qui ne l'étaient pas, dans l'évocation d'un temps compté, socialisé, évalué, où les réalités économiques, sociales, politiques de l'époque sont très présentes dans leurs implications concrètes sur la vie des émigrés comme dans leur sens et leur portée plus générale. Elle reflète une partie de la réalité passée. Mais traduit aussi l'amer et insistant besoin d'inventorier les alternatives et de refaire l'histoire. La leur d'abord : les familles qui n'ont pas suivi, les occasions perdues, les certitudes erronées, les aveuglements. Et celle du monde, pour imaginer ce qui se serait passé s'il y avait eu partition de la Palestine en deux États comme le préconisait la commission Peel, pour comprendre les étapes successives qui ont permis l'expansion du nazisme et, en France, le développement de l'antisémitisme et la collaboration.

Anticiper dans le passé, transformer des faits en événements prémonitoires, ignorés autrefois comme tels, est souvent la tentation du récit rétrospectif. Mais ici, ce balisage à rebours prend un relief particulier, tant ces immigrés s'étaient, de toute leur force, projetés dans un futur dont ils avaient anticipé la promesse.

Les propos, généralement concis, ont le rythme rapide de ce qu'ils évoquent. Ils ne sont pas grandioses ou pathétiques, pittoresques ou nostalgiques. L'héroïsme au quotidien, quand la vie est difficile, est fait d'acharnements modestes, d'obstination discrète, d'une succession de joies et de peines ordinaires. La mémoire retient un chapelet de menus faits, événements ou anecdotes égrenés pour évoquer l'ampleur du labeur et des difficultés surmontées, avec insistance, comme s'il fallait absolument m'en convaincre. Je n'en doutais certes pas, mais, étant de la génération suivante, celle à qui tout avait été donné – la nationalité dès la naissance, les

conditions de vie aisées, les possibilités d'études, l'intégration sans accrocs, et même sans y penser –, celle qui ne peut être qu'indéfiniment redevable des sacrifices consentis par les parents, j'étais à la fois soupçonnée d'ignorance coupable, sinon de honteuse ingratitude, et sommée de faire connaître aujourd'hui l'âpreté d'autrefois.

Nos entretiens s'infléchissaient, creusant l'écart de générations. Ils prenaient souvent la tournure classique de l'enseignement et de l'édification du jeune par l'ancien, avec sa contrepartie implicite, la reconnaissance de la dette, attendue du premier par le second. Jeu de procuration peut-être, là encore, tant certains étaient minés par l'obsédant regret d'une dette qu'ils n'avaient pu honorer, depuis ce jour où ils avaient décidé de partir.

A tous j'ai demandé de me raconter leur départ. Beaucoup ont évoqué, avec une émotion intense, l'instantané d'un arrachement. Pourtant, cette séparation, au moment où elle a eu lieu, n'avait rien d'irrévocable. Ceux qui ont émigré avant 1939, qui n'ont pas été ravis aux leurs par la fuite vers l'Est ou la déportation, ne partaient pas sans espoir de retour ou de retrouvailles. Rendre visite à la famille en Pologne ou la faire venir plus tard n'était alors qu'affaire de temps et d'argent. De Paris, qui n'était qu'à deux jours de train, les émigrés, étudiants notamment, retournaient régulièrement en vacances à Płock. Cependant, ce départ, qui n'était pas prévu comme définitif ou dans le sillage duquel d'autres devaient suivre, est rétrospectivement le véritable temps de la brisure. La perte de la famille, des amis est survenue plus tard, mais elle a été comme reportée en arrière, fixée là, sur cette première séparation, revécue de façon cruelle et coupable, tel un irrémédiable abandon, une désertion, un sauvetage égoïste.

« La voix de mon père qui, sur le quai de la gare de Łodz, me criait *mit mazel!* [littéralement: "avec chance!"] résonne encore dans ma mémoire », dit Israël, venu à Paris en 1926, à la veille de ses vingt ans, entreprendre des études de médecine. Après avoir passé son bac en Pologne, il s'était d'abord rendu à Lwow afin de se faire établir le certificat de refus d'inscription – la seule chose que les Juifs obtenaient facilement dans les facultés de médecine et de dentisterie dont le *numerus clausus* leur interdisait l'accès – nécessaire à l'obtention d'un visa pour la France. Muni de celui-ci,

animé du désir tenace de devenir médecin, sans doute a-t-il ressenti à la fois espoir et tristesse lors de ces adieux qui d'ailleurs n'en étaient pas, puisqu'il était convenu qu'il reviendrait les étés suivants, ce qu'il fit. Lourdement chargé, sa mère ayant prévu dans ses bagages quelques victuailles, lesté aussi de multiples conseils, ce beau garçon brun, au regard clair, à l'air sérieux, – c'est ainsi qu'il apparaît sur d'anciennes photos –, prenait avec ce train l'aiguillage de sa vie.

On imagine la scène, grave et banale : les recommandations, les émotions, les étreintes, le convoi qui s'ébranle et les derniers gestes de salut... Une séquence de cinéma vue dans d'innombrables films. Le héros est debout à la portière ou accoudé à la fenêtre. Israël tenait-il son feutre à la main? Car il en avait un et le portait crânement, sur les photos toujours... Ses parents ont-ils un peu suivi le wagon sur le quai? Une scène que l'histoire ultérieure a rendue décisive, cruciale et tourmentante. L'écho de ce souhait paternel lancé à la gare résonne encore, tant la chance fut ensuite inégalement répartie, au point qu'Israël pense aujourd'hui l'avoir, ce jour-là, confisquée tout entière à son profit.

Il ne laissait pas derrière lui une famille démunie. Son père, qui avait quitté Płock pour la grande ville industrielle de Łodz, était tailleur, possédant un atelier et un magasin dans une rue centrale de la ville. En raison de leur relative aisance et des perspectives professionnelles offertes au frère aîné, ingénieur textile, par cette cité de filatures, les parents ne songeaient pas à émigrer. Cependant, ils avaient acheté des terres en Palestine, par l'intermédiaire du Keren Kayemet le Israël. Ils comptaient assurer sans trop de difficultés l'entretien d'Israël à Paris, du moins si les affaires restaient bonnes, ce dont on n'était jamais sûr, ils en avaient déjà fait l'amère expérience. « Quand le fourreur n'a plus de travail, il a froid lui aussi », dit un proverbe yiddish. Nul n'était à l'abri de cette éventualité. D'une année à l'autre, d'une saison à l'autre, le niveau des ressources pouvait considérablement changer. Si la misère était le lot permanent de l'écrasante majorité des Juifs, la petite bourgeoisie, mieux établie dans le négoce ou l'artisanat, n'en connaissait pas moins, elle aussi, de fréquents revers de fortune.

La prospérité était venue avec la domination tzariste. Installé non loin des garnisons, le père, alors tailleur militaire –

l'aristocratie de la profession! –, fournissait les gradés de l'armée russe en uniformes brodés et chamarrés. Mais pendant la Première Guerre mondiale, tandis que les armées russes et allemandes passaient alternativement à Łodz, selon les mouvements du front, il dut cesser de travailler, craignant, comme beaucoup de Juifs, d'être accusé de collaboration. La famille vivait sur des réserves qui s'amenuisaient. Seul Israël demeurait joyeux. Comme souvent les enfants, il prenait plaisir au caractère exceptionnel de la situation, adorant voir passer les troupes sous ses fenêtres. Artillerie, cavalerie, infanterie défilaient mieux que des soldats de plomb, comme s'il en était le général!

De cette inconscience-là, il sourit: à neuf ou dix ans, que peut-on savoir de la politique et de la guerre!... Mais, plus tard, comment se pardonner, quand, à la fin des années vingt, tandis que la crise économique s'approfondissait en Pologne et que les affaires périclitaient, ses parents décidèrent de vendre leurs lopins en Palestine afin de lui payer sa deuxième année de médecine à Paris? « S'ils ne s'étaient pas défaits de ces terres, peut-être seraient-ils partis là-bas en sentant venir les jours sombres? » Combien de fois Israël s'est-il fait cette réflexion? Inlassable et terrible tentation de refaire l'histoire, de redistribuer les cartes, pour mieux répartir les chances. Même s'ils avaient gardé ces terres, ils n'auraient peut-être pas pris le bateau pour la Palestine, car Israël dit aussi: « Ils ne pouvaient s'imaginer à quel point la bête allait se déchaîner! »

Ils eurent d'ailleurs d'autres occasions de partir et n'en saisirent aucune, notamment pas celle que leur fils leur offrit, lorsque, médecin installé dans le Mâconnais avant-guerre, il leur proposa de le rejoindre. Ils avaient préféré rester en Pologne, chez eux et près de leur autre fils, qui avait également bien réussi et possédait une petite entreprise de textile. Si la situation de ce dernier avait été moins florissante, ils seraient peut-être tous venus en France... On n'en finirait pas d'aligner les « peut-être » pour conjurer un sort scellé depuis longtemps par une horreur si absolue qu'elle ne pouvait être qu'inattendue. Il n'empêche... L'histoire de ce bout de « terre promise », vendu pour lui, perdu pour les siens, poursuit Israël, et d'autres comme lui. La créance est lourde et demeure impayée. Le père de Jacques avait fait le même geste afin d'envoyer de l'argent à son fils, étudiant à

Paris. Il avait déclaré alors : « Peu m'importe la valeur de cette terre, je la mets dans la tête de mon enfant et elle fleurira ! » Avec la fleur de la connaissance a poussé aussi la mauvaise herbe du remords : « Ils ont tout, absolument tout sacrifié pour moi, et je n'ai rien pu faire pour les sauver », dit le fils, au bord des larmes.

Vains scénarios et projections sur le passé d'un lancinant désespoir qui renvoie à chaque fois à ces instants où s'est cristallisé l'odieux partage de la chance et de l'infortune, du sauvetage et du désastre. Jeux des possibles, à rebours des reproches dont on ne se défait pas, des dettes impossibles à honorer et qui taraudent la mémoire. Pourtant, comment aurait-on pu prévoir, anticiper une catastrophe aussi radicale ? Tout témoigne, au contraire, de ce que rien de tel ne pouvait être concevable. Ces jours sombres que l'on sentait venir dans les années trente n'étaient qu'une calamité de plus ; la montée du danger était ramenée à des menaces familières, et les signes alarmants interprétés dans les termes connus des vagues d'intolérance et d'antisémitisme auxquelles les Juifs de Pologne étaient malheureusement accoutumés. A la veille de la guerre, alors que d'Allemagne arrivaient d'inquiétantes nouvelles et que, sur place, la « question juive » tenait lieu de débat politique, nul ne pouvait imaginer ce qui allait se passer. Même en septembre 1939, quand la Pologne a été envahie, seules quelques familles de Płock, comme celle de Pierre, ont incité leurs fils à fuir vers l'Est, convaincus cependant qu'aux femmes et aux plus âgés, non mobilisables, il n'arriverait rien d'irrémédiable...

« Pars, il n'y a pas d'avenir pour toi ici ! », refrain banal des projets migratoires, qui inscrit dans une géographie la conquête du temps, et situe le futur au-delà des frontières. C'était un choix, certes, mais un choix sans véritable alternative quand les uns étaient menacés d'arrestation, les autres interdits d'université et la majorité, comme Hanka, sans travail : « Quand mon frère est venu en 1933 de France, où il était installé depuis deux ans déjà, il a vu que la situation était très mauvaise chez nous. Les parents croulaient sous les impôts et n'arrivaient plus à gagner leur vie correctement. Moi, je n'avais pas de travail et restais à la maison, j'aidais maman à faire les finitions de lingerie, mais on lui en commandait de moins en moins... Il m'a incitée à partir et a

convaincu mon père qu'il n'y avait pas d'avenir pour moi là. Je me suis débrouillée pour mettre un peu d'argent de côté et j'ai profité d'un départ organisé pour la Belgique, en 1937, au moment des maccabiades. »

La veille de son départ, la mère de Hanka a voulu qu'elle vienne dormir dans son lit, comme une petite fille qu'elle n'était plus. C'est son avant-dernier souvenir, qui condense toute la chaleur et l'intimité perdues. Le dernier, c'est l'image de cette mère, le matin, debout derrière la fenêtre, avec sa grande mèche blanche au milieu d'une chevelure de jais, qui lui fait un signe de la main tandis qu'elle s'éloigne.

Hanka, devant moi, mime la scène. Le visage soudain figé, elle balaie l'espace de son avant-bras et l'on dirait, en effet, qu'une vitre nous sépare, derrière laquelle sa main tavelée s'immobilise. La lenteur et le délié du mouvement rendent le moment irréel. Elle se replie dans le silence et moi, émue mais spectatrice cependant, je remarque une fois de plus une parenté entre l'évocation mémorielle et le langage cinématographique. Le *flash-back*, l'ellipse, le ralenti, l'arrêt sur image, la focalisation sur un détail, les plans qui se rétrécissent ou s'élargissent, tous ces procédés, il me semble les retrouver dans une parole et une gestuelle qui fait toujours plus et moins que décrire, ménageant, au pourtour du dire, la place ombreuse de l'imaginaire. A défaut d'un roman des origines, m'inventerais-je un film?

Ce rêve me revient, que j'avais fait peu avant : je me rendais avec ma mère dans une salle de cinéma, une vieille salle de quartier avec des fauteuils défoncés couverts d'un tissu bordeaux rêche et poilu. Pendant tout la séance, sur l'écran, je n'avais vu qu'une luminescence mouvante et incompréhensible. Quand les lumières s'étaient rallumées, j'avais trouvé sur le fauteuil voisin un vieux manteau élimé et démodé avec un col de velours terni, que je m'étais approprié. Et ma mère me reprochait vivement d'endosser cette défroque... Mais je sais bien qu'il faut aussi se garder des interprétations trop faciles, de même qu'il faut éviter les silences trop denses comme celui qui s'est installé entre Hanka et moi, et menace de nous emprisonner dans nos songeries respectives. Fin de séquence, fondu enchaîné, il faut s'ébrouer, relancer le propos, demander des précisions, ne serait-ce que pour faire diversion. Qui était avec elle? Sa sœur l'a accompagnée jusqu'à Varsovie, une sœur de sa

belle-sœur est venue avec elle jusqu'en Belgique, et son frère est venu l'attendre à Bruxelles. Rassurante chaîne des prises en charge familiales.

Dans cette génération, les départs pour l'Europe, les États-Unis, ou la Palestine, à de rares exceptions près, n'étaient jamais tout à fait des sauts dans l'inconnu. Il y avait eu des prédécesseurs, chacun avait en poche l'adresse d'un parent, d'un ami, d'un camarade venu plus tôt, et beaucoup étaient attendus à la gare ou au port. Surtout, ils avaient reçu des lettres, entendu des récits faits par ceux qui étaient revenus à Płock en visite, autant d'attrayantes informations, que souvent la rumeur enjolivait encore. Les visiteurs avaient l'aura des grands voyageurs. Même ceux qui étaient partis en catastrophe pour échapper à la répression politique, poussés par des familles que leurs activités militantes inquiétaient, voire choquaient, étaient accueillis avec chaleur et curiosité par tout le voisinage qui venait aux nouvelles. Les récits des pionniers avaient nourri les espoirs autant que l'imagination des nouveaux candidats au départ.

Espoirs politiques, professionnels, économiques bien sûr, mais aussi ouverture des possibles du côté de la liberté, du progrès, de la modernité. Associés au luxe, les signes de celle-ci étaient ce qui, dans la correspondance, frappait le plus les esprits. La mère de Tema lui avait écrit de Bruxelles, en 1933, qu'elle était entrée dans un magasin où les escaliers montaient tout seuls... De Londres, l'oncle de Fajga lui avait décrit une course automobile... Le frère de Hanka lui parlait du ski à Chamonix et de Nice, « Nicéa! », endroit de rêve, extravagant et magnifique... Moshe avait reçu une lettre de son copain Yenkl de New York qui lui parlait du cinéma et des stars... Djora, elle, rêvait de la mode de Paris, des boutiques élégantes, des soirées au théâtre sur les Grands Boulevards...

Les logements vétustes ou les ruelles sales de Belleville ou de Brooklyn, les problèmes de papiers et les tracasseries policières en France, la longue attente à Ellis Island, le travail au noir, les doubles journées, les combines, les fins de mois difficiles... étaient-ils omis dans ces lettres? Ou bien oubliés aussitôt par ceux qui les lisaient, avec tant de curiosité, voire d'avidité? Ou, plutôt, n'est-ce pas tout simplement que les nouvelles des émigrés se doivent d'être belles et bonnes, dessinant pour les autres un avenir enviable, mettant en scène un devenir attendu, obligé : la réussite?

Précédés de ces avant-goûts, ces départs, s'ils étaient empreints d'une certaine tristesse, n'étaient certainement pas aussi solennels et pathétiques que le suggère la recomposition du souvenir. D'autres récits, ceux des militants, ne cèdent d'ailleurs pas à l'évocation douloureuse des derniers gestes d'adieu revécus comme autant de signaux de détresse. Ils n'émigraient pas pour faire leur vie en échappant à l'oppression de l'antisémitisme et de la misère, mais pour vivre un idéal incarné à Moscou, en Palestine, fuir les prisons, poursuivre la lutte à Paris ou à Londres. Si, pour certains, les idéaux anciens se sont fracturés aux récifs de l'histoire, ils gardent tous du départ le souvenir intact de leur émoi et de leur espérance.

Les sionistes surtout. Ils avaient tant patienté pour obtenir ce fameux certificat les autorisant à entrer en Palestine, ils avaient tant rêvé à cette renaissance, ils s'y étaient tellement préparés, en s'initiant aux travaux agricoles, en pratiquant l'hébreu, en s'accoutumant à la vie collective, en discutant à longueur de soirée et à perdre haleine de la vie de pionnier! A la gare de Varsovie, dans le train pour Constantza (le port d'embarquement roumain, sur la mer Noire), se retrouvaient les pionniers en partance et les « sionistes capitalistes », ceux qui avaient investi en Palestine et obtenu plus aisément leur permis d'immigration. Il régnait une atmosphère d'excitation et de confusion, d'agitation et de liesse, une ambiance de départ de colonie de vacances, une frénésie joyeuse qui gagnait tout le monde. Les pionniers dansaient sur le quai et chantaient dans le train; ils s'en allaient en groupe exaltés et bruyants, avec la certitude d'avoir trouvé leur voie.

Tous n'avaient pas eu l'approbation sans réserve de leur famille mais qu'importe, ils allaient créer le Juif nouveau! Pour certains parents de milieu aisé, c'était folie que d'aller travailler de ses mains un sol aride, fût-ce celui de très lointains ancêtres... Hershl se souvient de l'indignation, des reproches et des cris de sa mère à l'idée qu'il aille travailler comme un paysan au lieu de devenir docteur à Paris! Manger avec émotion des dattes « venues de là-bas », soit, mais faire pousser des palmeraies, c'était autre chose, la Terre promise était aussi le désert des barbares!

Ceux qui allèrent rejoindre la patrie du socialisme furent souvent confrontés à un désaveu familial plus virulent

encore. Bien avant de partir en URSS, lorsqu'il avait adhéré au parti communiste polonais, Itzrak s'était fâché avec ses parents, des *hassidims* très observants qui n'acceptaient pas son engagement, son mépris des traditions et, pis encore, sa liaison avec une *shikse*, une femme légère, du moins à leurs yeux, une blonde polonaise d'origine catholique, camarade de combat, que n'effarouchait pas l'union libre. C'est seul cependant qu'il a pris la route de l'Est en 1930, rompant ce dernier lien comme les précédents, avec la certitude sans faille de foncer vers le seul futur enviable, lesté de peu de bagages – il méprisait les biens –, sans attaches ni vraiment de regrets, content et impatient. Là-bas, il se savait attendu. L'URSS avait besoin de ses compétences d'ingénieur électricien, comme de celles de Marek, sorti de la première promotion de l'École des ponts et chaussées de Varsovie. Marié et père d'un jeune garçon, Marek est parti seul en 1931, pour préparer l'installation de sa famille. Enthousiaste et confiant, il allait à la fois servir le socialisme et offrir aux siens une vie digne, sans discrimination pour son fils à l'école comme pour sa femme qui rêvait de devenir médecin.

Recherché par la police, menacé de prison, il était grand temps de partir pour Shlomo qui, lui, a pris le chemin de l'Ouest. Ce 1er mai 1931, tout était prêt, il avait son visa d'étudiant pour la France et était attendu, le surlendemain, à Paris, par un camarade du PCP émigré deux ans plus tôt. La prudence, les consignes de sécurité, les règles de la clandestinité étaient choses familières pour ce militant de dix-huit ans entré dès quatorze ans dans les Jeunesses communistes, mais elles n'avaient jamais pu brider sa fougue, son goût du défi et de la bravade. Aussi, ce dernier jour à Varsovie, il ne put résister à l'envie de participer à la manifestation. Il y avait là des communistes, des socialistes, des bundistes et, comme à chaque fois aussi, des provocateurs. Des coups de feu ont éclaté, la police montée a violemment chargé. Les coups, les hurlements, les manifestants piétinés, les blessés laissés sur le pavé, la brutalité des arrestations sont les dernières images qu'il a emportées des rues de la capitale. Échappant de peu à l'arrestation, Shlomo le fonceur a failli rater son train du soir...

Ils sont donc partis pour Paris, Haïfa, New York ou Moscou, n'ayant pour la plupart guère plus de vingt ou vingt-

cinq ans. Ceux qui ont pris le train n'avaient jamais fait un aussi long voyage. Ceux qui ont pris la mer la voyaient pour la première fois, à Constantza ou à Hambourg. Joseph Roth écrit que les Juifs de l'Est avaient peur de la mer et se méfiaient des bateaux parce que, sur la mer, on s'égare et que, d'un bateau, on ne peut s'enfuir. Devant les pas d'ancêtres plus chanceux, les eaux, jadis, ne s'étaient-elles pas miraculeusement ouvertes[1]?... Mais que sait-il de leur peur, ce Juif viennois assimilé, peignant avec une bienveillance attendrie la figure archétypale de ses cousins attardés? Était-ce l'inquiétude qui dominait, la curiosité, l'ivresse ou une somme de menues préoccupations, banalisant l'expérience dans le quotidien d'un voyage inconfortable?

Nul ne s'en souvient avec précision. Ils ont accosté à des rivages qui ont dû les surprendre, mais, de ces premières impressions, il ne reste presque rien. Joseph est l'un des rares à évoquer son ébahissement à la vue, autour du navire, dans le port de Jaffa, d'une flottille d'embarcations conduites par des hommes vêtus de pantalons bouffants et colorés, qui criaient dans une langue inconnue. Sa première image de l'Orient... Joseph, il est vrai, a entrepris d'écrire et, pour ce faire, travaillé ses souvenirs. Le plus souvent, la familiarité du présent efface les surprises d'autrefois. Devenus citoyens de ces pays où ils sont installés depuis près d'un demi-siècle, les Plotzkers ont du mal à se remémorer l'émigrant étonné qu'ils ont été.

J'attendais des récits spectaculaires, des descriptions frappantes, l'évocation d'un choc, d'une confrontation, d'une stupeur, d'un émerveillement peut-être. Car j'étais, je suis encore, fascinée par ce moment précis du bout du voyage. J'imagine qu'un instant au moins, rien qu'un bref instant, à la portière du train déjà en gare ou sur le pont du bateau, chacun s'est arrêté, comme interdit. Je suppose qu'il y a eu un temps de pose, une impression forte et la conscience de quelque chose d'inaugural. Je chéris cette mythologie bouleversante de l'exil, cristallisée sur un intervalle décisif autant qu'improbable. Images vues, lues, convenues... On invente le passé des autres en y projetant de précieux archétypes : le bateau entre lentement dans la rade de New York, les passagers massés, dressés sur le pont, les cheveux au vent, le

1. Joseph Roth, *Juifs en errance*, Paris, éd. du Seuil, 1986, p. 83.

visage grave, fixent la Statue de la Liberté qui se dresse devant eux, majestueuse et écrasante. Cette arrivée dans le Nouveau Monde est un long travelling silencieux autour d'une promesse; l'émigrant, le corps tendu, le regard dilaté, muet, semble déjà happé par le futur. Je crois que c'était dans *America*, le film d'Elia Kazan, avant que l'action brutalement ne reprenne, quand un des personnages se jette à la mer. Je me trompe peut-être aussi sur ce souvenir-là, mais peu importe, il est des fictions remarquables auxquelles on s'attache. Telle celle de Franz Kafka, dans *l'Amérique*, quand Karl Rossmann, son jeune héros, impressionné par la Statue au point qu'il en oublie de débarquer, la voit brandir non pas un flambeau, mais une épée!

Il est également des lieux auxquels s'accrochent les symboles du passé. Ellis Island en est un. Il suffit d'en prononcer le nom pour convoquer un sentiment de drame et une vision de salle d'attente lugubre, d'implacable et bureaucratique halle de triage. Sur cet îlot, à l'embouchure de l'Hudson, au large de Manhattan, quelque 16 millions d'immigrants de diverses nationalités et confessions ont dû s'arrêter avant de pouvoir enfin s'établir en Amérique. On l'appelait l'« île des larmes ». « Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil, c'est-à-dire le lieu même de l'absence de lieu, le nulle part », déclarait Georges Perec, dans le très beau film qu'il a réalisé avec Robert Bober *(Récits d'Ellis Island)* [1]. Jérôme Charyn, quant à lui, décrit « le désespoir d'un endroit où vous ne pouviez plus savoir qui vous étiez » [2].

Cet entre-deux-terres où s'égarait l'identité est vide depuis longtemps. Transformé en espace de détention pour les immigrants illégaux à partir de 1924, et, ensuite, en prison pour ceux qui étaient accusés d'activités antiaméricaines, le centre fut définitivement fermé en 1954 et, depuis, laissé à l'abandon, sous la garde de quelques Rangers qui le faisaient visiter. Comme si pour New York, folle et mouvante mégapole, il y avait là un fondement à la fois irréparable et ineffaçable. La rumeur avait couru que l'on allait le transformer en casino, mais l'idée d'aller jouer des dollars là où d'autres

1. Le texte du film a été publié: Georges Perec et Robert Bober, *Récits d'Ellis Island, Histoires d'errances et d'espoir*, Institut national de l'audiovisuel, Paris, éd. du Sorbier, 1980.

2. Jérôme Charyn, *Metropolis – New York as Myth, Marketplace and Magical Land*, New York, Avon Books, p. 117.

avaient joué leur vie paraissait irrecevable. Régulièrement, des poignées de touristes pèlerins, prenant le ferry à Battery Park, accostaient au vieux quai pour suivre la visite guidée des bâtiments dévastés. Quand je suis passée à New York, en 1987, Ellis Island était fermée et l'on parlait de réfection. Assez de temps avait passé sans doute, pour que l'on puisse faire de ce bout de terre de transit, classé monument historique, un très officiel et très présentable « lieu de mémoire ».

Je n'avais pas pris la mesure du temps et de l'histoire écoulés, quand, rencontrant des Plotzkers d'Amérique, je m'attendais à ce qu'ils me parlent d'Ellis Island. En fait, ils étaient arrivés bien après, lorsque l'on ne s'y arrêtait plus. Et ce que les uns et les autres m'ont raconté de leur arrivée, fort peu au demeurant, fut toujours différent de ce que j'imaginais : l'énervement, la lassitude, la bousculade, les paquets à réunir, les papiers dont on vérifie la présence dans la poche, l'impossibilité de voir quoi que ce soit parce que l'on est du mauvais côté du bateau ou que ceux du premier rang, serrés au bastingage, vous bouchent l'horizon.

A la gare du Nord, en descendant du train qui, en trente-huit heures, leur avait fait traverser l'Europe *via* Berlin, les émigrés se retrouvaient fatigués, un peu désemparés, cherchant, dans le brouhaha et la cohue de la foule, un visage familier. Les plus chanceux étaient pilotés par des proches, parents ou amis, venus les accueillir. Les autres entassaient leurs bagages dans un taxi et montraient au chauffeur une précieuse adresse notée sur un bout de papier en espérant qu'il ne profiterait pas de leur ignorance pour allonger la course. La plupart rejoignaient ces quartiers d'émigrés du centre ou de l'est de Paris, qui apparaissaient, à leurs yeux étonnés, tristes et sales, surtout sales. Souvenirs de déception.

Djora est arrivée en 1933. Modiste en vue à Varsovie, elle n'était pas une émigrée comme les autres, mais venait parfaire sa formation et accroître son renom en faisant un stage chez Rose Descamp à Paris. Elle avait de l'argent, 3 500 francs, une somme à l'époque, de l'ambition et des rêves plein la tête. Elle ne supportait plus les signes d'une misère qu'elle n'avait que trop connue, quand tout ce qui était désirable et beau lui était inaccessible. Partie de rien, elle voulait tout connaître, tout goûter. Sa curiosité, son appétit étaient immenses. Elle chérissait l'élégance, le raffinement, le luxe, et pensait les trouver là à profusion.

C'était une grande et belle jeune femme, habillée avec recherche, que les hommes regardaient avec plaisir et les femmes avec curiosité, sinon envie. Quand, de Varsovie, elle revenait à Płock, vêtue à la dernière mode, l'intérêt et les commentaires allaient bon train. Elle, la petite orpheline mal fagotée d'autrefois, donnait le ton! De quoi jubiler un peu. Pour se rendre à Paris, rien n'avait été trop beau. Elle portait une robe bleu marine à jabot écru sous un manteau bord à bord assorti et un grand chapeau de paille, « une merveille de chapeau! ». Elle était fière de son allure et l'est encore à s'en ressouvenir. Dans ses bagages, elle amenait de la lingerie fine, des chemises de nuit de soie brodées à la main par la mère de Hanka et des vêtements choisis, copiés par une couturière sur des modèles de la capitale française.

Dès la descente du train, ce fut la déception : « Quand j'ai vu ça, j'étais effrayée! Rien n'était comme je l'imaginais, les gens étaient mal vêtus, tout semblait sale et négligé... » Accueillie chez une amie, également modiste, Djora, qui, à Varsovie, fréquentait les beaux quartiers, avait peine à dissimuler son étonnement à la vue de l'exiguïté et de la pauvreté du logement. Rien, décidément, n'était comme elle l'avait imaginé.

La majorité des Juifs émigrés, dans les années trente, ne logeait certes pas dans les beaux quartiers. Ils habitaient le IVe arrondissement, autour du métro Saint-Paul, dans cet entrelacs de rues étroites que l'on appelait le *Pletzl*, dans de vieux immeubles décrépis et insalubres; les ruelles de Belleville où les logements étaient tout aussi misérables et vétustes; ou encore une partie du XIe arrondissement, entre la place de la Bastille et celle de la République. D'autres vivaient aux portes de la ville, dans les communes périphériques, à Clignancourt, Montreuil ou Saint-Ouen. Tous ces quartiers d'émigrés n'avaient rien d'attrayant. On n'y trouvait guère le confort, ces marques du progrès et ces fastes de la Ville Lumière, attendus même par ceux qui, contrairement à Djora, n'avaient toujours connu que la pauvreté.

Ils apportaient, comme Ruchla, de maigres biens : un précieux billet de 10 francs, sur lequel elle craignait que le porteur parisien ne lui rende pas la monnaie, ses meilleurs vêtements, trois manteaux usés, plus vieillots et démodés les uns que les autres, mais retournés pour l'occasion par un ami

tailleur, et puis d'incroyables ballots de victuailles, des saucissons, des pâtes grillées, du thé, des gâteaux, des « choses de la maison ». Las, éberlués, empêtrés dans leurs paquets, ces nouveaux arrivants faisaient souvent peine à voir, à mille lieues de l'élégance conquérante de l'ambitieuse modiste. Mais pour eux de même, les premières impressions furent presque toujours décevantes. Vétusté, étroitesse, ombre et saleté, rues ternes, cours tristes, eau croupie et tas d'ordures, ils n'en croyaient pas leurs yeux et songeaient à Płock où tout était plus net, plus joli, mieux tenu, même chez les plus pauvres. Leurs propos font écho à ceux de Marcus Ravage et David Blaustein, sur la déception et la démoralisation des émigrés arrivant aux États-Unis [1].

Espéraient-ils trouver tout de suite l'aisance au bout du chemin? Ils l'ont rêvé sans doute. Je crois aussi qu'outre leur ignorance des conditions de vie qui les attendaient, et la dureté effective de celles-ci, ils ont très mal vécu ce qui fut d'abord une sorte de déclassement. Dans la fine graduation socio-économique de la communauté juive d'une petite ville comme Płock, où l'on se connaissait, s'entre-regardait et s'entre-évaluait, les familles des uns et des autres, bien que très modestes, n'étaient cependant pas tout en bas de l'échelle, parmi les plus démunies, et elles étaient très attachées à une certaine dignité de leur mode de vie. Au bout du chemin, cette dignité était menacée et l'on se prenait à regretter Płock, la parant à son tour, peut-être, d'attraits imaginaires.

Les derniers émigrés étaient aussi les plus mal lotis. Ils ne parlaient pas la langue du pays, en ignoraient les usages, avaient du mal à se repérer, tout était si différent. Il leur était presque impossible de se débrouiller seuls pour trouver un logement ou un travail. Ils bénéficiaient des réseaux de solidarité familiaux et amicaux. Mais ils passaient également par les circuits d'exploitation, ceux des patrons de l'habillement notamment, juifs pour la plupart, venus quelques décennies plus tôt. Et, en France, ils pâtissaient souvent des offres aussi coûteuses que douteuses de prétendus pourvoyeurs de papiers.

1. Marcus Ravage, *An American in the Making*, New York, 1917. David Blaustein, « The people of the East Side before emigration and after emigration », *USS Reports*, 1904. Cité par Irving Howe, *World of our Fathers*, New York, Touchstone Book, Simon & Schuster Inc., 1976, pp. 76-77.

Avec la crise économique du début des années trente, le chômage grandissait, les emplois fixes et déclarés devenaient rares et les immigrés en situation irrégulière trouvaient difficilement un contrat d'embauche leur permettant d'obtenir un titre officiel de séjour et de travail. A partir de 1935, cela devint plus difficile encore après l'adoption, fin 1934, de lois destinées à freiner l'immigration clandestine et à restreindre l'emploi des étrangers. Les descentes de police étaient fréquentes, les clandestins vivaient dans la crainte de l'expulsion. Dans ces conditions, le nouvel arrivant n'avait d'autre choix que le travail au noir, à façon, dans l'un des « métiers juifs » du textile et de l'habillement.

Ce travail à domicile, dans des logements exigus où la surjeteuse, la tricoteuse, la machine à coudre occupaient, avec le lit, presque tout l'espace, n'était indépendant qu'en apparence. Les façonniers, mal payés à la pièce, contraints à un rendement très élevé, entièrement dépendants des donneurs d'ouvrage et ne bénéficiant évidemment d'aucune réglementation sociale, étaient durement exploités et subissaient directement les variations saisonnières du marché du vêtement. Pour les patrons, ils constituaient une réserve de main-d'œuvre copieuse et particulièrement avantageuse : les façonniers achetaient généralement eux-mêmes leurs machines, parfois avec un prêt de leur employeur, ce qui évitait le coût des ateliers; on ne les rétribuait que lorsqu'il y avait des commandes; leur isolement et la précarité de leur situation ne les incitaient guère à la revendication; ils acceptaient les plus bas salaires. En saison, les horaires de travail étaient considérables et, au fur et à mesure des arrivées des frères, sœurs ou cousins, des familles entières, entassées dans des taudis, s'attelaient à l'ouvrage.

Quand Stefa est arrivée à Paris, avec un visa de trois mois, officiellement en tant qu'étudiante et espérant bien le devenir, elle s'est retrouvée devant une tricoteuse, dans un petit deux-pièces de Belleville où logeaient déjà son frère, sa sœur et sa belle-sœur. N'ayant pu faire renouveler son visa, elle y est restée clandestinement, sortant le moins possible par crainte des contrôles d'identité, très fréquents dans le quartier. L'eau était sur le palier, le logement était minuscule et dépourvu de confort, il donnait sur une cour étroite et, dès trois heures de l'après-midi, il fallait allumer la lumière. Stefa restait assise à longueur de journée et de soirée devant

sa machine, dont le ronronnement incessant lui donnait des maux de tête. Elle passait d'un pas, ou presque, de la tricoteuse au divan à côté duquel était installé l'unique réchaud. Elle, qui rêvait de la Sorbonne, avait appris le tricot. Elle, qui se voyait déambulant sur le boulevard Saint-Michel, osait à peine s'aventurer dans les ruelles crasseuses de ce quartier de Belleville si mal nommé. « Quand j'y repense, dit-elle aujourd'hui, c'était la période la plus triste de ma vie! Je n'arrivais pas à m'habituer, ce n'était pas du tout ce que j'avais imaginé et je pensais toujours, bien que les conditions y étaient très mauvaises, à retourner en Pologne. Je me disais : j'ai quitté mes parents et ma ville natale pour ça, ce n'est pas possible! »

Plusieurs firent l'amère expérience de la conversion du rêve en résignation. Telle Ruchla, qui voulait être dentiste – en Pologne c'était impossible – ou encore partir pour la Palestine – le certificat d'émigration attendu n'est jamais arrivé, racheté, pense-t-elle, à Varsovie, par des gens plus fortunés... En 1933, elle a rejoint son frère Marcus à Paris. Mais l'école dentaire était chère et le frère avait une fiancée en Pologne, qu'il aurait bien aimé faire venir... Elle troqua donc, elle aussi, les études pour la machine à coudre, sans se résigner pourtant à ce que son avenir se borne là. Elle s'est jointe à un groupe de jeunes sionistes qui avaient loué un petit pavillon, dans le XIe arrondissement, pour y fonder un kibboutz. En partageant tâches et gains, ils se préparaient à une autre vie, loin de cette Europe assombrie de menaces. Un jour, quelqu'un a téléphoné du Merkaz Hehaloutz, le centre qui recevait les certificats d'immigration pour la Palestine : une jeune femme venait de se désister, Ruchla devait se rendre sur-le-champ à Marseille, pour prendre le bateau. Mais comment ne pas attendre le retour de son frère qui venait de partir en Pologne chercher sa fiancée? Une fois encore, elle vit s'échapper la chance.

Déboires, contretemps et projets en déroute. A Paris, la plupart des émigrés ne se retrouvèrent pas « heureux comme Dieu en France », ainsi que l'annonçait le dicton yiddish. De même, de l'autre côté de l'Atlantique, les rues tristes, les immeubles insalubres et surpeuplés, les bandes de jeunes voyous du Lower East Side, le grand quartier juif de Manhattan, comme ceux des quartiers de Brownsville et Williamsburg, à Brooklyn, ont déçu et consterné plus d'un

nouveau venu, rêvant de l'Eldorado américain, et débarquant, au début de ce siècle, dans l'un des ghettos de cette immense, déroutante et éprouvante métropole. En découvrant la Palestine, et en dépit de l'exaltation du renouveau, le choc fut rude aussi, aux dires de certains. Les enthousiastes réunions de pionniers en Pologne et les stages de fermier amateur n'étaient qu'une piètre préparation pour affronter cette terre étrange, semi-désertique, grillée par le soleil.

De même qu'il y a une nostalgie du monde de Shtetl, il y en a une de l'univers de l'émigration. Toutefois, ce ne sont pas les émigrés qui ont produit et chéri cette dernière, mais leurs enfants ou leurs petits-enfants, aux États-Unis surtout. Un film comme *Hester Street*[1] ou le formidable succès du best-seller *World of our fathers*[2] en sont des témoignages parmi d'autres. Les récits des émigrés que j'ai recueillis ne cèdent pas à cet engouement du passé. Si les générations suivantes doivent rendre un culte, c'est à leur lutte et leur labeur éperdus de ce temps-là. De ce point de vue, quels qu'aient été leur destination et le sens de leur effort, les récits des Plotzkers se ressemblent, chroniques d'une progression dans les espaces du possible.

Joseph a débarqué en Palestine le 30 août 1934, dans la touffeur de l'été. Il voulait visiter le pays, mais n'avait pas un sou en poche. Pendant un mois, logé dans une petite chambre, à Tel-Aviv, il a amassé un maigre pécule pour son périple, en faisant les paquets chez un riche commerçant de farine en gros, puis a rejoint un kibboutz, à Nahalat Yehuda, près de Rishon-le-Zion. Soixante-dix personnes vivaient là, dans des conditions très austères : les maigres bénéfices étaient en partie réinvestis, en partie envoyés en Europe de l'Est. On ne mangeait de la viande qu'une fois par semaine, travaillait sept jours sur sept et, lors de l'unique journée de congé mensuel, chacun n'avait que l'argent du billet d'autobus pour se rendre en ville.

S'adapter à cette vie rude et collective, dans une nature rébarbative, n'était guère facile. Certes, il y avait d'intenses moments d'enthousiasme. On fêtait chaque nouvelle réalisa-

1. Réalisé en 1973 par Joan Micklin Silver, d'après le roman *Yekl* d'Abraham Cahane.

2. Irwing Howe, *World of our fathers*, New York, Touchstone Book Simon & Schuster Inc., 1976.

tion, si modeste soit-elle, comme le premier jour de la création. Et lorsqu'une fille naquit dans le kibboutz de Joseph, elle fut prénommée Ora (de *or*, lumière) et la fête battit son plein, jusqu'au petit matin. Pourtant, le bonheur effervescent des commencements résistait mal à l'attrait de la ville et des professions plus familières, dans le commerce ou la petite industrie. Après tout, cette terre avait aussi besoin d'ouvriers, d'entrepreneurs, d'artisans. Joseph a quitté le kibboutz au bout d'un an, avec un groupe d'amis, pour s'embaucher dans une usine de prothèses dentaires, où travaillait également Moshe, qui avait trouvé là l'opportunité d'une reconversion de son savoir-faire de joaillier.

La maison de Moshe était le point de ralliement des Plotzkers à Tel-Aviv. La plupart avaient encore de la famille en Pologne, qu'ils espéraient faire venir. Ils voulaient à la fois assurer une vie familiale décente et participer à la défense et à l'édification du pays, en combinant le sens de la réussite individuelle et la conscience de la responsabilité collective. Ainsi, Joseph, qui travaillait dur, confiait en placement 20 p. cent de ses gains à son beau-père banquier et, trois fois par semaine, montait la garde de nuit, dans un groupe de la Haganah, la milice de défense des colonies juives.

Drôle de vie que celle de ces années-là en Palestine. Chacun s'acharnait, dans une tension croissante, à capturer un avenir de plus en plus fragile. A l'intérieur, la crise judéo-arabe s'approfondissait depuis les événements sanglants du printemps 1936[1]. Le rapport de la commission Peel préconisant, en 1937, un partage du territoire en deux États laissait les deux communautés face à face, insatisfaites, et divisait le camp sioniste. Le *Livre Blanc* publié par les Britanniques l'année suivante, annonçant la réduction progressive, jusqu'à l'arrêt total, de l'émigration, ruinait les espoirs juifs. A l'extérieur, l'indifférence des nations au drame qui se jouait en Allemagne renforçait encore le sentiment d'isolement et de désarroi. Chez Moshe, on se réunissait pour éva-

1. Dans la nuit du 15 avril 1936, deux Juifs sont tués sur la route Naplouse-Toulkarem; le 19, une émeute provoque 16 morts à Jaffa, le Haut Comité arabe appelle à une grève générale, le mufti réclame des Anglais l'arrêt des acquisitions de terres et de l'émigration juives, la création d'un gouvernement national et d'une assemblée élue par les Arabes. Dans le contexte des mouvements nationalistes régionaux et de l'indépendance revendiquée par l'Égypte, l'Irak et la Syrie, la situation en Palestine est de plus en plus tendue.

luer la situation, avec une inquiétude croissante, et le vieux sentiment d'une fatalité du malheur juif pointait souvent derrière la volonté affirmée d'inventer un nouveau destin, dans ce monde indifférent ou hostile. En 1939, Joseph apprit presque simultanément que les Allemands avaient envahi Varsovie, où se trouvait toute sa famille, et que la banque où il avait placé ses économies venait de faire faillite. Il s'est dit : « A quoi bon se battre et espérer! »

Cela valait-il la peine de partir pour piéger un avenir incertain? A Paris comme à New York, confrontés à une vie âpre et dure, d'autres se sont posé la question... Chiffonniers, brocanteurs, marchands forains, ils battaient le pavé de la ville et des faubourgs pour d'aléatoires et pauvres gains. Ainsi Marcus, tôt le matin, et malgré son pied bot, traînait les lourdes bâches pour monter son étal de bonneterie sur les marchés, de Montreuil ou d'ailleurs, avant d'aller tenir la comptabilité d'un confectionneur parisien. « C'est pour faire ça que tu as fait des études d'ingénieur en Pologne! » s'indignait sa sœur, nouvellement arrivée et amèrement déçue.

Les diplômes de là-bas ne valaient rien ici et, sauf pour les plus chanceux, il n'y avait guère de temps pour les apprentissages. Le premier essai devait être le bon : « Je vous montre une fois et je risque un mètre », disait le patron. Il fallait prouver sans tarder sa dextérité à faire marcher la surjeteuse, la tricoteuse ou la surpiqueuse sans casser les fils, abîmer les axes ou gâcher les pièces. Il y avait aussi ceux qui ne montraient pas. Ruchla se souvient de ce voisin qui avait, non loin de chez elle, un petit atelier de confection. Il l'employait pour les finitions à la main, mais n'avait pas voulu lui apprendre à travailler sur la surjeteuse, « une machine trop compliquée, disait-il, les trois aiguilles et les crochets se cassent facilement ». En vérité, il ne voulait pas lui en apprendre trop, de peur qu'elle ne devienne, comme une de ses anciennes employées, sa concurrente...

Histoires de machines, de cadences, de méfiance, de rivalité, elles jalonnent les récits, accompagnées d'une kyrielle de détails techniques aussi étonnamment précis que les gains d'alors, en 1934 ou 1935 : 1 franc le mètre de doublure ouatinée (on pouvait faire de 4 à 5 mètres à l'heure, selon son habileté), 25 francs par semaine comme « finisseuse » et un peu plus comme « garnisseuse de chapeaux ». La mémoire a gardé le compte de la productivité et des payes,

et restitue un univers fragmenté, où la débrouillardise, la compétition, l'individualisme et l'acharnement au travail jouaient à plein, au détriment des solidarités. « J'ai vite compris qu'il n'y a que des *dollars citizens* dans ce pays », avait déclaré l'oncle d'Helen, venu à Brooklyn dans les années vingt.

Chacun pour soi et pour les siens, les frères, les sœurs, les parents qui débarquaient de Pologne ou ceux qui y étaient restés et attendaient l'argent du billet. Mais lorsque les uns et les autres se retrouvaient dans ces modernes Babylones, les solidarités, là aussi, se brisaient parfois sur les réalités nouvelles. Ils étaient partis d'une petite ville où tout le monde juif se connaissait, pour se perdre dans la foule anonyme d'une capitale. Ils avaient quitté une famille étendue, à la fois communautaire et conflictuelle sans doute, mais également rassurante, pour se retrouver seuls ou à la tête d'une famille nouvelle, réduite, nucléaire, fondée et projetée dans une langue et une culture étrangères. Ils venaient d'un pays à l'histoire chaotique où, assujettis, ils avaient préservé leur identité, et arrivaient dans une nation de citoyens. Ils avaient connu un antisémitisme multiforme et brutal vécu toutefois comme une adversité collective, et devaient maintenant assumer individuellement difficultés, déboires et échecs. Ce n'étaient pas à quelques habitudes nouvelles mais à toute une vision du monde qu'ils devaient s'adapter. Aussi les récits témoignent-ils de leurs diverses stratégies.

Malka et son mari, qui s'étaient connus à Płock, au Poalei Zion, sont finalement venus en France, où ils ont, assez rapidement, « réussi ». Ephraïm, qui en France est devenu Philippe, est d'abord arrivé seul, en 1929, avec un visa de six mois, pour aller à l'école de coupe de la rue d'Aboukir. Puis il a obtenu un contrat de travail, dans un atelier de confection appartenant à un Grec, à Elbeuf. C'est là que Malka l'a rejoint, avec David, un des frères de Philippe. Le couple avait bien rarement l'occasion d'un tête-à-tête, ils logeaient tous les trois dans une chambre d'hôtel, et toute la journée la jeune mariée travaillait dans l'atelier que dirigeait son mari. « Madame Philippe » – c'est ainsi que les autres femmes l'appelaient – se morfondait. Elle détestait Elbeuf, remâchait sa déception, pleurait souvent, et « faisait la vie » pour retourner à Paris. Philippe a cédé; en septembre ou octobre 1931, il ont regagné la capitale, sans certitude de trouver du

travail, en ces temps de crise. Entassés une fois de plus dans une minable chambre d'hôtel de Montreuil, ils vécurent à trois sur le seul salaire de Philippe, embauché comme tailleur, jusqu'à ce que les deux autres trouvent enfin de l'ouvrage.

L'année suivante, pourtant, ils avaient économisé un pécule suffisant pour payer la reprise d'un petit appartement dans le X^e^ arrondissement. Ils étaient enfin chez eux et pouvaient travailler à leur compte, avec acharnement, bien décidés à s'en sortir en mettant, progressivement, de l'argent de côté. Assez pour pouvoir, à la fin des années trente, et comme c'était leur ambition, payer le pas-de-porte d'une boutique de tailleur « bien située ». A la veille de la guerre, tout commençait à marcher, ils avaient pris, pour les aider, un coupeur et une finisseuse. Malka travaillait un peu moins, elle pouvait s'occuper de leurs deux enfants, bref, ils soufflaient un peu. En dix ans, Philippe, tout en aidant sa famille, avait réussi le parcours dont beaucoup d'émigrés rêvaient. Pas tous cependant.

Lorsque Esther, la sœur de Philippe, est arrivée en 1933, elle s'est naturellement installée chez son frère. Et, comme David qui vivait et travaillait aussi là, elle s'est mise à la couture. Ils étaient les uns sur les autres et cela exacerbait leurs dissensions. « Avec la famille, dit Esther, citant un proverbe yiddish, il vaut mieux se contenter d'aller à la *shul* [la synagogue]! » Son émigration forcée – ses parents l'avaient envoyée en France pour l'éloigner du *goy* qu'elle aimait – n'avait nullement entamé ses capacités d'indignation et de révolte. Elle restait, avec toute l'énergie de ses vingt ans, attachée à des convictions communistes qui n'avaient rien d'abstrait et dont un des principes élémentaires était que tout travail mérite salaire.

Elle et David avaient l'impression que leur frère aîné les exploitait en ne leur donnant que de l'argent de poche. Philippe, lui, avait le sentiment que l'avenir de tous reposait sur ses épaules et qu'il agissait au mieux de leurs intérêts. Il se méfiait de la politique et tout particulièrement des positions trop radicales de sa sœur. Bref, ils n'avaient pas du tout la même façon de voir les choses. L'un était venu bien décidé à réussir, très conscient de ses responsabilités d'aîné et résolu aussi à tracer la voie d'une ascension économique permettant d'entraîner dans son sillage sa nombreuse famille, dont

une partie était encore en Pologne. Il avait si souvent entendu sa mère, l'énergique Ajdla, reprocher à son fantaisiste et musicien de mari son manque de sens des responsabilités... Lui, le premier fils, avait à cœur d'être une sorte de deuxième père sérieux et rigoureux. Esther, de son côté, avait de sa mère la fougue et l'intransigeance. On avait contrecarré ses amours en Pologne mais, maintenant qu'elle était à Paris, elle n'acceptait plus que quelqu'un prétende lui dicter sa conduite et borner sa liberté, en étalonnant l'avenir à l'aune d'une misérable aisance petite-bourgeoise.

En 1934, Esther et David ont décidé de voler de leurs propres ailes. Ils ont pris un logement, une pièce-cuisine dans le Xe arrondissement, et s'y sont installés comme ouvriers à domicile. Trouver un appartement n'était guère difficile à ce moment-là, il n'y avait pas de reprise et les loyers étaient bas. Les machines se trouvaient d'occasion et le travail « par relations ». Ils se sont mis à faire de la « petite mesure », montant des pièces de vêtement qui avaient été coupées aux mensurations des clients dans de « grandes maisons ». Esther n'était pas dupe, ces « grandes maisons » exploitaient les façonniers comme eux. Cependant, c'était une période heureuse, certes sans opulence, mais avec un bon goût d'indépendance.

Les jours de congé, ceux qu'ils s'octroyaient, quand il faisait beau, ils allaient à Noisy-le-Grand, au bord de la Marne. Il y avait là un lieu de villégiature aménagé, avec des tentes et des buvettes, où les émigrés se retrouvaient pour se détendre, faire du sport, écouter des conférences culturelles ou politiques. Ce camp de Noisy était animé par deux associations sportives juives, le YASC (Club sportif ouvrier juif) et le AIK (Club de la jeunesse ouvrière), liées à la sous-section juive du parti communiste, mais largement ouvertes. Ainsi David, qui avait plutôt une sensibilité de gauche mais n'était ni militant ni même vraiment politisé, venait y jouer au football, nager, rencontrer des amis, comme il le faisait auparavant au Maccabi, en Pologne.

« Quand j'ai connu les organisations de gauche à Paris, dit Chana, la vie est enfin devenue plus intéressante. » Il y avait alors une large palette d'associations à vocation sportive, culturelle ou politique, créées pour les immigrés, dans la mouvance des divers courants idéologiques et politiques[1].

1. Voir à ce sujet et plus généralement sur la situation et l'histoire des émigrés juifs en France dans l'entre-deux guerres : Michel Roblin, *les Juifs*

Le parti communiste notamment, à partir des années trente, a soutenu et favorisé l'essor d'une pléiade de structures larges pour tenter de répondre à tous les souhaits et besoins de cette population, afin de la soustraire à l'influence de la bourgeoisie juive. Ainsi, celui qui débarquait à Paris, sans connaître les usages ni la langue du pays, cet étranger un peu perdu, que les Juifs français considéraient avec condescendance, pouvait trouver, dans la constellation des mouvements progressistes, des amis, une famille, des enseignements, des distractions, des activités, des échanges, des services sociaux, bref une micro-société, un milieu, un espace social.

Parmi ces nouveaux arrivants, certains étaient des émigrés politiques qui considéraient leur séjour à Paris comme une étape provisoire dans le combat révolutionnaire à l'Est. Shlomo, internationaliste convaincu qui militait au parti communiste et dans le Roïte Hilf (le Secours Rouge International, organisation de soutien aux prisonniers politiques dans le monde) tout en suivant les cours d'une école d'électricité, était l'un de ceux qui s'occupaient de leur accueil. Il parlait à peine le français, comme beaucoup de ceux qui passaient par la petite maison de l'avenue Mathurin-Moreau (sur l'emplacement de laquelle se trouve aujourd'hui le siège du PCF). Mais ce qu'il avait plus de mal à comprendre encore que la langue, c'était la façon dont on militait dans ce pays. Les camarades français se promenaient avec les listes nominatives des étrangers attendus! En Pologne il avait appris les règles de la clandestinité: des pseudonymes, jamais d'adresses, des codes, des cloisonnements. Ces habitudes ne lui semblaient pas inutiles alors que pesaient des menaces d'expulsion. Au début de l'été, peu après son arrivée, il avait assisté à sa première manifestation, dans les rues de la municipalité communiste de Bezons. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant que la police encadrait et... protégeait le cortège!

Comme les autres, Shlomo ne chômait pas. Il avait finalement trouvé un emploi d'ouvrier électricien, augmentait ses revenus l'été en travaillant chez un fourreur, et continuait

de Paris. Démographie. Économie. Culture, Paris, éd. A. & J. Picard et Cie, 1952. Charlotte Roland, *Du ghetto à l'Occident : deux générations yidiches en France*, Paris, éd. de Minuit, 1962. David Weinberg, *les Juifs à Paris de 1933 à 1939*, Paris, Calmann-Lévy, 1974. Paula Hyman, *De Dreyfus à Vichy. L'évolution de la communauté juive en France, 1906-1939*, Paris, Fayard, 1985.

de faire l'agent de liaison entre émigrés et Français. Il fallait trouver des hôtels qui ne réclament pas de fiches, des emplois au noir, des denrées et des subsides pour les soupes populaires ouvertes par le Secours Rouge à Belleville. Entre le travail, le sport (pas question de se laisser aller!), les réunions de la cellule de quartier du PCF, les tâches du Secours Rouge et les cours du soir aux Arts et Métiers, les jours débordaient sur les nuits, passées dans des chambres d'hôtel tristes et sommaires, qui se ressemblaient toutes.

Esther, enthousiaste, consacrait tout son temps libre aux diverses activités proposées par les organisations de gauche. Elle militait elle aussi dans un Patronat, une association dépendant du Secours Rouge. Elle allait souvent en fin de semaine au local de la Kultur Liga où il y avait des cours de français, des conférences, des débats, une bibliothèque et beaucoup d'animation. Elle assistait à des représentations du PYAT, le théâtre ouvrier juif qui montait des pièces écrites par des Juifs progressistes comme David Bergelson. Finalement, cette vie parisienne n'était pas tellement différente de celle qu'avait connue la génération d'Esther à Płock, avec sa sociabilité intense où les rapports personnels étaient tissés d'échanges idéologiques, où l'affectif et le politique étaient étroitement liés, où le « local » était comme une seconde maison. Rue de Lancry, le siège de la Kultur Liga, beaucoup plus vaste et mieux équipé que les sous-sols et soupentes de Pologne, était, comme ces derniers, bourdonnant et bondé les samedis soir. Il servait aussi de centre d'information pour les nouveaux venus en quête de logement et d'emploi. Celui qui passait là pouvait y parler à la fois de ses *tsourès*, ses soucis, et de l'avenir du monde [1].

Mais lequel? Cette année 1935, celle des lois de Nuremberg en Allemagne, celle où, en France, Laval renforçait les mesures contre l'immigration et imposait des quotas pour le travail des étrangers, tandis que l'extrême droite menait avec un succès croissant ses campagnes xénophobes et racistes, Esther, qui avait vingt et un ans, voulait agir. Elle a décidé de ne plus « tourner autour du pot », et a adhéré au parti communiste, le seul parti capable à ses yeux de lutter fermement contre la montée de l'antisémitisme et du fas-

1. Cf. Louis Gronowski-Brunot, *le Dernier Grand Soir. Un Juif de Pologne*, Paris, éd. du Seuil, 1980, pp. 64-65.

cisme, et pour la défense de tous les exploités. La ligne du parti avait cessé alors d'être strictement prolétarienne, la lutte « classe contre classe » et la dénonciation des « sociaux-traîtres » avaient été abandonnées au profit de la tactique de front uni. Le parti entendait s'adresser aux masses populaires, c'est-à-dire aussi aux employés, artisans, travailleurs indépendants de la petite bourgeoisie, dont les immigrés juifs faisaient en majorité partie. Au sein même de la communauté yiddish, les communistes juifs avaient impulsé la création d'un mouvement populaire juif, analogue au mouvement du Front populaire français. Il regroupait des organisations juives très diverses, de la gauche communiste aux sionistes et aux libéraux modérés; ses sections étaient nombreuses dans les arrondissements du centre et de l'est de Paris.

Les choses décidément bougeaient, mais était-ce dans le bon sens? Le nouveau mot d'ordre : *Mitn ponim tsu Frankreich*, « Tournons notre visage vers la France », et le changement symbolique de sigle de Secours Rouge International en Secours Populaire de France avaient gêné Shlomo. Cet infléchissement de l'orientation, suivi de multiples signes de nationalisme au sein du PCF, heurtait sa fibre internationaliste. Ce malaise qui, peu à peu, vrillait sa fidélité, mais aussi sa rencontre avec Gina, pour l'amour de laquelle il lui fallait distraire du temps, l'ont conduit à ralentir son activisme à partir de 1937. Le second gouvernement Blum était tombé en juin. Dans un climat de xénophobie grandissante, le PCF s'était mis, lui aussi, à condamner l'immigration. Il avait en outre dissous ses groupes de langue, dont l'importante sous-section juive, mesure autoritaire mais formelle, qui n'avait pu modifier activités et pratiques.

Shlomo m'explique ses doutes d'alors, quand alentour le ciel s'assombrissait, en faisant scrupuleusement la part du différend idéologique et de l'envie de vivre un peu, envers et contre tout, avec une femme et bientôt une petite fille. Comme à chaque entretien avec un de ces anciens communistes juifs et enhardie, cette fois, par la manière dont il analyse le vacillement de son ardeur militante, je risque une question sur l'éventuel écho des purges staliniennes. N'était-ce pas aussi dans ces années 1937-1938 que le parti communiste polonais était liquidé, que nombre de leaders internationalistes, rappelés à Moscou, disparaissaient? Au

fond, je sais la question vaine et anachronique, je la pose comme pour mesurer la force des anciennes convictions. Il y a toujours pour moi quelque chose de troublant, d'énigmatique, dans l'aveuglement sincère des croyances infaillibles. Car les réticences de Shlomo quant à la ligne nationaliste du PCF n'avaient entamé en rien, au contraire, sa confiance en l'Union soviétique, phare de la révolution, et en Staline, son leader vénéré.

Les échos de la répression stalinienne, rapportés à Paris, ne pouvaient ébranler de telles certitudes. Quand Henri, compagnon de route du PCF, a su que son beau-frère Marek – un communiste fervent qui avait mis son savoir au service de la patrie du socialisme et avait notamment participé aux premières grandes expéditions polaires – avait été arrêté à Moscou, il a cru à une méprise. Lorsqu'il a lu *Retour d'URSS*, il s'est dit qu'André Gide avait cédé à l'influence de la propagande bourgeoise. Et quand, le 23 août 1939, fut annoncée la signature d'un pacte de non-agression entre Moscou et Berlin, passé le premier moment de stupeur, il « fallut expliquer l'inexplicable », selon l'expression d'Adam Rayski [1], cadre du parti et journaliste à la *Naïe Press* (la Presse nouvelle), le quotidien communiste en yiddish. On y parvint : ce n'était pas une alliance contre nature, mais le choix tactique d'une nation isolée, pour gagner du temps [2].

Esther, elle, n'avait pas d'états d'âme, et les analyses du parti lui permettaient de décrypter le monde. Fidèle à ses premiers engagements en Pologne, elle était convaincue du rôle historique décisif, à l'échelle nationale et internationale, du communisme. Elle n'est jamais revenue sur cette option, dont le ressort était avant tout moral : « Je n'ai jamais été une théoricienne, mais l'exploitation, l'injustice, je savais ce que c'était et j'ai toujours senti que je devais me battre contre ça, il y avait en moi un refus, une révolte profonde! Je n'étais pas venue en France pour me faire une situation, et vous voyez, je n'ai pas changé. »

Le propos est ferme. Esther allume sa gauloise verte, me regarde avec cet air tranquille et résolu qu'elle devait déjà avoir près de cinquante ans plus tôt, et poursuit son récit.

1. Adam Rayski, *Nos illusions perdues*, Paris, éd. Balland, 1985, p. 64-65.

2. Les Juifs communistes interviewés par Annette Wieviorka relatent une attitude analogue : *Ils étaient juifs, résistants, communistes*, Paris, Denoël, 1986.

Elle évoque sa première cellule de quartier, avec un groupe de Français chaleureux mais qui la déroutaient. Au début, un peu intimidée et gênée par son manque de vocabulaire, elle préférait se taire et écouter les analyses et les commentaires des uns et des autres sur la situation politique et les urgences militantes. Dans la distribution des tâches, en fin de réunion, sa participation aux collages et aux ventes était exclue, ces activités étant jugées trop compromettantes pour une étrangère. Ces précautions, comme la puissance et la légalité du parti, étaient pour elle, comme pour Shlomo, un constant sujet d'étonnement.

L'année de son entrée au PC fut aussi celle des retrouvailles familiales. Aaron, Ajdla et leurs deux dernières filles, Rivka et Eva, se sont, à leur tour, lancés dans l'aventure de l'émigration. Non sans hésiter. Contre leur désir de retrouver leurs enfants se dressait l'âge – ils n'étaient plus tout jeunes –, les liens et habitudes enracinés à Płock, la religion aussi. Aaron, le vétéran de 1905, devenu en effet plus scrupuleusement religieux au fil des années, craignait, comme sa femme, de ne pouvoir vivre en Juif observant dans ce Paris *goy* et impie... Esther la mécréante avait pourtant paré au plus pressé en commandant de la vaisselle en double au Bazar de l'Hôtel de Ville, qu'elle avait fait livrer avant leur arrivée dans l'appartement qu'ils devaient habiter, rue du Faubourg-Saint-Denis. Puisqu'ils tenaient à respecter les prescriptions traditionnelles, autant les y aider, afin qu'ils soient heureux. D'ailleurs, la tolérance à l'égard de la religion faisait aussi partie du tournant des communistes juifs à cette époque.

Aaron et Ajdla amenaient avec eux un véritable déménagement : l'argenterie, les édredons de plume, le linge, les vêtements, les bibelots et même les conserves et les confiseries. Ils avaient pris tout ce qui leur était précieux afin de reconstituer un peu de la vieille maison de Płock, au bout du voyage. Et quel voyage ! Quand, au passage de la frontière allemande, les douaniers leurs firent tout déballer pour se livrer à une fouille minutieuse, Ajdla crut défaillir. *Oy gewalt!* [Oh! malheur!], elle gémissait devant ses paquets défaits, et, tout en se lamentant, gardait un œil vigilant sur ses possessions, les hommes en uniforme ne lui ayant jamais inspiré confiance... Finalement, sans que rien ne fût perdu ni volé, harassés, étonnés, ils se sont retrouvés dans cette « ville

de perdition », entraînés dans une nouvelle vie à laquelle Ajdla n'a jamais pu tout à fait s'adapter. Elle, la mère entreprenante et régnante d'autrefois, dépendait maintenant des autres. Elle prodiguait toujours ses avis mais ils n'avaient plus le même poids « Je sais qu'il ne faut pas que je me mêle des affaires des enfants », disait-elle, sans en croire un mot.

Esther, sa fille rétive, menait sa vie à sa guise. A l'occasion d'un dîner chez des camarades, elle avait rencontré Jacob, un activiste, un « pur et dur », venu en France en 1932, pour échapper à la police politique polonaise. Il s'y était aussitôt remis à militer tout en suivant les cours de l'Alliance française. Il avait participé à la fondation du quotidien *Naïe Presse* (la Presse nouvelle), dont le premier numéro était sorti le premier janvier 1934. A l'époque où ils se sont rencontrés, il était permanent et, selon la formule d'Esther, « l'homme à tout faire » du journal que dirigeait alors Léo Weiss, un communiste allemand, ancien rédacteur de la *Rote Fahne* (le Drapeau rouge), exilé en France depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir. Jacob faisait aussi bien le coursier que le journaliste, mais son nom n'apparaissait jamais, car ses papiers n'étaient pas en règle et il était sous le coup d'un arrêté d'expulsion. Cela ne l'empêchait pas d'aller et venir, de meeting en réunion, avec en poche l'extrait d'acte de naissance d'un autre... Esther et Jacob se sont plu tout de suite. En juillet 1936, après la victoire du Front populaire, heureux, amoureux et plus que jamais emportés par la vie politique, ils ont décidé de vivre ensemble.

Lui, comme permanent, ne gagnait pas grand-chose, mais le parti lui donnait des tickets de repas et lui remboursait ses frais de déplacement. Car il courait, Jacob, des locaux du journal à ceux de l'imprimerie, du siège du Secours Rouge à celui du PC, de rendez-vous en réunions. Il n'avait apparemment pas de responsabilité officielle dans le parti, mais assistait à certaines sessions du Comité central. C'était un cadre, un homme de l'appareil. Quant à elle, elle militait toujours à la base et continuait son travail de couturière à façon. Leur vie quotidienne était dévorée par la vie politique sans qu'aucun d'eux ne songe à s'en plaindre. Tout était mobilisateur, décisif dans ces années-là : le Front populaire, la guerre d'Espagne, la lutte antifasciste... Et les analyses du parti permettaient de saisir, sans faille ni doute, cette accélération de l'histoire qui les concernait tant.

« On vivait pour nos idées et en accord avec », dit Esther. Ils se moquaient bien des liens du mariage, une convention éventuellement utile pour avoir des papiers. Ils avaient des camarades qui avaient ainsi contracté des mariages blancs avec des Français, mais sans autre valeur, n'en déplaise aux parents. Ruchla, après avoir vu s'évanouir sa chance de partir en Palestine, avait fait la connaissance de Charles, un émigré communiste ayant connu les geôles polonaises, modéliste dans la confection, poète à ses heures et dépourvu de papiers. Ils vivaient de même, en union libre. Son frère Marcus, à qui elle avait présenté l'élu, avait dit, en guise de bénédiction : « Il n'a pas fait d'études et ne parle pas bien le français, mais c'est un homme intelligent et il ne voit rien au-dessus de toi ! » Cela avait suffi.

Les militants que j'ai rencontrés parlent peu de leur travail et des conditions matérielles et pratiques de leur existence d'alors. Des détails sans importance... Ils ne retracent pas non plus l'histoire de cette époque, mais évoquent quelques faits et événements marquants, retenus et privilégiés parce qu'ils étaient à la croisée de leurs deux attachements profonds, au monde juif et au communisme. Ils racontent l'espoir et la mobilisation des émigrés pendant le Front populaire, « une mobilisation formidable, qui touchait même ceux qui avaient toujours eu peur de s'engager, on voyait des Juifs, en masse, rejoindre les progressistes ! ». Ou bien le soutien enthousiaste lors de la création, au sein des Brigades internationales, de la « compagnie Botwine », en décembre 1937, constituée entièrement de volontaires juifs, engagés aux côtés des républicains espagnols.

Il est cependant un événement sur lequel, plus que les autres encore, ils aiment s'attarder : le Congrès mondial de la culture juive qui s'est tenu à Paris en septembre 1937, au moment de l'Exposition universelle. « Des semaines avant, à la Kultur Liga, à la Maison des syndicats de la Grange-aux-Belles, partout, on ne parlait que de ça, vous ne pouvez pas vous imaginer l'activité, l'impatience. On attendait des délégations du monde entier, des écrivains et des artistes célèbres, il fallait tout organiser. C'était vraiment quelque chose d'extraordinaire ! » Fête de la culture et de la langue : le yiddish parlé par la majorité des travailleurs juifs émigrés, considéré, par les Juifs plus assimilés ou de milieu social plus favorisé, comme un « jargon », avait prouvé là sa

dignité. Fête de l'héritage du passé et des projections sur l'avenir, cette manifestation était un symbole pour tous ceux qui se sentaient à la fois profondément juifs et résolument communistes. Fête aussi à l'orée des défaites... Alors que le second gouvernement Blum était tombé trois mois plus tôt, que le Front populaire juif avait vécu, que les nuages s'amoncelaient, on pouvait retrouver là, le temps d'un congrès, l'enthousiasmante unification de deux fidélités, dans l'internationalisme de surcroît. Cela explique sans doute cet éclat dans la mémoire, que je n'ose ternir.

Pourtant, je sais que l'URSS n'avait pas envoyé de délégation et que cette défection, évidemment, ne passa pas inaperçue. Dans son allocution, le poète Leiwik avait dit : « Sur ces chaises sont assis des représentants de notre vie tragique. Une seule chaise n'est pas occupée, celle où devait aujourd'hui s'asseoir le délégué de la nouvelle culture juive de l'Union soviétique. Il n'est pas là, il n'est pas venu. Sa chaise est vide mais elle reste prête à l'accueillir. Souhaitons que l'attente ne soit pas vaine! » Bien des années plus tard, dans ses Mémoires, Louis Gronowski-Brunot écrivait : « Ces phrases pathétiques bouleversèrent les délégués. Quant à nous, à cette époque, nous n'en percevions pas le sens tragique [1]. » Derrière cette absence, en effet, il y avait les grandes purges staliniennes et aussi la destruction progressive des principales institutions juives, dans la patrie du socialisme. Mais les uns et les autres ignoraient ce qui se passait là-bas, n'accordant pas foi aux « ragots anticommunistes » qui se colportaient ici ou là. Et aujourd'hui, dans l'effervescence des souvenirs d'Esther, par exemple, que je n'ai jamais vue aussi animée que lors de l'évocation de ce congrès, cette chaise vide n'apparaît pas.

Ainsi joue la mémoire : l'une s'attache à la plénitude d'un moment du passé tandis que l'autre détache l'incident où s'ébauche la faillite ultérieure de leurs idéaux. Quant à moi, je ne suis pas venue pour entamer un tardif débat idéologique et prendre la mémoire à défaut, au regard de l'histoire, mais plutôt pour tenter de comprendre comment chacun les conjugue. Plus tard, lors d'un autre entretien avec Esther, et à son initiative d'ailleurs, nous parlerons de l'antisémitisme en URSS. Pour l'heure, elle raconte ses souvenirs

1. Louis Gronowski-Brunot, *op. cit.*, p. 83.

comme ils viennent, sans distance ni jugement. Elle ne renie en rien son itinéraire politique, ce n'est pas une « stalinienne repentie » qui se bat la coulpe et se reproche ses erreurs passées. Elle ne se sent pas flouée par l'histoire, aussi ne cherche-t-elle pas à reconstruire ou réinterpréter ses choix. Esther a la mémoire tranquille et la fidélité paisible; juive et communiste, elle ignore, aujourd'hui comme jadis, les conflits d'identité, et combine sans problème l'attachement à l'univers yiddish et l'esprit de parti. Quand elle dit « nous », je ne sais pas toujours ce que cela recouvre.

« A partir du milieu des années trente, l'important c'était l'antifascisme, et dans ce combat nous voulions être les premiers, noblesse oblige, vous comprenez! » Je ne suis pas sûre, justement, de bien comprendre de quelle noblesse il s'agit. Ma perplexité la fait rire : « Je vous parle de nous, les Juifs communistes, nous étions doublement concernés par le fascisme. Quand la nouvelle de la guerre civile en Espagne a éclaté, l'organisation du soutien a été immédiate, vous savez. Nous faisions du porte-à-porte pour collecter de l'argent, des vivres, des vêtements et, dans les quartiers où il y avait beaucoup de Juifs, nous étions très bien accueillis. » Plusieurs amis d'Esther ont voulu rejoindre les républicains, avant même que ne soient créées les Brigades internationales. Actions de solidarité, manifestations, meetings, départs héroïques des uns à la gare d'Austerlitz et militantisme infatigable des autres, la cause était évidente et juste, elle absorbait les énergies. Le temps ne se marchandait pas, l'activisme était forcené.

Quand l'Espagne républicaine fut défaite, ce fut un deuil collectif. Des camarades avaient péri là-bas, les réfugiés politiques espagnols affluaient, dont il fallait s'occuper. Combats perdus et temps d'exil. Après l'Anschluss, le nombre des réfugiés fuyant l'hitlérisme ne cessait d'augmenter. Le climat social et politique ne leur était guère favorable. Partout les portes se fermaient. Le gouvernement d'Union nationale de Daladier prit en mai 1938 des décrets-lois contre les étrangers. 1938-1939, des années pénibles où les enthousiasmes avaient basculé dans une sourde inquiétude. Pour certains Juifs communistes, le mélange des appartenances et des attachements, plus ou moins stable et homogène, où se fondait leur dynamisme, précipitait alors, laissant le trouble et le flottement d'un certain désarroi. Les sionistes étaient

confrontés à la position de fermeture intransigeante du gouvernement britannique. Ruchla et ses camarades avaient dissous le Kibboutz de la rue Taclet, Franka, qui en était, avait décidé de gagner l'Italie. Ceux qui se défiaient des engagements politiques et avaient fait le choix de s'en sortir seuls retrouvaient le sentiment de fatalisme d'un destin juif collectif.

Fallait-il tenter de tourner le dos à ce destin, s'intégrer, s'assimiler, comme ces israélites français si confiants en la République, soucieux de lui manifester leur loyauté jusqu'à la naïveté, jusqu'à la pusillanimité aussi, prônant la discrétion pour ne pas alimenter la xénophobie de leurs compatriotes? C'est parmi les étudiants, issus de la petite et moyenne bourgeoisie juive de Pologne, que quelques-uns, tel Israël, furent tentés par ce choix, sans pouvoir s'y conformer tout à fait cependant, trop attachés encore, par leur situation matérielle et leurs liens affectifs et sociaux, à l'univers de l'émigration. D'autres étaient sionistes ou encore sympathisants communistes. L'éventail des sensibilités et des convictions se déployait chez les étudiants comme ailleurs, ils militaient dans leurs propres organisations. Ces différences idéologiques, très atténuées aujourd'hui, se retrouvent dans leurs évocations et leurs appréciations d'un certain nombre d'événements passés. Mais, dans le rythme comptable d'un temps dévoré par la hâte et l'effort, les récits, là encore, sont pratiquement identiques.

Chaïm, en 1932, s'est inscrit à la faculté de médecine de Tours, réputée plus facile que celle de Paris, mais qui ne délivrait pas de diplôme national. Les deux cents zlotys mensuels envoyés par sa mère, qui, pour ce faire, sous-louait un logement à Płock, équivalaient à un revenu de deux francs par jour. Une fois payés la chambre et les frais d'études, il restait juste de quoi acheter une boîte de deux ou trois grosses sardines, une livre de pain et un litre et demi de lait, son alimentation quotidienne. Les huits premiers mois de son séjour, il apprit simultanément le français, la physique, la chimie et la biologie et perdit seize kilos. Ayant réussi l'examen du PCB et l'argent maternel n'arrivant plus, il est parti faire les moissons. Puis, à la rentrée, a trouvé une place de serveur dans un restaurant universitaire – une manne qui lui assurait deux vrais repas par jour – et des cours particuliers d'hébreu. L'année suivante, d'octobre à

décembre, faisant son stage dans un hôpital parisien le matin, il travaillait, de deux heures à dix heures du soir, comme tricoteur sur machine.

Les subsides familiaux, pour tous ou presque, se sont rapidement taris. Les uns et les autres, au sortir de l'hôpital ou des cours, allaient repasser des pantalons chez un confectionneur, clouer des peaux chez un fourreur, piquer des étiquettes chez un casquettier ou laver les sols du Palais de Justice. Jamais aucun ne rata une année. Et tous durent, en fin d'études, repasser les deux baccalauréats français et, une seconde fois, les examens des deux dernières années de médecine, qu'ils avaient déjà réussis, afin d'avoir le droit d'exercer. Ce n'était pas facile, ils insistent là-dessus. Mais, contrairement aux « émigrés économiques », ils ne furent pas déçus. Pour eux le contraste était clair, en Pologne les universités leur étaient fermées, ici elles les accueillaient, il n'y avait qu'à étudier pour réussir, et étudier était un privilège que la France leur accordait.

Ces récits, toujours évaluatifs, qui mesurent les efforts consentis, dénombrent les heures de travail et d'études, chiffrent les sacrifices, pour mieux jauger les réussites, sont traversés par un autre thème : celui de la reconnaissance envers la terre d'accueil. A Płock déjà, ils avaient lu en traduction, et avec passion, les auteurs français, dévorant Flaubert ou Romain Rolland autant que Mickiewicz, la francophilie étant courante dans les milieux éduqués de Pologne. Ils avaient choisi la France parce qu'elle leur était proche géographiquement et culturellement. Mais également parce qu'elle incarnait à leurs yeux l'idéal républicain, celui des Droits de l'homme, des valeurs émancipatrices de la Révolution qui, en 1791, avait donné la citoyenneté aux Juifs, parce qu'elle représentait le pôle du progrès, de la modernité, de l'ouverture et que Paris était aussi la capitale du XX^e^ siècle.

C'est avec lyrisme que Simon ou Israël, par exemple, parlent de la richesse de la culture française, dans laquelle, très vite, ils ont voulu s'immerger, dévorant les livres, visitant les sites, apprenant noms et saveurs des fromages et des vins. Ayant élu ce pays comme terre d'adoption, ils en voulaient tout connaître, par amour, et pour mieux s'y faire reconnaître. Impressionnante passion des enfants adoptifs, débordant de gratitude, endettés, et en mal de légitimité.

« Je voulais rendre à la France ce qu'elle m'avait donné »,

dit Israël. Il s'y est employé en effet, avec ardeur et dévouement. A partir de sa deuxième année d'études médicales, il a obtenu un poste d'assistant à la faculté, en tant que préparateur, dans un laboratoire de parasitologie. Ce n'était pas seulement un gagne-pain plus intéressant que le repassage des pantalons, c'était la chance et l'opportunité de participer, même modestement, au progrès de la recherche médicale française, cela valait bien d'infimes sacrifices, comme ces sérieuses irritations attrapées en nourrissant régulièrement de son sang les poux du laboratoire. Des stigmates qui auraient sans doute dégoûté, si elles les avaient vus, ces dames de la bourgeoisie juive française, telle Mme de Guinzburg, auxquelles il allait rendre visite, deux fois par mois, afin de collecter des fonds pour les bourses de l'Association des étudiants juifs polonais dont il était un des responsables.

Israël n'était pas critique, comme d'autres, sur ces « israélites de France » dont il appréciait la philanthropie, comprenait l'attachement national et enviait l'intégration. Naturalisé en 1935, c'est avec joie qu'il saisit l'occasion de manifester son patriotisme en partant effectuer son service militaire au Maroc, ses connaissances en parasitologie étant particulièrement utiles en médecine coloniale. Ses collègues français n'hésitaient pas à profiter de son zèle. Dévoué, il ne refusait aucune garde, aucun remplacement. Optimiste, il ne voulait pas accorder d'importance aux propos antisémites fréquemment tenus devant lui par des officiers mécontents, en cette période de Front populaire où un Juif se trouvait à la tête du pays. C'est également sans amertume qu'il renonça à la recherche – des Français « de souche » lui ayant été préférés, au poste qui en principe lui revenait – pour aller s'installer, comme médecin de campagne, dans le Mâconnais. La guerre le surprit là. Jusqu'au bout, il avait cru qu'elle serait évitée.

Il n'était pas le seul. La plupart de ses condisciples, quelles que fussent leurs options idéologiques, voulaient croire en la paix, en cette fin des années trente. Ils étaient diplômés ou sur le point de l'être et, si ce n'était déjà fait, allaient pouvoir, sans entraves, commencer à exercer leur métier. Difficile de marchander leur confiance au pays qui leur avait offert ces possibilités, et d'imaginer que leurs succès tout neufs pouvaient être sans lendemain. Le dosage des peurs et des inconsciences n'était-il pas d'ailleurs le fait du

pays tout entier? « On s'aveuglait, on ne voulait pas voir le danger se rapprocher et l'on cherchait des signes pour se rassurer, dit Simon, car il fallait quand même bien se rassurer! »

Les contradictions d'alors n'étaient pas faciles à vivre, chacun les ressentait avec plus ou moins d'acuité selon sa situation, ses options et ses engagements, en conjuguant au mieux ses divers attachements, pour conjurer l'avenir. Comment faire siens les choix de la nation française, sans demeurer indifférent au sort des coreligionnaires d'Europe centrale et orientale? Comment vouloir la paix, sans pouvoir oublier que Hitler était l'ennemi mortel des Juifs? Et pour les communistes, après la signature du pacte germano-soviétique, comment combiner l'identité juive, la fidélité au parti et la loyauté au pays? Dans ce climat de confusion, d'inquiétude et de tension, quand éclata la guerre et que les hommes furent mobilisés, ce fut presque un soulagement. Depuis le mois d'avril, un décret permettait aux étrangers de s'engager dans l'armée. C'était là l'opportunité de lier enfin deux fidélités écartelées, c'était aussi l'occasion, pour les émigrés clandestins, de régulariser leur situation en prouvant leur loyauté, et certains l'avaient déjà saisie.

L'heure n'était plus aux projets au long cours, il fallait, dans l'urgence, s'efforcer de protéger l'avenir. Jacob, avant de partir, enfin muni d'authentiques papiers, a épousé Esther, enceinte de cinq mois. Il voulait qu'elle puisse toucher l'allocation militaire et que l'enfant porte son nom. Pas question en revanche de fête et de rituel! Aaron et Ajdla ont essayé de les convaincre de faire un mariage traditionnel, même si ce n'était que pour leur faire plaisir, avaient-ils plaidé en dernier ressort. Peine perdue, Jacob dans le *pilpul* (argumentation talmudique) eut le dernier mot: « Si, pour vous faire plaisir, je peux aussi facilement mentir à mes idées, je pourrais aussi bien tromper ma femme... » A cette morale, il n'y avait rien à opposer, sinon que ses idées n'étaient pas bonnes pour les Juifs, mais ce terrain de discussion-là était miné et conduisait toujours à des débats explosifs. Esther et Jacob, afin de bien signifier le peu d'importance de la cérémonie, ont pris, dans la rue, deux témoins pour la mairie; c'était en novembre 1939.

CHAPITRE III

LE TEMPS PULVÉRISÉ

Dans la mémoire des années de guerre, les repères sont spatiaux bien plus que temporels. En un rythme saccadé, les récits mettent en scène une suite de situations, une succession d'instantanés où la durée s'efface. Ils retracent la géographie d'une fuite, les haltes d'un exode et, pour quelques rescapés, la route des camps. Les stratégies individuelles s'inscrivent désormais comme des odyssées. Le temps lui-même est fugitif. Il n'a pas le poids de la quotidienneté, la densité de la durée, il ne s'épaissit d'aucun projet, ne renvoie ni à un passé lointain ni à un devenir. C'est un temps pulvérisé, une suite discontinue de moments, marqués par le courage, la peur, l'improvisation, le hasard ou la chance [1].

La vie précaire de ces années-là se dessine sur une carte, errance à l'échelle d'un continent, et se raconte comme un enchaînement de périls et de périples, jeux de la mort et du hasard. De Varsovie jusqu'au fond de l'État kirghize, de Belleville à un village de Haute-Saône, du ghetto de Płock au camp de Działdowo, puis à Auschwitz ou Treblinka... ces espaces de la clandestinité, de l'exil, de la déportation sont toujours des ailleurs, lieux bizarres, étrangers, inquiétants ou terrifiants, tandis que les mouvements des fronts, les vagues de rafles, les liquidations de ghettos sont autant de jalons qui marquent les départs.

1. Seul, un sous-ensemble de récits échappe à ce schéma, ceux des personnes engagées dans une action de résistance et pour qui l'évocation de ce combat est dotée à la fois de signification, de progression temporelle et de référence à une mémoire collective particulière.

Ils pensaient surtout à ces temps d'aléas et de souffrances quand ils me disaient qu'avec leur vie, il y avait de quoi écrire un livre et, en un sens, ils ne se trompaient pas. En effet, chacune de ces histoires de gens ordinaires pris dans la tourmente comporte les principaux ressorts narratifs du roman d'aventures. Notamment le rôle prépondérant du hasard ou du destin, la rupture de la causalité, le rétrécissement de l'initiative individuelle, l'intrusion des « forces inhumaines » et le « chronotope de la route », dont Bakhtine souligne l'importance en littérature[1]. Aventures vraies et roman noir, dont la mémoire, toutefois, ne restitue qu'une intrigue fragmentaire.

Septembre 1939. L'armée allemande envahit la Pologne. Premier choix, lourd de conséquences : rester auprès des siens, attendre, espérer l'accalmie, ou fuir, tout de suite, et par n'importe quel moyen, vers les villages environnants ou la capitale. Dès les premiers jours, le grand pont de bois sur la Vistule était encombré de fuyards. Mais les villages n'étaient pas des havres sûrs tandis que Varsovie se trouvait bientôt sous le feu allemand et qu'à Płock, au contraire, un semblant d'ordre semblait s'instaurer.

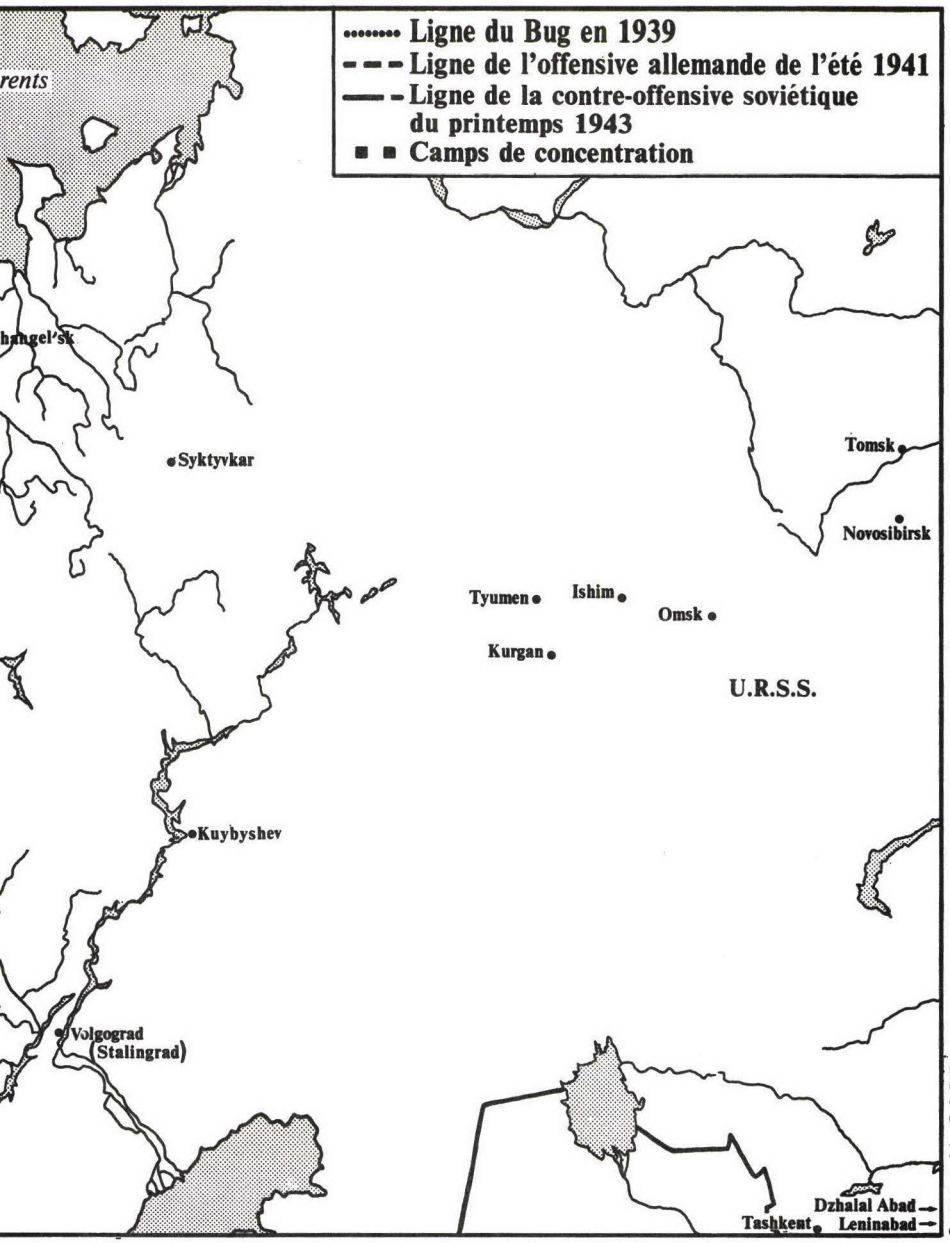
Pierre, quittant Varsovie que les avions du Reich survolaient déjà, a pris le dernier bateau en partance pour Płock. Son séjour y fut bref. « Pars, lui a dit sa mère. Nous, les vieux, ils ne nous toucheront pas, mais ils vont sûrement prendre les jeunes! » Quand une mère juive dit à son fils de partir, c'est qu'il y a vraiment péril en la demeure. Beaucoup pensaient ainsi : les jeunes seraient faits prisonniers – non pas exterminés, personne alors ne pouvait l'imaginer, mais assujettis au travail forcé –, les autres vivraient des temps sombres, il y en avait déjà eu dans le passé.

Avec l'entrée des Soviétiques dans les provinces orientales, à la fin de septembre, l'alternative se précisait. Rester sous l'occupation allemande ou gagner les territoires sous contrôle russe? Dans chaque famille, on discutait. A la radio, des communiqués en yiddish incitaient les Juifs à rejoindre la zone soviétique. Les nouvelles les plus inquiétantes circulaient sur les violences des nazis. Pourtant, au début, les soldats allemands entraient poliment dans les magasins et payaient leurs achats. N'était-ce pas rassurant? Pierre, sans

1. Mikhaïl Bakhtine, *op. cit.*, pp. 240-260.



Étapes de la dispersion des Juifs de Płock entre 1939 et 1945


Ligne du Bug en 1939
Ligne de l'offensive allemande de l'été 1941
Ligne de la contre-offensive soviétique du printemps 1943
Camps de concentration
rents
hangel'sk
Syktyvkar
Tomsk
Novosibirsk
Tyumen
Ishim
Omsk
Kurgan
U.R.S.S.
Kuybyshev
Volgograd (Stalingrad)
Dzhalal Abad
Tashkent
Leninabad
Cartographie C.A.R.T.



Étapes de la dispersion des Juifs de Płock entre 1939 et 1945 (détail de la carte précédente)

être vraiment militant, était de gauche. Dans le passé, il avait assisté à quelques réunions du Bund puis à quelques autres du parti communiste clandestin, où, se rappelle-t-il, les filles étaient plus belles! Des amis s'apprêtaient au départ, sa mère l'y poussait. Il s'est donc rendu à la mairie de Płock, où les Allemands délivraient alors des permis de sortie.

Cap vers l'Est. Il ne savait pas à quel point! La dizaine de personnes auxquelles il s'était joint a pris, à pied, la direction de Białystok, faisant halte dans les bourgades qui jalonnaient la route. Drôles d'équipées que celles de ces groupes d'hommes et de femmes en fuite, peur et gaieté mêlées. Ils se sont d'abord arrêtés à Płonsk, où Pierre avait une sœur qu'il se reproche aujourd'hui de n'avoir pas entraînée avec lui, puis à Nasielsk. C'est en repartant de là, avant le lever du jour, dans une carriole à cheval louée à un paysan, qu'ils furent interpellés par des sentinelles allemandes. «*Juden, juden!*», hurlements d'hommes éméchés et menaçants. «C'est la fin du voyage!» pensa Pierre. Mais les soldats saouls s'amusaient seulement à leur faire peur. Ils ne les retinrent pas, se contentant d'un butin de vivres et de vin qu'une commerçante de Nasielsk avait emporté. Puis ce fut Pułtusk, Rózan, Ostrołeka et enfin Łomza, où le groupe a croisé les premiers Russes, qui les ont fait camper dans l'église avant de les emmener, en camion cette fois, à Białystok, la ville du salut.

En cet hiver 1939, comme Pierre, et comme tant d'autres qui, plus tard, piétinèrent et se cachèrent dans la neige, sur la rive gelée du Bug, dans l'attente d'un passeur, Rosa et Anna ont failli ne jamais arriver. Leurs époux, enfuis plus tôt, les attendaient, inquiets, quelque part à l'Est.

Rosa, partie en novembre, avec son frère et un groupe d'amis, avait réussi à gagner Małkinia, près de la ligne de démarcation. Ils espéraient la franchir de nuit, mais furent arrêtés avant, par un détachement allemand. Dans le convoi où on les fit monter, des hommes et des femmes, dans l'obscurité, gémissaient. Si près du but, le malheur les avaient rattrapés. Soudain, les soldats ont ouvert grand la porte, pour faire entrer d'autres malchanceux. Sans réfléchir, Rosa, assise près de l'ouverture, a sauté en tirant son frère par le pantalon. Fuir, sans se retourner! Derrière eux, ils ont entendu des passants crier en polonais: «Les Juifs se sauvent!» Heureusement, les Allemands n'ont pas compris.

Rosa et son frère, la peur au ventre, ont continué de courir. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'ils se sont arrêtés, un peu rassurés, dans un village. Ayant trouvé un passeur et soudoyé deux soldats, ils sont finalement parvenus, démunis mais saufs, de l'autre côté, où ils ont poursuivi leur route, à pied, en compagnie d'autres réfugiés. Une cohorte assez allègre, le pire semblait passé, la fuite prenait des airs de partie de campagne : « Nous étions jeunes et joyeux, nous avons organisé des pique-niques en bord de route, en faisant cuire des poulets achetés dans les villages. »

Le temps ne se prêtait plus aux déjeuners sur l'herbe quand Anna est partie, emmenant avec elle sa fille en bas âge et une jeune orpheline. C'était en janvier 1940, et il gelait à pierre fendre, les enfants grelottaient et, près du Bug, le passeur polonais les a abandonnées dans la nuit. C'est un soldat allemand, « envoyé par le bon Dieu », qui les a sauvées. Cette femme et ces enfants lui rappelaient les siens. Alexandre – Anna lui a demandé son prénom afin de prier pour lui – était ingénieur dans la vie civile et n'appréciait pas Hitler. Il a quitté sa patrouille, prétendant les emmener à la Kommandantur, pour mieux les guider jusqu'à la zone soviétique. Ce fut le premier d'une série d'invraisemblables coups de chance, à la faveur d'incroyables rencontres.

Białystok, Babel de l'exil. Les réfugiés convergeaient de toutes parts, la ville était surpeuplée, submergée, il n'y avait pas assez de lits, de travail et de nourriture pour tout le monde, l'argent polonais n'avait plus cours, des pauvres étaient détroussés par plus pauvres qu'eux. Très nombreuse, la population juive locale accueillait comme elle pouvait cet afflux de coreligionnaires. Dans les appartements bondés, on démontait les portes qui, posées sur des chaises, faisaient office de lits de fortune. Pierre avait d'abord campé dans une synagogue avec ses amis. Puis, après avoir beaucoup erré, il a échoué, désespéré et sale, chez deux Juives âgées. Cette ville pléthorique était aussi le lieu d'un extraordinaire jeu de pistes, chacun y laissant ou y cherchant l'adresse, le signe, la trace d'un proche, attendu ou venu plus tôt.

Aux abords de la gare, les arbres étaient constellés de messages, papillons épinglés pour d'éventuelles et aléatoires retrouvailles. C'est ainsi que Rosa a trouvé, clouée sur un tronc, l'adresse d'un voisin de Płock. Quelques heures plus tard, sortant de chez ce dernier, elle s'est heurtée à son mari.

Ils auraient pu se manquer. Espérant le rejoindre, elle comptait prendre, trois heures plus tard, le train pour Kovel, qu'entre-temps il avait quitté, pour Brest-Litovsk, où quelqu'un lui avait dit que Rosa et son frère étaient encore à Białystok... Pertes ou retrouvailles se distribuaient alors au hasard des concomitances et contretemps d'innombrables allées et venues. A peine échangées, les nouvelles se périmaient déjà.

Car Białystok n'était pas un but, plutôt une halte, avant de nouveaux départs. Mais vers où? Tous les Juifs réfugiés là n'étaient pas, et de loin, de fervents communistes. Beaucoup se méfiaient des autorités soviétiques. Pierre, lui, n'avait ni méfiance ni attaches, personne nulle part ne l'attendait. « Un mélange, dit-il, d'intuition et de peur » le poussait à fuir plus à l'Est. Il avait appris que son frère avait été tué par les Allemands. Alentour, la population polonaise chrétienne était hostile à la fois à l'occupant russe et aux Juifs, de plus en plus nombreux dans la ville et dont certains manifestaient publiquement dans les rues leur soutien « aux libérateurs ». C'était assez pour l'inciter, « sans trop réfléchir », à se joindre à un transport de travailleurs pour l'URSS. Ainsi fit-il partie du premier contingent de 700 volontaires, promenés en cortège jusqu'à la gare, fanfare en tête. C'était en décembre 1939 ou en janvier 1940, il ne sait plus.

De l'autre côté de la frontière, du côté de Minsk, les volontaires furent très bien reçus – « de la propagande sans doute, mais après tout, cela nous arrangeait bien! » dit Pierre qui, d'un bout à l'autre de son récit, se montre soucieux de faire la part des choses entre l'Est et l'Ouest. On leur installa un campement dans la gare, on leur distribua des vêtements, des vivres et même des roubles, qu'un *politrouk*, un commissaire politique, venu officiellement les accueillir, sortit d'une grande valise. On recensa les célibataires, les couples et les diverses professions. Pierre avait eu faim à Białystok. Aussi, se souvenant de la boutique familiale, s'est-il déclaré charcutier. On l'envoya dans un *kombinat*, une usine, à Vitebsk, en Biélorussie, qui n'avait rien à voir avec la charcuterie de ses parents à Płock. C'était énorme, et tout était fait sur place, l'abattage, la boucherie, la charcuterie et même la tannerie. Le travail n'y était certes pas passionnant. A longueur de journée, Pierre enfilait des peaux de saucissons sur un tube et appuyait sur une pédale pour les

remplir, tandis que des femmes, à côté, les ficelaient. Pourtant cet étudiant, qui rêvait de devenir un grand journaliste, n'était pas mécontent de son sort. Ses logeurs, ses camarades de travail, le directeur de la fabrique, étaient très cordiaux avec lui, ce dernier l'avait même équipé d'un pardessus ouatiné et d'une chapka, indispensables dans l'hiver rigoureux de Vitebsk. Les Russes lui paraissaient plus affables, plus chaleureux que les Polonais, et la sympathie, en exil, est chose décisive.

« Ce n'était pas la Russie de nos rêves. En ce temps-là, c'était pauvre, même misérable, le pays était en guerre avec la Finlande. La vie était beaucoup plus dure que nous l'avions imaginée et que ce que nous avions connu jusqu'alors. Mais si on voulait travailler et vivre, pas bien vivre, disons s'en sortir, c'était possible. Beaucoup de malheureux ne l'ont pas compris! » Des Polonais juifs et non juifs, déçus, voulaient repartir auprès des leurs, en dépit de l'occupation allemande. Des Juifs religieux avaient fait courir la nouvelle que l'on pouvait y retourner en toute sécurité. Ils manifestaient dans les rues et se couchaient sur les voies de chemin de fer avec leur baluchon. « Alors vous comprenez, les Soviétiques n'ont pas aimé ça! » résume Pierre.

Surprenant euphémisme. Comme beaucoup d'autres, Pierre est à jamais endetté auprès de l'URSS – où il a pu se sauver et survivre, d'où il reviendra plus tard vers l'Ouest, en libérateur –, et il aimerait trouver (sans tout à fait y parvenir), dans ce « mécontentement » des autorités de Moscou, l'explication de la déportation en masse des réfugiés, vers les plaines sibériennes, entre juin et octobre 1940.

A Lutsk, Samuel et Térésa qui avaient retrouvé des parents discutaient ferme : elle voulait justement regagner la Pologne. Lui, pas trop mécontent de son emploi de serveur dans un restaurant réservé aux cadres du parti et ayant peur des Allemands plus que de tout, voulait rester. Trop tard, en fait, pour choisir! En quelques jours, tous les étrangers furent arrêtés. Ils se sont retrouvés au beau milieu d'un camp, dans l'ingrate région de Novosibirsk. Logés dans des baraques, surveillés par un *mastier*, un contremaître russe, ils devaient, à longueur de journée, et quelle que soit la rigueur du climat, couper du bois. C'était bien la seule chose abondante dans cette région désolée. Aujourd'hui, devant moi, à Montréal, Samuel et Térésa discutent encore de ce

départ. Elle est amère, lui pas, qui, sans inclination aucune pour le communisme, se montre, comme Pierre, rétrospectivement compréhensif: « Ils ne pouvaient pas laisser tous ces réfugiés dans les régions frontalières! »

Le même scénario s'est reproduit dans toutes les villes ou bourgades de la Biélorussie et de l'Ukraine occupées comme dans celles des territoires occidentaux de l'URSS. Partout, les hommes à casquettes bleues du NKVD arrêtaient ceux qui ne pouvaient produire un passeport soviétique et les conduisaient à la gare la plus proche, pour les expédier aux confins du pays. Une gigantesque opération de police doublée d'une formidable entreprise de convoiement ferroviaire.

Rosa et son mari s'étaient, comme Pierre, enregistrés à Brest-Litovsk pour aller en URSS. Ils ont pris un train qui a roulé « dans tous les sens pendant trois jours », avant de les laisser dans une petite bourgade, à trois cents kilomètres de leur point de départ. Ce fut une surprise, un refuge inespéré, « un endroit merveilleux, un vrai Shtetl, avec de très jolies maisons et une population de bons Juifs, ouverts et accueillants, qui respectaient le Shabbat et se retrouvaient tous à la shul ». Les habitudes étaient différentes de ce que Rosa avait connu à Płock, plus simples, plus rurales, mais la vie était agréable, presque douce, et sur le petit marché hebdomadaire, rien ne manquait. Un lieu à l'abri de l'histoire et de ses convulsions. Leur destin a pourtant basculé quelques mois plus tard, le village n'ayant pas échappé à la vigilance de la police politique. Une nuit, les hommes à casquette bleue embarquèrent tous les étrangers dans un train.

Huit longs et pénibles jours de voyage. Le convoi était formé de *tieplouchkas*, des wagons de marchandises à bancs de bois. Dans chacun d'eux, une cinquantaine de personnes étaient enfermées, qui ignoraient leur destination et quand cet interminable périple allait prendre fin. La nourriture distribuée était immangeable, il avait fallu installer des toilettes de fortune, une torture pour Rosa que ce seau derrière un linge suspendu. L'odeur, la chaleur, le manque d'eau devenaient insupportables. Ils sont finalement arrivés dans un endroit désert, à l'exception de quelques baraques, un coin de bout du monde. A six heures du soir, il faisait encore jour et les gardes leur ont dit de descendre s'approvisionner au « restaurant », un nom bien pompeux pour une sommaire

épicerie-cantine. Ils leur ont aussi annoncé qu'ils allaient être emmenés dans un camp de travail. La stupeur se lisait sur les visages. De longues heures encore, ils ont attendu. Des arbres, descendaient d'énormes moustiques comme nulle part ils n'en avaient vu. L'obscurité n'est jamais venue : durant les trois mois d'été, dans cette région d'Arkhangel'sk, les nuits sont blanches.

L'énorme machine policière de Staline avait évidemment des ratés. Débrouillard et chanceux, Pierre a réussi à passer entre les mailles du filet. Un ami réfugié dans le Donbass, en Ukraine, travaillant dans les mines de charbon, lui avait écrit de le rejoindre. Là-bas aussi, des Juifs, peu accoutumés aux dures conditions de la mine et de l'usine, manifestaient dans les gares pour qu'on les laisse partir. Mais Pierre l'ignorait et, de toute façon, la marge de choix était étroite. Quand le directeur du *kombinat*, qui l'aimait bien, l'a convoqué pour lui annoncer qu'il devait abandonner son poste pour aller couper du bois dans les forêts des confins sibériens, il a protesté : il n'avait pas fait des études pour être bûcheron et espérait être plus utile ailleurs! C'est ainsi qu'il obtint l'indispensable *propiska*, l'autorisation de résidence, pour le Donbass où on lui donna un emploi de préparateur chimiste, dans une usine de traitement du charbon.

Différent fut évidemment le sort de ceux, minoritaires, qui ont pris la nationalité soviétique. Ils eurent les mêmes droits et connurent les mêmes sacrifices des temps de guerre que les autres citoyens du pays. Et plus encore que Pierre, contractèrent là une dette, dont ils ne purent jamais se défaire tout à fait, à l'égard de ce « peuple russe magnifique », selon l'expression de l'un d'eux, avec qui ils avaient partagé souffrances et espoirs.

Anna, la plus intuitive, la plus naïve même et la moins politisée de tous ceux et celles qui m'ont raconté leurs tribulations vers l'Est, a pris, sans tergiverser, un passeport soviétique. Elle n'avait qu'un seul but : foncer vers l'Oural, ses deux « gosses » sous l'aile (la sienne et l'orpheline qu'elle avait emmenée dans sa fuite), pour retrouver son mari. Et un seul regret, ne pas avoir également entraîné ses parents dans l'aventure. Elle devait être belle, énergique, émouvante aussi. Le gradé russe qui lui avait donné ses papiers avait tenté de la dissuader de quitter l'Ukraine : « Tu es jolie, ton enfant aussi, reste avec nous, on te trouvera un autre

homme; là-bas, en Oural, il fait froid et la vie est triste. » En vain. D'ailleurs Anna détestait les Ukrainiens, « de mauvaises gens, de grands antisémites! ».

Elle est donc partie, sans un sou, avec sa fille et l'orpheline, d'Ukraine jusqu'à Shepetovka, de là à Kiev, puis à Moscou et, enfin, à la limite de l'Oural et de la Sibérie occidentale. Des milliers de kilomètres en train, avec des arrêts, des changements, des attentes et de nombreuses rencontres, toujours heureuses, dont elle aime se souvenir. C'est avec émotion qu'elle raconte combien, tout le long du chemin, des gens l'ont guidée, aidée, secourue. On n'oublie pas les mains tendues dans ces moments-là: le soldat qui lui a payé son billet de transfert à Kiev; la « femme d'un haut dignitaire » qui l'a prise en amitié et installée dans son compartiment jusqu'à Moscou; le *grouzin*, le Géorgien, porteur à la gare de Moscou, qui l'a promenée avec les deux enfants, à travers la capitale, en attendant le prochain départ. Et d'autres, qu'elle se reproche d'avoir un peu oubliés.

Au bout du chemin, elle a enfin retrouvé son mari et deux belles-sœurs, qui logeaient tous ensemble dans une seule grande pièce et travaillaient dans une briqueterie. Énergique autant qu'inventive, elle s'est mise à faire des soutiens-gorge en découpant, autour d'une assiette, des ronds de tissus qu'elle assemblait et brodait. Les femmes russes, souvent dotées d'opulentes poitrines, les trouvaient si beaux qu'elle lui en donnaient 25 roubles et les commandes abondaient, améliorant l'ordinaire familial. Pénurie, initiative et débrouillardise, chacun s'arrangeait comme il pouvait.

Ainsi, cet hiver de 1940-1941, Anna vivait en Oural, Pierre était encore en Ukraine, et la plupart des autres étaient retenus dans les camps des immenses espaces sibériens: Heniek dans la région de Kurgan, Samuel et Térésa dans celle de Novosibirsk, d'autres vers Tomsk, Ishim, Tyumen. Des régions inhospitalières et désolées où ils coupaient du bois, souffraient, avaient faim et froid. Jusqu'à moins quarante-cinq, les hommes étaient contraints de sortir, ils devaient prendre garde à ne pas laisser leurs membres geler, sinon il fallait amputer. Cependant, ils étaient vivants. Car même si tel n'était pas son but, cette déportation massive les a paradoxalement sauvés: bientôt les Juifs d'Ukraine et de Biélorussie connurent la terreur nazie.

Le 22 juin 1941, en effet, rompant le pacte qui le liait à

l'URSS, le Reich déclenchait l'opération Barbarossa, une fulgurante offensive à l'Est. « Les Allemands arrivent, ils ont enfoncé l'Ukraine! » Pierre fut réveillé dans la nuit par des cris et une folle agitation. L'ordre d'évacuation fut donné à cinq heures du matin. Il fallait sortir le bétail, démonter les machines, inonder les mines, détruire les centrales électriques. Au milieu d'un indescriptible vacarme, les ordres, parfois contradictoires, claquaient dans une atmosphère de panique, tandis qu'apparaissaient dans le ciel les premiers avions allemands. Pierre s'est retrouvé dans un wagon de marchandises où les gens s'entassaient, au milieu du matériel démonté et de tout ce qui avait pu être emmené. Au-dessus d'eux, ils entendaient les avions voler en rase-mottes; quelques wagons plus loin, des bombes sont tombées; un bruit énorme, suivi d'un silence, puis des hurlements, il y avait eu des morts. Le train pourtant s'est ébranlé, il a roulé sept jours durant, pour arriver au Kirghizistan. Pierre, cette fois, était vraiment parti à l'Est, à des milliers de kilomètres de sa ville natale, dont il ignorait alors que tous les Juifs avaient été chassés.

Là-bas, à Płock, pendant plus d'un an, ceux qui n'avaient pu ou voulu partir, ou bien qui étaient revenus, avaient vécu dans le ghetto, sous la férule nazie, humiliés, terrorisés, persécutés. Certains avaient été battus à mort ou fusillés. En février 1941, en deux transports, près de 5 000 d'entre eux furent envoyés au camp de Działdowo. Entre février et mars, tous les autres, de 5 à 7 000 personnes, furent dispersés dans divers ghettos du district de Radom.

Helen, Adam et Elie se sont trouvés dans le premier transport. Depuis plusieurs jours circulait la rumeur d'une expulsion prochaine. L'exaspération et l'angoisse devenaient insoutenables. Sur le qui-vive, les gens dormaient tout habillés, les bagages prêts, dans lesquels ils avaient réuni leurs biens les plus précieux et quelques vivres. Le 20 février 1941, quand les Juifs entendirent les Allemands hurler « Dehors, tous dehors! » dans les cours et les couloirs de leurs maisons, ce ne fut pas vraiment une surprise, et certains étaient presque soulagés à l'idée de quitter la terrible tension du ghetto. Regroupés en colonne dans la rue Sheroka, entourés d'un cordon de SS et de policiers menaçants, ils piétinaient dans le froid, avant de monter dans les camions alignés. Lorsque ceux-ci furent pleins, les Juifs qui restaient furent renvoyés chez eux. Pour peu de temps.

Helen, ses parents et ses deux frères furent emmenés au camp de Działdowo d'où, après quelques jours, on les expédia dans le ghetto de Kielce puis, de là, à Suchedniów et, enfin, six mois plus tard, le camp de Skarzysko-Kamienna. En chemin, ses parents ont disparu; le frère aîné s'est échappé pour rejoindre l'AK, la résistance polonaise, qui ne l'a pas accueilli mais fusillé; l'autre frère a été emmené, elle ne sait où. Helen est restée seule. Ces étapes sur la route du désespoir, elle ne peut ou ne veut les raconter. « C'était des années de terreur, de famine et de saleté! » Trois mots seulement, pour jalonner trois ans de cauchemar. Du plat de la main, elle efface d'un grand geste nerveux des traces invisibles sur la toile cirée de sa table de cuisine et se tait. Aujourd'hui, chez elle, à Brooklyn, je ne me sens ni le droit ni l'envie, de la forcer à m'en dire plus.

Adam, qui n'avait alors que seize ans, fut envoyé à Chmielnik, dans un camp de travail où, les pieds dans l'eau du matin au soir, les prisonniers devaient creuser des canaux de drainage. Une nuit, il s'est enfui pour regagner la maison paternelle. Cette première échappée fut brève. Le lendemain, 28 février 1941, avec de nombreux autres, sous les cris et les coups, il était contraint de monter dans un camion. Le deuxième transport des Juifs quittait la ville pour une destination inconnue. Il s'est retrouvé au camp de Skarzysko-Kamienna. Trois mois plus tard, muni de faux papiers que son frère, resté à l'extérieur, avait réussi à lui faire parvenir, il s'est encore enfui.

Ce fut le début d'une longue cavale de quatre ans, de ville en ville, de métier en métier, pour cet adolescent qui se disait plus vieux que son âge et l'était en effet, par la force des choses. Il vécut d'abord avec son frère, dans la région de Kielce. Mais un jour ce dernier, qui avait un ami dans la résistance polonaise, auquel il rendait souvent visite, tomba dans une souricière. Il fut emprisonné, torturé, puis déporté à Auschwitz. Convaincu de ne jamais le revoir, Adam dut dès lors survivre seul. Il quitta Kielce pour Lwow, puis Lwow pour Varsovie où il resta caché jusqu'à la fin de la guerre. Il travaillait dans une gare avec un groupe de Polonais réquisitionnés par l'occupant, son physique lui permettant de passer aisément pour l'un d'entre eux et ses faux papiers étant heureusement bien faits. Il s'était même trouvé une petite amie. La vie, malgré tout, continuait, dans un

mélange d'inconscience et de volonté également obstinées. La chance, l'intuition ou le hasard l'ont servi jusqu'au bout : peu avant le soulèvement et son issue meurtrière, il a quitté la capitale pour Czestochowa. Après la libération, contre tout espoir, il a retrouvé son frère qui, envoyé d'Auschwitz au camp de Neuengamme, près de Hambourg, avait réussi à fuir, et à traverser une partie de l'Allemagne et de la Pologne, pour aller se cacher à Radom. Il est ainsi des histoires qui constituent d'invraisemblables défis à la pire adversité.

Car survivre, pour un Juif, dans la Pologne occupée, requérait beaucoup d'atouts : un air plus slave que sémite, des faux papiers, de l'argent, des liens avec l'AK, la résistance polonaise, et surtout, un mélange inouï de volonté et de chance. Meyer et sa femme cumulèrent tout cela. Il s'est échappé du ghetto de Varsovie, le deuxième jour du soulèvement, en avril 1943, pour la rejoindre dans le quartier chrétien où elle avait pu s'abriter. Quittant la capitale, ils se cachèrent dans les villages, toujours en mouvement, frôlant plusieurs fois la dénonciation et la mort. En liaison avec un officier de la résistance, ils transportaient du matériel de propagande dans des bidons de lait à double fond ou des paniers de fruits. Leurs va-et-vient incessants les amenèrent, un jour de décembre 1944, dans une bourgade à une vingtaine de kilomètres de Varsovie, à la recherche d'une chambre à louer. Ailleurs, des paysans goguenards les avaient envoyés coucher avec les porcs. Cette fois, la femme qui les reçut refusa leur argent et les abrita, en les présentant alentour comme ses cousins. C'était la sœur du cardinal Wyszynski, dont ils furent, un court moment, les prétendus parents.

Que Meyer et, plus encore, Adam ou Mania aient un jugement nuancé sur les Polonais, qu'ils stigmatisent l'antisémitisme récurrent du pays tout en refusant cependant de le démoniser, comme la plupart de leurs coreligionnaires, s'explique évidemment par le fait qu'ils trouvèrent quelques personnes secourables pour les aider à se cacher et survivre. C'est ce qui incite aujourd'hui Adam à vouloir écrire un livre racontant son histoire « afin, explique-t-il, que les nouvelles générations juives et polonaises puissent un jour, en dépit du passé, se rapprocher ». Un point de vue fondé sur l'exception, et que ses amis Plotzkers de New York ne comprennent pas.

Car le destin commun fut celui des camps. Un an après la suppression du ghetto de Płock, tous les Juifs des ghettos de la région de Radom, où de nombreux Plotzkers avaient été dispersés, furent déportés. Elie est arrivé à Auschwitz-Birkenau l'hiver 1942. Le hasard voulut qu'il fût affecté au service du nettoyage et de désinfection des vêtements. Un secteur un peu moins inhumain que d'autres, telle l'usine de munitions, que l'on appelait aussi le « secteur de la poussière jaune », du soufre sans doute, qui brûlait les chairs. Le sort fit encore qu'il échappa à une sélection, alors qu'il avait attrapé le typhus. C'était, en cette fin 1943, la plus meurtrière des épidémies qu'ait connues Auschiwtz-Birkenau, et peut-être est-ce l'ampleur de la mortalité alentour qui le sauva : submergée, la mécanique concentrationnaire échouait à éliminer tous les malades.

En 1944, il fut envoyé à Buchenwald. Puis dans la région de Leipzig, où les Allemands fabriquaient une nouvelle arme contre les tanks. Là, une nuit, il y eut une terrible explosion. Une action de sabotage avait fait sauter l'usine. Affolés, les déportés, tels des fantômes sous leur couverture, sortaient des baraques et courraient en tous sens, dans l'obscurité et le froid. Beaucoup, en représailles, furent massacrés. Elie, encore une fois, échappa à la mort. Il fut de ceux que les SS forcèrent, en trois semaines, à tout reconstruire. Puis il y eut encore un interminable voyage en train, entassés à soixante par wagon, sans eau ni nourriture, jusqu'au camp de Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. A la descente du train, on les fit avancer, les uns derrière les autres, dans un étroit tunnel. Elie pensa qu'arrivé jusque-là, il n'en ressortirait pas vivant, qu'il ne verrait pas cette armée de libération que l'on disait toute proche. Une nouvelle fois, il s'est vu mort. Il se trompait.

Henri fut déporté de France, le 23 septembre 1942. Deux jours plus tard, sur la rampe de la gare d'Auschwitz, abasourdi par les hurlements qui sortaient des haut-parleurs, ébloui par la lumière des projecteurs, égaré au milieu de la haie de SS et de chiens, il s'est dirigé vers la file de ceux qui étaient sélectionnés pour la mort. Avec sa canne, le commandant SS l'a crocheté par le cou pour l'expédier du côté des vivants. Dans son block, durant la première nuit au camp, un homme s'est pendu au châlit voisin. « Il avait eu le courage d'en finir, dit Henri. Pas moi, qui voulais savoir ce qui nous attendait. »

Cela a duré presque deux ans et demi, dont la moitié « un petit peu privilégiée ». Il fut envoyé à Golleschau, un camp satellite, à soixante-dix kilomètres d'Auschwitz. Là, une semaine sur deux, quand ils étaient « de nuit », tout son groupe se levait à deux heures et demie du matin, par un froid mordant, pour aller tailler des pierres dans une carrière. En tant que médecin, il n'était pas astreint au travail et bénéficiait de quelques suppléments de nourriture. Il suivait ses camarades, avec une trousse ridicule, contenant du papier hygiénique et un banal antiseptique. La carrière avait déjà été exploitée au maximum par les civils avant-guerre et ne donnait plus grand-chose. Les plus vaillants escaladaient des endroits difficiles, pour essayer de sortir des blocs, afin d'approcher d'impossibles quotas. Il y avait de dangereux éboulis, de graves accidents et de terribles blessures, devant lesquelles Henri se sentait impuissant.

C'est en voulant, malgré tout, exercer son métier et guérir les douloureuses angelures de ses compagnons, qu'il se mit à dos le *Lagerälteste*, le surveillant. Ce déporté de droit commun, cruel et cupide, qui tenait au « renouvellement » de la main-d'œuvre, propice à ses trafics, voyait d'un mauvais œil cette action thérapeutique. Démis de ses fonctions, puni et finalement blessé, c'est « par miracle » qu'Henri échappa à la sélection grâce au fait inouï que son persécuteur, le *Lagerälteste*, s'était enfui... Réduit à l'état de « musulman » (c'est le nom que l'on donnait au camp aux déportés épuisés et squelettiques), il est alors redevenu *Doktor*, pour peu de temps.

C'était en octobre 1944. Trois mois plus tard, les déportés de Golleschau étaient emmenés dans la terrible « marche de la mort », à travers la Pologne et l'Allemagne, de camp en camp, jusqu'à Dachau. Cette infernale équipée, cette route jonchée de cadavres que connut aussi Bernard, évacué du camp central d'Auschwitz, était pire que tout ce qu'ils avaient vécu auparavant. Parfois, ils faisaient un tronçon de parcours sur la plate-forme découverte d'un convoi et, comme leurs geôliers itinérants leur interdisaient de jeter les corps des morts le long des voies, pour ne pas choquer les populations civiles allemandes, épuisés, ils s'asseyaient dessus. « Je savais que la mort était au bout, mais une sorte de curiosité me tenait, je voulais voir jusqu'où cela pouvait aller », dit Henri. Se dédoubler pour s'abstraire, pour sau-

ver, enfoui, un peu d'humain en soi, sous forme de solidarité, de volonté ou simplement d'un reliquat de curiosité, était, avec la résistance physique et la chance, une des conditions de la survie. Mais Henri, le survivant, ajoute, presque sans transition, approuvé par sa femme Tounia : « Nous avons décidé qu'à notre mort, nous voulions être incinérés. C'est mieux. D'ailleurs, nous sommes la génération des camps. » Jusqu'au bout, en effet.

Les récits des Plotzkers déportés sont laconiques. Ils soulignent la situation particulière qui a augmenté leurs chances de survie, retracent un itinéraire de la déportation, d'une affectation à l'autre, d'un camp à l'autre, et ne retiennent que ces quelques moments où ils eurent la certitude absolue de mourir. Beaucoup a été écrit sur la difficulté de témoigner de l'expérience concentrationnaire, en dépit de la volonté des survivants, souvent proclamée, d'en parler pour que jamais semblable horreur ne se reproduise [1]. On a souligné, du côté des anciens déportés, le sentiment de culpabilité du survivant ainsi que le besoin vital de se reconstruire une personnalité, en s'arrachant aux forces destructrices du passé. On a rappelé aussi leur solitude au retour, le malaise qu'ils suscitaient et l'absence de toute véritable écoute, dans un monde en relèvement. On a dit, enfin et surtout, l'impossibilité de trouver un langage qui puisse rendre compte de l'univers infra-humain des camps. Et tout cela est conjointement vrai, même si Claude Lanzmann, avec une énergie pétrifiée et désespérée, a réussi à forer dans la mémoire de quelques-uns, au nom d'une exigence de mémoire pour tous. Même si Robert Antelme [2], David Rousset [3], Primo Levi [4] et quelques autres ont écrit de bouleversants et terribles témoignages.

Primo Levi qui, justement, raconte ce rêve récurrent, prémonitoire, qu'il faisait au camp : revenu auprès des siens, le déporté entame son récit, avec un sentiment de soulagement intense, qui bascule soudain dans la désolation, lorsqu'il

1. Voir notamment l'étude de Michaël Pollack et Nathalie Heinich. « Le témoignage », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, nos 62/63, Paris, juin 1986.

2. Robert Antelme, *l'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1957.

3. David Rousset, *les Jours de notre mort*, t. I, II, III, Paris, éd. du Pavois, 1947, et 10/18/Christian Bourgois, 1974. *L'Univers concentrationnaire*, Paris, éd. de Minuit, 1965.

4. Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987.

s'aperçoit que personne ne l'écoute et que les gens, auprès de lui, parlent entre eux, indifférents. « Pourquoi la douleur de chaque jour se traduit-elle dans nos rêves, de manière aussi constante, par la scène toujours répétée du récit fait et jamais écouté? » se demande-t-il [1]. Et l'on ne peut s'empêcher de penser, abusivement sans doute, que son suicide, en 1987, est une manière de réponse. Ce qui est certain, c'est que les camps n'ont cessé de hanter les rêves des anciens déportés, tel Henri, dont le cauchemar mettait en scène sa vie d'après, comme si elle n'était, justement, qu'un songe fait au camp.

J'ai écouté ce que les uns et les autres ont voulu me dire, très peu au demeurant, sans en demander plus. Obtenir des témoignages détaillés sur l'expérience concentrationnaire n'était pas mon but. Je dois à la vérité de reconnaître que je n'aurais pas trouvé en moi la détermination et la passion froide qu'un tel but requiert. Ne pas être prête à questionner, c'est peut-être aussi ne pas être prête à entendre.

Avec les autres Plotzkers, réfugiés en URSS ou cachés en France, j'assumais plus aisément, sous formes de questions réitérées, un souci d'exactitude et de chronologie. Parfois, cela irritait mes interlocuteurs. Qu'importait, à leurs yeux, l'approximation d'une date, la confusion de deux lieux. Ici ou là, c'était le même qui-vive! Était-ce à Bezhitsa ou à Orsha? A Omsk, à Tomsk ou à Tobolsk? A Châteauroux ou à Châtellerault? Leur mémoire s'égare, se perd entre les diverses déroutes, inverse les haltes, confond les noms. Penchée sur un atlas, après chaque entretien, j'ai tenté de retracer les itinéraires des uns et des autres, dessinant leurs lignes de survie sur la carte de l'Europe. Lignes brisées.

Anna avait emmené sa fille d'à peine deux ans jusqu'en Oural, pour la sauver. C'est pour la guérir qu'elle a voulu quitter l'Oural un an plus tard. Hospitalisée, la petite Esther dépérissait faute de soins. Le médecin-chef – « une méchante femme, que le bon Dieu la punisse et qu'elle n'ait jamais de gosse! » gronde Anna, qui revit ce qui fut pour elle la pire des tortures – ne soignait pas bien les enfants. « Une Juive pourtant! Nous, on passait les frontières, on faisait tous les sacrifices pour les enfants, on crevait pour eux s'il le fallait et elle, elle les laissait mourir! J'ai repris ma petite, un véri-

1. Primo Levi, *op. cit.*, p. 77.

table squelette, mais chez moi on disait que quand il y a des os, il pourra toujours y avoir de la viande... Et nous sommes partis en direction de Kiev, où le climat était moins dur pour elle. »

Revenir vers l'Ouest, c'était se jeter dans la gueule du loup, en ce début de l'été 1941 où les soldats du Reich avaient déjà pris Grodno, Wilno, Kovno, Lwow et où le groupe d'armées du Nord s'enfonçait dans les États baltes. En Ukraine, le frère d'Anna, qui espérait gagner Moscou, avait été, comme des milliers d'autres, pris par les Allemands et déporté. De Kiev, Anna, son mari, Kalman et la petite Esther sont allés à Minsk, où il a trouvé un emploi de comptable, tandis qu'Anna et sa fille étaient envoyées, à trois cents kilomètres de là, à Orsha.

Vains abris. L'une et l'autre ville furent bientôt bombardées. Où se sauver? Blottie avec sa fille contre une palissade, sous un ciel de nuit que l'aviation rendait blanc, Anna se sentait perdue. Le calme, finalement, est revenu, et avec lui, la belle-sœur qui s'était enfuie, et Kalman, qui arrivait de Minsk. Mais il n'y avait plus qu'à fuir encore, dans un de ces convois de marchandises où s'entassaient populations et pièces de machines démontées. Au-dessus de la gare, les bombardements ont repris. Les gens se ruaient hors du train. Mari et beau-frère ont suivi le mouvement de panique. Anna, une fois de plus, est restée seule avec la petite. Beaucoup de ces fuyards furent tués. Kalman est revenu. « Tu vois, lui a-t-elle dit, le bon Dieu est partout, et quand il veut sauver, il sauve n'importe où! » Sa foi naïve se renforçait de chaque nouvel épisode salvateur, et il y en eut encore beaucoup.

Protégé par des avions de chasse soviétiques, le train a roulé jusqu'à Smolensk et, tout le long de la route, aux arrêts, des paysans apportaient du lait, des fruits, des gâteaux qu'ils offraient aux voyageurs. Selon d'autres récits, ils vendaient cher leurs produits et ne les offraient pas. Enjolive-t-elle, Anna, qui évoque avec tant d'émotion la « formidable générosité du peuple russe »? Mais cela importe-t-il vraiment? Ce dont elle se souvient, c'est que ce peuple qui, jusqu'au dernier moment, ne crut pas à la guerre, consentit un effort démesuré et paya un très lourd tribut, non seulement pour défendre son territoire, mais pour vaincre l'ennemi de tous.

Pour l'heure, il n'était pas vaincu mais déferlait sur le pays, et la Luftwaffe, en ce mois d'août, bombardait déjà la gare de Smolensk, d'où Anna, Kalman et la petite Esther sortaient à peine. Dans le wagon qu'ils venaient de quitter, une trentaine de femmes et leurs enfants sont morts ce jour-là. Anna était sauve, sa petite contre elle, « le bon Dieu encore! » Alentour, elle ne discernait plus rien : quand les bombes tombent, tout est noir. Soudain, elle a entendu crier son nom, Kalman était vivant. Ils ont repris un train vers l'Est, en direction de Stalingrad.

Au croisement ferroviaire de Povorino, les *biagenski* (les réfugiés) furent installés dans une maison de la culture où on leur distribua du savon, des serviettes, des couvertures et de la nourriture. Anna se souvient de cette halte à cause du sentiment de honte qui l'étreignit quand les hommes du NKVD demandèrent aux réfugiés de défaire leurs ballots. Certains Juifs avaient chapardé couverts et couvertures. « Des Juifs qui avaient été sauvés, aidés et qui volaient! » Elle n'en décolère pas.

Anna et Kalman furent installés dans un immense sovkhoze, près de Dobrinka. Peu après, elle était enceinte. Ce n'était pas une époque pour mettre au monde un enfant! Son premier mouvement fut de révolte : « Kalman, qu'est-ce que tu as fait, tu ne sais pas que c'est la guerre! – Tu es assez forte pour élever deux enfants! » lui répondit-il, et c'était vrai. Tous les hommes partaient au front, même le directeur, qui avait plus de soixante ans. En cet automne 1942, le siège de Stalingrad commençait. Kalman est parti aussi, et Anna s'est retrouvée seule une fois de plus. Ses compagnes russes étaient rudes, souvent analphabètes, mais chaleureuses et bonnes. C'est au milieu d'elles qu'elle donna le jour à un fils. Entre-temps, un nouveau directeur était arrivé, un *politrouk*, un commissaire politique. Les femmes se défiaient de lui et le méprisaient. Avec sa main bandée, c'était à coup sûr un « planqué » qui s'était blessé pour ne pas faire la guerre. « Il était arrivé tout maigre et timide, raconte Anna, et au bout de quelques mois, il avait de l'aplomb et de grosses joues! »

Ses souvenirs sont peuplés de bons et de méchants, d'honnêtes gens et de salauds. Celui-là faisait à l'évidence partie de la seconde catégorie et, tout *politrouk* qu'il était, elle se vante de ne pas lui avoir mâché ses mots. « S'il avait fallu,

dit-elle en riant, j'aurais été parler devant Staline! » Un jour de février 1943, l'autre, le bon directeur, est revenu, juché sur un cheval blanc. C'est ainsi qu'elle apprit que la bataille de Stalingrad était gagnée et que Kalman, son époux, cantonné non loin de là, vivait. Un cavalier, sur un cheval immaculé, témoignait que l'histoire, enfin, basculait du bon côté.

Au récit font écho d'étranges et récurrentes figures de l'imaginaire. Tel ce « cheval blanc de Lénine » qui traversait le légendaire familial de Régine Robin[1], symbolisant le triomphe de la vie et de l'espoir révolutionnaire. Il semble qu'il y ait toujours, quelque part, un cheval blanc, dans le Mexique de *Viva Zapatta*[2] comme dans ce sovkhoze de la région de Dobrinka...

Au seuil du printemps 1943, l'Armée rouge reprenait l'offensive. Après la rupture des relations diplomatiques entre l'URSS et le gouvernement polonais de Londres, qui suivit la découverte des charniers de Katyn[3], une armée polonaise fut levée, en territoire soviétique, sous la direction d'une femme, Wanda Wachilevska. Pierre s'y est porté volontaire. Il voulait contribuer à la défaite allemande mais aussi fuir ce Kirghizistan, si misérable et bizarre, où l'exil lui pesait. Le climat y était terrible, torride le jour, glacial la nuit, et les conditions de vie, très rudes, le rendaient plus insupportable encore. Dans la sucrerie où Pierre travaillait, on étouffait dans une odeur écœurante. Betteraves et sucre abondaient; le pain, en revanche, était rare et la viande plus encore. Un jour d'exception, il goûta un étrange ragoût, du chameau, une chose inouïe pour le fils du charcutier de Płock. Tout était réquisitionné pour l'effort de guerre; une

1. Régine Robin, *le Cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*, Paris, éd. Complexe, 1979.

2. Dans le film d'Elia Kazan (tourné en 1952), la dernière image est celle du cheval blanc de Zapatta qui symbolise l'espoir et dément la mort du héros libérateur.

3. En avril 1943, l'armée allemande annonça la découverte des cadavres de 4 000 officiers de l'armée polonaise dans la forêt de Katyn. Ces officiers faisaient partie des 15 000 cadres de l'armée polonaise portés disparus depuis avril 1940. Accusées par les Polonais d'être responsables de ce massacre, les Soviétiques l'ont toujours nié, l'attribuant aux Allemands. En avril 1987, une commission réunissant des historiens soviétiques et polonais a été formée pour réouvrir le dossier (sur lequel des commissions, sous l'égide suisse, s'étaient déjà penchées après la guerre) et le 1er septembre 1988, le ministère des Affaires étrangères d'URSS a annoncé l'inauguration d'un mémorial à Katyn.

partie des salaires était prélevée sous formes d'obligations diverses; lorsque survint une épidémie de typhus, beaucoup de gens moururent, tous les médicaments étant réservés à l'armée qui assiégeait Stalingrad. Malade, Pierre s'est traîné jusqu'au petit hôpital bondé, et s'est frayé une place, tandis qu'on évacuait les cadavres. Il doit à la sollicitude d'une doctoresse juive d'avoir survécu. Las, affaibli, il fut quand même enrôlé et envoyé dans un camp d'entraînement militaire, à Kuybyshev.

Pour Samuel et Térésa, au contraire, le printemps 1943 marqua le début de nouvelles difficultés. Un an avant, en 1942, comme la plupart des internés, ils avaient été relâchés. Les camps sibériens s'étaient progressivement vidés après l'accord éphémère signé entre le gouvernement de Moscou et celui de Sikorski, en exil à Londres. Beaucoup avaient fui les contrées inhospitalières où ils avaient été « déplacés ». Eux étaient restés sur place. On leur avait donné un bout de Taïga, ils y faisaient pousser des légumes chétifs et continuaient, « librement » cette fois, à couper du bois destiné à fabriquer des crosses de fusil.

A la suite d'accords qui se signaient si loin d'eux, ils avaient été libérés. Lorsque ces accords furent caducs, en 1943, ils furent de nouveau arrêtés. Un jugement sommaire les condamna à trois ans de prison, pour avoir refusé de prendre la nationalité soviétique. Ils purgèrent les six premiers mois dans la maison d'arrêt de Omsk, qu'ils durent rejoindre à pied, escortés, « comme dans les westerns », par quatre hommes armés. Puis on les envoya au nord du Caucase, dans la région de Stavropol. Les Caucasiens avec qui ils allaient aux champs disaient que Staline devait être juif, pour avoir fait massacrer le peuple russe. Des Juifs, en vérité, ils n'en avaient jamais vu et se montrèrent très surpris en apprenant que Samuel et Térésa, qui travaillaient dur et qu'ils aimaient bien, l'étaient.

Les uns se retrouvaient donc au Caucase tandis que d'autres avaient gagné l'Asie centrale. Quand ils apprirent qu'ils étaient libres et pouvaient quitter la région d'Arkhangel'sk, où ils avaient tant souffert du froid, Rosa et son mari décidèrent de rejoindre les chaudes régions orientales. Ils sont ainsi partis pour Leninabad, le nom, évocateur de luxe et de douceurs balnéaires, les faisant rêver – ce devait être à coup sûr un bel endroit. Encore un long voyage. Mais

ils y étaient aguerris et avaient appris à pratiquer l'extraordinaire « système D » de la pénurie russe. A chaque arrêt, ils descendaient à la rencontre des paysans qui se tenaient au bord des voies avec leurs marchandises. Ici, ils achetaient du sel; là, ils l'échangeaient contre du poisson fumé; ailleurs, ils troquaient l'excédent de poisson contre des melons et, plus loin, le trop-plein de melon contre du poulet.

Leninabad, ainsi nommée car elle était située au bord d'un lac, au sud de Tashkent, n'avait pas le charme escompté, mais l'on y vivait assez bien. Lui avait repris son métier de coiffeur et elle de manucure, dans un salon d'État où une partie des recettes étaient systématiquement détournées par les employés. Ingéniosité et débrouillardise, là aussi, étaient de règle. Comme leurs compagnons russes, ils en profitaient, mais sans jamais se départir de la crainte d'être, un jour, de nouveau arrêtés. S'ils gagnaient plus d'argent qu'ils n'en pouvaient dépenser dans les commerces vides de la ville, cette relative aisance ne pouvait apaiser leur sentiment d'insécurité. Cette halte, comme les précédentes, n'était que provisoire.

Tels furent donc les périples de quelques-uns, aux quatre coins de la Pologne et de l'URSS. Déracinés, désorientés, sans nouvelles des leurs, beaucoup eurent comme premier mouvement de revenir à Płock, à la fin de la guerre. C'est là, bien souvent, qu'ils prirent conscience de l'étendue du désastre. Ils n'avaient plus qu'à repartir encore. De bureaux juifs d'accueil en camps de réfugiés, la guerre s'est, pour eux, prolongée bien au-delà de la victoire des Alliés [1].

Cette expérience de six, sept, parfois huit ans de leur vie, passés de fuite en déroute, autour d'un âge dont, à l'instar de Paul Nizan [2], ils ne sauraient dire que c'était le plus beau, a profondément marqué leur vision du monde. A travers ces brèves séquences, racontées au fil des heures de nos entretiens, s'ébauche, en un apparent paradoxe, une sorte d'humanisme. Comme si, en dépit des trahisons, des délations, des persécutions, c'est une certaine conception et valeur de l'homme qui avait, finalement, triomphé. Et ceci, en deçà ou au-delà des idéologies, des systèmes politiques et des États. Car cette expérience les a faits profondément cosmopolites.

1. Voir sur la question des réfugiés l'ouvrage de Michael R. Marrus, *les Exclus*, Paris, Calmann-Lévy, 1986.
2. Paul Nizan, *Aden Arabie*, François Maspero, Paris, 1960.

Ainsi, à une époque où la critique des totalitarismes tend à tirer un trait d'égalité entre nazisme et stalinisme et, au nom de cette chape de plomb uniforme, à ne rien vouloir connaître de la société soviétique (même si le gorbatchévisme, depuis peu, force les curiosités), les propos des anciens réfugiés d'URSS tranchent. Ils ont quitté l'Union soviétique dès qu'ils ont pu, à la fin de la guerre et, hormis quelques-uns, restés en Pologne et qui ne cessent de le regretter, ont gagné l'Ouest. Aujourd'hui, même lorsqu'ils sont de gauche, ils n'éprouvent guère de sympathie pour le communisme. Cependant, leurs propos ne sont pas manichéens. Ils ont survécu dans les camps du NKVD; tel ne fut pas le cas de leurs proches et amis, dans les camps des SS; ils ont vécu au milieu des Russes, et vu les sacrifices et le formidable effort de guerre de ces derniers. Pour eux, le monde ne sera jamais tout à fait coupé en deux.

Les récits des Plotzkers français, dans leur rythme et leur composition, diffèrent peu des précédents. Même jalonnement de fuites, de haltes, de caches et d'abris. Ils m'ont toutefois paru plus familiers. Ce sont ces épisodes des temps de guerre en France qui, chez mes parents ou leurs amis, émergeaient le plus facilement du silence de la mémoire. Du plus loin que je me souvienne, affleurent ces quelques noms: commissariat général aux questions juives, port de l'étoile jaune, rafle du Vel' d'Hiv', Drancy. Des mots qui résonnaient mais aussi détonnaient avec d'innombrables propos, lus ou entendus, sur les souffrances et privations de l'occupation et sur l'héroïsme d'une résistance quasi générale, selon le mythe dominant du résistancialisme dont ma génération, née après-guerre, sortant de l'adolescence au mitan des années soixante, a été saturée[1]. Je sentais confusément que cette version faisait une troublante impasse sur les sombres repères de l'histoire des Juifs, en ces années-là.

Comme beaucoup d'autres, je me suis donc vivement intéressée aux diverses remises en cause de cette histoire

1. Henry Rousso en définit ainsi les caractéristiques: « *Primo*, la marginalisation de ce que fut le régime de Vichy et la minoration systématique de son emprise sur la société française, y compris dans ses aspects les plus négatifs; *secundo*, la construction d'un objet de mémoire, la Résistance, dépassant de très loin la somme algébrique des minorités agissantes que furent les résistants [...]; *tertio*, l'assimilation de cette résistance à l'ensemble de la nation, caractéristique notamment du résistancialisme gaullien. » *Le Syndrome de Vichy*, Paris, éd. du Seuil, 1987, p. 21.

oublieuse et consensuelle, dans le contexte nouveau des années soixante-dix où Henry Rousso situe « le retour du refoulé » dans la mémoire française, qui a étayé le réveil identitaire juif et que ce dernier, inversement, a aussi renforcé. Reprise de la mémoire et ressaisie de l'histoire qui d'ailleurs n'épargnaient pas une partie de l'*establishment* communautaire, lequel, au sein de l'UGIF, s'était compromis [1]. Il me semblait donc que les Juifs de France et, parmi eux, ceux de Płock que j'allais voir, avaient connu, sous le régime de Vichy et durant ces années de collaboration, une expérience qui devait marquer profondément leur rapport à ce pays, en inscrivant, au fond de la mémoire, une sorte de méfiance, voire d'amertume.

Je me trompais. Même lorsqu'ils émaillent leur récit de quelques faits accablants sur la collaboration, la délation, le chantage, ou le pillage, par des concierges ou des voisins, des appartements abandonnés dans la fuite, cela reste anecdotique et, à l'évidence, n'entame pas profondément ce formidable pari sur la France qui les a conduits là. Naturalisés pour la plupart après-guerre, ils ont voulu sans réserves cette citoyenneté. Français d'adoption, ils ne marchandent pas leur fidélité et leur confiance au pays des Droits de l'homme et du citoyen, dont ils préfèrent, eux aussi, garder l'image résistante, gaulliste ou communiste, aidés en cela par le fait qu'ils ont tous rencontré, à un moment ou un autre, des Français prêts à les aider, dont le souvenir et, parfois, les liens maintenus rachètent le reste. La France pétainiste qui les a traqués, ils ne peuvent complètement l'oublier, mais ils voudraient la reléguer dans les convulsions ou pathologies de l'histoire.

Les étrangers, en masse, s'étaient engagés pour combattre le nazisme et défendre le pays, dès qu'un décret leur en fournit l'occasion, en avril 1939. A la fin du mois, « la campagne de recrutement était arrivée à un tel point de fièvre que le ministère de la Défense nationale dut publier un communiqué dans lequel il critiquait les organisations juives pour leur excès de zèle et exigeait la suspension des inscriptions » [2]. En dépit du pacte germano-soviétique, et de la ligne pacifiste imposée par le Komintern dès la mi-septembre

1. *Cf.* Maurice Rajfus, *Des Juifs dans la collaboration*, Paris, EDI, 1980.
2. David H. Weinberg, *op. cit.*, p. 252.

1939, nombre de communistes juifs, tels Jacob ou Menahem, continuaient de s'engager. Ils auraient pu rejoindre l'armée polonaise qui se formait en Bretagne, mais préféraient la Légion étrangère, justement par ce qu'elle dépendait de l'armée française!

Henri, déjà médecin, ne fut appelé qu'en mai 1940 et n'eut pas l'occasion de se battre. Son régiment de volontaires étrangers, cantonné dans le Lot-et-Garonne, se bornait à faire l'exercice avec des fusils sans munitions, dans un indescriptible désordre. Cela aurait été presque risible si, du Front, ne refluaient blessés et mauvaises nouvelles. Six semaines plus tard, c'était l'armistice. Jacob et Menahem furent faits prisonniers, comme près de deux millions d'autres, dans la pagaille qui la précéda. Le premier fut envoyé en Prusse orientale, le second fut interné à Coëtquidan. Israël, lui, était parti de Noisy-le-Sec pour Toulouse, en décembre 1939, avec un train sanitaire de 300 blessés. Replié ensuite dans le Lot, à Douelle, il y est resté jusqu'en juillet 1940. Shlomo, qui travaillait dans une usine de matériel antigaz, du côté de Brive, Chaïm, Simon et tous les autres, étaient démobilisés en diverses régions. La fin de cette « drôle de guerre » les laissait à la fois inquiets et soulagés.

Entre-temps, les troupes allemandes étaient entrées dans Paris, que le gouvernement et près de deux millions de Parisiens avaient fui les jours précédents dans le raz de marée humain de l'exode. Quitter la capitale en se jetant dans le flot insensé des fuyards, rester en zone « libre », ou l'inverse? Les Plotzkers de France connaissaient alors les mêmes doutes, les mêmes incertitudes et le même désarroi que leurs parents et amis, en 1939, en Pologne. Partir ou rester? Le salut, cette fois, se profilait au sud.

Au début, passés les premiers temps de panique, tout semblait calme à Paris. Tounia, qui avait des responsabilités de chef de service dans un hôpital dégarni de personnel, correspondait avec Henri, d'une zone à l'autre, par l'intermédiaire d'une amie, employée dans une société étrangère. Elle l'a incité à revenir. Ils n'avaient pas d'argent et donc guère les moyens de faire autre chose. Henri avait bien envoyé un SOS à sa famille américaine pour qu'elle organise leur émigration outre-Atlantique, malheureusement celle-ci n'a jamais reçu la lettre. Ils étaient assez inquiets pour fuir ailleurs, mais pas assez cependant pour se cacher sur place.

Lorsque, le 27 septembre 1940, une ordonnance allemande fut promulguée, exigeant que les Juifs de la zone occupée se déclarent à la sous-préfecture de leur domicile, ils y sont allés. « C'était naïf, bien sûr, mais, d'abord, nous étions pauvres, nous n'avions pas d'argent pour payer un passeur et pas les moyens de survivre dans la clandestinité. L'argent, cela faisait vraiment la différence. En plus, nous n'aimions pas l'idée de dissimuler notre qualité de Juif! Et puis comment imaginer... » Être en France et se cacher comme Juif était un non-sens qui invalidait tout leur espoir migratoire. Ils gardaient encore assez de confiance en leur pays d'élection pour penser que, même sous l'occupant, ils n'y seraient jamais persécutés comme en Allemagne. Henri n'avait-il pas servi, certes sans gloire particulière – mais cette guerre bizarre en offrit peu l'occasion – sous le drapeau français?

Confiant, Israël, naturalisé depuis cinq ans, l'était plus encore. Dès sa démobilisation, il avait regagné son cabinet de médecin de campagne, dans le Mâconnais, où sa femme l'attendait qui, en avril, avait donné naissance à une fille, prénommée Francine, un acte de fidélité encore. Dès juillet 1940 pourtant, le gouvernement de Pétain promulguait des lois visant les étrangers naturalisés qui, sans mentionner nommément les Juifs, devançaient les mesures allemandes, et le 16 août, la création de l'Ordre des médecins était assortie d'une interdiction d'exercer les professions médicales à ceux qui n'étaient pas nés de père français. Malgré cela, Israël, dévoué à son pays d'accueil comme à ses malades – dans la région, il connaissait intimement les familles, avait mis au monde des enfants, signé les certificats de décès des Anciens et soigné toute la population –, demeurait assez optimiste. Une pétition de dix communes, soutenue par le fils d'un ami général ayant ses entrées à Vichy, avait réclamé et obtenu qu'il garde son poste. Ce soutien avait renforcé sa conviction, fondée, selon ses propres termes, sur son « rapport inconditionnel à la France », que celle-ci n'abandonnerait pas les Juifs français.

En zone occupée, de nouvelles ordonnances allemandes concernant les Juifs étaient promulguées, le 8 mai 1941, et mises en application six jours plus tard. Le 14, de nombreux Juifs étrangers étaient « invités » à se rendre dans les commissariats pour « vérification d'identité ». La manière

anodine dont les choses étaient présentées et le fait qu'il s'agissait d'un contrôle mis en œuvre par des policiers français en ont abusé des milliers. Henri, dès le matin, s'est rendu au commissariat des Buttes-Chaumont. Sûr d'être en règle, il pensait en ressortir rapidement pour rejoindre ses patients à l'hôpital. Il partait en fait pour quatre ans de camps. Dans les mêmes conditions, Ephraïm était également arrêté par des policiers français qui l'accompagnèrent à son domicile, afin qu'il réunisse quelques affaires. L'un et l'autre furent envoyés au camp de Pithiviers.

La terre d'asile, la protection du droit, l'idéal démocratique, les valeurs humanistes, ils croyaient en tout cela, que la France, à leurs yeux, incarnait. Longtemps, cette confiance m'a paru naïve, sinon aveugle. En les écoutant, mon point de vue a évolué, et il me semble maintenant qu'il y a surtout quelque chose d'émouvant, et aussi de remarquable, dans la confiance et l'adhésion de ces étrangers à la nation française. Et quelque chose d'autant plus intolérable dans le fait que cette confiance et cette adhésion aient été bafouées, notamment par des fonctionnaires de cet État dont ils espéraient la protection. Sans doute, comme le pense Henri aujourd'hui, ont-ils facilité la tâche des autorités par leur légalisme, mais dans le contexte de l'époque, cela se comprenait. Deux ans avant, en 1939, quand les « clandestins » avaient voulu s'engager sous l'uniforme français, leur civisme n'avait-il pas alors été accepté et leur situation régularisée?

A leur arrivée dans le camp de Pithiviers, qui était sous le contrôle de la gendarmerie, le préfet du Loiret est très officiellement venu faire un discours sur le fonctionnement et le règlement du lieu. « Et il en sera ainsi éternellement! » devait-il conclure. Une phrase que les internés ont bien souvent évoquée par la suite, non sans amère ironie... La première année, la vie au camp était très supportable. Les prisonniers recevaient des colis, des visites, il leur arrivait parfois de se rendre en ville. Entre eux, ils organisaient des cours de toutes sortes, des conférences et des débats. La surveillance étant assez lâche, certains sont même parvenus à s'évader.

Malka, qui venait régulièrement rendre visite à Ephraïm, appréhendait la suite et cherchait le moyen de le tirer de là. A cette époque, les prisonniers pouvaient encore sortir pour

aller travailler chez un Français de la région, si ce dernier le demandait. Elle se mit donc en quête d'un employeur éventuel et essuya beaucoup de refus. Finalement, un jardinier de Pithiviers, ému par son désarroi et ses larmes, accepta d'aller réclamer son mari comme aide-jardinier et obtint sa sortie. Une fois dehors, il suffisait de ne plus revenir. C'est ce que firent également des médecins internés, en profitant du convoiement d'un malade à l'hôpital. Henri, lui, nommé médecin-chef du camp, restait. Et quand Esther voulut organiser son évasion, c'était trop tard, la surveillance avait été renforcée, tandis que les nouvelles alarmantes se multipliaient.

Le 12 décembre 1941, 750 personnalités juives, françaises de « vieille souche », étaient arrêtées et envoyées au camp de Royallieu, près de Compiègne[1]. Pour les plus confiants, ce fut un choc! La citoyenneté n'était pas une garantie! Si les lois de Vichy du 2 juin 1941, concernant les Juifs, n'avaient pas encore complètement sapé la confiance d'Israël, qui exerçait toujours dans son cabinet du Mâconnais, cette nouvelle, jointe aux menées jalouses de confrères de la région, eut définitivement raison de son relatif optimisme, que d'ailleurs son épouse, juive née française, ne partageait pas. Fin 1941 ou début 1942 (ils ne savent plus exactement), ils sont donc partis pour Saint-Laurent-les-Mâcons. De la petite maison qu'ils y avaient louée, en bordure de voie ferrée, ils virent passer, quelques mois après, les trains de déportés.

A Pithiviers, en mars 1942, Henri, lui, assistait au départ des trente premiers déportés, menottes aux poignets. Une liste, un appel, aucune explication, destination inconnue, d'autres camps sans doute, quelque part en Allemagne, mais dont il ne pouvait alors imaginer la sinistre réalité. Les départs ensuite se succédèrent, chaque convoi comprenant quelques médecins. Henri, que l'inquiétude gagnait, était toujours là et le camp se vidait. Partir, rester, et pour combien de temps? Ce n'était plus un choix mais une fatalité. Les derniers internés erraient, inquiets, entre les baraques qui n'allaient pas tarder à se remplir de nouveau.

Entre-temps, le 29 mai 1942, le port de l'étoile jaune était imposé en zone occupée. Beaucoup de ceux qui, jusque-là,

1. *Cf.* Jean-Jacques Bernard, *le Camp de la mort lente (Compiègne 1941-1942)*, Paris, éd. Albin Michel, 1944.

n'avaient pas bougé, ont alors décidé de quitter la capitale, tels Esther et les siens. Depuis juin 1939, ils vivaient et travaillaient à Paris dans l'appartement des parents, rue du Faubourg-Saint-Denis, transformé en atelier. En ces temps difficiles, la solidarité familiale était évidemment plus importante que les divergences idéologiques passées que, d'ailleurs, l'évidence de l'ennemi commun rendaient vaines. Au début, ils faisaient des « pièces complètes », surtout des costumes pour hommes, mais lorsque leur donneur d'ouvrage français se mit à faire du commerce avec les Allemands, ils ont préféré faire des « retournages », une activité courante à cette époque où les tissus manquaient. Esther, quant à elle, assurait l'intendance, une tâche décisive en ces temps de pénurie. Elle faisait la queue pour les achats, en emmenant son fils en landau.

Cette double couverture, de ménagère et de mère de famille, lui permettait de militer. Dès le début de l'hiver 1940, alors que la ligne officielle du PCF, suivant les directives de Moscou, demeurait le neutralisme, elle était de ceux qui liaient internationalisme prolétarien et lutte antifasciste. Les contacts, peu à peu, se renouaient entre ces militants, que le changement d'orientation du PCF, après la rupture du pacte germano-soviétique, trouva prêts. Avec sa détermination coutumière et sa haine du nazisme, Esther n'attendait que cela. Elle s'attela à ce travail modeste, mais indispensable et dangereux, de fourmi de la Résistance, transportant au fond du landau les rames de papier pour confectionner le matériel de propagande, distribuant les tracts dans les boîtes aux lettres et les filets à provisions, faisant du porte à porte auprès des sympathisants pour collecter des fonds et, parfois, des armes. Au moment de partir pour Nice, en mai 1942, elle s'est assurée de retrouver sur place des contacts avec la résistance communiste.

Toute la famille se mettant en route, Malka, la belle-sœur d'Esther, a décidé de rejoindre Ephraïm que le jardinier de Pithiviers et sa famille avaient aidé à passer en zone « libre ». Lorsque les autorités du camp avaient commencé à rappeler les prisonniers, cet homme déterminé et courageux avait caché son protégé chez des amis, à Montargis, et quand les Allemands, à plusieurs reprises, sont venus chez lui le menacer et réclamer Ephraïm, il n'a pas démordu de sa version selon laquelle ce dernier s'était enfui quelques jours avant.

C'est sa nièce qui a organisé le passage de la ligne de démarcation de Malka et ses deux enfants, comme elle l'avait fait auparavant pour Ephraïm et le fit, après, pour les deux sœurs de Malka, Chana et Fela.

Fela avait sur elle la dernière lettre de Menahem, écrite le 31 mars 1942, avant d'être fusillé au Mont-Valérien. S'étant échappé de Coëtquidan en mai 1941 et ayant rejoint la lutte peu après, ce résistant communiste de la première heure était tombé entre les mains de la Gestapo après un sabotage de voies ferrées, en août 1941. De prison en prison, il avait échoué à Drancy. C'est là qu'avec sept autres, il avait été pris comme otage, en représailles d'un attentat contre les Allemands, au Havre, la veille. Dans sa lettre, Menahem écrivait : « Que toi, ton enfant et toute la famille, vous attendiez une vie meilleure lorsque la guerre sera terminée [1]. »

Cette vie meilleure, ils la doivent donc en partie au jardinier de Pithiviers et à sa famille. « Ces gens nous ont tellement aidés! dit Malka. Même après la guerre, quand nous sommes revenus de Haute-Loire, il est allé à la banque hypothéquer sa maison pour nous prêter de l'argent afin que nous puissions rouvrir le magasin, commencer à travailler et nourrir les gosses... Nous avons voulu les remercier, les dédommager, leur faire donner des décorations, ils n'ont rien voulu accepter! » Cette histoire, d'où est née une indéfectible amitié, et l'aide que Malka et les siens ont également trouvée chez des paysans protestants de Haute-Loire sont, pour eux, l'infrangible preuve de la solidarité de la population.

C'étaient bien cependant des policiers français qui, les 16 et 17 juillet 1942, ont réalisé l'opération Vent printanier, plus connue sous le nom de rafle du Vel' d'Hiv', au cours de laquelle 12 884 hommes, femmes et enfants juifs furent arrêtés. Hasard ou intuition, Ruchla était partie la veille, pour rejoindre Charles, son compagnon, dans la région de Lyon. Départ en catastrophe, avec la belle-sœur et le neveu qui avait la rougeole : elle avait emporté, roulé dans un papier, le lapin qui restait au fond de la cocotte, des raisins secs qui s'égrenaient tout le long du chemin, mais avait oublié les deux valises et les cartes d'alimentation... Haltes diverses,

1. *Cf.* sa notice biographique dans le livre de David Diamant, *Combattants, héros et martyrs de la Résistance*, Paris, éd. Renouveau, 1984, pp. 27-28.

traversées de la Saône, de nuit, sous une bâche, dans la barque d'un passeur, le car jusqu'à Mâcon, le train jusqu'à Lyon. Une fuite parmi tant d'autres.

Comme celle de Téma, au même moment, qui se poudrait souvent pour ne pas avoir l'air trop pâle, chantonnait *Lily Marlène* en passant devant des sentinelles, attendait des minutes, qui lui parurent des siècles, dans une chambre d'hôtel de Dole que le bruit des bottes allemandes s'éloigne, entonnait, « avec un œuf dans la gorge », *Maréchal nous voilà* en compagnie d'un curé et d'un groupe d'enfants, dans un compartiment, lors d'un arrêt pour contrôle, entre Dole et Chalon, atteignait Andelot, puis Champagnole, Lons-le-Saulnier et, enfin, Lyon avec cette obsession : ne jamais avoir l'air triste ou apeurée, sourire!

Histoires banales. Un train, un autre, un buffet de gare. J'en ai entendu beaucoup de ces récits qui répètent la litanie des gens traqués, aux divers nœuds ferroviaires de l'Hexagone. Avoir l'air naturel, rire, mais pas trop fort, boire, mais pas trop vite, ne pas attirer l'attention, y compris par trop de discrétion, passer inaperçu. Comment raconter le difficile effort pour avoir l'air de rien, malgré l'accent étranger et la peur? Le passage clandestin de la ligne de démarcation entre zone occupée et zone « libre », le départ en catastrophe d'une chambre d'hôtel ou de meublé, après avoir entendu le propriétaire s'entretenir avec des policiers français ou des soldats allemands, la fuite en recevant une convocation d'apparence anodine à se rendre au commissariat le lendemain matin, tout cela représente l'ordinaire des Juifs de France pendant la guerre, et tous les récits, là encore, se ressemblent.

A Pithiviers, l'arrivée des Juifs arrêtés lors des rafles était annoncée. Henri s'attendait à voir Tounia, mais elle y avait échappé de justesse. Lors d'une première rumeur d'arrestations, annoncée quelques jours plus tôt par une voisine, elle était partie se cacher chez une amie française. Puis, comme rien ne se passait, elle était revenue et, la fois suivante, n'a pas voulu accorder crédit à la même rumeur. L'insistance de sa voisine juive, qui l'avait finalement entraînée dans un autre studio de leur immeuble, chez une coiffeuse catholique, lui a sauvé la vie. Cette nuit-là, en effet, elles ont entendu que l'on frappait aux portes de tous les studios où logeaient des Juifs. Le lendemain, elle filait définitivement

chez son amie. Elle y est restée toute la guerre, avec de faux papiers, travaillant le matin à l'hôpital, avec la complicité du chef de service qui connaissait sa véritable identité, et l'après-midi chez un bijoutier grec. « Couvée », dit-elle, par son amie, elle n'a pas souffert et en ressent comme une vague culpabilité. A elle, tout ou presque a été épargné, pas à Henri.

Près de cinq mille femmes et enfants sont arrivés du Vel' d'Hiv' au camp de Pithiviers, dans une indescriptible panique, éprouvés par ce qu'ils venaient de vivre, la chaleur, l'absence d'hygiène, la peur. Les enfants pleuraient, beaucoup étaient malades, les mères s'affolaient, qui se pressaient autour d'Henri, seul médecin dans la tourmente, secondé par un dentiste et une jeune infirmière. Pendant deux mois, sans relâche, jour et nuit, il a aidé, réconforté, soigné cette population. « C'était terrible, infernal, impossible à décrire et j'éprouvais pour tous une immense pitié », se souvient-il. Un convoi après l'autre, le camp peu à peu se vidait de nouveau. Des scènes déchirantes, des enfants arrachés aux bras de leurs mères. Puis un jour, alors qu'il ne restait qu'une dizaine d'enfants convalescents, un médecin français est venu annoncer la fermeture du camp. « Où irons-nous? » a demandé Henri. « Pas en Allemagne, mais à Drancy, les Allemands l'ont promis! » Douteuse promesse.

Le 16 septembre, par une chaude journée, dans un wagon à bestiaux aux fenêtres grillagées, Henri et les enfants sont partis. Le plus petit avait deux ou trois ans et l'aîné douze. Ils pleuraient. De voie de garage en voie de triage, le voyage de Pithiviers à Drancy a duré seize heures. Aux haltes, parfois, des cheminots leur apportaient des pommes à travers les grillages, qu'Henri, à tâtons, distribuait dans l'obscurité. A Drancy, quand les portes se sont ouvertes, des civils français étaient là, avec une liste. Ils ont compté les enfants, il en manquait un, le plus petit. Henri l'a retrouvé, endormi, dans l'ombre du wagon et l'a pris dans ses bras. Alors qu'il sortait avec l'enfant, un homme lui a donné un coup de poing, son visage s'est barbouillé de sang. Un accueil qui préfigurait le reste : « Je n'étais plus médecin, je n'étais plus rien! » Il est resté là une semaine, dans une baraque puante et crasseuse. De la fenêtre, le matin, il voyait les policiers français qui faisaient monter les partants dans des autobus de la RATP. Le 23 septembre, ce fut son tour. L'autobus, puis la gare et, sur le quai, les Allemands, avec leurs chiens.

Deux mois plus tard, le 11 novembre 1942, la zone « libre » était occupée. Israël et sa femme sont partis se cacher à Lyon, avec de faux papiers qu'une secrétaire de mairie de son village du Mâconnais lui avait procurés. Logés d'abord dans un meublé – ce qu'il y avait de plus dangereux –, ils ont finalement pu louer l'ancien appartement du consul de Turquie, en face de l'hôpital Grange-Blanche. Bénévolement, Israël y travaillait, avec la complicité du chef de service, lié à la Résistance. La ville était dangereuse, les rafles et prises d'otages fréquentes. Aussi se bornait-il à traverser la rue, du logement à l'hôpital et retour. Son activité professionnelle maintenue lui permettait de supporter cette vie cloîtrée. Sa femme, moins menacée – les femmes n'étaient pas prises en otages –, allait et venait, assurant l'intendance. La cave de leur immeuble et la morgue de l'hôpital communiquaient. Une issue, en cas de danger.

A la même époque, Hanka, avec quelques amis, a décidé de remonter à Paris. Mais en gare de Châteauroux (ou peut-être Vierzon, elle ne sait plus... [1]), fut annoncée par haut-parleur l'interdiction pour les Juifs et les gitans d'aller plus loin. Ils sont donc revenus à Brive, leur point de départ où, en avril 1943, Shlomo fut convoqué pour une prétendue « visite médicale ». La nuit même, ils ont pris le train. Alors qu'au buffet de la gare de Marseille, ils attendaient la correspondance pour Nice, ils ont vu entrer des soldats allemands. Ils doivent la vie à la présence d'esprit et au sang-froid de Shlomo. L'ancien militant clandestin du PC polonais a murmuré, avec cet air déterminé qu'il a toujours : « Bois ton khir et ris! » Ce que fit Hanka, la gorge serrée pourtant. Toujours avoir l'air de rien! Ils sont finalement montés dans le train. Ce jour-là, 200 Juifs ont été ramassés à la gare.

De Nice, sur le conseil d'une organisation juive, Hanka, Schlomo et sa femme sont partis en Haute-Savoie. C'était alors le dernier havre un peu tranquille que cette zone sous le contrôle des Italiens. Beaucoup de Juifs, d'exode en déroute, étaient venus s'y réfugier. Le 8 septembre 1943, elle était à son tour envahie par la Wehrmacht. Il n'y avait plus nulle part où aller. Les uns restaient cachés là où ils étaient, les autres itinéraient, d'une ville à l'autre, en une suite d'échappées provisoires.

1. Châteauroux était la dernière gare de zone libre sur cette ligne de chemin de fer pour Paris, à Vierzon commençait la zone occupée.

Esther et les siens avaient quitté Nice en catastrophe, le 31 décembre 1943, pour Loriol, dans la Drôme. A Nice, ils louaient des chambres au-dessus d'un restaurant. Un jour, alors qu'elle sortait, deux hommes se sont approchés qui cherchaient des tailleurs. Les seuls tailleurs étaient ses frères, ils avaient dû être dénoncés! Esther, pour gagner du temps, réfléchissait, bavardait; finalement, elle les a accompagnés au commissariat, munie des faux papiers que lui avait fournis la Résistance. Pendant ce temps, la famille avait pu s'éclipser grâce à l'échelle, laissée exprès en permanence derrière le bâtiment. Esther s'en est sortie, les papiers étaient bons, mais l'alerte avait été chaude. Il n'était pas question de s'éterniser.

Shlomo et sa femme avaient quitté la zone italienne envahie, Hanka ne les avait pas suivis, préférant rester à Saint-Gervais-les-Bains, où elle travaillait dans une pouponnière-préventorium pour enfants de parents tuberculeux, dont le directeur était lié à la Résistance. Elle s'y sentait en confiance, s'était attachée à ces enfants provisoirement orphelins, et puis elle avait déjà assez fui. Israël, qui entretemps avait quitté Lyon pour les Basses-Alpes, encore sous contrôle italien, y était revenu et avait rejoint la résistance FFI, dans le massif du Lyonnais, où il assurait un poste sanitaire mobile. Charles, le mari de Ruchla, faisait, dans la région de Vizille, des liaisons pour la résistance communiste. Simon, interné en Espagne, s'était enfui et avait rejoint les Forces françaises libres. Pour les uns et les autres, l'espoir renaissait avec les défaites allemandes, mais le danger demeurait.

La Libération fut-elle une immense joie? Aucun ne la raconte ainsi. Trop de morts et trop de désarroi pour exulter. Hanka pensait que son frère avait péri, elle gardait une lettre de lui en croyant que c'était la dernière. Tounia, à Paris, travaillait comme médecin à l'hôtel Lutétia, où l'on accueillait les déportés. De jour en jour, elle espérait, puis désespérait de voir arriver Henri. Au bout de deux ou trois semaines, un médecin lui a appris qu'après avoir été libéré, il avait attrapé le typhus et que, soigné, il avait ensuite été envoyé en convalescence sur le lac de Constance. Il était vivant! Ils se sont retrouvés deux mois plus tard. Esther, elle, n'a revu Jacob qu'en mai 1945, leur fils avait cinq ans. Ruchla n'a pas retrouvé Marcus, son « frère bien-aimé », il

avait été fusillé au Mont-Valérien, comme Menahem, le mari de Fela. L'heure, là comme ailleurs, était à la recherche éperdue des nouvelles, au décompte des morts et des vivants.

En septembre 1944, à la grande synagogue de Lyon, lors de l'office de Yom Kippour, Israël a chargé un jeune lieutenant américain d'annoncer à son beau-frère, aux États-Unis, que la famille, en France, avait survécu.

CHAPITRE IV

LE TEMPS MORT

Sur la longue période qui s'étend de 1945 à aujourd'hui, mes interlocuteurs, dans l'ensemble, furent peu diserts. Leurs récits sont brefs, minces, et réticents. De leur vie après-guerre, il y aurait peu ou rien à dire. Cette apparente défaillance du souvenir, ce temps mort de la mémoire racontée, soudain hésitante et empruntée, s'abrite derrière la sphère du privé ou l'alibi d'un passé dénué d'intérêt. Comme s'il y avait une difficulté particulière à saisir ce temps-là, à lui donner un principe d'intelligibilité, dès lors qu'il n'est pas, tels les précédents, inscrit dans la permanence d'une nostalgie, la trajectoire d'une promesse ou le cours d'un destin.

Tout se passe comme si l'histoire récente de chacun et l'histoire immédiate dans laquelle toutes s'insèrent étaient en elles-mêmes dépourvues de sens et de valeurs, non mémorables. « On s'est débrouillé comme on a pu, pas trop mal », dit l'un. « Que voulez-vous que je vous raconte? On a repris le travail, et puis voilà », dit l'autre. Phrases laconiques qui congédient les questions, où le *je* s'efface dans l'indéfini du *on*, la banalité des propos et la pause du récit. L'essentiel aurait-il été vécu avant? Certains, explicitement, l'affirment : « Cette déportation, c'est si énorme que ça étouffe tout le reste dans ma conscience. J'ai vécu là-bas toute ma vie! » assène Henri. « Après la guerre, le courage c'était de continuer à vivre, mais les gens et les choses pour lesquels on se battait, ça, c'était fini! » renchérit Chana.

L'ombre portée de la guerre, ses traumatismes, ses désillusions, ses blessures obscurcissent tout le devenir ultérieur.

Et lorsque les récits, factuellement, se poursuivent, c'est essentiellement sur ses suites et retombées, ou encore sur la réactivation, pour certains en France, des hantises et des peurs, au cœur de la guerre froide. Même un événement aussi capital que la naissance de l'État d'Israël, en mai 1948, est évoqué, par ceux qui l'ont vécu sur place, moins comme un moment d'exaltation que comme le dû enfin consenti par les nations aux rescapés des massacres. A partir du milieu des années cinquante, les souvenirs se figent. Tout s'arrête ou se résume en quelques phrases lapidaires, et cela à New York comme à Paris, à Tel-Aviv comme à Melbourne ou Varsovie.

Des recoins de l'Hexagone où ils s'étaient cachés, les Plotzkers de France ont regagné leur ancien domicile. Leurs dernières ressources ayant fondu pendant la guerre, ils se sont immédiatement mis au travail. Le retour de certains fut heureusement salué. Ainsi Israël, dans le Mâconnais. Le « docteur » n'avait pas été oublié, son prestige était augmenté de ses liens avec la Résistance, il avait à sa disposition deux voitures et une moto spécialement réquisitionnées. « Sautant d'un véhicule à l'autre », comme il se plaît à le rappeler, il se remit à exercer dans la contrée. D'autres furent moins bien accueillis par des concierges ou des voisins qui, entre-temps, avaient dévalisé leurs appartements, et affichaient à leur égard une gêne teintée de malveillance. Incidents mineurs : le droit et la victoire étaient du côté des rescapés. Ailleurs, il y eut des désillusions plus amères.

Pour ceux qui se trouvaient en Pologne ou en URSS, les périples de l'après-guerre s'étirèrent souvent sur plusieurs années. Rentrer chez eux n'avait plus de sens. La plupart des Juifs qui revinrent à Płock, en quête de survivants, de pistes, de traces ou, au moins, de souvenirs matériels, n'y restèrent que quelques jours, voire quelques heures, tant le choc de l'absence était insupportable, et l'accueil rien moins que chaleureux. Dans leurs maisons, il y avait de nouveaux occupants, qui leur fermèrent souvent la porte au nez quand ils se présentaient, à la recherche d'un objet, d'une photo évocateurs du passé. Bien qu'ils aient été en droit de le faire, ils ne revendiquaient rien de leurs biens, sinon quelques reliques, qui n'avaient de valeur que pour eux. Ils dérangeaient pourtant. L'étonnement, plus ou moins mêlé d'animosité, de leurs anciens voisins : « Tiens, vous êtes encore en

vie, on vous croyait tous morts!» leur claquait au visage comme une gifle. «Dans cette vallée de la mort, la plante ne pouvait plus désormais refaire racine», écrit l'un de ces «revenants» [1].

Après ces années d'occupation nazie, l'antisémitisme, loin de disparaître en Pologne, avait été conforté. Le pogrome de Cracovie, le 11 août 1945, comme ceux de Chelm et de Rzeszow, les attaques réitérées des trains qui, à partir du printemps 1946, rapatriaient d'URSS les Juifs polonais en étaient autant de preuves. Pour les nationalistes, qui n'avaient pas désarmé, ces rapatriés faisaient partie du vieux «complot judéo-bolchévique» et, comme tels, focalisaient la haine. L'horreur du pogrom de Kielce, en juillet 1946 [2], provoqua un mouvement de panique et d'effroi. A l'instar de milliers d'autres, Adam, qui jusque-là avait survécu caché dans ce pays auquel il était attaché, a alors décidé de partir par le prochain bateau pour la Palestine. C'était en 1947; les Britanniques délivraient, avec parcimonie, quelques visas.

Sous la présidence active d'Alfred Blei, le beau-père de Milena, caché comme elle du côté aryen pendant la guerre, une petite communauté fut cependant reconstituée à Płock, avec l'aide du Comité central des Juifs de Pologne. Exsangue, elle mit sur pied des institutions sociales et culturelles et s'attacha à rendre hommage à ses morts. Une première réunion commémorative se tint en mars 1946. En octobre de la même année, vingt-cinq Juifs de la ville tués par les Allemands, au tout début de la guerre, furent exhumés et enterrés rituellement, en présence d'officiels polonais. Et le 23 octobre 1949, dans le cimetière juif, fut inauguré un monument à la mémoire de la communauté. Dix ans plus tard, il n'y avait plus dix hommes pour former un *minyan*, l'assemblée nécessaire à la prière. En 1957, ils étaient encore quarante-quatre adultes et quarante enfants, mais en 1959, presque tous avaient émigré. Il ne restait plus que trois Juifs à Płock.

D'autres se sont réinstallés ailleurs en Pologne, tel Heniek. Le train qui, en 1946, le ramenait avec son épouse Ania, enceinte de six mois, de Kurgan, en Oural, était formé de

1. Israël Gerhon Bursztyn «Jewish Plotzk can not be rebuilt», in *Plotsk*, Tel-Aviv, Hamenora Publishing House, 1967, p. 82.

2. Marc Hillel, *le Massacre des survivants. En Pologne 1945-1947*, Paris, Plon, 1945.

wagons à bestiaux, une fois de plus, et le voyage, ponctué d'innombrables arrêts, a duré quatre semaines. La destination finale du convoi était la Basse-Silésie, conformément à la politique soviétique de repeuplement de cette région d'où les habitants d'origine allemande et les *Volksdeustche*, installés là par le régime nazi, avaient été chassés. Arrivés à Katowice, ils sont repartis pour Varsovie, convergeant comme tant d'autres vers ces bureaux assaillis du Comité des Juifs de Pologne, dans le quartier de Praga. Il y régnait en permanence une atmosphère de folle tension, des êtres démunis de tout y attendaient des secours mais, surtout, d'hypothétiques nouvelles de proches survivants. C'était le lieu des désolations confirmées et parfois, aussi, des retrouvailles inouïes. Heniek y a croisé un de ses anciens professeurs à l'École polytechnique de Varsovie, devenu directeur d'une fabrique de radios en Basse-Silésie, qui lui a proposé un emploi. Il était las, n'avait plus un sou, leur enfant allait naître, il a accepté. Dans cette région vidée de ses anciens habitants, emplois et logements étaient à prendre, les conditions de vie étaient meilleures qu'ailleurs. Polonais juifs et chrétiens étant pareillement de nouveaux arrivants, les relations étaient plutôt bonnes.

Certains sont donc restés. Les uns, par conviction idéologique, par volonté de construire une Pologne socialiste, et par patriotisme lorsqu'ils étaient, telle Milena, très assimilés et polonisés; d'autres, tels Heniek ou Fela, par lassitude après trop de périples; d'autres encore, à Płock même, par volonté et souci de fidélité, déterminés à reconstituer la communauté. Pour peu de temps: la plupart sont finalement partis vers l'Ouest puisque, selon la formule de Pierre, « la Pologne est un grand cimetière, et on ne peut pas vivre dans un cimetière! ». Ils ont rejoint l'Allemagne occupée par les Alliés. Encore des marches, des haltes, des voyages en camion ou en train, et une nouvelle frontière à passer, clandestinement, à l'insu des Soviétiques. Ces derniers ne refoulaient guère les fuyards, où se mêlaient Allemands expulsés et Juifs réfugiés, mais, après tant d'errances chaotiques, la crainte demeurait, d'autant plus qu'une rumeur circulait sur une proche fermeture.

Dans l'Allemagne dévastée, ils se sont retrouvés dans les camps de DP (*Displaced Persons*), ballottés d'un organisme à l'autre, des bureaux de l'UNRRA (United Nations Relief

and Rehabilitation Administration) aux services de recherche de la Croix-Rouge et des organisations juives, toujours en quête de pistes et d'adresses, de papiers et de visas d'émigration. Puis, au bout de plusieurs mois, de plusieurs années parfois, ils sont repartis vers la France, l'Angleterre ou les États-Unis. L'Allemagne, pas plus que la Pologne, ne pouvait être un lieu d'établissement.

Cette période de l'après-guerre était d'autant plus douloureuse qu'elle décevait les attentes. Marqués par les souffrances qu'ils avaient endurées, choqués par le décompte des morts, ils pensaient avoir droit à des égards autant qu'à des secours. Après tant de malheurs, ils s'imaginaient qu'ils feraient l'objet d'une immense sollicitude et furent souvent heurtés par le peu de considération dont on les gratifiait. Confrontés à une bureaucratie débordée, à un monde indifférent, ils se sentaient, une fois de plus, laissés pour compte. « Quand j'y repense maintenant, nous étions revendicatifs, impatients, nos réclamations se bousculaient, et puis nous étions à vif, nous ne supportions rien, la moindre froideur de comportement me précipitait, selon les moments, dans un abattement profond ou une colère paranoïaque, et toujours ce sentiment que personne ne voulait comprendre », raconte Élie. Les multiples bureaux et commissions chargés d'enregistrer et de secourir les réfugiés étaient assaillis et leur fonctionnement administratif laissait peu de place aux rapports humains. En outre, parmi la masse des réfugiés, il y avait des gens très divers et, au milieu des victimes, quelques bourreaux aussi.

A l'hôtel Lutétia, après un examen médical, les déportés devaient passer devant une commission administrative. Les interrogatoires étaient brefs et secs, il fallait établir les identités et, éventuellement, débusquer traîtres ou nazis camouflés. « Finalement, ces messieurs m'ont donné un document provisoire. Cette fois-ci, il n'y avait pas la mention *Juif* mais *étranger*. J'avais l'impression que j'étais toujours fiché, que l'on m'avait toujours à l'œil! » raconte Henri qui n'était pas au bout de ses déboires. Quelque temps après, il passait devant une commission de médecins français chargés de distribuer, grâce à des fonds américains, des prêts d'installation aux médecins déportés. Une manière de tribunal une fois encore, pour cet homme écorché, dont la sensibilité à fleur de peau ne supportait pas l'attitude distante et froide

de ces confrères, « israélites de France » [1] pour la plupart, cantonnés dans leur rôle officiel. Renonçant à toute aide, il est sorti en claquant la porte.

Difficile d'oublier ce qui ajoute l'humiliation à la solitude, en ces moments de désarroi. Léon a un si mauvais souvenir de son arrivée en France qu'il a décidé de ne jamais y revenir. Lui qui a voyagé à travers le monde, et tout récemment jusqu'en Chine, se refuse à venir de New York visiter Paris tant il voue un ressentiment tenace à ce pays en raison des innombrables tracasseries administratives qu'il y a subies, revenant d'URSS après la guerre, seul rescapé de toute sa famille. Point de vue un peu injuste sans doute – la France de l'après-guerre accueillait les réfugiés juifs, avec ou sans papiers, et l'administration tatillonne, paperassière et bureaucratique peut-être, s'employait cependant à régulariser leur situation – probablement renforcé par cette conviction, très ancrée chez mes interlocuteurs américains, que la France est un pays profondément antisémite.

Dans un contexte différent, l'attitude des autorités britanniques en Palestine, refusant d'abroger le *Livre Blanc* limitant l'immigration, internant les immigrés illégaux à peine sortis des camps de personnes déplacées, ne les libérant qu'au gré des quotas, fut une réalité plus amère encore. « Ces trois années de l'après-guerre où l'on découvrait l'étendue du désatre, sans pouvoir accueillir les survivants, aux prises à la fois avec les Anglais et les Arabes, désespérant de la compassion des nations, furent les plus sombres que nous ayons vécues », raconte Jacob.

Tous s'étaient néanmoins réinstallés quand, avec la guerre de Corée, surgirent de nouvelles angoisses. « Je ne voulais pas que mon fils connaisse ce que nous avions vécu, explique Meyer. Nous avons donc décidé de quitter la France, où j'avais pourtant une bonne situation d'avocat, et d'émigrer en Israël. » Plus loin, toujours plus loin. Élie et sa femme, ont, eux choisi l'Australie; un oncle et un cousin les y avaient précédés. Quant à Israël, poussé par son épouse, toujours plus méfiante que lui – ce qui auparavant leur avait déjà sauvé la vie –, il avait en poche les visas pour les États-Unis. Un départ envisagé sans enthousiasme par cet amoureux de la France. En 1953, Staline est mort opportuné-

1. Juifs français depuis plusieurs générations et très assimilés.

ment : Israël a aussitôt décidé de rester dans son pays d'élection.

Quant à ceux-là même pour qui le sens de l'histoire était le plus assuré, sur la voie triomphale du communisme, ils ont vu leurs certitudes se défaire au terme d'un affligeant processus de désillusions cumulées, qui leur laisse un sentiment d'amertume et de désarroi d'autant plus profond qu'ils ne parviennent pas à comprendre, tant d'années plus tard, comment ils ont pu à ce point se leurrer et être leurrés. « Je me suis trompée, dit Chana. J'avais l'espoir que le communisme allait transformer la vie, qu'il n'y aurait plus d'injustice et d'antisémitisme, plus de différences d'aucune sorte. Je me suis tellement trompée et pas seulement moi! L'antisémitisme existe toujours là-bas et, en plus, il y a une classe différente. J'ai changé, je ne peux plus y croire, mais je ne suis pas pour autant devenue sioniste. J'ai beaucoup de sympathie pour Israël, qui doit exister, mais je ne pense pas que les Juifs doivent aller s'y installer. » Certains, tel Schlomo, veulent sauver les idées de la réalité sociale et politique qui les a dévoyées : « Avant-guerre, on ne savait pas ce qui se passait avec Staline, on croyait en lui et en l'URSS, et même après d'ailleurs, on était incapable de comprendre et d'admettre ce que l'on nous racontait sur les purges. Maintenant, je ne suis plus stalinien, je n'approuve pas la Russie telle qu'elle est, je ne crois plus à ce communisme-là, mais l'idéal me reste! »

La plupart situent leur désaveu au moment du procès dit des « blouses blanches », qui mettait au banc des accusés un groupe de médecins juifs. Après tant de récits de purges et de liquidations auxquels ils n'avaient pas voulu croire, mais qui, peut-être, par leur redondance, avaient insensiblement ébranlé leur conscience, la symbolique de l'événement semble avoir agi comme un révélateur, frappant les esprits jusqu'à la rupture. Le complot, cette fois, était-il plus invraisemblable que les milliers d'autres accusations antérieures parce qu'ils étaient médecins, la blouse blanche symbolisant l'éthique et l'innocence, et juifs, de surcroît? « Je me suis dit, raconte Henri, que si des personnalités comme celles-là s'étaient vraiment opposées à Staline, c'est qu'il y avait de bonnes raisons et que si, au contraire, elles étaient innocentes, il y avait de bonnes raisons de dénoncer Staline! »

Agile ironie dont il est coutumier, c'est là sans doute son

système de défense contre l'adversité, qu'il s'agisse de la faillite de ses idéaux ou de la terreur des camps. Toutefois, il oublie que le procès fut interrompu par la mort du dictateur, cet événement en induisant un autre : l'innocence proclamée des médecins et l'ébranlement du mythe stalinien. Ainsi ceux qui datent aujourd'hui leur rupture de cette accusation télescopent-ils peut-être, dans leur mémoire, la période du procès et les événements qui suivirent, antidatant sur leur dessillement afin de contourner une double difficulté : expliquer l'aveuglement passé et identifier, si tant est qu'il existe aussi ponctuellement, le moment précis où les certitudes basculèrent.

Au-delà de ces derniers périples et de ces dernières désillusions, l'histoire individuelle ne se raconte que par procuration ou projection, à travers celle des enfants et des petits-enfants. Le passé proche ne s'éclaire que rapporté à ce présent, tourné vers le futur, de la filiation. Chacun évoque les mots d'enfants, les exploits scolaires, les maladies parfois, quand elles furent graves, les choix éducatifs, les sacrifices consentis, les études réussies, les alliances, les « bonnes situations ». Tous sont profondément fiers d'une progéniture qui symbolise un avenir dont ils avaient désespéré.

La manière dont, avec plaisir, enthousiasme, force détails souvent, ils m'ont parlé de leurs fils et filles, des adultes aujourd'hui, plus ou moins de mon âge, me gênait un peu, surtout lorsqu'ils tenaient à me les faire rencontrer. De leur propre vie, ils étaient détenteurs et pouvaient m'en dire ce que bon leur semblait. Là, en revanche, en les écoutant, en regardant les photos qu'ils tenaient à me montrer, je me sentais indiscrète, avec ce sentiment, plus fort qu'à l'ordinaire, de faire intrusion, dépositaire illégitime d'un discours par procuration.

Un discours parfois impressionnant, terrible même, par excès de passion et d'amour, particulièrement (mais pas seulement) chez les anciens déportés : « Ils sont tout mon bonheur, toute ma raison de vivre, je n'aurais jamais imaginé voir ça » ; ou bien : « Mes enfants ne me doivent rien, c'est moi qui leur dois tout » ; ou encore : « Tout tourne autour de notre petite-fille, si elle n'était pas là... » Les enfants, et peut-être plus les petits-enfants, sont TOUT. Ceux qui parlent ainsi considèrent-ils qu'ils ne sont rien? Il semble bien, en un sens. Prisonniers d'un passé funeste, ils

s'effacent. Comme si, après le génocide, ils étaient inaptes à conjuguer le présent. Ce qui, sans doute, les rend d'autant plus omniprésents dans la vie de leurs descendants...

A ces derniers incombe donc la tâche d'incarner le futur. Mais aussi, implicitement, de réincarner le passé ou, tout au moins, de ressembler aux parents disparus et, ainsi, de renouer les filiations. « Quand notre fille est née, après la guerre, nous étions si heureux, à travers elle nous voyions tous les autres, qui auraient pu naître, ceux de nos frères et sœurs tués. » La phrase est émouvante mais redoutable : ce bonheur-là est cerné de fantômes. « Nous ne sommes pas croyants, ma vraie religion, c'est les enfants ! » Une religion, en effet, au sens étymologique de *religare*, relier, rattacher la perte à l'espoir. Culte de la progéniture, jusqu'à l'idolâtrie parfois. Sans doute, pour certains, a-t-il été difficile de se déprendre d'aussi formidables projections.

Le temps des enfants est souvent évoqué dans un va-et-vient avec celui de la génération détruite : « Maintenant, si je compte mes petits-enfants et ceux de mes cousins en Angleterre, en Israël et en Australie, la famille est numériquement reconstituée. » Affirmation de la vie contre la mort, de la volonté d'exister contre la destruction, cette arithmétique ne reflète pas seulement la réalité du remplacement des générations. Elle renvoie à une liaison imaginaire entre passé et présent. Dans chaque récit, de nombreux sauts dans le temps témoignent de la prégnance de cette association dans la mémoire. Ces bonds du passé au présent ou du présent au passé, qui inaugurent à chaque fois une disgression du propos, sont nourris de multiples repérages familiaux : « Je me souviens d'un tel, nous habitions tous deux passage Praszker, à Płock, son petit-fils est un économiste connu, il est passé chez Pivot récemment » ; « Ma petite-fille va dans le même lycée qu'un garçon dont la grand-mère a bien connu mon oncle, ils étaient ensemble au Parti communiste polonais, aujourd'hui les deux enfants sont à SOS racisme... » Entraînant les récits au long des généalogies et des filiations, ces cheminements reviennent comme des refrains.

Cependant, en dépit de ces boucles mnémoniques qui ramènent le présent immédiat et le futur des nouvelles générations au passé des familles détruites, c'est aussi de façon disjonctive que ces deux générations sont invoquées, à travers des évaluations de ce qui, de l'univers de l'une à celui

de l'autre, a été transmis ou perdu. Évaluation le plus souvent pessimiste, sans être vraiment affligée, qui se double d'un scepticisme manifeste à l'égard des diverses tentatives actuelles de renouer avec le passé.

En France particulièrement où, contrairement aux États-Unis, au Canada ou en Australie, beaucoup d'enfants ont épousé des non-Juifs, l'avenir d'une descendance juive apparaît incertain. Même lorsqu'ils sont résolument athées, les parents reconnaissent qu'ils auraient préféré qu'il en fût autrement, mais corrigent aussitôt leur remarque en affirmant que ce qui compte, avant tout, est le bonheur des leurs. Plus difficile à admettre, dans deux familles, fut la messe pour le mariage du fils ou le baptême de la petite-fille. Dans l'un et l'autre cas, les grands-mères n'ont pas voulu assister à la cérémonie. Que l'on se détache de toute tradition juive est, à la limite, admissible; que l'on en adopte une autre et, particulièrement, celle de l'Église catholique, qui a laissé des souvenirs si sombres dans la conscience juive polonaise, ne l'est pas. C'est là plus qu'un détachement, une manière de reniement qui fait injure à cette lacunaire mais omniprésente mémoire des victimes. Lacunaire, car on n'en parle pas; omniprésente, car en guise de cercle de famille, elle constitue un cercle de fantômes.

La plupart de mes interlocuteurs se sont déclarés convaincus que leurs enfants n'ont que faire de l'histoire du vieux monde englouti, en Israël comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, où l'idéologie conquérante du sionisme s'accommode mal de ce passé d'oppression et de déréliction. Pourquoi leur imposer l'évocation d'un univers mort et entraver leur marche dans la vie avec ce triste bagage? Ils ont souhaité ardemment voir cette génération inespérée, cette postérité miraculeuse, s'intégrer avec succès dans les sociétés modernes où elle était née. Ayant fait ce choix, ils ont connu la situation de beaucoup d'émigrés, pris entre tradition et modernité: « Autrefois, dit Anna, nous devions écouter les parents et maintenant nous devons écouter les enfants qui savent plus et mieux. Mais nous, il n'y a jamais eu personne pour nous écouter! »

Pourtant, ce n'est pas seulement parce qu'ils craignaient de les encombrer de ce fardeau inutile qu'ils se sont tus. En effet, ce que leurs récits, matière évolutive et mouvante, dévoilent est une triple perte et une double rupture. Passé

perdu de l'enfance, passé rejeté de l'immigration, passé détruit du génocide : immense, la perte est d'autant plus douloureuse qu'elle fut accompagnée de déchirures intimes. Car tous, à des degrés divers, avaient rompu avec un univers traditionnel, au demeurant déjà profondément destructuré. Une rupture que la Shoah a transformé en irrémédiable abandon, ne laissant que lancinants et coupables regrets. Il n'y a certes pas de commune mesure entre la contestation d'une société fortement ébranlée et son anéantissement, sinon, et c'est décisif, que le second a aussi aboli à la fois l'espoir et la mémoire de la première. Le temps des événements sociopolitiques, à l'échelle d'une vie, auxquels s'articulaient des idéologies nourries d'espérance, a sombré dans le désastre, inassumable. Rétroactivement, cet effondrement a doté du sens mythique de la nostalgie cet univers que les émigrés avaient abandonné. Reste donc le mythe, mais pas l'histoire, et, entre les deux, la blessure qui seule se transmet.

Et le legs, car il en est un, contrepartie de cette double rupture, c'est la double contrainte, l'injonction paradoxale imposée à la génération de l'après-guerre, prise entre une parole impossible et une amnésie interdite : ni mémoire ni oubli! Assignation de l'entre-deux, du paradoxe et du malentendu, dont je suis précisément partie, pour tenter d'explorer une identité refondée, dans le langage vivant et déviant de l'ambiguïté.

III

A PRÉSENT

CHAPITRE PREMIER

UNE BOUTEILLE A LA TERRE

Je découvre ma tête et m'incline profondément devant les victimes et les martyrs. Je m'efforcerai de calmer ma colère, de tempérer l'amertume qui empoisonne mon sang, d'apaiser la rage qui obscurcit mon esprit, de maîtriser ma plume qui tombe de ma main tremblante. L'âme blessée, la poitrine opprimée, le cœur douloureux, les yeux emplis de larmes, les poings serrés, j'essayerai de tout écrire, avec le sang et le pus des plaies, pour témoigner de la bassesse et de l'ignominie que peut atteindre l'être humain.

Un jour, quelque part en Pologne, entre janvier et mai 1942, un homme, un Juif, s'est appliqué à écrire ces lignes. Il s'appelait Simha Guterman. Pendant cinq mois, d'une écriture serrée, sur d'étroites et longues bandes de papier, il a rédigé en yiddish son témoignage: le récit de l'agonie de la communauté de Płock, la sienne, celle où il était né et avait vécu. Patiemment, feuille après feuille, il a ensuite enfoui son manuscrit dans une bouteille, qu'il a cachetée et cachée sous l'escalier d'une maison de Radom, sans doute le dernier ghetto où il avait échoué. Puis il a disparu, dans un camp.

Ultime résistance contre l'oubli et la mort, Simha a écrit pour qu'un jour, peut-être, dans un monde où il ne serait plus, des lecteurs découvrent la souffrance que lui et les siens avaient connue. Pariant ainsi, du fond du désespoir, sur un avenir d'où l'amnésie serait bannie, il a jeté une bouteille à la terre. Pour autant, ce n'était pas un appel au secours: en trois ans, depuis 1939, il avait eu le temps

d'apprendre combien de telles espérances étaient vaines. Plus essentiellement, il espérait être lu. Aussi a-t-il pris le temps d'écrire un véritable texte. Construite et achevée, soigneusement découpée en chapitres, jalonnée d'images saisissantes, sa chronique de la destruction des Juifs de Płock n'est pas un simple journal, à l'écriture bousculée par l'événement. Épris de littérature yiddish, imprégné du pouvoir évocateur de sa langue métaphorique, ce fils de *hassid* devenu militant bundiste, qui n'était pourtant ni historien ni écrivain, a voulu nous laisser, tout simplement, un livre [1].

« Il faut que le monde sache! » C'était le cri, et le souci aussi, de ces témoins du ghetto de Varsovie qui, autour d'Emmanuel Ringelblum [2], se sont acharnés à sauver témoignages et archives, pour que l'histoire se souvienne. Comme d'autres qui, peut-être, moisissent ignorés dans le sol polonais, ce texte aurait pu ne jamais être lu. Il fut retrouvé, par hasard, à Radom, lors de la reconstruction de la maison, et remis au Centre historique juif de Varsovie. C'est là que Léon, toujours par hasard, l'a découvert. Léon qui, justement, avait voulu tourner le dos à ce passé trop douloureux quand, arrivant aux États-Unis après la guerre, il avait cru entendre sa mère en lisant des lettres d'elle conservées par sa tante. Jeté à corps perdu dans les études, puis dans une brillante carrière, il avait misé sur l'avenir.

Et voilà qu'avec l'âge et la retraite, le désir lui était venu de se retourner vers le passé. Rencontrant un chercheur qui faisait une étude sur la correspondance envoyée par les Juifs de Pologne pendant la guerre, il avait ressorti ces lettres, bardées d'innombrables tampons. Le souvenir s'était réveillé et, avec lui, un mélange de curiosité et de fidélité, au point de le conduire, en 1982, à Varsovie. Il partait à la recherche des écrits d'un de ses oncles, Itzhak Bernstein, un écrivain qui avait travaillé avec Emmanuel Ringelblum, dans le ghetto de la capitale polonaise.

Quelques jours avant son retour à New York, un archiviste du Centre historique juif lui a montré cet épais rouleau de longues bandes de papier, pensant que, étant de Płock, il serait intéressé. Léon a parcouru, fasciné, l'original en yid-

1. A paraître, Plon, 1989. Dans ce chapitre les extraits du manuscrit de Simha Guterman sont en italique.

2. Emmanuel Ringelblum, *Chronique du Ghetto de Varsovie*, Paris, éd. Laffont.

dish. Puis il a obtenu la mauvaise copie d'une version en polonais, pour part en traduction littérale et pour part en abrégé, qu'il a recopiée et complétée. Pour lui, l'identité de l'auteur – qui n'avait pas signé son manuscrit – ne faisait aucun doute, plusieurs indices convergeaient. Aussi a-t-il envoyé le texte en Israël, à Kuba, le fils de Simha, qui lui a confirmé son hypothèse. Enfin, un jour de 1987, à New York, Léon m'en a donné copie. Une copie que mon père a traduite du polonais.

C'était évidemment une façon de refermer la boucle que de me retourner vers lui, pour qu'il me livre le contenu de ce texte. Après coup, je me suis demandé comment j'avais pu lui infliger cette épreuve, qui l'amenait, mot après mot, phrase après phrase, à découvrir ce qu'avaient enduré les membres de sa famille maternelle, restés à Płock. Nous nous sommes retrouvés tous deux, interdits, face à un témoignage qui ne laissait aucune de ces échappatoires que ménagent les pauses de la transmission et les détours de la mémoire.

Je n'avais jamais cherché, au fil des entretiens que j'avais eus avec des survivants du ghetto de Płock, à traquer leurs souvenirs sur cette période. Mon impuissance à forcer les réponses trahissait aussi le fait que d'un certain silence, au fond, je préférais m'accommoder plutôt que de forer dans le vif de la mémoire blessée. Cette fois, la nécessité impérative du récit de Simha, dans sa brutalité, n'autorise aucune diversion.

Au plus près des faits, chroniqueur lucide d'un paysage hallucinant, il s'attache à tout dire, « le sang et le pus », les tortures, les violences, la peur qui, dans le ghetto, ont précédé, pendant deux longues années, la déportation. Mais aussi les déchirures au sein de la communauté, les lâchetés, les compromissions, les fractures. Bien que les travaux historiques, et notamment l'incontournable étude de Raul Hilberg [1], aient révélé l'étendue du processus progressif de destruction, et également le rôle joué par les Conseils juifs dans ce mécanisme pervers, le choc sur les esprits de la Solution finale relègue généralement au second plan tout ce qui l'a précédé, jusqu'à accréditer cet insupportable lieu commun, trop souvent entendu, selon lequel, un jour, les Juifs d'Europe se seraient laissé emmener « comme un trou-

1. Raul Hilberg, *la Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988.

peau ». Simha montre combien la terreur était déjà là, omniprésente et progressive, au point que les convois, les camions, les départs aient été perçus comme une issue possible, une façon d'en sortir ou d'en finir.

Je ne peux que restituer la teneur de son récit, le résumer en en suivant scrupuleusement la trame, sans omettre les principaux faits et, parfois, en reprenant littéralement ses mots, pour me taire à mon tour. C'est ainsi qu'au gré des aléas, détours et filiations, cette étude cheminant entre histoire, mémoire et transmission est venue buter sur la matérialité brutale du témoignage.

Fin août 1939. Le ciel était sombre et bas, comme les pensées de Simha, assis auprès de son frère malade, dans la carriole qui les ramenait vers Płock. L'orage qui s'était déclenché avec violence, alors qu'ils traversaient une épaisse forêt, les avait trempés jusqu'aux os. Et Simha songeait à une autre menace, imminente, celle de la guerre, avec son prévisible cortège de souffrances pour les Juifs. La veille, sa belle-sœur était venue en hâte annoncer que des affiches de mobilisation venaient d'être placardées en ville. Un paysan qui se trouvait là a déclaré, désabusé, que le pouvoir administratif n'y était pas du tout préparé. C'était vrai : Simha et de nombreux réservistes n'ont pas été mobilisés, faute d'uniformes, d'équipements et d'armes.

Dès les premiers jours de la guerre, la panique s'est emparée de la communauté juive. Les commerces étaient fermés, les gens sortaient dans les rues, échangeant questions, rumeurs et nouvelles, tandis que les avions allemands bombardaient les casernes et certains objectifs civils, laissant des blessés et des morts. Quant à l'aviation polonaise, qui avait coûté tant de millions de zlotys, elle demeurait invisible.

Le 3 septembre, un appel, placardé sur les murs, appelait à la défense civile contre « l'ennemi séculaire ». *Amis d'hier, ennemis d'aujourd'hui, le gouvernement leur a vendu la Pologne et c'est toujours les mêmes qui trinquent!* commentait amèrement un ouvrier qui lisait l'affiche à côté de Simha. A l'hôtel de ville où ce dernier était allé offrir ses services, régnait, comme ailleurs, une indescriptible pagaille. Bredouille, il est rentré chez lui où, peu après, un soldat vint

frapper violemment à la porte pour lui enjoindre d'aller creuser une tranchée le long de la principale artère de la ville. Une centaine d'hommes s'y employaient déjà, comme par hasard tous Juifs et tous pauvres, sous la surveillance agressive d'un caporal de l'armée. Sur la chaussée passaient les voitures, lourdement chargées, des fuyards.

Comme une vague, l'exode ne cessait de gonfler. Un mouvement irrésistible poussait la population vers l'Est, pour échapper à l'avance allemande. Simha, lui aussi, a décidé de partir. Envoyé pour défendre la ville, le détachement militaire polonais ne rassurait personne, au contraire. Aux abords du grand pont de bois sur la Vistule, les gens se bousculaient. Un peu plus loin, cinq kilomètres après le pont, la longue cohorte s'est divisée. Ceux qui avaient une voiture prirent la direction de Varsovie. La plupart des piétons s'engagèrent sur la route de Gombin. Simha, quant à lui, prit le chemin de Sendyn, espérant y trouver plus aisément des vivres et un toit.

Ce village, comme les autres, était déjà bondé de réfugiés, campant dans les maisons, les écuries et les étables. Les paysans y étaient misérables, cultivant de maigres lopins de terre sablonneuse aux abords de ce petit bourg perdu, entouré d'immenses forêts domaniales, dans lesquelles, de nuit, ils allaient couper du bois. Fréquemment arrêtés par les gardes forestiers, ils avaient pris l'habitude d'aller séjourner en prison, où la soupe était plus riche que la leur et la survie moins difficile. Mais en ces temps de guerre, il n'y avait plus d'autorité ni de gardes et tous, paysans de Sendyn et réfugiés, exploitaient impunément les forêts, sans savoir ce que leur réservait l'avenir. La guerre durait déjà depuis deux semaines. De vagues rumeurs parvenaient au village, selon lesquelles une bataille faisait rage près de Kutno.

Le jour de Rosh Hashana, le nouvel an juif, alors qu'un *minyan*, un groupe de prière de dix hommes, se réunissait dans une chaumière, l'artillerie s'est mise à gronder, et une patrouille de la Wehrmacht a pénétré dans le village. Il y eut soudain un calme plat, puis une terrible explosion suivie de cris où se mêlaient les *Chema Israël* et les *Jesus Maria*. Sur la place, de grands trous d'obus; dans la forêt, beaucoup d'arbres effondrés; et des soldats qui gisaient morts à côté de leurs armes.

Peu à peu, les nouvelles arrivaient, toujours sinistres. Un paysan qui revenait de Gostynin racontait qu'il y avait vu, sur la place du marché, tous les Juifs couchés, face contre terre. Un autre rapportait que dans un village voisin, un Allemand avait abattu un paysan qui enterrait un soldat polonais. On disait aussi que, dans un autre village, le prêtre avait été forcé de creuser sa propre tombe avant d'être fusillé, que près de Sochaczew, sur la route de Varsovie, la Luftwaffe bombardait les fuyards, que Gabin, où s'étaient réfugiés de nombreux Juifs, avait été bombardé jour et nuit et que beaucoup avaient péri dans les caves, sous les décombres. On disait encore que, partout, les Allemands assassinaient des Juifs et que, dans certaines localités, ils les avaient enfermés dans la synagogue à laquelle ils avaient mis le feu, tirant sur ceux qui essayaient de fuir par les fenêtres.

Puis une autre nouvelle est parvenue à Sendyn : celle de l'approche des troupes soviétiques. Simha a alors décidé de revenir à Płock, à pied, comme il en était parti, retraversant une campagne à l'abandon où le blé n'avait pas été fauché, où dans les fossés, le long de la route, gisaient, au milieu des débris de voitures, des cadavres de soldats et de fuyards. Les faubourgs de Płock avaient brûlé. Là aussi, il y avait eu des morts. Sur la route, aux abords de la ville, Simha et d'autres Juifs furent arrêtés par les Allemands et contraints à travailler sur la chaussée, sans outils, et à chanter, sous la menace des coups qui tombaient, pour rien. En revenant de ce travail forcé, ils croisèrent des soldats allemands qui obligeaient de vieux Juifs barbus, couverts de leurs châles de prière, à se coucher dans chaque mare d'eau boueuse.

En ville, on disait que les Russes avaient atteint Lwow, Nowogrod, Brzesc même et peut-être Łomza. L'annonce, à la radio, de la nouvelle ligne de démarcation sur le Bug raviva les espoirs de fuite. Pour populariser le départ vers les territoires sous contrôle soviétique, de jeunes Juifs de gauche lancèrent le slogan : *Si la montagne ne vient pas à Mahomet, Mahomet ira à la montagne!* Devant les bureaux de l'administration civile, des centaines de jeunes ont immédiatement fait la queue afin d'obtenir un *reiseschau*, un permis de départ. Aux soldats allemands qui leur demandaient où ils voulaient se rendre, ils répondaient *Zur Heimat* (« Vers la patrie »), à Białystok!

La plupart étaient pauvres. Les Juifs plus conservateurs et plus aisés préféraient rester. En dépit d'un décret, récemment promulgué, qui obligeait, sous huitaine, tous les propriétaires de magasins, ateliers ou fabriques, à cesser la vente de leurs produits et marchandises et à en dresser l'inventaire, ils ne croyaient pas à la confiscation de leurs biens. Après tout, l'Allemagne n'était-elle pas un pays capitaliste qui jugeait sacrée la propriété privée? Quelques jours plus tard, pourtant, le gouverneur Frank proclamait: *Tout ce qui est utile au peuple allemand est légal et tout ce qui ne sert pas le peuple allemand est illégal.* Le lendemain, tout était confisqué, tandis que la ville se couvrait d'affiches dénonçant les Juifs comme *parasites* et *usuriers*.

Une nuit, des SS en uniformes, accompagnés d'Allemands en civil, ont encerclé le quartier juif, pénétré dans les habitations, ordonné, sous la menace des armes, l'ouverture de toutes les armoires et commodes, et raflé tous les biens de valeurs. Ils ont battu la femme de Simḥa car elle avait caché quelque chose sous sa chemise et arraché, des mains de sa fille de dix ans, un porte-monnaie contenant quelques sous. Ce n'était pas encore assez: le Trésor devait exiger des Juifs dont le magasin ou l'atelier avait été confisqué, le paiement des impôts échus, et même des arriérés anciens que l'administration polonaise, en son temps, avait annulés. Et, le 15 octobre 1939, dix notables juifs furent convoqués par les Allemands au Landrat: la communauté devait payer une amende d'un million de zlotys en raison de son *manque de loyauté*. Trois des notables restèrent en otages jusqu'à ce que la somme, finalement réduite de moitié, ait effectivement été versée.

Avant-guerre, Simḥa était connu comme militant bundiste, ses convictions lui avaient valu quelques arrestations. Or, l'on disait que la police politique polonaise s'était mise au service des Allemands. Aussi sa femme, craignant une dénonciation, le poussait-elle à partir. Il n'avait pas même l'argent d'un billet de train. C'est donc à bicyclette, en compagnie de deux camarades, qu'il prit la direction de l'Est, vers Gombin, Sanik, Sochaczew, dans un paysage désolé, jalonné de maisons brûlées, de pièces d'artillerie renversées et abandonnées, de cadavres d'hommes et de chevaux. Aux abords de Błonie, sa roue arrière a crevé. Il dut continuer, sans ses compagnons, portant sur l'épaule son

vélo. Un homme voulut l'aider à le réparer, mais d'autres l'en dissuadèrent : *Tu ne vas tout de même pas aider un Juif!* Abandonnant la bicyclette, Simha est reparti sous leurs quolibets.

Il est finalement arrivé à Varsovie, endommagée par les bombes. Sous les balcons suspendus à des maisons en ruine, les barricades désertées étaient recouvertes de boue par le vent et la pluie. Dans l'appartement de ses parents, rue Elektoralna, un trou dans le mur laissait entrer le froid et l'humidité. Une bombe était tombée sur l'immeuble, faisant cinq morts. Ses parents en avaient réchappé, mais sa mère, les cheveux blanchis, le visage amaigri, était devenue sourde. Comment les abandonner dans ces conditions? Comment les emmener alors que, de la frontière de l'Est, désormais fermée, des milliers de personnes refluaient qui racontaient qu'elles avaient campé en vain dans la boue, sur les bords du Bug, où les Allemands venaient les détrousser? Devant ce dilemme, Simha a renoncé à ses projets de fuite. Après avoir installé son père chez des proches parents, il a repris le bateau pour Płock, avec sa mère.

A Płock, l'Altenrat, le Conseil juif des aînés, venait d'être mis en place par les Allemands, sous la présidence du Dr Bromberger. Les membres du Conseil avaient le privilège de garder meubles et literie; aux autres, on laissait moins que le nécessaire. La situation s'aggravait de jour en jour avec l'afflux de Juifs chassés d'autres localités, comme Zyromine, Dobrzyn ou Raciaz. Ceux de Raciaz n'avaient rien pu emporter. Avant leur départ, les femmes et les jeunes filles avaient été regroupées dans la synagogue, contraintes de se dévêtir et de danser nues, avant de se voir infliger des fouilles corporelles. L'une mourut d'une crise cardiaque, une autre se pendit. D'autres réfugiés arrivaient encore, de Rypine, de Sierpce et d'ailleurs.

Un jour, un officier SS est venu au Conseil. Malgré le gel intense, il a ordonné aux présents de descendre nettoyer la cour. Puis, découvrant que l'un d'eux se nommait Szperling, il est entré dans une terrible colère, hurlant qu'il fallait *fusiller ce chien qui osait s'approprier son nom.* Il fallut toute l'éloquence de Sonenberg, un Juif d'origine allemande, pour le convaincre que Szperling n'avait rien à voir avec son noble et distingué patronyme de von Sperling, et sauver ainsi la vie du malheureux homonyme. Telle ne fut pas la

chance de Liser : il avait été abattu quelques instants auparavant, dans la rue, par un sous-officier qui, pénétrant à son tour dans les locaux du Conseil, exigea qu'on aille le ramasser et enterrer le cadavre.

L'étau se resserrait, la terreur s'installait. Il n'y avait pas de jour sans que des affiches de couleurs variées n'édictent de nouvelles exigences à l'encontre des Juifs. Ils durent coudre sur leur dos un triangle de tissu jaune, large de quinze centimètres et haut de cinq, et sur leur poitrine une autre pièce, identique mais plus petite. Puis une autre ordonnance stipula que le triangle devait être remplacé par un cercle. Peut-être, songeait Simha, parce que le triangle évoquait les gâteaux de la fête de Pourim, qui célèbre la défaite de Haman...

Un vendredi noir de décembre – Simha ne précise pas s'il s'agit de 1939 ou 1940 –, de nouvelles affiches convoquant tous les Juifs pour le lendemain répandirent la terreur dans la rue juive. *Ils vont prendre tous les hommes !* cria quelqu'un, exprimant l'angoisse qui étreignait chacun. Certains faisaient leurs adieux à leur épouse avant de fuir, à la recherche d'un abri dans la campagne. La plupart restaient auprès des leurs, résignés. Personne ne célébra le Shabbat ce soir-là, et les foyers juifs ressemblaient plutôt à des *beth hakvaroth*, des maisons mortuaires. Les femmes préparaient du linge et de la nourriture pour le départ en déportation de leurs maris. Le samedi, toute la population juive descendit dans la rue, debout et digne. Il s'agissait en fait d'un ordre de recensement des professions, promulgué par les Allemands et mis en œuvre par le Conseil, afin de rendre opérationnel l'*arbeitsamt*, le bureau du travail obligatoire. Après l'extrême tension, ce fut un immense soulagement, parmi les femmes surtout. Elles pleuraient et riaient à la fois.

Il gelait à pierre fendre. Dans les locaux du Conseil juif, plusieurs centaines d'hommes attendaient leur affectation de travail. Un membre du Conseil faisait l'appel, répartissant les présents dans les diverses entreprises allemandes, quand un ouvrier, l'œil au beurre noir et le nez tuméfié, l'interrompit, s'insurgeant : – *Depuis cinq jours, je travaille dans les bâtiments de l'ancien séminaire ecclésiastique, je n'aurais dû y rester que trois jours, mais j'ai prolongé pour avoir de quoi acheter du pain à mes gosses, et là-bas, j'ai reçu nombre de coups sur la tête. Je demande qu'on me*

mette ailleurs. – Si tu n'y retournes pas, je t'enverrai à Malachowianka, où se trouve le 15e régiment SS tête de mort ! répliqua Szatan. Ceux qui allaient à Malachowianka, le quartier général des plus sinistres et des plus sadiques des SS, revenaient effroyablement battus et handicapés.

Dans l'assistance, le ton a monté contre le Conseil, accusé de se laisser acheter par l'argent des gens aisés, pour leur éviter le travail forcé, et d'y expédier seulement les pauvres et les malades. Certains membres du Conseil ont pâli, d'autres baissaient les yeux. *Il était notoire que deux de leurs membres – Szatan et son adjudant Szechtman –, chargés du contact avec les autorités allemandes, avec lesquelles ils devaient trinquer, vivaient dans un luxe relatif.* Houleuse, la discussion fut interrompue par l'entrée d'un militaire allemand, venu chercher ses ouvriers. Les autres les ont regardés partir avec envie : c'était une bonne affectation, le travail s'arrêtait à midi, avec distribution de casse-croûte, et on n'y était jamais battu. Auparavant, il avait été proposé à Simha d'assister en observateur aux réunions.

Le Conseil était un lieu de passage incessant, c'était là que toutes les réclamations aboutissaient, que toutes les décisions se prenaient, sans appel. Le jour où Simha assistait aux délibérations, un groupe de femmes a fait irruption dans les bureaux, échevelées, en larmes, elles injuriaient les membres du Conseil, qui ne leur prêtaient guère attention. Le samedi précédent, la police allemande était venue chez elles arrêter leurs vieux parents, pour les déporter. La liste des malades mentaux, qu'elle avait au préalable exigée, était jugée insuffisante. Elle avait donc ramassé des victimes, au hasard, dans la rue et les habitations, avant d'aller charger dans un camion les pensionnaires de l'hospice de vieillards. Les malheureuses femmes étaient folles de désespoir.

Puis, tout essoufflé, est arrivé le gros Szatan, avec son beau-père. Les regards se sont tournés vers lui avec curiosité. Tous guettaient le moindre de ses gestes, sachant qu'il revenait du Landrat. Après un long silence, il a anonncé que les Allemands ouvraient un camp disciplinaire près de Płock. – Combien leur faut-il de victimes ? – demanda quelqu'un. – Cinquante ! – Le silence retomba. – Ils exigent ceux qui refusent le travail et n'obéissent pas scrupuleusement –, ajouta Szatan qui précisa que, comme d'habitude, il avait promis aux Allemands l'exécution de cet ordre. Une très vive

discussion s'engagea alors : – Il aurait fallu répondre qu'il n'y avait aucun réfractaire au travail à Płock ! – Enfantillages, si nous ne voulons pas payer l'impôt du sang, ils le prendront eux-mêmes ! – Qu'ils soient maudits ! ils feront ce qu'ils voudront mais nous ne pouvons pas prêter nos mains à cet assassinat. Elles doivent rester propres ! – Szatan a finalement proposé d'acheter un intermédiaire, délégué aux « affaires juives », qui voulait un manteau d'astrakan pour sa femme. Il a également suggéré que l'on demande à la population de ne pas se promener dans les rues sans motif impératif, car cela irritait l'occupant. La police juive devait arrêter les contrevenants et incarcérer les récidivistes dans la prison du ghetto. Au terme de cette discussion, la décision sur la liste des cinquante Juifs qui devaient être envoyés au camp a été ajournée.

Une femme est venue ensuite réclamer un logement. Sa maison faisait partie d'un lotissement qui venait d'être rasé par les Allemands, son mari, cordonnier sans travail, n'avait plus de ressources, et ils se retrouvaient à la rue, avec un enfant malade. Derrière elle est entré un groupe d'enfants, suivi d'un homme dont le visage et les vêtements étaient couverts de sang. Il revenait de Malachowianka, où il avait été sauvagement battu par les SS. De la veste de son veston pendait sa main cassée.

Un autre jour, quatre Juifs, dont Simha, arrêtés dans la rue par des SS, se retrouvèrent dans la cour d'une vieille chapelle, où ils devaient décharger du charbon. L'un des quatre avait sur lui 400 marks et craignait que les Allemands ne les découvrent. Un autre, qui portait un pansement à la main pour protéger ses engelures, lui proposa d'y cacher le magot, moyennant une récompense de 3 p. cent. Il était midi, il faisait beau et le propriétaire de l'argent, rassuré et fatigué, s'est endormi sur l'escalier. Lorsqu'un SS, sortant de la chapelle, a vu l'homme assoupi, il se mit en colère et, soulevant le lourd couvercle métallique d'une fosse à ordures, l'obligea à se coucher dedans, avant de le refermer. Les trois autres sont restés sur l'escalier. Tour à tour, chacun a alors raconté ses malheurs.

L'homme au pansement a commencé. Il revenait un jour du travail, vers 16 h 30, avec un collègue, quand, devant leur domicile, un SS les a arrêtés. Alors qu'il gelait déjà très fort, le SS leur a donné à chacun une livre de beurre, qu'ils

devaient porter du bout des doigts, la main tendue en avant, en marchant jusqu'au séminaire où les SS avaient installé leur siège. Pendant une heure et demie, ils ont été ainsi promenés à travers la ville, fouettés au visage au moindre mouvement de la main. Puis, devant le séminaire, montrant sa montre qui indiquait plus de 18 heures, le SS leur a reproché d'être dehors après le couvre-feu et les a forcés à entrer. A l'intérieur, ils se sont fait injurier : *Les Juifs sont des gens sales, merdeux, tricheurs et fourbes !* Et ils devaient confirmer, sous peine de nouveaux coups de fouet. Quand une de leurs réponses ne convenait pas, ils étaient frappés au visage.

Puis ce fut au tour de Simha. Il revenait lui aussi du travail, un peu avant 18 heures, quand il a été interpellé par des SS qui lui ont demandé s'il parlait allemand et lui ont enjoint de les accompagner. Sur le chemin, ils ont croisé un jeune Polonais non juif, à qui ils ont demandé l'heure. Simha a traduit. Il était plus de six heures du soir. Brutalement frappé, le jeune a été également contraint de les suivre. Un peu plus loin, ils ont croisé un autre Polonais, âgé celui-là. Toujours traducteur, Simha, s'exprimant au nom du vieux, a justifié sa présence dehors après le couvre-feu par un achat urgent à la pharmacie. L'homme a pu repartir. Finalement, sur une place, les SS ont rassemblé vingt retardataires, dont deux Juifs, qu'ils ont tous embarqués dans un camion. Simha a argué de son rôle d'interprète pour être libéré, mais n'a glané que des coups, et il a été embarqué, comme les autres. Dissimulées sous ses vêtements, il portait cinq chemises neuves destinées au troc et craignait de payer de sa vie leur découverte.

Le camion a stoppé dans la cour du séminaire. Plusieurs dizaines de SS étaient là, debout, armés de bâtons, de fouets et de matraques. Ils formaient une haie, et chaque prisonnier devait passer entre eux, tandis que les coups pleuvaient. Ils furent ensuite conduits vers les douches. Contraints de se dévêtir dans le couloir, ils y pénétraient un à un. Là, couchés sur une table, ils étaient encore battus avec un fouet tressé, parsemé de billes de plomb. Simha a perdu connaissance. Avec les autres, il s'est ensuite retrouvé dans le couloir, où ils devaient se rhabiller tandis que leurs tortionnaires les frappaient toujours. Le sang coulait, les visages n'étaient plus que des masses tuméfiées, ils étaient à peine capables de se hisser à nouveau dans le camion.

Il faisait nuit quand ils ont quitté la ville. Au bout d'une dizaine de kilomètres, ils ont reçu l'ordre de descendre. Chacun s'efforçait de tenir debout, sachant que toute chute serait fatale. Les SS les ont mis en rang, leur ont dit de fuir, puis ont commencé à tirer. L'obscurité a sauvé Simha. Dans le champ gisaient treize blessés que les autres, à peine plus vaillants, ont traînés chez des paysans des environs. Il faisait un froid mordant, tout était gelé. Dans la nuit, Simha a réussi à rentrer chez lui, où il dut rester couché presque un mois, à plat ventre, tant il était meurtri.

Le troisième personnage n'a pas parlé. Il s'est contenté d'ouvrir sa veste et sa chemise. Sur sa poitrine nue, il portait une plaie sanglante en forme de croix gammée. A côté d'eux le couvercle de la fosse d'ordures bougeait. En dessous, l'homme commençait à étouffer.

Un jour, les SS, pour célébrer la fête nazie, on décidé de s'amuser aux dépens des Juifs qui travaillaient à Malachowianka. Dix suppliciés ont été ramenés pantelants de ces festivités à l'infirmerie du ghetto de Płock, puis à l'hôpital, sous les yeux horrifiés de la foule descendue dans la rue. L'un d'eux avait dû escalader un mur; il ne pouvait reculer, un feu avait été allumé derrière lui. Il commençait à se hisser en s'agrippant au moindre relief de la paroi, afin d'atteindre une fenêtre ouverte à l'étage, quand, brusquement, une main a jailli pour déverser sur lui un seau d'eau froide. Surpris, trempé et effrayé, il a lâché prise et s'est écrasé par terre, la colonne vertébrale brisée.

Un autre a eu les poignets tordus avant d'être suspendu par les bras. Au bout des articulations rompues, *ses mains pendaient comme des ficelles,* écrit Simha. Les dix hommes avaient eu la peau de la poitrine découpée, à la lame en forme de croix gammée, et celle du dos, en forme d'étoile juive. *Comment des hommes peuvent-ils découper des figures dans la chair d'autres hommes? s'étonnait, l'air égaré, un vieillard.* Dans les rues du ghetto, la colère grondait. Contre les bourreaux allemands mais aussi contre l'impuissance du Conseil.

Pourquoi certains, qui étaient partis vers l'Est, étaient-ils revenus dans l'enfer du ghetto de Płock? La question faisait l'objet de très vives controverses. Critiques et défenseurs de l'URSS s'opposaient avec virulence. Selon les uns, tout le mal venait des spéculateurs qui, moyennant des pots-de-vin,

achetaient les gardes frontières allemands et faisaient entrer des marchandises de contrebande en territoire sous contrôle soviétique. Cette activité frauduleuse pénalisait tous les autres, ceux qui n'avaient rien, n'étaient venus là que pour sauver leur vie, et se trouvaient soupçonnés et refoulés injustement. Certains des contrebandiers, très organisés, transportaient des dollars, qu'ils échangeaient contre des roubles, avec lesquels ils achetaient de l'or, qu'ils revendaient ensuite au prix fort en Pologne. D'autres emmenaient des montres, de qualité médiocre, qui rencontraient un vif succès auprès des soldats de l'Armée rouge.

A l'appui de cette thèse, un homme devant Simha et d'autres, rassemblés racontait la scène suivante : *les gardes frontières soviétiques avaient arrêté un des spéculateurs notoires, nommé Max Bernarz, personnage haut en couleurs, affublé d'une épaisse moustache et de longs favoris, qui menait à grande échelle son commerce lucratif. Lors de cette arrestation, un officier était entré dans le poste de garde, et avait demandé aux Juifs qui s'y trouvaient rassemblés ce qu'ils faisaient là. – Nous avons fui la potence allemande ! –; Nous sommes partis pour sauver notre vie! Nous avons quitté l'enfer nazi !... Tous parlaient à la fois. Montrant les colis des fuyards, l'officier est entré dans une grande colère : – Contrebandiers, trotskistes, contre-révolutionnaires ! Atterrés, les Juifs bredouillaient qu'ils ne comprenaient rien à tout cela et vouaient leur âme à Dieu. Cela eut le don d'exaspérer plus encore l'officier : – Bande de trotskistes! Le pouvoir soviétique a déployé pour vous une sollicitude maternelle. Il a accueilli des centaines de milliers des vôtres et leur a accordé les mêmes droits qu'à ses propres citoyens. Et vous, voilà que vous venez empoisonner notre air. Il y a deux jours, vos garçons de Łodz et de Varsovie ont commis une effraction dans notre banque d'État pour la piller. On vous offre la possibilité de vous réfugier dans les profondeurs de notre pays, on vous assure du travail dans nos usines, et vous préférez vous installer à la frontière en attendant des temps meilleurs. Vous organisez la contrebande, vous abusez nos honnêtes paysans, vous démoralisez nos soldats. Nous ferons le ménage avec un balai de fer! Une fois de plus, c'est l'honnête homme qui souffrira. Peut-être y a-t-il parmi vous de véritables réfugiés qui méritent notre protection, mais comment le savoir? Vous allez tous repartir pour l'Allemagne!*

Après cette longue tirade qui concluait le récit, les auditeurs se sont tus, interloqués. Puis une vive discussion s'est engagée : – Cet officier avait raison, il y a de quoi rougir de honte! – Écoutez le hassid *russe qui se prosterne devant le satrape russe! – C'était un certain Horowicz, connu pour ses convictions sionistes, qui répliquait ainsi. – Des mots, toujours des mots! Mais il faut reconnaître que des centaines de milliers de réfugiés ont sauvé leur vie dit un autre. – Il faut voir quelle vie ils y mènent! Autour d'Horowicz, le petit groupe de sionistes ne lâchait pas prise. L'un assurait que sa fille lui avaient écrit de Białystok qu'elle préférait revenir; un autre racontait que là-bas, tout manquait, même le savon, que la radio ne diffusait que de la propagande et que les filles n'avait que leur chemise de nuit pour aller au bal. Tu préfères le magnifique bal que nous préparent ici les Allemands! s'entendit-il répondre. La majorité des gens présents estimaient que ceux qui avaient gagné les territoires soviétiques seraient fous de revenir. – Peut-être, répliquait encore Horowicz, mais ceux qui restent sans être d'accord avec les autorités sont traités comme des fous à qui l'on met une camisole de force. Sinon, pourquoi des hommes comme Kursztajn ou Ulricki, sympathisants communistes, seraient-ils revenus?* Pourquoi, en effet? Brutalement asséné, ce dernier argument avait laissé Simha perplexe.

Dès qu'il en eut l'occasion, il interrogea l'un de ces revenants, alors qu'ils travaillaient ensemble à nettoyer des écuries. Celui-ci lui confirma que les conditions de vie et de travail étaient, en effet, très dures, les quotas imposés, dans la scierie où il était employé, impossibles à atteindre, et les salaires si misérables qu'ils permettaient à peine de se nourrir. Mais c'est surtout par nostalgie, parce qu'il se languissait de sa femme et de ses enfants, qu'il était rentré, sachant pourtant qu'il commettait une terrible erreur et mettait sa vie en jeu. Oui, la seule issue était bien de s'enfoncer, le plus possible, à l'Est...

Progressivement, la totalité des Juifs de la ville ont été regroupés dans la même rue, les chrétiens qui y résidaient devant aller ailleurs. Mais tandis que les Juifs devaient obtempérer sur l'heure quand ils recevaient l'ordre de déménager, leurs voisins non juifs, eux, bénéficiaient d'un délai. Si bien que les premiers, des familles entières, se trouvaient à la rue et devaient s'entasser dans des réduits de for-

tune, en attendant que les seconds soient partis. C'est le Conseil qui s'occupait de l'attribution des logements, et les inégalités étaient manifestes: les plus riches avaient déjà bien rénové le leur quand les plus pauvres attendaient encore.

Simha, qui s'était refusé à verser le moindre pot-de-vin, s'est finalement vu attribuer une pièce. A peine y était-il entré qu'il recevait la visite de la police juive du ghetto, lui intimant l'ordre de quitter les lieux. Il s'avérait que le chef de ladite police avait jeté dessus son dévolu. Il avait de même réquisitionné à son usage les chambres voisines, que les occupants s'étaient résignés à quitter. Sans se laisser intimider, Simha adressa une lettre virulente au Conseil, dénonçant une pratique qui ouvrait la voie à tous les abus. *Si chacun pouvait prendre à l'autre sa dernière chemise, si la loi du plus fort devenait la règle, tout était permis, tout était fini!* Deux jeunes membres du Conseil vinrent le voir, pour lui dire que la lettre avait fait forte impression et qu'il avait eu raison de ne pas céder. Dans le cauchemar quotidien, seule la lutte pour la justice et l'équité donnait à Simha une fragile raison de vivre.

Avec le nouvel an 1941, est arrivé à Płock un nouveau chef de la Gestapo. Des représentants du Conseil sont alors allés lui remettre un cadeau de bienvenue. En les voyant arriver, il a sorti son pistolet, un très mauvais présage. Sa première action d'éclat, alors qu'il se promenait en tenue civile dans la rue, fut d'arrêter cinq jeunes gens juifs et de les conduire au siège de la Gestapo, pour interrogatoire. Tandis qu'un acolyte les frappait, il leur déclara qu'*il leur était formellement interdit de répondre je ne sais pas, car ces termes n'existaient pas dans le vocabulaire de la Gestapo et, ils irritaient Rolf,* son énorme chien, qui rôdait autour des prisonniers en grondant.

L'interrogatoire a commencé dans une pièce adjacente où se tenait un SS obèse, armé d'un fouet de cuir tressé avec du fil de fer. Il frappait jusqu'à la perte de connaissance, puis aspergeait sa victime d'eau froide, avant d'exiger qu'elle dénonce tous ceux qui avaient des activités politiques, faisaient illicitement du commerce, cachaient des tissus ou d'autres biens. Le malheureux qui répondait « je ne sais pas », frappé entre les yeux à coups de crosse de pistolet par le géant obèse, était ensuite précipité dans une sorte de cave

vivement éclairée. Perché en haut des marches, le tortionnaire lâchait alors sur lui le chien qui, excité par le sang, plantait ses crocs dans la chair. Après ce *traitement*, les cinq jeunes gens furent envoyés dans la prison de la ville où ils furent contraints de signer des aveux les déclarant communistes. Deux semaines plus tard, ils étaient déportés au camp Działdowo.

Des dizaines d'autres ont subi le même sort. Sur ordre du nouveau tyran, trois personnes, chaque jour, étaient contraintes de se rendre à la Gestapo. Elles étaient prises au hasard, dans la rue ou à leur domicile, et personne, nulle part, n'était à l'abri. Après chaque interrogatoire, on les renvoyait chez elles, avec ordre de venir se représenter le mercredi ou le samedi suivant. Ainsi, semaine après semaine, battus, blessés, malades, ils devaient retourner vers leurs tortionnaires, ou se pendre. Il n'y avait pas d'autre issue : ceux qui fuyaient la Gestapo voyaient les représailles s'abattre sur leur propre famille. *Même si, à bout de forces, ils transigeaient avec leur conscience et acceptaient de dénoncer, cela ne leur servait à rien. Il y avait toujours les rendez-vous des mercredis et des samedis...*

Au début du mois de février 1941, les Allemands décidèrent d'ouvrir une maison de passe pour l'armée, dans une des bâtisses les plus peuplées du ghetto, dont ils avaient chassé les habitants. Les Juifs durent l'aménager, avec leurs propres meubles et literies. Dans les maisons voisines, la vie est devenue infernale. Chaque nuit, des soldats saouls cassaient les fenêtres, enfonçaient les portes et violaient les femmes. Il y avait des coups de feu, il n'était plus possible de dormir. Un soir, un soldat qui se rendait à la maison de passe est tombé ivre mort dans la rue. Un policier l'a trouvé gisant dans la neige, à moitié inconscient, bredouillant des injures contre les Juifs, et l'a emmené à la Gestapo. En chemin, l'Allemand éméché chantait : *Quand le sang juif suinte du couteau.* Le procès-verbal fut promptement rédigé : il assurait que des Juifs avaient agressé le soldat, l'avaient battu puis abandonné dans la neige afin qu'il meure de froid. En représailles, tous les habitants de la maison, hommes, femmes et enfants, près de laquelle il était tombé furent arrêtés et déportés. Peu après, la rue elle-même fut bouclée et tous ceux qui se trouvaient à proximité de la maison subirent le même sort. La répression arrivait toujours

ainsi, brusquement, ne laissant aucune possibilité de fuite ou d'abri.

L'expulsion du ghetto était proche, chacun le sentait. Un nouveau chef de la police était arrivé qui réquisitionnait des dizaines de voitures et de poids lourds. Les Allemands tenaient les préparatifs secrets mais, dans la rue juive, on ne parlait que de cela. Depuis quatre jours déjà, des groupes de Polonais chrétiens étaient expulsés, on les voyait partir avec leurs baluchons. Certains, cependant, pensaient qu'ils allaient peut-être garder les Juifs : *pourquoi se priveraient-ils des esclaves?* Mais la liquidation du ghetto était dans l'air.

Dès la tombée de la nuit et la fermeture des portes, en dépit du couvre-feu, commençaient les pérégrinations, de cour en cour. Escaladant murs et clôtures, les gens se rassemblaient par petits groupes. On échangeait les nouvelles pour tenter d'évaluer le délai qui restait. L'un disait que l'expulsion était imminente, un autre affirmait que le Conseil avait obtenu des garanties, un troisième rapportait que, la veille, un Allemand était venu lui réclamer la robe de bal commandée pour sa femme : elle devait être livrée pour le 21 février, jour de l'inauguration du théâtre allemand, mais il l'avait emportée inachevée, c'était très mauvais signe...

L'attente dura trois semaines. *On ne peut rendre compte avec des mots, de ce que furent ces jours d'incertitude.* Les nuits, surtout, étaient horribles. Cette tension, cette angoisse permanentes étaient pires que tout, *pires que les exécutions, pires que les fusillades, car l'attente du bourreau affûtant sa hache est une mort lente de l'âme. Ces nuits de cauchemar étaient empoisonnées par une compassion désespérée envers nos enfants, elle enflammait nos tempes et nous prenait à la gorge. On ne se dévêtissait plus le soir, les enfants dormaient avec des vêtements épais, prêts à partir à tout instant. Le plus infime incident nocturne provoquait un immense émoi. Les gens arrivaient aux dernières limites de l'épuisement psychique. « Qu'ils nous expulsent, disaient-ils, mais que cela finisse! »*

Enfin, le 19 février 1941, Borg, un employé allemand de la mairie, bien disposé à l'égard des Juifs qui ne lui épargnaient pas les cadeaux, a annoncé que le départ était pour le lendemain. Chacun a inventorié son bagage et déposé au

Conseil les objets qu'il n'emmenait pas, afin que celui-ci les distribue aux plus démunis. Mais personne n'en a profité. Il n'était plus temps d'accumuler; tout ce qui était enviable auparavant était, en un instant, devenu inutilisable et superflu. *Ce que les riches, soudain, offraient, les pauvres n'en voulaient plus.*

Dès quatre heures du matin, le 20 février, toutes les fenêtres étaient éclairées. On entendait les portes claquer, les habitants dévaler les escaliers. Il régnait une ambiance de sombre folie. Le fou Altman déambulait d'un groupe à l'autre, chacun cherchant à s'en débarrasser en lui donnant à manger. Tous avaient mis leurs meilleurs vêtements. Ces tenues de fête contrastaient étrangement avec l'atmosphère lugubre qui écrasait la rue juive. On aurait dit une noce macabre. Alentour, la ville semblait calme, mais à l'entrée de chaque maison juive, un garde SS était posté. *Pourquoi des SS? se demandait-on avec effroi. D'habitude, c'est le treizième bataillon de la police qui s'occupe des expulsions!* Tout changement était un sinistre présage.

Simha et ses voisins étaient debout dans la cour de leur immeuble, avec leurs baluchons. Dans la maison voisine, on entendait déjà les cris des Allemands – *Dehors, tous dehors!* – quand deux d'entre eux se sont présentés et ont demandé qui voulait rouler en voiture et qui voulait aller à pied. Tous choisirent la voiture, mais ils devaient acquitter 5 marks. Les Allemands ont filé, sans rendre la monnaie. Puis d'autres policiers sont arrivés qui posèrent la même question. *En voiture, mais nous avons déjà payé!* s'exclamèrent les Juifs, tandis que les seconds policiers traitaient les précédents de voleurs, arguant de leur grade supérieur. *Pourquoi ont-ils recours à ces petites escroqueries alors qu'ils peuvent tout nous prendre?* s'étonnait quelqu'un.

Alors que, pour Simha et ses voisins, la courte journée d'hiver s'écoulait dans l'attente, les trois quarts des Juifs de la ville étaient regroupés dans la rue Szeroka, entre deux cordons de policiers et de SS. Quand les Allemands ont vu leurs vêtements de fête et leurs sacs rebondis, ils se sont précipités sur eux. Le butin devait leur rester! Kleinfeld fut la première victime de leur colère. *Affolés, les Juifs jetaient dans la boue manteaux et fourrures, mais il était trop tard, la bête était déchaînée.* Une femme enceinte est tombée, tandis qu'à ses côtés, une autre, dans le même état, priait un SS

de la laisser emmener sa compagne à la maison ou au moins derrière une porte. *Qu'importe où elle accouchera, qu'importe où elle crèvera!* fut la réponse. Le pieux Meir Kohn s'est effondré dans la neige, terrassé par une crise cardiaque. Enfin, quelques-uns, soulagés, sont montés dans les camions. Les autres n'avaient plus qu'à rentrer chez eux pour une nouvelle et insupportable attente.

Le lendemain, 21 février, la population juive était de nouveau appelée dans la rue. Tous, cette fois, portaient de vieux manteaux usés. Dans cette foule grise et uniforme, on ne discernait pas désormais les plus nantis des plus pauvres. Les Allemands, à plusieurs reprises, les ont comptés, comme si ils avaient là un cheptel de valeur. *Soudain, s'est avancé un groupe de Juifs, escortés d'une forte garde SS, à côté desquels marchait le gros Szatan qui criait : – Que chacun rentre chez soi et que personne ne sorte! A la moindre infraction, ces hommes pris en otages seront fusillés! Parmi ces otages, se tenait le Dr Fajnberg, blanc comme un linge.*

Ce furent entre trois jours d'attente et d'effroi. Puis, le 24 février, une frêle lueur d'espoir est revenue : les gardes allemandes, devant chaque porte, ont été levées, les otages ont été libérés, il fut de nouveau permis de sortir avec obligation de se rendre au travail. Ce n'était qu'un répit, on le savait. Certains en ont profité pour enterrer dans le sol des caves les reliquats de leur fortune, quelques bijoux, un peu d'argent, des objets précieux. Efforts dérisoires pour sauver des restes que les Allemands ne manqueraient pas d'aller chercher après leur départ. Jankel, le frère de Simha, conseillait à ceux qui possédaient des pierres précieuses de les cacher dans les parties intimes de leur corps. *Il n'y a pas à avoir honte, cela vaut mieux que de ne pas avoir de pain pour les enfants!* Comme cachette, on utilisait aussi les ressources des prothèses dentaires. Personne ne se faisait plus d'illusions, tous seraient chassés.

Le 28 février, à quatre heures du matin, au bout de huit jours de calme relatif et de fébriles préparatifs, la garde SS est réapparue à l'entrée des maisons. Les cris des Allemands ont à nouveau retenti dans les couloirs : *Dehors! Tous dehors!* Les gens se précipitaient dans les escaliers, où ils étaient battus. Une jeune fille a reçu dans l'œil l'extrémité d'un fouet tressé, la douleur la rendait folle, on entendait ses cris qui montaient de la cour. En quelques minutes, la rue

fut noire de monde : 3 500 personnes, avec leurs pièces de tissu jaune sur la poitrine et le dos, s'y pressaient, au milieu de très nombreux policiers et SS armés et menaçants. Les Allemands les ont rangés par cinq, puis les ont comptés et recomptés. Jusque tard dans l'après-midi, ils ont ainsi piétiné dans la neige et la boue, les jeunes enfants dans les bras.

Ce qui était extraordinaire c'est qu'on lisait sur les visages une détermination sourde et acharnée. Nulle trace d'abdication, nulle manifestation de désespoir, pas d'effondrement, pas de larmes. Cela exaspérait les bourreaux, qui tapaient de plus belle en poussant les gens dans les camions. Dès que ceux-ci furent remplis, ordre fut donné de rompre les rangs et de rentrer dans les logements. Personne n'a alors cherché à regagner sa propre habitation. Ceux qui étaient restés s'installaient dans les maisons les plus proches, à dix ou vingt parfois, au milieu de ce qui venait d'être abandonné.

Le 1er mars 1941, l'ultime convoi partit de Płock. Simha raconte les derniers instants de la communauté :

Un soir, une voiture s'est arrêtée devant la prison municipale où, désormais, chaque nuit, les membres du Conseil étaient enfermés. Vingt-cinq Juifs de la ville, déportés au camp de Soldau [Działdowo] *quelques semaines auparavant, en sont descendus et ont été jetés dans la cellule où les autres se trouvaient déjà. « Restez ensemble, c'est votre dernière nuit! » dit un Allemand. Deux jours plus tôt, la Gestapo avait réclamé des ouvriers pour creuser une longue fosse de dix-huit mètres de long, deux de large et un et demi de profondeur, aux abords de la ville. Le Conseil avait dû assister aux travaux. Tout était maintenant clair : la fosse était pour eux, il y avait un demi-mètre par personne!*

Szperling, un homme intègre et actif de la communauté, songeait à voix haute : un livre est paru il y a deux ans, retraçant sept siècles de vie juive à Płock. A-t-on jamais vu pareilles choses au cours de tout ce temps? Les murs du Moyen Âge ont-ils déjà été témoins de telles ignominies? Tout est fini. La ville ne résonnera plus des pas juifs. Une partie de la jeunesse a fui. Beaucoup d'autres ont été tués. La population a été dépouillée, déportée, vouée, dans la misère et la faim, à une mort certaine. Et pour ses représentants, la tombe est préparée.

Un peu avant l'aube, la voiture carcérale est arrivée. Les membres du Conseil et les vingt-cinq martyrs ont été emme-

nés devant la fosse et disposés en rang par cinq. Debout au premier rang, se tenait Horowicz. S'il avait desserré ses lèvres pincées, aurait-il encore répété, cet homme intelligent, si sûr d'avoir raison, que Kursztejn était un sage qui avait bien fait de quitter les satrapes rouges pour regagner Płock? A côté de lui se tenait M. Sadzawka, le marchand de meubles. Il avait séjourné de nombreuses années aux États-Unis, puis était revenu juste avant la guerre, saisi du désir de retrouver sa vieille patrie. Cet homme sain et solide, voyant fusiller sous ses yeux M. Przechadrki et son fils, puis M. Flaks et le sien, a perdu connaissance et s'est écroulé au bord de la fosse. Les Allemands riaient : « S'il crève, nous prendrons un autre Juif dans la rue à sa place! »

Un homme du Conseil s'est approché, lui a frotté les tempes et l'a aidé à se remettre sur ses jambes en lui soufflant : « Sacrifie-toi pour le Kiddush Hachem [la Sanctification du Nom], *tends tes forces et ta volonté pour que ta mort sauve un autre Juif! » Sadzawka a ouvert un œil, il a respiré profondément et s'est tenu face au fusil. Un des derniers à tomber fut le jeune Marek Kredyt. Tous avaient déjà été fauchés, et lui, blessé, à genoux, suppliait : « Encore une balle, bourreaux! » Kredyt avait grandi à l'orphelinat, il en était sorti pour devenir chômeur. Tout lui avait toujours manqué, la chaleur d'une mère, la protection d'un père, une maison, des vêtements décents, du pain. Et jusqu'au bout, il restait défavorisé, il y avait eu assez de balles pour tous, mais lui devait quémander la dernière!*

Après l'exécution des vingt-cinq martyrs, les membres du Conseil attendaient leur tour. Ils ont finalement été libérés une fois encore, quittes pour la peur. Mais ce sont des morts-vivants que l'on a vus revenir. Des larmes coulaient dans la barbe en désordre de l'ingénieur Guzik. La figure de Szatan était un masque sombre. Le maigre Szenwitz, avec son manteau flottant, déboutonné, tirait derrière lui le Dr Bromberger, dont le visage était déformé et crispé par la douleur. Le doux et délicat Szperling s'arrêtait à chaque instant pour reprendre son souffle, ses joues étaient plus creuses et son teint plus blanc que jamais, il semblait prêt de tomber. Ils avançaient comme ivres, vacillant sur leurs jambes, le regard hébété, ne voyant personne. On aurait dit des ombres. Tous ceux qui restaient étaient dans la rue. C'était le dernier jour. Le 1er mars 1941. Tout le monde devait partir.

La ville devait être *judenrein*, « purifiée des Juifs ». Chassés des maisons, une fois de plus, ils attendaient.

Le premier camion s'est avancé. Le chargement a commencé. Quand soudain de terribles cris de femmes ont retenti. L'oreille juive était déjà habituée depuis longtemps aux cris. Mais ceux-là étaient différents. Ces hurlements de femmes qui emplissaient l'air, aigus, stridents, pénétrants, semblaient tout droit sortis de l'enfer. Que se passait-il? Pourquoi criait-on là-bas? « On bat », a dit quelqu'un. Deux mots si courts pour dire tant de douleur, les cris des femmes, les regards fous des hommes, la peur et les larmes des enfants.

Les femmes avaient du mal à se hisser dans les camions et sur elles tombaient les coups les plus violents. Beaucoup, la tête ensanglantée, avaient de profondes plaies au visage. En rang, immobile, la foule assistait à ce carnage. Puis, soudain, quelqu'un est sorti du rang pour sauter dans le camion, immédiatement suivi par de nombreux autres. J'y suis monté, moi aussi. Le véhicule était plein, les SS, les policiers et les agents de la Gestapo se sont alors précipités sur nous, avec des matraques, des fusils et des barres de fer, ils nous ont sauvagement frappés en nous intimant l'ordre de ressortir. Je suis redescendu et j'ai tendu la main pour saisir mon fils. Un coup est tombé, ma main en feu s'est mise à saigner et à enfler. Le camion s'apprêtait à démarrer. Dedans, resté seul, mon petit garçon de cinq ans, mon fils unique, tremblant d'effroi, a tendu ses bras et a sauté.

C'était le dernier convoi. *Les Allemands ne voulaient pas se priver de la satisfaction du travail bien fait! Tout devait être en ordre, selon la procédure prévue. Depuis les toits et les balcons, ils filmaient le déroulement des opérations, sans doute pour montrer à leurs patrons fascistes qu'ils n'étaient pas payés et nourris pour rien!*

Dans la file reconstituée, notre rang s'approchait de plus en plus des camions. Je devais me préparer à embarquer ma vieille mère et mon frère malade, dont on venait d'arracher le chapeau. Car ils connaissaient toutes les pauvres ruses des Juifs qui rembourraient leurs couvre-chefs afin de se protéger des coups! Aucun obstacle ne devait subsister entre leur bâton et notre cerveau! Une sueur froide me glaçait la peau, tandis que mes poumons me brûlaient comme si je respirais un air incandescent. Heureux l'aveugle qui ne voyait pas

cela, et le sourd qui n'entendait pas les cris, bien que ceux-ci eussent pu terroriser un sourd!

Tout d'un coup, une chose inouïe s'est produite. Un policier allemand, de haute taille, à l'allure distinguée, bien sanglé dans un uniforme impeccable, la tête coiffée d'un casque de métal surmonté d'un oiseau argenté, se tenait debout face à la foule, tel un légionnaire romain. Et voilà que cette incarnation de la force se mettait à pleurer comme une bonne femme, les larmes inondant sur ses joues... Qui aurait pu imaginer qu'un policier allemand, gardien de la fierté nazie, soldat du Reich criminel, allait se mettre à pleurer devant tout le monde, au milieu de la rue? Cela évidemment n'a pas duré. Désarmé, il a été mis immédiatement aux arrêts.

Les camions, surchargés, sont partis. A l'arrière de l'un d'eux, une jeune femme tenait à bout de bras un enfant. Il y avait si peu de place à l'intérieur qu'elle était obligée de le porter ainsi, au-dessus du vide. De loin, on aurait dit un long oreiller blanc. Et si elle le perdait? Chacun, voyant cela, traversé par la même pensée, détournait les yeux.

Le tour de la dernière voiture est venu. Son moteur tournait déjà, et pourtant elle attendait. Il manquait quelqu'un, le dernier Juif de Płock, le pieux Meir Kohn, qui gisait dans son logement, paralysé. Les Allemands ont été le chercher et l'ont ramené sur une civière.

Il y a longtemps, mon père était venu me voir à Płock. Ce hassid strictement observant et profondément pieux n'avait pas supporté ce séjour et était très vite reparti. Il ne pouvait pas vivre privé de son environnement hassidique de la rue Franciszkanska à Varsovie, l'air lui manquait. «Quelle est cette ville, disait-il, où le Bet Hamidrash [maison d'étude] *est encore fermé à dix heures du matin, où il n'y a pas de véritable synagogue hassidique, avec son heder et son Talmud Thora, où il n'y a pas de Sofer* [celui qui copie la *Thora* sur un parchemin]*? On sent que votre judaïsme est froid. Je me demande au nom de quels mérites cette communauté existe encore. Peut-être à cause des cinq Juifs pieux qu'elle compte encore...»*

De ces cinq-là, deux déjà ont succombé, un est retourné dans sa ville natale, à Skiernieusc, un quatrième est parti mourir en Eretz Israël. Le dernier est Meir Kohn. Une attaque cérébrale l'avait laissé paralysé, le jour de la pre-

mière expulsion. Lors de la deuxième, alors que tout le monde était sorti dans la rue, il était resté abandonné dans son lit. Personne n'était venu, ce vendredi matin, pour lui mettre le châle de prière et les tefilins [les philactères], *pour lui servir quelque chose de chaud et humecter ses lèvres brûlantes. Il attendit en vain, jusqu'à la nuit. Aucune lumière ne filtrait de la maison voisine, le ghetto était plongé dans un silence mortel. Quand le jour s'est levé, Meir Kohn avait perdu conscience, il respirait à peine. La voiture est partie. Elle emmenait le dernier des Juifs pieux de la ville.*

Derrière lui, il ne restait plus rien. J'aurais voulu dire à mon père comment la prophétie s'était accomplie. Mais hélas, lui non plus, je n'ai pu le revoir.

Déporté au camp de Dzialdowo (Soldau), Simha n'y est resté que deux jours. Assez pour parcourir, d'un bâtiment à l'autre, l'étendue de la honte et du désespoir: de cette chambre du bloc C où une femme, qui avait vu agoniser son enfant faute de lait, devenue folle, voulait arracher le sien à une de ses compagnes d'infortune, à cette autre où deux hommes se disputaient les pièces d'or trouvées dans les excréments; du bâtiment A au bâtiment B, le long de ces latrines en plein air, où hommes et femmes devaient s'asseoir, aux yeux de tous, sur un rondin de bois, au-dessus de la fosse; ou encore aux abords des barbelés qui cernaient l'aile gauche du camp, d'où, disait-on, personne ne revenait.

Avec 1 100 autres, un frais après-midi de mars 1941, devant les murs de brique rouge de l'ancienne caserne, ils ont attendu, deux heures, debout dans la neige et la boue, un nouveau départ, en chantant, car il fallait chanter pour ne pas être fouetté. Écrit un an plus tard, de janvier à mai 1942, – en quel lieu? dans quelles circonstances? nul ne le sait –, le récit de Simha se clôt sur cette image:

Du côté de la petite ville, au sommet d'un toit, sous le ciel vespéral, flottait un drapeau de la Croix-Rouge. Un corbeau s'est perché sur la hampe du drapeau. Il regardait, comme étonné, la locomotive qui soufflait, sifflait et s'ébranlait. Vers où? Qui le sait?

CHAPITRE II

LE DERNIER DES JUIFS DE PŁOCK

Ce 6 septembre 1985, Hanka et moi partons pour la Pologne. Elle n'y est pas retournée depuis quarante-huit ans; depuis ce jour de 1937 où elle avait pris le train pour Paris, *via* la Belgique où l'attendait son frère. Cela fait quelques années qu'elle songe à s'y rendre, mais elle ne voulait pas y aller seule – elle n'aime guère les voyages solitaires, et celui-là moins que tout autre, qu'elle savait être un périple pénible –, et pas davantage en voyage organisé, comme ceux, touristiques, qu'elle fait avec des amies, tous les ans, aux quatre coins du monde – cet itinéraire-là était trop privé, trop intime.

Quant à moi, jamais auparavant je n'avais envisagé cette destination; rien ne m'y attirait, au contraire. De ce pays, je n'ai connu longtemps que les récits d'antisémitisme, de pogroms, de souffrance juive, les derniers repères sur la carte ayant nom Maïdanek, Auschwitz, Treblinka, Chełmno... Certes l'actualité y avait ajouté de nouvelles donnes, avec l'écho, ici, du mouvement Solidarité. Il y avait eu d'ailleurs, bien avant, cette *Lettre ouverte au parti ouvrier polonais* de Jacek Kuron et Karol Modzelevski [1], que nous diffusions de façon militante à la fin des années soixante et qui préfigurait le KOR, l'aile intellectuelle et gauche de Solidarité. Mais même ce combat légitime s'obscurcissait parfois du soupçon : Michel Wieviorka, dont la sympathie allait tout entière au mouvement, en avait fait la troublante expé-

1. Jacek Kuron, Karol Modzelevski, *Lettre ouverte au parti ouvrier polonais*, Cahiers « Rouge », nº 4, Paris, éd. Maspero, 1970.

rience; son livre sur les Juifs et Solidarité[1], scrupuleusement honnête jusque dans le désarroi, m'avait émue.

En dépit de mes préventions, il me fallait faire ce voyage, d'abord pour rencontrer des Juifs originaires de Płock, restés ou revenus en Pologne, mais aussi parce que je ne pouvais me contenter d'itinérer seulement dans la mémoire des autres, en pays de nostalgie ou en pays d'ignominie, les deux également imaginaires. Comme Hanka, avec qui j'avais déjà voyagé en Israël, et qui avait été une traductrice patiente, je ne voulais pas y aller seule; cela tombait bien.

Les jours qui ont précédé notre départ, nous avons l'une et l'autre pu mesurer combien, dans la génération de Hanka surtout, parmi nos parents et nos amis, l'image de la Pologne était effrayante. Incompréhension des uns, peur des autres, les avertissements et conseils pleuvaient de toutes parts: « Là-bas, il n'y a rien à faire et rien à voir pour un Juif... Qui sait ce qui peut encore arriver... Ne pas parler à des inconnus, ne pas prendre de magnétophone et le moins possible de notes, se méfier de tout... On pourrait vous garder!... » Des années plus tôt, lorsque mes parents y étaient allés, à la recherche d'un hypothétique cousinage et pour installer une sépulture symbolique à mes grands-parents, ils m'avaient convoquée avec solennité pour me parler, comme s'ils pouvaient n'en jamais revenir. Haine des Juifs plus rideau de fer: pays dangereux, pays prison, telles sont les hantises dominantes. Outrancières, démesurées, elles donnent aussi la mesure d'un traumatisme.

Installées dans l'avion, nous ironisons ensemble sur les excès de ces craintes et de ces recommandations, en affectant l'air dégagé des voyageuses averties. Et pourtant, interrompant l'inventaire des denrées qui alourdissent nos bagages, du chocolat et du café surtout, Hanka, soudain sérieuse, me dit: « Maintenant, à mon âge, si je ne peux pas revenir, tant pis! » Elle pense ainsi à voix haute tandis que je me surprends à scruter les visages d'un couple d'Américains à l'air un peu fébrile, me persuadant que ce sont des Juifs qui reviennent pour la première fois depuis le génocide. En vérité, nous sommes tendues, sachant bien que le véritable risque n'est guère de ne pas revenir, mais de venir pour rien.

1. Michel Wieviorka, *les Juifs, la Pologne et Solidarnosc*, Paris, Denoël, 1984.

Midi, à l'aéroport de Varsovie. De très nombreux Polonais attendent des voyageurs avec des fleurs, deux œillets ou trois asters, noués d'un ruban de papier. Sur le point de sortir, avisant un taxiphone, Hanka décide d'appeler Heniek, jadis grand ami de son cousin Joseph, au lycée de Płock, et premier des quatre noms de notre liste d'anciens Plotzkers. C'est lui qui répond. Ils ne s'étaient pas parlé depuis quarante-huit ans, et il dit, simplement, qu'il arrive! Ils ont beaucoup vieilli, vont-ils se reconnaître? Il aura sous le bras un livre de Korczak; signe distinctif, signe d'intelligence et symbole: l'écrivain et pédagogue Janusz Korczak est un héros du judaïsme polonais qui, refusant d'abandonner les enfants dont il s'occupait, est parti avec eux vers la déportation et la mort.

Finalement, dans sa hâte, Heniek n'a pas trouvé le livre. Qu'importe, dans la foule, ils se reconnaissent tout de suite. Mince, droit, un peu strict, avec ses lunettes cerclées et sa moustache grise de major, il a l'air très britannique, mais c'est à la polonaise qu'il s'incline pour nous baiser la main, avant de nous entraîner vers le taxi qui nous conduira chez lui. En chemin, défile sous mes yeux le paysage monotone de Varsovie la grise, cubes de béton, alignement de HLM pour 1 500 000 habitants, hâtivement et entièrement reconstruite après-guerre car, de l'ancienne cité, il ne restait plus rien. A côté de moi, Hanka et Heniek parlent avidement, ils ont tant à se dire! Je me demande par où ils ont commencé; dans ce flot de polonais, je ne saisis, comme des notes isolées, que quelques noms familiers.

L'immeuble de Heniek ne se distingue guère des autres, morne, un peu dégradé; dans la cour, même les quelques jeux pour enfants sont de tristes carcasses de ferraille; l'absence de toute animation à cette heure et le temps maussade et froid, il est vrai, n'arrangent rien... Chez lui, un petit deux-pièces au dernier étage, nous sommes accueillis par son épouse Ania, une femme forte, imposante, dont l'air sévère est démenti par un regard vif et rieur. Ania est une Juive estonienne. Ils se sont connus à Kurgan, pendant l'hiver 1942. Lui, en septembre 1939, était parti de Varsovie où il terminait ses études à l'École polytechnique pour fuir vers l'Est. Un long et périlleux périple l'avait conduit là, à la limite de l'Oural et de la plaine sibérienne, où elle aussi, avec sa mère, avait été « déplacée ». De ces pérégrinations de

temps de guerre en territoire soviétique et de leur vie, ensuite, en Pologne, Heniek, plus tard, me parlera longuement. Mais pour l'heure, autour du thé, du café, des gâteaux, puis du plantureux repas servi par Ania en plein milieu de l'après-midi, comme il est d'usage ici, c'est la vie juive de Płock qu'il évoque, jouant pour nous au piano les airs que jouait sa mère autrefois.

Cet accueil généreux, cette intimité offerte d'emblée par Heniek et Ania ou par Téma, chez qui nous irons ensuite, et qui va nous héberger, sont profondément touchants. Tous donnent ce qu'ils ont de mieux, des choses rares et chères dans ce pays, du café par exemple. J'apprends que si l'on convertissait en café la pension mensuelle de retraite d'Ania, qui était professeur de russe, cela ferait tout juste deux kilos et demi... Mais leur table, pour nous, est pleine de victuailles, des charcuteries et de la viande pourtant rationnées, du cognac que l'on ne peut acheter qu'en devises dans les magasins Pewex, des confiseries, des gâteaux, des raisins secs si difficiles à trouver en ce moment, paraît-il.

Les informations que les uns et les autres donnent, avec toujours un rien d'humour et de détachement, sur les difficultés économiques, la pénurie, et les incroyables ressources palliatives du « système D », rendent leur hospitalité plus émouvante encore. Je me souviens de la phrase d'Esther, plaquée comme un accord sur l'évocation de son enfance misérable à Płock : « Malgré tout, on s'attachait à vivre *bien*! » C'est cela même : dans le décor modeste et vieillot de ces appartements envahis de bibelots, où le moderne bon marché de l'après-guerre côtoie le néorustique sous une avalanche d'ornements kitsch, nos hôtes montrent tant de dignité mêlée à tant d'effusion que l'atmosphère s'en trouve transformée. Ils s'attachent à nous recevoir bien!

Téma, qui a vécu et étudié à Paris, parle couramment le français. Elle utilise cependant une curieuse expression pour qualifier la générosité effervescente de quelques-unes de ses amies de jadis à Płock : elle dit « femme chaude » pour femme chaleureuse... Le contresens prêterait à sourire s'il n'y avait là l'écho d'un sens caché. L'opposition du chaud et du froid, le contraste entre l'ardeur, la fusion des sentiments dans ces foyers juifs, et le givre de l'indifférence et de l'oubli alentour, ont dominé, d'un bout à l'autre, notre voyage; telle l'opposition de l'ombre et de la lumière dans les récits de

l'univers juif d'autrefois. Nous avons senti alternativement le feu et la glace. Le temps, il est vrai, inhabituellement rigoureux, s'accordait tout à fait à nos sentiments et à nos sensations. En cette saison, selon Hanka, un peu avant les grandes fêtes juives de Yom Kippour et de Rosh Hashana, il faisait toujours beau et chaud. On ne saurait interpréter abusivement les aléas du climat, mais, ainsi que nous le voulions, ce voyage ne fut en rien d'agrément.

Le lendemain de notre arrivée, c'est dans le vent, sous des rafales de pluie et par un froid tenace que nous entreprenons notre étrange visite de Varsovie, avec Heniek pour guide. Nous ne souhaitons pas faire de tourisme, l'idée même nous est intolérable, nous ne sommes pas venues pour cela... Mais Heniek tient à nous montrer le vieux quartier reconstitué, enclave de charme, un peu figée, au sein de la cité bétonnée. Nous le traversons presque seuls, les bourrasques ont découragé les promeneurs. Puis nous marchons par des avenues rectilignes et mornes vers le monument du ghetto. « Ces rues, dit Heniek, étaient celles où se trouvaient les boutiques et les maisons des antiquaires juifs. » C'était là. Il n'y a rien à voir. Nul indice, nulle trace, nulle ruine même n'évoque des lieux anciens. L'effacement est tel que l'imagination se bloque, elle échoue à se représenter la moindre silhouette, le moindre magasin de « curiosités ». Dans ce présent de l'absence, seule s'impose, tout au long du parcours, la matérialité invisible, et en même temps manifeste, du désastre. Les restes, s'il en est, sont enfouis dans le sol, c'est là que l'imagination peut s'aventurer à de macabres fouilles. Hanka dit : « Sous nos pieds, il y a des cadavres et du sang dans la terre... » Et rompant de nouveau notre commun silence, un peu plus loin, elle ajoute : « Tous les Juifs polonais devraient venir ici, car chacun a au moins un parent ou un ami qui était dans le ghetto. »

A-t-elle raison? Faut-il venir ou revenir, comme elle aujourd'hui, faire acte de mémoire par acte de présence? Je ne sais. Cette démarche du deuil est une affaire privée cernant le vif de la douleur. mais il est certain qu'être là, savoir, et ne rien voir, est terriblement impressionnant. Il y a plus de violence et plus de force dans ce non-lieu que dans la grandeur solennelle du monument du ghetto devant lequel, finalement, nous nous arrêtons.

Massif, sculpté dans la pierre noire, il est imposant, néces-

saire et dérisoire, comme toute statuaire commémorative. A côté de nous, sur l'esplanade, un petit groupe d'Allemands écoute les explications d'un guide d'Orbis, l'agence officielle du tourisme polonais, avant de remonter dans un car. A chaque fois que je rencontre des Allemands suffisamment âgés pour avoir vécu la guerre adultes, je ne peux m'empêcher de m'interroger sur leur passé. Mais ceux-ci, qui sont-ils et pourquoi sont-ils venus là?

Restés seuls, un peu courbés contre le vent, accrochés à nos parapluies, nous poursuivons notre propre circuit. L'arrêt suivant est au « bunker », là où se suicidèrent les derniers combattants du ghetto. C'est maintenant un talus couvert de gazon et surmonté d'une pierre où sont gravés leurs noms. Deux couronnes fanées se délitent sous la pluie. Dernière halte à un croisement de rues : il y avait, à cet endroit, une petite gare, où les convois étaient formés pour la déportation. Aujourd'hui, c'est une station d'essence. Un mur de briques, peint en blanc, porte une plaque rappelant discrètement que l'on partait de là pour les camps. A peine plus qu'un panneau de signalisation.

Heniek nous montre un bout de rail encore visible dans le sol cimenté de la station-service, éclat de métal sous la pluie. Je pense à l'importance capitale, terrible, des trains et des gares, à travers toute l'Europe, pendant les années de guerre. Il n'est pas un récit où l'on ne m'ait longuement parlé des trains : ceux de la déportation, ceux de l'exode vers le sud de la France et l'Italie, ceux de l'exil aux confins de l'Union soviétique, les trains sanitaires et les trains militaires. On m'a raconté les arrêts mystérieux et inquiétants, les destins qui se jouaient dans les gares, quand les nœuds ferroviaires étaient souvent les carrefours des malheurs et des chances, les convois dont on sautait et ceux que l'on prenait en marche, pour tenter de ré-aiguiller sa vie. Je pense encore au bruit lancinant des trains dans *Shoah* et, aussi, à ces propos des paysans polonais de Treblinka, filmés par Claude Lanzmann, évoquant de luxueux pullmans dans lesquels seraient arrivés des Juifs riches, gros et bien habillés, accompagnés de femmes qui, avant l'arrêt, « s'embellissaient »... Eux, alors, se passaient lentement un doigt sur la gorge, pour les prévenir, prétendent-ils aujourd'hui, refaisant le geste, obscènes!

C'est le formidable parti pris de *Shoah* que cette réactiva-

tion permanente, insistante, du passé au cœur du présent. J'en ressens ici, plus fort encore, la justesse. Je comprends mieux aussi les propos tenus par Lanzmann, parlant de son film au Colloque des intellectuels juifs de langue française, en décembre 1984. Il expliquait alors qu'il était important pour lui d'avoir eu froid, même si cette souffrance était sans commune mesure avec celle des déportés. Le froid et la bise de septembre, perçant nos tenues d'été, ne sont eux-mêmes pas grand-chose, comparés à ceux qu'il a pu ressentir au long de journées de tournage dans l'hiver polonais. Mais le ressort est le même : ce besoin d'éprouver, d'incorporer, de façon aussi infime et ridicule que ce soit, quelque chose de ce qui fut vécu, dans l'horreur, par d'autres, et que l'on cherche dans le vide et l'effacement glacial du présent.

Vie et force de Téma : son sourire, son regard pétillant sous une mousse de cheveux roux, sa bonne humeur, sa confiance et sa générosité nous ramènent à la chaleur en ce début d'après-midi. Son appartement sent le gâteau et la *povidla*, l'épaisse confiture de quetsches qu'elle fait longuement réduire à petit feu dans une marmite festonnée de coulures brunes. Les bulles crèvent lentement sur le pourtour de la pâte sombre et les effluves qui s'en dégagent sont denses, adhérants, attirants et écœurants à la fois. Ce matin, nous avons étiré un peu de ce caramel fruité sur des tartines de fromage blanc, et je n'en ai évidemment pas pris assez, au goût de mon hôtesse nourricière.

La saveur et l'odeur des confitures collent souvent aux souvenirs de l'enfance, réminiscences gourmandes associées à de menues rapines domestiques, à l'attrait du fruit défendu, au plaisir fondant des récompenses, à de suaves gloutonneries. Pour Téma comme pour Hanka, elles évoquent ainsi des moments privilégiés et succulents : le confiturier itinérant qui installait son chaudron dans la cour et parfumait le voisinage, l'odeur des prunes qui séchaient sur les grandes fosses grillagées dans les vergers loués par les Juifs à l'automne; la mère de Hanka lui disait alors : « Respire, l'air est bon! » et elle reniflait le parfum de fruit tiède et de caramel qui se dissipait au gré du vent.

Il n'y a pas d'aération dans la cuisine de Téma. Dehors, il fait froid. La fenêtre bien close est bordée d'un gros bourrelet. L'air est saturé de vapeurs sucrées. La mère de Téma avait coutume de dire à ses filles : « Il faut que votre maison

sente toujours bon, c'est cela une maison heureuse! » Dans sa cuisine, la bouilloire chantait en permanence. Aujourd'hui, Téma la laisse exprès sur le feu, pour le plaisir de l'entendre, et l'air est odorant comme autrefois. Au fil de l'après-midi, elle me raconte sa vie à Paris, son retour en Pologne en 1949, quand son mari, communiste polonais, fut expulsé de France, son travail de journaliste à Varsovie, son expérience de femme de consul en URSS jusqu'en 1968, quand a sévi l'antisémitisme d'État, et son existence quotidienne maintenant. Tout cela entrecoupé de beaucoup de verres de thé, de victuailles, de gâteries, et ponctué des souvenirs de Hanka. Je me suis trouvé là deux grands-mères d'un coup, qui m'entourent de sollicitude, me couvent, me gavent, comptent réprobatrices les cigarettes que je fume, s'indignent si je prétends laver une assiette et évoquent leur passé par touches et anecdotes.

Dans mon enfance, il n'y eut ni odeur de confiture ni grands-mères. Rien là de triste pourtant, ce fut une enfance heureuse qui n'a manqué ni de douceurs ni d'amour. Quand ma mère me cajolait, elle m'appelait *boubele.* C'est le nom, en yiddish, d'un petit gâteau au beurre rond et tendre. Je n'ai donc aucune raison de m'engluer dans la nostalgie douceâtre des identifications factices! Téma et Hanka d'ailleurs ne s'y trompent pas, qui mêlent constamment tristesse et drôlerie, tendresse et dérision, émotion et humour noir.

Elles parlent funérailles. « J'ai déjà ma place en Pologne, dit l'une. Quand mon mari est décédé cet hiver, j'ai fait faire une double tombe et je vais m'occuper d'un monument; comme ça, à ma mort, je ne ferai pas de problème... » « Moi aussi, dit l'autre, j'ai ma place au cimetière de Bagneux, dans le caveau des Juifs de ma ville. » Et toutes deux s'amusent en se rappelant cet incident, lors d'une réunion des Juifs de Płock, à Paris : un homme était intervenu pour dire que leur association avait acheté *tzvei cavès,* il voulait dire deux caveaux, mais fabriquant du yiddish avec du français, il avait en fait annoncé gravement l'achat de deux... cafés!

Le lendemain, nous partons toutes les trois au cimetière juif de Varsovie, partiellement remis en état grâce à des fonds américains. Nous longeons le mur de briques noircies jusqu'au petit portail de fer surmonté d'une rangée d'étoiles de David. A droite de l'entrée, le long du mur, sont posées

quelques stèles cassées; un peu plus loin, en contrebas des allées, on a composé une étrange mosaïque qui mêle ciment gris, fragments d'inscriptions et morceaux de marbre: ce sont là quelques-uns des débris provenant de ce qui fut détruit. Le long des allées assombries par de grands arbres, des tombes du siècle dernier ont été redressées; mais, plus à l'écart, les pierres penchent ou s'écroulent, dans un tapis d'orties. Au fond, se trouve la partie la plus récente, celle où sont enterrés, les uns après les autres, les derniers Juifs de Varsovie, se reconnaissant comme tels. Là, sous la pluie, nous ne sommes pas tout à fait seules: une femme allume des bougies sur la tombe de son mari, un vieillard avance, guidé par un jeune homme portant une calotte, et deux couples, assez jeunes, posent, selon la tradition, des pierres sur une tombe.

Par endroit, il y a des fleurs et des photographies sur des plaques émaillées, ce qui surprend Téma. Avant, cela ne se faisait pas: ni fleurs, ni couronnes, ni portraits! Hanka me raconte la coutume: on cassait des pots de terre et l'on posait des fragments sur les yeux du défunt afin qu'il ne voie plus ce monde-ci. On plaçait aussi dans sa main un bâton, afin qu'il puisse s'en servir pour se dégager à l'arrivée du Messie; c'est également pour cela que l'on ensevelissait les morts non dans des cercueils fermés, mais entre deux planches. Ainsi sans doute fut enterré, comme les autres avant la guerre, le père de la belle-sœur de Hanka, dont elle est chargée aujourd'hui de retrouver la sépulture. Aussi nous rendons-nous dans le petit bureau, près de l'entrée, où se tiennent, à l'abri de la pluie persistante, deux fossoyeurs polonais et un jeune homme juif portant une calotte sur ses cheveux bouclés. Le regard clair et grave, derrière ses lunettes, il note le nom et la date du décès; il va faire des recherches, s'il trouve il préviendra... Hanka est soulagée, elle a pu s'acquitter de cette mission. Nous partons, après un dernier regard à la statue de Janusz Korczack, et acceptons, cette fois, le tour de Varsovie que nous propose notre chauffeur de taxi.

Il nous montre la Promenade Royale, le palais Staszic, les vieux hôtels Bristol et Eurpejski, le parc Lazienski et le palais de Wilanow. Les restes d'une grandeur passée, épaves majestueuses, au milieu d'une mer de grisaille, que surplombe l'affreux « Palais de la Culture », gigantesque exem-

plaire d'architecture stalinienne qui, tel un symbole, domine toute la ville, « cadeau de Moscou, dit-il ironique, payé très cher! ». Il nous signale aussi, place Tomaczewska, un grand immeuble moderne et vide : il est bâti sur le terrain où se trouvait avant-guerre la grande synagogue de Varsovie. Selon une rumeur, toute reconstruction à cet endroit risquait de s'effondrer, et le gouvernement aurait finalement renoncé à utiliser cette tour, ayant pourtant coûté des millions de zlotys et initialement destinée aux « services des relations extérieures ». Personne ne voulait venir y travailler! Guère crédible, l'histoire est cependant troublante.

Celle que nous raconte alors Téma l'est plus encore : « A Babi-Yar, aux environs de Kiev, là où des milliers de Juifs avaient péri, entassés, blessés, morts et vivants dans les mêmes fosses, Khrouchtchev avait voulu faire construire un nouveau quartier d'habitations à la fin des années cinquante. L'architecte désigné, qui se trouvait être juif, avait averti les autorités qu'on ne pouvait construire en cet endroit car il y avait danger d'éboulement et d'explosion de boue... Khrouchtchev ne l'avait pas cru, il pensait qu'il mentait à cause des charniers juifs. Et l'on a démarré le chantier. Les ouvriers n'aimaient pas y travailler : en creusant, ils trouvaient des restes humains. Malgré tout, le quartier fut construit et un jour, il y eut une terrible explosion de boue, des milliers de blessés et des centaines de morts. Il fut interdit d'en parler, mais les gens de Kiev le racontent encore. » Effondrement ou jaillissement de boue... Comment ne pas songer à d'autres prophéties? Ceux qui creusent leurs fondations dans un monde détruit seraient des bâtisseurs de ruines... Ainsi se tisse le légendaire de la malédiction et son message : l'effacement et l'oubli ne sont que de surface, mince glacis sur la mémoire.

Du froid au chaud, une fois de plus : nous allons, en milieu d'après-midi, dîner chez Heniek et sa femme. Leur fille est là, avec leur petite-fille, une jolie blonde de huit ans, prénommée Ania, comme sa grand-mère. Elle fait pleurer son grand-père en jouant, mieux que lui, les airs favoris de l'arrière-grand-mère de Płock, qu'elle n'a évidemment pas connue. La mère de la petite Ania, qui l'élève seule maintenant, et Heniek, tous deux fous de l'enfant, ont passé un accord provisoire pour la « protéger » : l'une ne lui parlera pas de Solidarité, l'autre ne lui dira rien du judaïsme... Plus

tard, ils verront. C'est un bien curieux marché, mais dès maintenant, l'œil pétillant de la petite me dit que rien ne lui échappe de nos discussions, tandis que les victuailles et les toasts se succèdent. Vodka, vin de Hongrie, liqueur aux œufs... *le haïm*! (à la vôtre!). Nous buvons à la liberté, à la paix en Israël et dans le monde, à d'éventuelles retrouvailles à Paris, à des futurs incertains...

Le 9 septembre 1985, nous prenons l'autocar dès le matin pour Płock. Hanka est tendue, émue; perdue dans ses pensées, elle ne m'entend pas. Depuis deux jours, Téma et moi tentons de prévenir une déception certaine. J'ai égrené des platitudes sur les changements inévitables et les mirages des souvenirs de jeunesse. Téma a été plus nette : « La première fois que je suis revenue à Płock, mon cœur a saigné et j'ai tout de suite rebroussé chemin, sans même voir ma maison! » Mais aujourd'hui, je sens que c'est peine perdue. Sachant tout cela, Hanka retourne, malgré tout, vers le Płock juif de son enfance. Nous passons par le petit bourg de Glinojeck, où habitait sa grand-mère. Elle se souvient qu'avant son départ, la vieille dame l'avait attirée à elle pour la sentir une dernière fois, en enfouissant son visage dans son cou. Odeur et chaleur encore, mais c'était il y a quarante-huit ans!

Après de nombreux arrêts et trois heures de route pour faire cent vingt kilomètres, nous arrivons. Hanka ne veut pas le croire, elle se rassure : « Cela ne peut pas être ça, d'ailleurs il n'y a pas eu encore de pancarte! » La ville est passée de 30 000 à 100 000 habitants. Ce qui était, autrefois, une bourgade historique réputée élégante et cultivée, est aujourd'hui une petite cité industrielle vivant de la pétrochimie. Un des sites les plus pollués du pays! Dans le prolongement des vieux quartiers ont poussé les immeubles dortoirs, telle une couronne de béton.

Téma a connu à Varsovie une femme « très sympathique et très catholique », qu'elle a tenu à prévenir de notre arrivée. Celle-ci nous attend au terminal des autobus avec des fleurs, et nous entraîne chez elle sous une pluie battante. Là il nous faut manger, bavarder, honorer sa volubile hospitalité. Expansive, elle a de grands gestes de ravissement et, fervente, se signe à tout propos, ce qui m'agace. Je me sens injuste. Après tout, n'est-elle pas aussi généreuse et chaleureuse que les autres! Pourtant, je perçois le même agace-

ment chez ma compagne. En fait, égoïstement, une seule chose nous obsède l'une et l'autre : sortir en ville, le plus vite possible, voir le centre ancien, arpenter les rues, traverser les cours, connaître ou reconnaître les lieux et parler avec un Juif, le dernier peut-être... Ce Kasimiersz A., au prénom typiquement polonais, mais au nom indubitablement juif, dont nous savons seulement qu'il est avocat et demeure dans le bas de la rue Tumska, non loin des jardins et de la cathédrale surplombant la Vistule. Plus haut, dans la même rue, habitait jadis la famille de Hanka, au cœur du vieux Płock.

C'est une rencontre dont j'attends beaucoup, un des buts de ce voyage. J'imagine que cet homme, dont l'adresse nous a été donnée par un cousin de Hanka qui vit en Israël, pourrait être une sorte de témoin privilégié, détenteur de la mémoire de la communauté, légataire de son histoire dramatique. Hanka lui a téléphoné dès notre arrivée, nous avons rendez-vous l'après-midi même chez lui. La curiosité et l'impatience me taraudent.

L'homme qui nous accueille a beaucoup d'allure, il est grand, massif, élégant, et une épaisse moustache grise lui confère un air martial. Il nous fait entrer dans un vaste salon et le décor, également imposant, lui ressemble. De lourds meubles des années trente en loupe d'orme, de profonds fauteuils grenats, une bibliothèque de bois sombre emplie de vieux livres reliés et de toiles anciennes, dont un visage d'enfant un peu torturé, à la manière de Goya, peint, nous dira-t-il, par son père. Nous nous asseyons, il attend. Hanka lui explique le sens de notre voyage et le but de notre visite; il semble ne pas comprendre ce que nous faisons là, il attend toujours et un léger malaise s'installe. Finalement, s'adressant à moi, dans un mauvais français, il explique que la seule chose dont il puisse parler, c'est de l'histoire de l'art à Płock, car il a rédigé sur le sujet un gros ouvrage. Il me le montre, le feuillette et me cite les noms de quelques artistes juifs : Tuszinski, le miniaturiste que j'ai rencontré à Paris, Zber, le graveur, cousin de Hanka, déporté de France et mort dans les camps, Gesian, qui est parti enseigner la sculpture à Copenhague, Korzen, Skörnik, et d'autres dont les noms et les œuvres figurent aussi dans le livre du souvenir des Juifs de Płock publié en Israël.

Je l'écoute, cache mon impatience, puis me fait insistante : sa famille? ses souvenirs? son histoire? Il consent alors à me

dire que son grand-père était le plus grand propriétaire terrien de la région et que son père dirigeait le crédit foncier. Il a un frère à New York, un autre au Canada, il est né là et il veut mourir là. Je n'en saurai pas plus. Sa famille avait-elle des liens avec la communauté juive? Était-elle complètement assimilée? Comment vivaient-ils? « C'est le temps perdu, il n'y a rien à raconter! » Je cite les noms de riches familles juives de la ville autrefois, des industriels, un banquier comme son père, les connaissait-il? « Très peu. » Qu'est-il devenu pendant la guerre? « Ce n'est pas intéressant! » Hanka, de son côté, évoque des souvenirs; il écoute, réservé, poli, et ne fait aucun commentaire.

Entre-temps, sa femme nous a servi du thé puis s'est esquivée. Il nous montre la cuiller à sucre: ancienne, en argent filigrané, très finement ouvragée, elle est ornée d'une étoile de David. Je me précipite sur ce modeste signe et demande si c'est un objet de famille. Monsieur A. sourit vraiment pour la première fois, j'ai mordu au faux appât: « Mais non! Je l'ai achetée chez un antiquaire après la guerre! » Je suis désarçonnée, désappointée. Cet entretien vire à l'interrogatoire sans objet, mes questions patinent et tombent dans le silence. J'en tente une encore: reste-t-il des Juifs ici? « Non! » Je conclus sans conviction: « Vous êtes donc le dernier! » Il ébauche un demi-sourire cette fois et prend un livre, c'est le *Kto jest Kim WPolsce*, le *Who's who* polonais, il me le donne ouvert à la page de son nom: né à Płock en 1909, études de droit à Varsovie, avocat, auteur de divers ouvrages de criminologie, sociologie et histoire de l'art, conseiller municipal de Płock de 1945 à 1963. Le récit de vie du dernier Juif de Płock se borne à une notice biographique dans l'annuaire des personnalités polonaises. Monsieur A., lui, se tait.

« A Płock, il ne reste qu'un Juif et il est muet! » ce propos entendu à Paris et qui m'avait tellement troublée résonne dans ma tête comme un glas. Mes interprétations s'effondrent, il est là le muet, devant moi. Ce lundi de septembre, à Płock, le réel renvoie à une symbolique que je n'avais pas envisagée: le Juif muet, finalement, serait peut-être la figure métaphorique du Juif complètement assimilé, celui qui ne se dit plus juif, celui qui a moins perdu la voix que la parole juive.

Restent les lieux. Hanka, d'abord désorientée, finalement

se repère et me guide. Il n'y a plus de synagogue, elle a été détruite, et le « nouveau marché », ce bâtiment circulaire en briques où mon arrière-grand-père avait sa boucherie, a été démoli, remplacé par un centre commercial en béton. Mais les maisons, les cours, les venelles sont là; Płock n'a pas été détruite pendant la guerre, l'architecture de la vieille ville n'a pas été modifiée et, en même temps, tout est différent.

Dans l'ancienne rue Szeroka, rebaptisée Kwiatovska, nous nous arrêtons devant la bâtisse qui abritait le *Beth Hamidrash*, une petite maison à fronton triangulaire. Elle sert aujourd'hui d'atelier de confection. Juste à côté, sur la droite, s'ouvre le passage Praszker, là se trouvait le gymnase du Maccabi. C'est maintenant un club aéronautique. On m'avait beaucoup parlé de cet endroit, vaste, gai, animé et bruyant : des baraques de bois réduisent désormais l'espace, sombre, vide, triste, boueux!

Même impression au 9 de la rue Tumska, où habitait Hanka : le portail en pierre sculptée, de style gothique, est beau, mais une fois franchi, nous sommes dans une cour sale, déserte : un vieillard solitaire vide des ordures dans un trou bordé de flaques, sous l'œil vigilant d'un chat efflanqué. Le voilà, ce passage vivant où s'arrêtaient calèches et carrioles pour l'hôtel Angelski, ce passage où Hanka, son frère et sa sœur jouaient et se cachaient pour échapper au *melamed*, l'enseignant religieux, où l'on discutait près du puits, où, de la balustrade de bois, face à l'hôtel, les enfants épiaient les prostituées! Les fenêtres de l'ancien logement de Hanka font face au porche. C'est là que, toutes lumières éteintes, une nuit entière, la famille a guetté une descente de police venant chercher son frère. Nous montons au premier et restons devant *sa* porte sans pouvoir entrer : l'actuel locataire est absent. Cette cage d'escalier, ce couloir sont exigus, humides, insalubres. La déception et la tristesse de Hanka me font mal.

Du voyage dans le temps passé, Walter Benjamin pressentait que « le choc de la retrouvaille serait si destructeur qu'il nous faudrait cesser sur-le-champ de comprendre notre nostalgie »[1]. C'est vrai, la nostalgie est un songe, une cristallisation magique, et tout retour court au désenchantement.

1. Walter Benjamin, « Enfance berlinoise », in *Sens unique*, Paris, Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1978, p. 82.

Celui de ma compagne est si palpable, si douloureux que, si j'osais, je la prendrais dans mes bras. Elle, si petite déjà, me semble rétrécir. Je n'aurais pas dû lui offrir l'occasion de cette pénible aventure!

Le lendemain, nous nous rendons au cimetière juif de Płock. La mère de Hanka, décédée peu avant la guerre, y a été enterrée. Mon arrière-grand-père aussi. J'ai dans ma poche, sur un bout de papier, son nom calligraphié en caractères hébraïques. Mon père m'a demandé de rechercher la tombe, une tâche que je n'ai pu refuser, bien qu'elle me semble très difficile, les cimetières juifs en Pologne étant généralement dans un état de dégradation et de confusion extrêmes. Une tâche qui, sur place, se révèle impossible, car il n'y a plus une seule sépulture d'avant-guerre: les pierres ont servi à daller la route! Reste le mémorial érigé en 1947, par un petit groupe de Juifs rescapés et revenus dans leur ville natale reconstituer un embryon de communauté. Le bronze est arraché, la pierre fissurée, et deux croix gammées y ont été dessinées à la craie... Dans un coin, à moitié enfouies sous la végétation, demeurent treize tombes d'après-guerre. Alentour, ce n'est qu'une étendue d'herbe piquée de quelques chardons.

Rien d'autre à en dire et si peu à voir... Mais je n'oublierai jamais le cri de Hanka ce jour-là, un cri d'enfant dans la gorge d'une vieille dame: « Maman! J'appelle maman! » Serrées l'une contre l'autre, en pleurs, nous devons paraître plus qu'insolites pour les quelques passants polonais qui, de loin, nous regardent avec curiosité. Progressivement, nous reprenons contenance en prenant des photos, avec une obstination un peu absurde: des photos pour montrer qu'il n'y a rien à voir!

Finalement, nous partons vers le centre de la vieille ville qui était autrefois celui de la vie juive. Arrêt en chemin: cette maison à l'angle de la route du cimetière et de la place du Nouveau Marché, avec son balcon en fer forgé, doit être celle où vécurent mes arrière-grands-parents, où mon père venait l'été quand il était enfant. Hanka, qui s'est ressaisie, veut tout me montrer: les maisons des gens que j'ai rencontrés, l'ancien lycée juif – une belle bâtisse un peu délabrée qui abrite, d'après l'écriteau, un « bureau du plan » –, l'immeuble où était la bibliothèque Hazamir, un des points de rencontre de la jeunesse sioniste autrefois, les usines de Margulies et de Sarna, les industriels juifs locaux.

Nous allons aussi sur la Toumi, la promenade élégante de Płock, dans les jardins entourant la cathédrale, au-dessus de la Vistule. Hanka me raconte qu'en 1938, cette promenade était interdite aux Juifs et qu'un jour, des Polonais de l'Endécie (le parti nationaliste) en avaient chassé sa mère et sa petite-nièce, en les piquant avec des cannes ferrées, comme on éperonne les chevaux. Puis nous descendons les larges escaliers jusqu'au bord du fleuve. Le pont de bois, sonore quand y roulaient les voitures à cheval, a été remplacé par un autre en poutrelles métalliques. Sur l'autre rive, le petit village de Rajivié est devenu une zone industrielle. Les bateaux de voyageurs venant de Varsovie n'arrivent plus. Toutefois, les grands bancs de sable, au milieu de la Vistule, doivent encore servir de plages en été. Ce bord de fleuve, gris pareil au ciel, où le vent souffle en rafales et où quelques mouettes crient, est d'une beauté mélancolique, comme indifférente.

Nous remontons la colline et marchons encore, au hasard des rues et des passages. Ceux-ci sont nombreux, on m'en a souvent parlé. Ils étaient les lieux privilégiés de la sociabilité. Sur place, je comprends mieux cette topographie particulière : beaucoup de maisons ont de longues arrière-cours qui débouchent, par les porches d'autres façades, dans des rues parallèles ou perpendiculaires. Le tout forme un véritable dédale. Certains sont en partie couverts, comme le Bazar où Ajdla, la mère d'Esther, vendait ses volailles; la plupart sont à ciel ouvert. Dans les souvenirs d'enfance, ils étaient vastes, en réalité, ils ne le sont guère; il y avait de nombreuses échoppes, elles n'existent plus; ils étaient bourdonnants et animés, ils sont silencieux et vides, bien que notre présence étrangère, insolite, fasse parfois sortir une tête curieuse, dans l'entrebâillement d'une porte. Avec acharnement, je photographie.

Cette obstination à prendre des images m'étonne moi-même. En voyage, d'habitude, je ne m'y attarde guère. Je n'aime pas les haltes, les réglages, les cadrages qui gênent la déambulation, l'errance et la dérive du regard. Mon père qui, toute l'année, faisait des radios, a toujours été en vacances un passionné de photo, aussi loin que remontent mes souvenirs. Mémorables séances de pose en plein soleil où les sourires finissaient par se crisper face à l'objectif... Mais je n'ai pas hérité de cet engouement. Cette fois-ci, pour-

tant... Ces images, c'est d'abord pour lui que je les prends, à sa demande. C'est aussi pour moi, comme effet de réalité et contrepoint à ce « dépaysagement » de la mémoire, à cette absence de figuration des espaces concrets qui, dans les récits, m'avait étonnée.

Aujourd'hui, je suis témoin oculaire dans un lieu vide, coque de l'absence et de l'oubli. Vide de Juifs. Évidemment, la vie continue, indifférente aux drames passés. Et je tiens à rapporter une sorte de documentaire de cette indifférence-là, constitué de beaucoup d'images de ce peu de choses : l'herbe du cimetière sans tombes, les cours désertes, les alignements de façades, les fenêtres, les porches et les passants étonnés qui nous regardent regarder ces lieux sans attraits particuliers.

L'un d'eux justement nous aborde, il veut savoir si nous avons l'autorisation de prendre toutes ces photos. La veille déjà, notre hôtesse qui nous accompagnait m'avait demandé de m'en abstenir en sa présence; elle craignait, disait-elle, « qu'on lui pose des questions ». A cet homme, Hanka explique qui elle est et pourquoi elle est là, elle parle de son retour après quarante-huit ans, de son passeport français, de son visa en règle. Je n'aime pas qu'elle ait ainsi à se justifier. Finalement l'homme s'éloigne après nous avoir mises en garde contre la milice. Nous continuons notre visite et moi, obstinément, mes photos.

Or, un peu plus tard, le même resurgit au détour d'un passage. Il nous avait suivies à notre insu et prétend maintenant nous conduire à la milice qu'il a, dit-il, avertie, et dont la voiture nous attend. L'anxiété soudaine de Hanka est douloureuse et pénible. Reviennent tous ces avertissements à Paris, et aussi des souvenirs plus anciens, plus graves, de menaces et de délations. Moins vulnérable, simplement parce que moins éprouvée, je refuse de bouger avant qu'il ne s'explique et décline son identité. Nous hélons une passante, Hanka traduit mes questions et lui raconte l'incident. Mais celle-ci, sans un mot, l'air craintif, s'éloigne, tandis que lui, furieux, empoigne et entraîne ma compagne. Hanka a l'air si frêle, elle se retourne et son regard est un abîme d'inquiétudes lointaines. Je les suis donc à travers un dédale de rues, jusqu'à l'entrée du Bazar. Puis nous attendons, sans un mot. Il propose alors un marché : contre des dollars, il dira qu'il nous a perdues de vue! Chantage et bluff évidemment, mais

Hanka veut s'en débarrasser au plus vite. Elle ne lui donne pas de devises, mais des zlotys. Il s'incline puis, très vite, saisit la main qui tient le billet et la baise... Hanka, interloquée, n'a pas eu le temps d'esquiver son geste. Moi, si j'osais, je le giflerais, volontiers. Je me contente de refuser de lui tendre la main à mon tour.

Après cette mésaventure et jusqu'à notre départ de Płock, une heure plus tard, Hanka demeure inquiète. A la vue d'un milicien se dirigeant vers l'arrêt d'autobus où nous attendons, elle se fige un instant : « C'était souvent comme ça, me dit-elle, ils prenaient l'argent, puis ils dénonçaient... » C'est avec un immense soulagement qu'elle quitte sa ville natale. Elle n'y reviendra plus. Le lendemain nous rentrons en France.

Auparavant, le soir, nous avons décidé d'inviter nos hôtes de Varsovie dans un restaurant chic, à l'hôtel Intercontinental. Débauche d'argenterie et de cristaux, orchestre et armée de serveurs; ici on peut commander tout ce que l'on veut, les meilleures viandes, les meilleurs vins, rien ne manque à la carte. Téma nous montre, à une table voisine, un présentateur connu de la télévision. Les Polonais qui viennent là font partie de la Nomenklatura, c'est inabordable pour les autres, même si le prix n'excède pas celui d'un bon restaurant à Paris. J'éprouve fugitivement la gêne du parent fortuné et dispendieux qui régale une fois pour disparaître après, ne laissant que regrets. Mais notre tablée est joyeuse, le repas succulent copieusement arrosé. Notre mésaventure avec le petit maître chanteur de Płock fait rire les convives. Ce soir, il fait bon, et c'est la fête.

19 septembre 1985, à Paris. Hanka et moi nous nous retrouvons. Elle a fait un gâteau, comme pour chacune de mes visites, et sorti, cette fois, ses documents les plus précieux : des photos souvent incertaines ou minuscules, les visages y ont la taille d'un petit pois, et des lettres jaunies, cassées aux pliures. Deux surtout, qu'elle garde dans un vieux portefeuille de soie bleu nuit, donné jadis par un ami, papetier à Płock. L'une est la dernière lettre de sa mère, l'autre celle que lui envoya son frère en 1943. Elle crut pendant deux ans que c'était aussi la dernière. Nous feuilletons ensemble son album. Elle me montre son père, mince, digne, un peu raide, avec son bouc blanc bien taillé; le beau visage grave de sa mère : Bashenka, la petite cousine qui jouait du violon;

et d'autres, parents et amis. Hanka me dit aussi qu'elle ne regrette pas notre voyage : de la rue Tumska au cimetière, elle a enfin fait le chemin qu'elle n'avait pu faire lors de l'enterrement de sa mère, et cela lui a « enlevé un grand poids ». On ne saurait mieux résumer la démarche du deuil.

Qu'ai-je rapporté, moi, de ce voyage? Pas une photo! J'ai en effet réussi à rater deux pellicules entières! Ne voulais-je pas montrer qu'il n'y avait plus rien à voir? L'effacement, décidément, est total... Me reste un cahier noirci de notes, et une certaine rage d'écrire et de décrire.

CHAPITRE III

COMMÉMORATIONS

A Płock aujourd'hui, le passé juif est invisible, effacé, inaudible aussi. Ne demeure que ce monument, au cimetière, érodé par le temps, et ces quelques pierres tombales enfouies sous les buissons. Personne ne vient entretenir les lieux, s'y souvenir et s'y recueillir. Il n'y a plus, là, de sentinelle de la mémoire.

C'est sous d'autres cieux et sous d'autres formes que les Juifs de Płock, afin de commémorer la destruction de leur communauté, ont circonscrit des « lieux de mémoire », au sens où l'entend Pierre Nora [1], c'est-à-dire des cristallisations matérielles, fonctionnelles et symboliques où se réfugie la mémoire menacée. Ces lieux investis de sens et chargés d'affect concrétisent leur devoir de fidélité et manifestent leur volonté de résister au temps et à l'oubli. Pourtant, ce sont des lieux clos. S'ils constituent encore, de manière fragile et ténue, des milieux de mémoire leur valeur et leur signification n'existent que pour ceux qui les ont conçus. Les autres, fussent-ils leurs enfants, ne sont pas amenés à les visiter, rien ne les y incite, même si, lors des cérémonies, on prétend souvent anticiper le souvenir des générations à venir. Ce n'est pas là leur seule ambiguïté. Refuges de la mémoire, ce sont aussi souvent des refuges contre l'envahissement torturant de la mémoire. Commémorer les morts et les mondes engloutis, c'est leur circonscrire une place dans la conscience des vivants, afin de l'affranchir de

1. Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in *les Lieux de mémoire*, t. I, Paris, Gallimard, 1984.

l'emprise des revenants. Si le rituel commémoratif tend à réduire l'écart et la fracture de l'histoire, il fait aussi, ici, office de rituel de deuil, c'est-à-dire de séparation.

Ces « lieux » sont divers, ce sont des livres, des monuments, des plantations d'arbres sur le mont Sion, des réunions annuelles. Je les ai visités avec le sentiment très vif d'y être toujours un peu déplacée...

Les Juifs de Płock, comme ceux de très nombreuses autres villes, ont leurs livres du souvenir. Dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, beaucoup d'émigrés originaires d'Europe orientale ont entrepris de rédiger et d'éditer collectivement des ouvrages, afin d'évoquer leur communauté disparue, de témoigner sur sa destruction et de rendre hommage à ses victimes. Ces *Yzker Biher* (de l'hébreu *Yzkor*: rappel sacré du souvenir des morts, et du yiddish *Buch*, livre) réunissent ainsi chroniques, portraits, histoires, documents et photos, éclairages diffus de la nostalgie sur la vie juive d'autrefois et lumière crue des récits sur les persécutions et les déportations, morceaux choisis de la mémoire et traces du temps perdu[1]. On en dénombre aujourd'hui plus de cinq cents[2], chacun comprenant des textes de plus d'une douzaine d'auteurs différents, et il s'en édite encore de nouveaux, bien que plus rarement. Ils sont écrits le plus souvent en yiddish, dans cette langue qui délimite un territoire imaginaire et un vaste « lieu de mémoire »: le « Yiddish-land ». Ces centaines de milliers de pages sont le produit singulier d'une entreprise unique de consignation du passé remémoré, menée par des écrivains improvisés, sans sollicitation ni soutien institutionnel, poussés par leur seule volonté de témoigner. Cette entreprise a

1. Voir à ce sujet : Annette Wieviorka et Itzhok Niborski, *les Livres du Souvenir. Mémoriaux juifs de Pologne*, Paris, Gallimard-Julliard, coll. Archives, 1983, et Jack Kugelmass et Jonathan Boyarin, *From a ruined garden. The memorial books of polish jewry*, New York, Schocken Books, 1983.

2. La bibliographie établie par Zacharie Baker, bibliothécaire au YIVO, « Bibliography of Eastern-European Memorial Books », up dated and revised. Toledot, New York, 1979-1980, recense 440 *Ysker Biher*, dont 85% concernent des villes ou bourgades situées sur le territoire polonais dans ses frontières de l'entre-deux-guerres, mais la collection du YIVO, certes la plus importante, n'est cependant pas exhaustive et des livres s'écrivent encore, d'où cette estimation.

été mise en œuvre grâce au système associatif des *landsmanshaftn*, les sociétés d'originaires, existant dans les principaux pays d'émigration.

Fabriqués sur les décombres de l'histoire juive la plus récente, ces livres sont la concrétisation d'une anamnèse collective qui s'insurge contre l'effacement d'un monde. Mais ils puisent, en même temps, au fond d'une tradition mémorialiste et commémorative qui remonte au Moyen Age, celle des *Selihot*, prières pénitentielles introduites dans la liturgie à l'occasion d'événements graves dont le souvenir se trouvait ainsi préservé et, surtout, celle des *Memorbiher*, les livres de mémoire[1] dans lesquels les communautés consignaient le nécrologe des personnalités locales et le martyrologe des habitants qui étaient lus à la synagogue lors de services commémoratifs, et se transmettaient de génération en génération.

Les *Yzker Biher*, eux, sont des livres profanes et renferment un patrimoine de souvenirs non transmis. « Ceux qui rédigent ces livres, écrivent Annette Wieviorka et Itzhok Niborski, honorent un testament implicite, qu'il faut comprendre au sens hébraïque d'Alliance, non pas avec Dieu, mais Alliance des vivants avec les morts[2]. » De celle-ci, les descendants sont forclos. Ils ignorent le plus souvent l'existence même des *Yzker Biher* et, quand bien même la connaîtraient-ils, ils ne savent, pour la plupart, lire la langue dans laquelle ils sont écrits. On aurait pu imaginer des éditions bilingues et que celles-ci soient offertes avec solennité aux enfants et petits-enfants des membres de ces diverses communautés désormais dispersées. Tel n'était pas le projet de leurs auteurs. Car si, dans la mémoire des *Yzker Biher*, se lie un pacte entre passé et présent, ce n'est ni celui de l'Histoire, qui dans son œuvre de reconstruction marque la distance et l'écart, ni celui du rituel commémoratif par lequel le passé au présent fait retour, appelé pour y renouer le lien social et identitaire. Le projet est plutôt de déjouer l'emprise du passé, pour rendre le présent et l'avenir vivables.

L'acquittement d'une dette de mémoire est une exigence profondément et douloureusement inscrite dans la cons-

1. Les chercheurs donnent à ce mot deux étymologies : pour certains on l'appelle ainsi parce qu'il doit être placé sur l'*Almemar*, l'estrade où on lit la *Thora* : pour d'autres, le mot vient du latin *memoria*.

2. Annette Wieviorka et Itzhok Niborski, *op. cit.*, p. 29.

cience des survivants. Refusant l'oubli, ils ont écrit ces livres pour opposer à la destruction la vigilance du rappel, cette ultime résistance. En même temps, ils n'ont pu en assurer la permanence que dans cette forme matérielle, traditionnelle de la transmission, mais qui, ici, se clôt comme une pierre tombale enfermant la dépouille du souvenir. Ils ont érigé des monuments funéraires avec des mots, des livres en guise de tombe, qui renouent imaginairement avec le passé et tentent symboliquement de le mettre à distance, d'en faire enfin le deuil. Les *Yzker-Biher* célèbrent un monde qu'ils enterrent.

Sur la communauté juive de Płock, il existe trois livres du souvenir. Le plus ancien: *Plotzk, Blettlech Geschichte* (« Płock, pages d'histoire »), écrit en yiddish, est paru en 1945, à Buenos Aires [1]. Le second, *Yidn in Plotsk* (« Juifs à Płock), en yiddish également, a été édité aux États-Unis en 1960 [2]. Le troisième *Plotzk, toldot kehila atikat yomin be-Pôlin* (« Płock, histoire d'une ancienne communauté juive de Pologne ») en hébreu, avec quelques parties en yiddish et un résumé en anglais, a été édité en 1967, en Israël [3]. D'un livre à l'autre, la forme, le style, la conception varient, témoignant d'une sensibilité différente selon les pays où ils ont été édités, mais aussi de l'évolution des moyens et des modèles commémoratifs qui, gagnant progressivement en ampleur, s'institutionnalisent et se figent.

Lorsque, à l'initiative de la Sociedad de Residentes de Płock en la Argentina fêtant son sixième anniversaire, les Plotzkers d'Argentine publient leur livre, quelques mois après la fin de la guerre, ils veulent avant tout évoquer la vie juive dans leur ville d'origine en une démarche intimiste du souvenir et « ériger à travers une création culturelle, un monument à la ville martyre » [4], dont ils ignorent s'il reste des survivants. Ces 246 « pages d'histoire » comprennent quelques études d'historiens, repris de *l'Histoire des juifs de Płock* publié par le YIVO à Varsovie en 1939, et quelques fragments littéraires des principaux écrivains juifs origi-

1. *Plotzk, Blettlech Geschichte,* Buenos Aires, publié par la Sociedad de Residentes de Płock en la Argentina, sous la direction éditoriale de Joseph Horn, 1945.
2. Sol Grennspan, *op. cit.*
3. *Plotzk,* Tel-Aviv, Hamenora Publishing House, 1967.
4. *Plotzk Blettlech Geschichte, loc. cit.,* p. 7.

naires de la ville. Mais c'est surtout une collection de souvenirs, de récits et de témoignages, un ensemble d'une cinquantaine de propos, de deux ou trois feuillets chacun, recomposant un moment, un environnement, une fête, un personnage. C'est un livre d'atmosphère, le ton est familier, et l'évocation, parfois narquoise, juxtapose l'estaminet et le *heder*, l'oratoire en sous-sol des *hassidim* et la maison close.

Quinze ans plus tard, quand Sol Greenspan, qui avait tenté sans succès de regrouper des textes pour un livre collectif, publie *Yidn in Plotsk* (« Juifs à Płock »), dont il a écrit la quasi-totalité, de nombreux livres du souvenir ont déjà été édités, l'exigence de mémoire se renforce d'une émulation concurrentielle. Il importe de faire aussi bien, sinon mieux, que les autres; rendre hommage à sa communauté en lui consacrant un mémorial est aussi un sujet de fierté. Estimant que le livre argentin « est loin de donner une image du passé riche du Płock juif »[1], Sol Greenspan veut faire un livre digne de ce qu'il évoque, plus documenté, plus ambitieux, plus élogieux. « Dans ce large mouvement de publication de livres du souvenir, écrit-il en préambule, l'histoire de la communauté juive la plus vieille de Pologne ne pouvait pas manquer[2]. »

L'ouvrage se divise en quatre parties. La première, « De la fin du XVIIIe siècle à la Première Guerre mondiale », comprend une série de portraits de personnalités importantes de la vie religieuse, sociale ou politique, l'évocation des années qui ont précédé la Première Guerre mondiale et un hommage aux victimes de l'antisémitisme polonais. Elle se termine par une bibliographie. La deuxième, qui concerne l'entre-deux-guerres, regroupe également une série de portraits, de notables, d'écrivains, d'artistes, de leaders politiques mais aussi de gens ordinaires, et des chapitres sur l'éducation, la vie économique, l'organisation communautaire, les partis politiques, les relations avec les Polonais, ainsi que des notations sur les formes idiomatiques en usage à Płock. La troisième, intitulée « La destruction de Płock » (reprenant, comme dans beaucoup de livres du souvenir, le terme de *Hurban*, « ruine », qui désigne la destruction du premier et du deuxième Temple), relate les années

1. Sol Greenspan, *op. cit.*, p. 3.
2. Sol Greenspan, *op. cit.*, p. 4.

de guerre, depuis l'entrée des Allemands dans la ville jusqu'à la déportation et le retour ensuite de quelques survivants. Enfin, la quatrième, collective, rassemble des témoignages sur la destruction.

Sol Greenspan peint un univers juif beaucoup plus idéalisé encore que celui des récits. Le dithyrambe ne laisse guère place à la moindre nuance. Chaque personnage, fût-il le plus humble, fait l'objet d'un panégyrique, dans un style à la fois emphatique et familier, mêlant le registre édifiant, la louange et le folklore: « Il y avait des Juifs modestes, candides, mais avec une belle âme, leur pain quotidien était " tu aimeras ton prochain ", en faisant des bonnes actions, ils répondaient à l'appel de leur conscience. La confiance et l'optimisme régnaient dans le cœur de ces êtres simples et populaires. Leur vie, leur comportement peuvent encore nous servir d'exemple aujourd'hui. Voici le Juif Chenwitz, un riche, un banquier, les mains ouvertes pour tous les nécessiteux et lui-même très modeste. Être fier de sa richesse? Pourquoi? Lorsque le tailleur lui faisait un costume, il s'entendait avec lui d'avance pour qu'il ne lui repasse pas le pantalon. Le banquier ne voulait pas afficher son nouveau costume. »

Le ton prête à sourire, tant il semble parfois doté de ces traits de naïveté qu'il attribue aux personnages eux-mêmes, mais il n'est pas dénué de charme. C'est un livre que certains de mes interlocuteurs m'ont dit relire avec plaisir, surtout la partie concernant l'entre-deux-guerres, celle qu'ils ont vécue, car elle renvoie à leurs propres souvenirs et renforce la représentation du passé qu'ils chérissent. Sol Greenspan n'écrit pas comme eux parlent, mais il puise au fonds commun et composite d'une mémoire familière et d'une littérature populaire qu'il restitue avec les échos évocateurs et lyriques du yiddish.

A l'initiative de l'Association de Płock en Israël, un comité transnational, chargé de trouver les fonds et de rassembler les articles pour un nouveau livre du souvenir, plus conforme au « genre littéraire » et au modèle commémoratif qui s'était progressivement imposé en ce domaine, a été fondé, à la fin des années soixante, sous la présidence d'honneur d'Itzhak Gruenbaum. Que, cette fois, la mise en œuvre du projet et l'essentiel du suivi éditorial soient revenus aux Juifs d'Israël et non à ceux de la Diaspora, qui par ailleurs y

contribuent largement, et que l'essentiel du livre soit rédigé en hébreu n'est pas fortuit. Jusque-là, le culte du souvenir se pratiquait plutôt ailleurs que dans ce pays mobilisé par la construction du futur. Mais, à partir du moment où la gestion de la mémoire et du passé tend à s'institutionnaliser, il importe alors d'affirmer, dans ce domaine aussi, la centralité d'Israël.

Le projet du comité éditorial est ainsi défini, dans l'introduction de l'ouvrage : « Honorer la mémoire de nos martyrs a été la lumière qui a guidé notre travail. En même temps, nous n'avons pas voulu que ce livre ne soit qu'une collection de mémoires individuelles ou familiales, mais bien plus le portrait de toute la communauté juive de Płock, avec ses luttes et ses réalisations, ses échecs et ses succès, sa grandeur et sa destruction finale. Les notations biographiques n'ont été intégrées à ce livre que dans la mesure où elles contribuaient à la compréhension d'une période ou reflétaient certains aspects de la vie publique, ou encore dans la mesure où elles concernaient des personnalités qui avaient eu un rôle leader dans une sphère ou une autre[1]. » Un livre de mémoire donc, mais qui prétend restituer la réalité du passé dans toute son ampleur et toute sa grandeur.

C'est un énorme et luxueux volume de plus de 700 pages de grand format, élégamment relié, imprimé sur un très beau papier glacé, avec une importante iconographie (249 illustrations), des dessins du peintre Jacob Guterman, originaire de la ville, des textes rédigés par des historiens professionnels, des documents, des pièces d'archives reproduites en fac-similé, des témoignages, et sur 27 pages encadrées de noir, la liste longue mais cependant incomplète des victimes de la Shoah (établie à partir des informations données par les familles). Par sa facture, sa composition, son plan, il correspond au modèle le plus courant des *Yzker Biher* publiés à partir de 1960, tel que l'identifient Annette Wieviorka et Itzhok Niborski. C'est un objet impressionnant, un « monument de papier », édité à grands frais et vendu par souscription aux originaires. Il figure en bonne place dans les bibliothèques vitrées de la plupart des Plotzkers que j'ai rencontrés, comme autrefois les livres sacrés. Toutefois peu l'ont lu, feuilleté oui, puis rangé, comme une relique de famille.

1. *Plotzk, op. cit.*, p. 5.

Les articles historiques reproduisent ou résument des études écrites avant-guerre par Ignacy Schipper, Emmanuel Ringelblum et Isaiah Trunk – qui, seul des trois, a survécu et pu poursuivre ses travaux –, et apportent de nombreuses informations sur le lointain passé juif de Płock, celui qui se situe au-delà de la mémoire vive des survivants. Mais pour ce qui concerne justement un passé plus proche, les diverses contraintes qui ont pesé sur la rédaction nuisent à la lisibilité. Le souci permanent de rappeler les noms de toutes les personnes actives autrefois dans la communauté, de restituer à chacun son rôle et son statut, conduit à de véritables énumérations souvent redondantes d'un article à l'autre. La volonté également de restituer à chaque organisation politique ses activités et son importance aboutit à une sorte de catalogue et au fait que nombre d'initiatives culturelles ou politiques sont revendiquées par des mouvements divers. Le fait que la plupart des textes aient été rédigés ou traduits en hébreu contribue sans doute à une sécheresse de ton, que le yiddish n'avait pas. Bref, il se dégage de l'ensemble un certain formalisme, en dépit de quelques évocations plus personnelles et plus suggestives. Ce dernier livre du souvenir est réifié dans le monumentalisme.

L'ombre est rare devant le cimetière de Holon, une banlieue de Tel-Aviv, en ce chaud après-midi de septembre 1981. Ils sont une centaine, les hommes debout, les femmes assises en rangs serrés sur les bancs de béton moulés dans le mur d'enceinte. Tous originaires de Płock (hormis quelques conjoints, et moi), ils sont venus, en ces jours de deuil qui précèdent Yom Kippour, pour un tardif enterrement symbolique, celui des parents et amis morts il y a quelque quarante ans, exterminés. Le rendez-vous a été donné là, devant l'entrée, face au grand terre-plein circulaire, terminus de la ligne d'autobus 92, aux confins de cette cité toute neuve, alignement de cubes dans le sable. Un endroit anonyme qui pourrait être n'importe où.

En ce lieu un peu morne où le soleil détache et force les contours, la fatigue et l'attente, la chaleur et la poussière tarissent le cours des conversations. Nous sommes tous plongés dans un engourdissement torpide. Soudain, insolite,

brutal, un haut-parleur retentit, qui ravive l'attention en appelant à entrer et à se regrouper dans l'allée centrale du cimetière. Il y a alors beaucoup d'animation, un bizarre mélange de mondanité papillonnante et d'intensité dramatique. N'étaient les couronnes posées sur le gazon et les tombes alignées le long des allées, on pourrait se croire, par moments, dans une amicale réception estivale. La majorité des participants sont israéliens et membres de la Société de Płock en Israël. Ils se connaissent, se saluent, s'embrassent. Rosa, en robe fleurie et capeline lilas, distribue les invitations pour la « soirée-spectacle » qui aura lieu deux jours plus tard. Pâle et poudrée sous le soleil, l'air d'une lady animant sa garden-party, elle va souriante d'un groupe à l'autre.

Cette ambiance conviviale est tout à coup bousculée par la violence de retrouvailles imprévues. Une femme reconnaît ma voisine et, en un mouvement brusque, enserre à deux mains son visage. Une lueur d'inquiétude passe dans le regard de celle dont la figure est ainsi prisonnière : elle ne parvient pas, à son tour, à déchiffrer, sous les rides, des traits familiers. Elles restent figées en un silencieux face à face, le moment paraît s'éterniser entre l'incrédulité de l'une, l'interrogation muette et le désarroi de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin surgisse le souvenir : un nom qui jaillit dans un cri. Elles étaient dans la même classe au lycée de Płock, chacune devait croire l'autre morte. Elles pleurent, rient, s'embrassent et ne se disent presque rien. Ce serait trop long peut-être et tout ce temps passé rend si lasse aussi! Elles se regardent, se prennent les mains, les bras, s'accrochent l'une à l'autre, se regardent encore, et se lâchent à regret.

Spectatrice, je demeure étrangère à ces sociabilités comme à ces émotions, même si elles ne me laissent pas indifférente. Il n'y a rien là que je puisse vraiment partager. Une fois de plus, je suis renvoyée à l'ironie de ma situation et au paradoxe de ma démarche : je sonde le passé pour mieux mesurer ce qui m'en sépare, et prend cette mesure avec des outils intellectuels que cette séparation même m'a permis d'acquérir.

Comme en écho à mes réflexions moroses, un homme s'approche de moi, affable, souriant. Il réunit quelques mots de français pour me dire combien ma jeunesse en ce lieu est insolite et ma curiosité incompréhensible. A une exception

près – une jeune femme venue accompagner sa mère et qui, chanteuse professionnelle, doit se produire au cours du spectacle prévu le surlendemain –, je suis la seule de ma génération, comme à Paris, lors de la réunion de la Société des amis de Płock. Les rituels commémoratifs ne concernent que les survivants et ne sauraient intéresser ou attirer leurs enfants. En Israël moins qu'ailleurs encore, où, loin de la déréliction, le passé valorisé est celui de la résistance juive, traçant de la révolte de Massada à celle du ghetto de Varsovie une ligne de force. Le judaïsme conquérant ne connaît pas la nostalgie des mondes engloutis. Plusieurs fois déjà, et tout à l'heure encore dans l'autobus qui m'emmenait à Holon, j'ai été surprise et vaguement choquée par l'assurance effrontée des jeunes *sabras* (nés en Israël) qui ne s'effacent ni ne cèdent leur place à ces Juifs âgés, dont les manières et l'accent provoquent immanquablement chez moi une sentimentale sollicitude. Je suis ici doublement anachronique, et reste plantée dans mon coin, désarçonnée, un peu perdue, tandis que mon interlocuteur s'en va serrer d'autres mains.

Rosa, qui s'en aperçoit, décide de me présenter à la ronde. Elle raconte des bribes de ma généalogie familiale qui n'évoquent apparemment pas grand-chose, elle leur dit que mon père a quitté Płock enfant pour aller vivre à Łodz, mais que mon grand-père maternel vivait là, un certain Strzygg. Elle a repris ma prononciation, qui n'est pas la bonne. Une fois de plus, c'est la confusion. Quelqu'un ravi approuve: « Mais oui, Stregge, le violoniste! » Mais non, ce n'est pas cela, il était boucher, mon aïeul! Moue d'ignorance et déception, je ne suis pas la fille ou la petite-fille d'une connaissance, le rameau miraculeux d'une branche que l'on croyait morte. On s'occupe un peu de moi, gentiment et pas très longtemps, les vraies retrouvailles sont plus importantes en ce jour que ma bonne volonté et mes recherches, rendues plus incertaines encore par mon ignorance de l'hébreu. Je parviens cependant à prendre une série de rendez-vous: j'étais aussi venue pour cela.

Puis le cortège se forme et s'ébranle, derrière deux hommes qui portent un brancard sur lequel repose une boîte couverte d'un châle de prière. Les Plotzkers d'Argentine et des États-Unis sont représentés; nous sommes quatre, venues de France, qui portons ensemble une couronne. Dans

une allée jalonnée de monuments commémoratifs de différentes communautés, celui que nous allons inaugurer est recouvert d'un grand tissu noir frappé d'une étoile de David et portant le nom de la société funéraire. Le rabbin honore la mémoire des morts, ensuite le président de la Ligue de Płock d'Israël prend la parole pour expliquer en détail la mise en œuvre de cette initiative et son importance, enfin des femmes dénouent les liens qui retiennent le tissu et dévoilent... un four crématoire!

C'est Esther Eisen, une artiste israélienne, qui a conçu cette sculpture, fondue dans un alliage d'aluminium qui imite la pierre. Du socle du four au sommet de la cheminée, sept strates de faux moellons symbolisent les sept siècles de vie de cette communauté; les flammes qui sortent du conduit dessinent en caractère hébraïque le nom de la ville; et de ce nom coule, comme la cire d'une chandelle, un pointillé de larmes. Sur le devant, un bas-relief représente le chemin de la déportation: un chariot et une longue file d'hommes, de femmes et d'enfants, portant l'étoile. Sur le côté gauche, une inscription: « 1237-1941. A l'ancienne communauté de Płock »; une autre sur le côté droit: « 1942: chassés. » Ce monument a la laideur de ce qu'il évoque. Comment ont-ils pu l'accepter? Tant de morbidité me met mal à l'aise. Je ne suis pas prête d'oublier le faux crématoire de Holon! Peut-être est-ce là son mérite après tout, que cet implacable réalisme.

Les monuments aux morts, comme tout véritable monumentalisme d'ailleurs, ne font pas partie de la tradition juive, qui leur préféra toujours ceux de parchemin ou de papier, *Memorbiher* jadis et aujourd'hui livres du souvenir. Les Juifs ne bâtirent pas des synagogues comme d'autres des cathédrales. L'auraient-ils voulu que cela leur eût été bien souvent difficile: en Pologne elles ne devaient jamais être plus hautes que les églises. Leur plus haut « lieu de mémoire » est un mur, celui du Temple deux fois détruit. Dans leurs cimetières autrefois, il n'y avait que de simples stèles de pierre verticales, comme celles qui sont restées, à Prague ou au Lido, près de Venise. La démesure de l'art funéraire est un phénomène récent et d'emprunt. Autour de nous à Holon, il y en a quelques massifs exemples; j'en ai vu de semblables dans les cimetières juifs de France et d'Italie.

Mais à qui emprunter le modèle sculptural d'un art

commémoratif de la Shoah? A Venise, le monument de la déportation, au cœur de l'ancien ghetto, est un mur hérissé de barbelés. A San Francisco, *The Holocaust* de George Segal représente dix corps de suppliciés répartis en étoile et un homme seul, debout devant une rangée de fils barbelés. Sa technique particulière de moulage à partir de modèles vivants pousse aux limites le réalisme. L'homme ayant servi de modèle au seul personnage debout est un ami de l'artiste, ancien déporté. La conception du Mémorial de la déportation, rue Geoffroy-l'Asnier, à Paris, est le résultat d'une hybridation culturelle, d'une transaction politico-symbolique et d'un compromis architectural [1]. La cérémonie de la pose de la première pierre, en 1953, comme l'inauguration, en 1956, se déroulèrent selon le rituel républicain et le monument fut appelé, jusqu'en 1974, « Tombeau du martyr juif inconnu ». Il a vu le jour au terme d'une vive polémique, ses détracteurs dans la diaspora trouvant l'initiative peu conforme à la tradition, et l'État d'Israël voulant affirmer sa centralité et la prépondérance du Yad Vashem (le grand musée de la diaspora de Tel-Aviv), dans l'œuvre de commémoration du martyr juif. Le bâtiment de Paris, un parallélépipède sobre jusqu'à la banalité, avec en façade une étoile juive et deux inscriptions commémoratives en hébreu et en yiddish, a été conçu par ses architectes pour s'intégrer sans heurt dans l'environnement urbain, « un monument ordinaire pour une mémoire *douce* » [2]. Mes réflexions moroses, dans ce cimetière de Holon, me conduisent à imaginer un antimonument, un non-lieu absolu, un trou profond comme un volcan, à cause des flammes peut-être, ou bien à cause des cendres...

Quelqu'un sort de sous le châle de prière un coffret plat, laqué de noir. Il contient des cendres, justement, recueillies dans les camps, et un parchemin sur lequel sont inscrits, dans les caractères de la *Thora*, les noms des victimes « afin qu'un jour, les enfants de nos enfants puissent venir y lire les noms de leurs ancêtres », explique-t-on. Puis, le coffret est placé dans une cavité ménagée dans la base du monument et fermée par un volet de métal.

J'apprends ainsi qu'il existe une sorte de banque de

1. Annette Wieviorka, « Un lieu de mémoire : le Mémorial du martyr juif inconnu », in *Pardès*, n° 2, Paris, 1985.
2. Annette Wieviorka, *op. cit.*, p.86.

cendres en Pologne, à laquelle les associations comme celles-ci peuvent s'adresser pour leur cérémonie. Cette idée m'est pénible, sans que je sache clairement ce qui me heurte le plus : le caractère pathétique du recours dérisoire à cette infime matérialité des restes ou l'aspect prosaïque d'un tel organisme de distribution (je n'ai pas osé demander s'il fallait payer pour ce macabre envoi). Quant à imaginer une postérité fouillant là, à la recherche de quelques traces, cela paraît aussi absurde qu'intolérable. Mais n'était-ce pas justement le thème de ce cauchemar – dans lequel j'introduisais, au fond d'un crématoire, un tube d'aspirateur se transformant en pipe-line – qui soudain s'ébauchait dans la réalité! La conception de ce monument et de cette cérémonie est à l'image du monde hanté des survivants : la tombe n'en est pas une, le deuil demeure inachevé, la mémoire est cette boîte noire qui jamais ne livrera son triste secret.

Shlomo Rosen, le doyen de l'assemblée, s'avance pour dire le *Kaddish*, la prière des morts. Il a un beau visage émacié, mangé d'une barbe blanche et des yeux d'un bleu très pâle qui, noyés maintenant par les larmes, paraissent plus délavés encore. Près de moi, des femmes pleurent également en silence, un mouchoir pressé contre leur bouche. L'émotion semble figer la scène tandis que la voix un peu cassée de Rosen prend une densité singulière. Puis la tension se rompt quand le cantor, taillé en athlète et qui domine le groupe de toute sa stature, se met à chanter. Il y a de l'agitation, des bruissements, des bavardages; ma voisine, dessinant dans l'air la stature de l'homme, me glisse admirative que c'est un ancien goal de football. Malgré quelques regards réprobateurs et des rappels à l'ordre, l'animation gagne l'assemblée comme une onde et s'accroît encore quand se succèdent les discours des représentants de New York, de Buenos Aires et de Paris.

Il fait trop chaud et cela n'en finit plus. J'ai cessé d'écouter moi aussi. Je repense au récit de Sol Greenspan, évoquant l'agitation des femmes à la synagogue de Płock. Il y avait souvent bien plus que des murmures, certaines se lançaient carrément des injures : « Que le démon entre dans le père de ton père! » « Et toi, qu'il te ferme à jamais la bouche! » Reb Leibish, le *shamash* (le bedeau), devait tonner pour imposer silence. La mutité n'était alors qu'une improbable malédiction. Le silence n'enfermait pas la mémoire dans l'espace solennel et dérisoire des commémorations.

Le haut-parleur retentit de nouveau, irritant, intrusif, ordre et technique brusquant le souvenir. Les ressortissants d'une autre ville sont appelés à se regrouper. Les communautés étaient nombreuses, les cérémonies se suivent et les monuments s'alignent au bord des allées du cimetière de Holon. L'ordonnancement est impeccable, l'organisation aussi. Mais là où nous nous tenons, devant « notre » mémorial au réalisme appliqué, quelque chose se défait et un sympathique désordre, justement, s'installe : sourires, discussions, congratulations et bousculades devant l'objectif du photographe. Chemisettes à carreaux et robes de cotonnade, ils posent ravis devant le monument, par petits groupes, en se tenant par l'épaule, comme des touristes devant la tour Eiffel, et cela me plaît.

Je veux y voir un démenti aux conceptions exclusivement lacrymales du devenir juif, auxquelles, malgré moi, je me surprends trop souvent à céder. Adolescente, j'assistais parfois avec mon amie Isabelle à la réception annuelle donnée par une association d'anciens déportés. Elle se tenait dans le jardin de la maison de sa mère, Madeleine Saint-Saëns (elle-même ancienne déportée), à Montmartre. L'ambiance festive et l'humour noir ravageur de certains, de Madeleine surtout, à chaque fois, m'étonnaient. Étonnement imbécile! On sait que dans la situation de plus extrême violence et de plus extrême dénuement des camps, la vie, malgré tout, s'obstinait et s'organisait. Et l'on voudrait obstinément enfermer les survivants dans un malheur étanche, comme si leur mémoire blessée ne suffisait pas. On n'en revient pas qu'ils en soient revenus, ahuri qu'ils s'amusent, usent des armes de la dérision à l'encontre de leur passé, des ruses de l'oubli pour jouir, quand même, du présent.

Dans une salle de l'Union des sociétés juives de France, la Société des amis de Płock et des environs tient son assemblée générale annuelle, ce dimanche après-midi d'octobre 1982. Sur les trois longues rangées de tables perpendiculaires à la tribune où s'alignent les verres en duralex pour le thé, les assiettes débordent de morceaux de strüdel et de gâteau au fromage faits à la maison. Les discussions, en français, sont animées, ponctuées de mots d'esprit en yid-

dish. Les uns et les autres échangent des nouvelles, la santé et les enfants sont des sujets de prédilection. Le cadre est assez triste, mais il y a un plaisir évident dans l'occasion de ces retrouvailles. Personne de ma génération encore une fois; un monsieur ironique me demande ce que je viens faire dans ce club du troisième âge...

L'ordre du jour, il faut l'avouer, n'est pas passionnant pour qui vient en passant, comme je le fais. Peut-être ne l'est-il pas tellement plus pour les habitués d'ailleurs, tant il est difficile d'obtenir le silence pour commencer enfin. La parole est donnée à un ancien ressortissant de Płock résidant en Israël et de passage à Paris. Il évoque quelques souvenirs et fait le bilan des réalisations et projets commémoratifs. Ensuite le trésorier fait le « rapport moral et financier » de la Société pour l'année; il tient en peu de mots, les fonds, constitués par les cotisations des membres, étant réduits. Le sujet pourtant fait l'objet d'une assez vive discussion. En dehors des souscriptions particulières – pour les caveaux collectifs au cimetière, pour soutenir Israël – et une fois soustraits les frais de courrier pour les convocations et la location de la salle, la Société consacre les sommes restantes à de très modestes actions d'aide sociale. Elle garde ainsi, bien que de façon très réduite, l'ancienne fonction de secours mutuel qui était la sienne au moment de sa fondation. C'est à propos de cette action que le débat s'anime au point de devenir assez vif. Selon les uns, dans la mesure où il s'agit de secours donnés sous forme de prêts ou de dons à d'anciens ressortissants de Płock dans le besoin, il serait humiliant pour ces derniers que l'on donne leur nom, une position défendue par les membres du bureau, qui eux sont dans le secret et entendent le garder. Selon les autres, il appartient à tous les membres de la Société d'évaluer le bien-fondé de ces attributions, et non, sous couvert de discrétion, à trois ou quatre d'entre eux. Bref, la question de confiance est posée!

J'imagine ce débat animé dans une réunion avec les élus de la communauté à Płock. Il y a ceux pour qui une *mitzvah* (bonne action devant Dieu, commandement) est dénaturée si elle n'est pas discrète et anonyme, sans gêne pour le bénéficiaire ni honneur pour le bienfaiteur, et ceux qui souhaitent une gestion plus collective et plus contrôlée de la bienfaisance. D'autres pensent que celle-ci, qu'elle qu'en soit la

forme, est un archaïsme, une vieillerie réactionnaire, et que seules les luttes syndicales et politiques sont une réponse à la misère et à l'injustice. Le débat est virulent, comme ici à Paris, quelque cinquante ans plus tard, les esprits s'échauffent, les orateurs se lèvent, le président de séance tape avec son stylo sur la vieille table de chêne sans parvenir à rétablir l'ordre des interventions. Peut-être que, comme à Paris aussi, le débat finalement n'est pas tranché, mais ajourné sous l'influence des modérés qui souhaitent que l'on temporise et que l'on passe rapidement à la question suivante, après avoir reconduit le bureau dans ses fonctions.

La dernière partie de l'ordre du jour est consensuelle, il s'agit de la projection d'un court-métrage sur Israël. Quels qu'aient été les engagements passés, chacun ici, à des degrés divers, se sent solidaire de l'État juif. Le film est un documentaire de propagande sans aucune inventivité, les réalisations israéliennes s'y succèdent, les écoles, les champs, les villes et bien sûr les chansons... A la fin tout le monde s'ébroue et se lève, beaucoup de femmes âgées tiennent à rentrer avant la nuit tombée. Ils ont tous l'air content, sauf moi qui repars morose. J'ai à chaque fois été très heureuse de voir les uns et les autres, en tête à tête, pour de longs entretiens sur le passé. Même quand les souvenirs étaient pénibles ou quand notre dialogue devenait difficile, j'avais toujours le sentiment que ces moments étaient importants et qu'en dépit de ce qui nous différenciait, voire parfois nous opposait, nous nous étions vraiment rencontrés.

Ici, rien de tel. Je me sens extérieure à ce cérémonial, spectatrice consternée d'un rituel qui me semble dérisoire. Cela me navre de voir ainsi une trentaine d'entre eux réunis dans ce cadre d'un formalisme vain, avec cet ordre du jour convenu, ce bureau élu et réélu, cette vie associative réduite à la reproduction de ses codes. Qu'ont-ils besoin de venir là? Ils pourraient se voir autrement, la plupart d'ailleurs le font, par groupes, par affinités. Certains ont toujours refusé d'assister à ces réunions sans avoir pour autant perdu de vue leurs relations d'autrefois, d'autres s'y rendent car ils n'osent pas se dérober aux convocations pressantes de leurs amis, membres du bureau. Ces derniers veulent que quelque chose de l'ancien Płock juif existe encore collectivement mais cette collectivité n'a pas d'autre existence que ces réunions anémiques. Je me dis que je n'y reviendrai pas.

J'y retourne pourtant, en novembre 1985, à cause de Téma, qui est venue de Varsovie à Paris et que je tiens à retrouver là. La réunion a été convoquée à quinze heures, nous arrivons avec trois quarts d'heure de retard et il n'y a qu'une douzaine de personnes. La secrétaire et le trésorier, dans un coin, font le décompte des cotisations, les autres bavardent. Même cadre, mêmes vaisselles transparentes, même gâteaux, et Hanka qui, comme d'habitude, sert le thé, « ma tâche annuelle dans la Société », me glisse-t-elle ironique. Le carré de sucre dans la bouche et non dans le verre (une habitude ancienne), chacun sirote le thé au citron brûlant, en maugréant sur les absences et les retards.

Le président arrive enfin et la réunion commence. Il évoque d'abord la mémoire de Ruchla, décédée accidentellement, il y a un mois de cela, en traversant la rue. Tout le monde, debout, observe une minute de silence, puis le mari de Ruchla lit un poème en yiddish, qu'il a écrit en hommage à sa femme. Lors d'une de nos rencontres, elle m'avait dit qu'il était tailleur, mais aussi poète et que cela, dès leurs premières rencontres, l'avait séduite. Elle m'avait raconté tant de choses, elle m'avait aussi demandé conseil, elle voulait absolument marier son fils. Il est là aujourd'hui, avec son épouse, venu soutenir le tailleur-poète au regard triste. Je pourrais lui proposer de lui donner les bandes magnétiques des entretiens avec sa mère, mais une fois de plus, comme lorsque j'ai appris la mort d'Anna, puis celle d'Esther, je n'ose aller jusqu'au bout de ce rôle d'intermédiaire et de passeur qui, depuis le début, ombre mon personnage d'enquêtrice.

Simon est passé au point suivant, il parle de ma recherche, de mon récent voyage en Pologne et de mon futur livre. Płock était une ville d'érudits et son passé juif est important au point qu'aujourd'hui quelqu'un de la nouvelle génération s'y intéresse, dit-il en substance. Il ajoute que quand mon livre paraîtra, ils feront la fête!

Vient le tour de Téma, dont la présence est saluée comme quelque chose d'exceptionnel. Elle s'en amuse : « Je viens quand même à Paris chaque année! » mais ils ont beau le savoir, cela ne cesse de les étonner et je ne sais ce qui les surprend le plus, le fait qu'on la laisse sortir, ou le fait qu'elle y retourne... « Qu'est-ce qu'elle a à faire là-bas, me glisse ma voisine, même son fils est à Paris, c'est de la folie! » Moi, je

sais bien qu'elle n'est pas folle. Courageuse certes quand, de passage en France, malgré son âge, elle fait de la comptabilité au noir chez une connaissance pour ramener des devises à changer au marché parallèle. Intrépide peut-être quand elle en profite pour faire un saut en Israël en prenant un visa sur une feuille volante afin qu'il ne reste pas sur son passeport. Mais sage aussi : à Varsovie, elle a un appartement, une pension modeste qui lui permet, les devises aidant, de vivre, un statut privilégié d'ancienne femme de cadre du parti qui l'autorise à voyager. Ici, elle n'aurait ni statut ni avantages sociaux et dépendrait de son fils. Ce n'est pas du tout son genre!

A propos de finances, Tchorek, le trésorier, fait le point : les caveaux sont entièrement payés. L'information suscite quelques plaisanteries : « Enfin une heureuse nouvelle! », « on ne les allongeait que pour le cimetière! » Tchorek poursuit, imperturbable. Outre les dépenses habituelles, la Société a accordé un soutien de quelques centaines de francs au journal *Unzer Vort* (« Notre Parole », journal sioniste né après la guerre) qui a lancé un SOS, et versé le reste de ses fonds en soutien aux soldats israéliens au Liban.

Puis Simon rappelle que c'est aujourd'hui le premier jour de la fête de Hanoucca et se lance dans un parallèle entre le sens de cette fête, symbole de résistance [1], et la situation d'Israël aujourd'hui. Un thème rebattu du discours sioniste qui ne suscite pas un intérêt excessif. Ce beau parleur, érudit et charmeur, que j'avais eu tant de plaisir à écouter, dans son cabinet tapissé de livres, tient ici des propos décevants. Il est tard déjà, la nuit tombe. Un semblant d'animation renaît cependant quand il propose sa démission et la nomination d'un autre, son confrère et ami Haïm, le vice-président. Finalement les deux sont réélus collégialement. Et tout le monde s'en va.

Rituel formel, devoir conservatoire, cette société, comme sans doute toutes les autres aujourd'hui, est un lieu de mémoire clos, voué à la disparition avec ses derniers gardiens. En 1987, après le décès de Simon, les membres des sociétés de Płock, de Kutno et de Włocławek, ont décidé, vu leur nombre réduit, de se réunir ensemble désormais.

1. Elle commémore la victoire de Judas Maccabée sur les troupes syriennes d'Antiochus Épiphane en 165 avant l'ère chrétienne, la réoccupation de Jérusalem, la restauration du Temple, et le miracle de la fiole d'huile qui brûla pendant huit jours.

CHAPITRE IV

MÉMOIRE ET IDENTITÉ

J'ai voyagé dans la mémoire des Juifs de Płock, entre passé et présent. Je me suis promenée d'un monde perdu et aboli à un univers réinventé et éternisé, traversant les périodes d'espoir attelées aux enjeux migratoires, et les moments d'incertitude livrés à la violence et au hasard. De temps fort en temps mort, cette mémoire m'est ainsi devenue familière. En revanche, c'est avec émotion parfois, mais toujours en étrangère, que j'en ai visité les lieux. Et, finalement, je suis allée là d'où ils venaient, en Pologne, pour n'y trouver que le mutisme et le silence dont j'étais partie.

Entre-temps, j'ai eu le sentiment de m'égarer dans les méandres de chaque récit, dans le dédale des souvenirs ravivés, souvenirs « enveloppés »[1], c'est-à-dire empruntés à d'autres récits ou lectures, souvenirs « écrans », oublis déguisés, et silences éloquents. Passant des événements historiques majeurs aux micro-événements intimes, j'ai cru me perdre dans l'imbroglio des témoignages et des interprétations, des jugements et des stéréotypes. C'était le risque inhérent à ma démarche. Je n'étais pas partie pour un voyage théorique organisé, je n'avais pas de carte d'état-major et mon guide méthodologique était sommaire. C'est en chemin que j'ai pris mes repères afin de problématiser et de comprendre le véritable sens de cette recherche itinérante.

Les récits de vie sont des produits hybrides, mélange complexe d'éléments multiples. Dans l'entrelacs des pro-

1. Maurice Halbwachs, *la Mémoire collective*, Paris, PUF, 1950.

pos, le choix des rappels, la succession et le rythme des narrations, passé et présent interfèrent, expériences individuelles et destins collectifs se croisent, situations historico-sociales et représentations culturalo-symboliques s'interpénètrent et s'entre-interprètent. L'organisation toujours réagencée de la mémoire face au bruit et au désordre du divers événementiel manifeste à la fois la singularité irréductible de chacun et l'identité socioculturelle composite de tous. C'est une vision à plusieurs foyers : en elle, s'incarnent diverses mémoires sociales.

Celle des Juifs de Płock, ou d'ailleurs sans doute, est à la fois complètement travaillée par les multiples ruptures de la modernité, surplombée par l'expérience inassimilable du génocide, inscrite dans le temps court de l'histoire et ses fractures, et traversée par les rémanences d'une mémoire longue. De cette dernière, je percevais ici et là, dans le rythme d'une évocation, l'ébauche d'une interprétation, ou le moment d'une commémoration, ce qui était soit un reste, soit une trace. Trace inscrite dans le « bricolage »[1] syncrétique du souvenir, ou reste retrouvé pour tenter de donner sens aux pertes et ruptures successives.

Trace ou reste qui m'ont renvoyée en chemin, d'une interrogation sur le devenir juif à une réflexion sur la pensée juive du devenir et son déploiement dans l'histoire. C'est, là encore, un paradoxe de cette démarche : née de l'ignorance et de l'acculturation, elle remonte à la tradition pour mieux mesurer l'écart qui l'en sépare. Large détour qui n'est donc pas un retour. A moins qu'il ne s'agisse d'une ruse de la transmission!... Il faudrait, pour l'admettre, reprendre la distinction de Roger Bastide entre « l'acculturation matérielle », celle des contenus de la conscience, et « l'acculturation formelle », celle des formes perceptives inconscientes, mnémoniques, logiques et affectives[2], et considérer que seule la première est à l'œuvre.

L'interrogation sur le devenir juif n'est certes pas nou-

1. Le terme de « bricolage » est ici entendu dans le sens où l'emploie Claude Lévi-Strauss, c'est-à-dire comme une réorganisation des significations, à partir d'éléments culturels nouveaux, dans laquelle se trouvent conservés des éléments anciens.

2. Roger Bastide, *le Prochain et le lointain*, Paris, éd. Cujas, 1970, pp. 138-141.

velle, même si elle est reposée aujourd'hui sur fond d'inquiétude identitaire. La pérennité juive, au cours des siècles et parmi les nations, n'a cessé de surprendre. La question insistante et toujours reposée est celle du maintien d'une identité dans un processus de changement, à travers histoire et territoires, dont le corollaire logique serait une dissolution progressive. Les principales réponses offertes, celles de Jean-Paul Sartre[1] ou d'Isaac Deutscher[2], celles de Karl Marx[3] ou d'Abraham Léon[4], celles des courants religieux ou du sionisme, échouent dans leur confrontation à des réalités qu'elles n'englobent pas: la spécificité juive ne se réduit pas à la stigmatisation antisémite; la diversité des situations socio-économiques n'est pas conforme à la notion de peuple-classe; l'histoire des replis séculaires sur les traditions en occulte les érosions; enfin, il existe aujourd'hui une conscience juive séculière, en diaspora, précisément en quête d'elle-même[5].

De fait, le débat a toujours oscillé entre ces deux pôles – l'un à contenu culturel ou métaphysique, exclusivement lié à une logique interne au judaïsme, l'autre à contenu historico-social, qui renvoie, lui, à une problématique externe – et se trouve prisonnier de cette alternative. Elle apparaît cependant dépassable si l'on considère que la permanence des Juifs à travers crises, persécutions et dispersions, ne s'explique pas par la résistance d'une culture particulière à l'aventure de l'histoire, mais par la logique organisatrice et dynamique qui les lie.

Telle est la perspective adoptée par Henri Atlan, qui propose ainsi une hypothèse explicative de la pérennité juive inspirée de sa théorie formelle de l'auto-organisation *(order from noise)*: les Juifs se seraient historiquement (ou mythiquement) dotés, dans l'exil d'Égypte, d'une sorte de culture programme, apte à être déformée, informée et renouvelée par le cours de l'histoire[6]. On pourrait parler, en d'autres termes, d'une culture *de* et *pour* l'exil, déter-

1. Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive*, Paris, P. Morihien, 1946.
2. Isaac Deutscher, *Essais sur le problème juif*, Paris, Payot, 1969.
3. Karl Marx, *la Question juive*, Paris, 10/18, 1968.
4. Abraham Léon, *la Conception matérialiste de la question juive*, Paris, EDI, 1968.
5. Marienstras.
6. Henri Atlan, *op. cit.*

minée par ce dernier et en déterminant aussi la réalité. Culture ambulatoire tissée dans une histoire d'errances et dont l'opérateur, puissant mais cependant faillible, est la mémoire.

Mémoire, d'abord, d'une histoire, celle des expériences fondatrices, des événements paradigmatiques. En évoquant l'avance du temps, la Bible parle des jours. Ils se dénombrent, et ne se nomment pas. Ils sont mesure, modèle initial et référentiel de la segmentation du continuum temporel, et non essence. Ils constituent le nécessaire repère de la succession événementielle et le support de la dimension épisodique du récit des faits notables du passé, que la Bible appelle *divré hayamim*, c'est-à-dire littéralement « actes ou paroles des jours ». Ceux-ci forment l'histoire originelle, patriarcale puis mosaïque que déploie la *Thora*. Une histoire certes composite, écrite à diverses époques, par divers auteurs, produit d'une tradition orale mêlant légende et poésie lyrique, mais qui forme cependant un ensemble cohérent, chronologique et non réversible, dans lequel chaque événement est singulier.

Ces événements, ce sont les interventions de Dieu dans les jours des hommes et leurs conséquences. En effet, la tradition hébraïque pose cette affirmation paradoxale : Dieu est à la fois éternel et transcendant, ponctuel et immanent. Pluralité singulière et créatrice, il se manifeste et agit dans le monde et l'histoire. Il est lui-même historicisé : puissance génésique, puis dieu tribal dans son apparition abrahamique, il apparaît à Moïse dans l'évidence de sa présence, avant d'être, pour le peuple tout entier, cette force prescriptive qu'aucun terme ne saurait désigner ni enclore, sinon le tétragramme YHVH, symbole d'éternité, qui comprend les trois formes temporelles du verbe être, passé, présent et futur. Dans la théophanie du Sinaï, c'est à la fois comme être absolu du temps et comme acteur en des temps et lieux précis qu'il se fait connaître aux Hébreux : « Je suis l'Éternel ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison des esclaves » (Exode, 20,2).

C'est à partir de cette libération qu'Israël se constitue en peuple, sous la direction de Moïse, prophète, leader politique et religieux, et premier législateur. Dès lors, se déroulent les grands jours, les épreuves décisives, les événements clés d'une histoire qui n'est plus celle de l'huma-

nité, ni celle des tribus ancestrales, mais la sienne, déployée en une topographie précise, une géographie migratoire, à partir de l'espace ouvert du désert. Ainsi, l'histoire de ce peuple « du passage »[1] ne commence pas par la conquête ou la possession d'un territoire, mais par une expérience de libération qui débouche sur la traversée de cette étendue silencieuse et vide, déployée comme à l'infini, où s'éteignent les bruits du monde et s'arrêtent les frontières des pays. C'est dans ce dépaysement radical que l'infini de Dieu et sa Loi pouvaient lui être révélés et que l'Alliance pouvait être scellée. C'est là qu'il devait aller se perdre, pour trouver son identité, en prolongeant, dans l'universalité d'un projet, sa singularité historique[2]. Cette traversée dura quarante ans, assez pour que la génération partie d'Égypte disparaisse et que grandisse celle qui n'avait d'autre *back-ground* que le désert et la Loi.

En évoquant l'avance du temps, la Bible parle aussi des engendrements, les *toldot* (traduit parfois par enfants, enfantements ou générations)[3]. A travers le renouvellement des générations, unités variables et dynamiques du temps de la vie, c'est le sens *dans* l'histoire[4] enfoui sous l'écume des jours et le ressac des événements qui se déploie. Un sens qui n'est certes ni dogme, ni progrès, ni raison à l'œuvre. Plus que le cours hégélien, c'est la pensée de Nietzsche qui s'en approche, en liant la condition historique à une tension entre une ouverture sur l'avenir et un rapport renouvelé au passé. Le sens dans l'histoire juive, c'est la ré-invention de l'ancien au cœur du nouveau, l'élan redonné vers le futur aux espérances et aux projets ancestraux, la projection dans l'actuel et vers l'avenir de ce dont le passé était déjà gros, le balancement toujours réitéré de l'Alliance à la promesse.

Une promesse qui, elle-même, s'est transformée, dépla-

1. Signification étymologique du terme hébraïque *ivri* ou *ivrit* (hébreu), cf. Marc Alain Ouaknin, *le Livre brûlé. Lire le Talmud*, Paris, éd. Lieu Commun, 1986, p. 109 et Maurice Blanchot, *l'Entretien infini*, Paris, éd. Gallimard, 1986, p. 184.

2. Raphaël Draï, *la Sortie d'Égypte. L'invention de la liberté*, Paris, Fayard, 1986.

3. Il est intéressant de noter que l'hébreu moderne utilise le terme *toldot* au sens d'histoire.

4. Claudine Attias-Donfut montre bien comment la référence à la génération humanise le temps de l'histoire : *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, Paris, PUF, 1988.

cée. L'Alliance scellée au mont Sinaï entre le peuple et Dieu engage le premier à la fidélité et au respect de la Loi qui lui est délivrée, le second, à l'accomplissement de cette promesse : un avenir radieux dans l'histoire, en une terre d'abondance. Terre mythique des ancêtres, désirée et non regrettée comme une patrie; territoire à gagner à l'horizon, non à retrouver comme un lieu matriciel. « La terre d'Israël n'est pas pour le peuple juif la mère patrie (mère-père) génératrice et nourricière du peuple, écrit ainsi Henri Atlan. Ce rôle fut joué, en ce qui concerne la génitrice, par l'Égypte antique, comparée par la tradition à un utérus et vue comme le berceau de la civilisation méditerranéenne tout entière... La terre d'Israël est plutôt la femme, la fiancée, l'épouse future qu'il s'agit de féconder, l'objet du désir, le moyen de l'accomplissement et du dépassement[1]. » C'est donc vers cette terre promise désignée au loin que tend l'espoir et s'oriente la marche.

Une fois atteinte cependant, elle fut bientôt perdue et Jérusalem détruite, car lors de cet établissement, si la terre fut conquise, la Loi fut égarée. Ainsi la terre promise est devenue ce pôle référentiel des voyages et des exils, qui a fait de ce peuple, non pas une nation nomade ou sédentaire, mais une nation errante, conservant toujours le repère d'un lieu stable, repère nominal et territoire de l'imaginaire. Et une nouvelle promesse, portée par le prophétisme, est venue irradier le futur. Celle-ci se situe « derrière le dernier horizon », selon l'expression d'Edmond Jabès[2], comme si seul désormais comptait le sens de l'attente.

Avec les prophètes, l'espoir et l'avenir reculent aux confins de l'histoire. Dans les écrits prophétiques, la prédication morale et religieuse s'attache ponctuellement au sens de certains événements, mais se détache de leurs cours, tandis que la prédiction s'arrache de l'histoire vers un au-delà, le *aharit yamim*, c'est-à-dire « la fin des jours ». Les perspectives messianiques ébauchées par Isaïe avec « Le serviteur de Dieu, lumière des nations » (Isaïe, 49,6), les visions d'Ezéchiel puis de Joël et Zacharie, annoncent une fin des temps en un temps indéterminé. Avec le livre

1. Henri Atlan, *op. cit.*, p. 238.
2. Edmond Jabès, *Du désert au livre, entretiens avec Michel Cohen*, Paris, Belfond, 1981, p. 90.

de Daniel, la perspective messianique se confirme, elle se précise aussi dans le temps, en une dimension apocalyptique qui n'était qu'esquissée chez Ezéchiel: il prédit le règne et l'effondrement de quatre empires avant l'établissement du royaume éternel de Dieu.

Cette projection apocalyptique de la fin de l'histoire s'ancre en fait dans la réalité de celle-ci, ainsi que Pierre Vidal-Naquet l'a souligné: «Elle exprime, dans toute la force du terme, la vision des vaincus»[1], une vision qui rejaillira dans la pensée juive aux moments de plus grand désespoir. Les prophètes canoniques de la bible hébraïque ne prédisent pas l'histoire jusqu'à son terme, mais le terme de l'histoire vers lequel chaque génération à son tour avance, reprenant à son compte les espoirs anciens.

On retrouve cette conception à la fois générationnelle et générative de l'histoire, inscrite dans une visée révolutionnaire, chez Walter Benjamin, qui écrit notamment: «Le passé apporte avec lui un index temporel qui le renvoie à la délivrance. Il existe une entente tacite entre les générations passées et la nôtre. Sur terre, nous avons été attendus. A nous comme à chaque génération précédente, fut accordée une faible force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention[2].»

Une prétention sans limite selon la Bible, puisque l'Alliance conclue au mont Sinaï, entre le Dieu d'Israël et son peuple, impliquait toute sa descendance. Tel est le sens attribué au verset deutéronomique: «Et ce n'est pas avec vous seuls que je conclus cette alliance ainsi que cette adjuration, mais encore avec quiconque se trouve ici présent aujourd'hui avec nous en présence de Yahvé notre Dieu, et avec quiconque ne se trouve pas ici aujourd'hui avec nous!» (Deutéronome, 29, 13-14). Chaque Juif était virtuellement là, et la Loi qui fut alors donnée, chaque père la révèle à son fils, qui la redécouvre comme sienne. L'événement réactualisé n'est pas un souvenir distancié, mais une vivante expérience qui voyage entre le passé et le présent, comme entre l'ici et l'ailleurs d'un destin de migrant. La transmission de la mémoire collective n'est

1. Pierre Vidal-Naquet, *les Juifs, la mémoire et le présent*, Paris, Maspero, 1981, p. 64.

2. Walter Benjamin, «Thèses sur la philosophie de l'histoire», in *Poésie et Révolution*, Paris, Denoël, 1971, p. 278.

pas simple legs d'une tradition, mais enseignement, c'est-à-dire don d'un signe qui fait sens, qui oriente.

Nodale dans les fondements de la pensée juive, cette mémoire collective est devenue décisive pour l'existence juive elle-même, comme l'a bien montré Yosef H. Yerushalmi[1]. Soutenue obstinément par les récits et les rites, l'évocation et la commémoration, elle s'est déployée à travers histoires et territoires, dans l'espace et le temps, liant savoir et pratique de l'esprit et du corps. La cérémonie du Seder, lors de la Pâque juive, qui commémore la sortie d'Égypte en est un exemple : la lecture à voix haute de la *Haggada* (le récit de l'esclavage, de la libération, de l'exode, de la révélation puis de la rédemption) est ponctuée par des gestes et par des mets rituels, qui donnent le goût de ce qui fut éprouvé ou savouré jadis. Le passé s'incorpore au présent afin que le souvenir émerge de cette zone ombreuse et féconde des interférences entre le symbolique et le biologique, là où le livre se mange, selon la formule reprise et explicitée par Gérard Haddad[2], là où l'union se désire, comme au soir du Shabbat.

La mémoire collective n'existe, en effet, qu'incarnée dans un groupe qui la porte, la transmet et la revivifie. Autrement, elle se rigidifie, se fige en tradition obsolète et n'existe plus qu'en des lieux de conservation. Mais si les récits, les rites, l'étude, alimentent la mémoire, sa véritable puissance reproductrice vient d'ailleurs. Maurice Halbwachs, reprenant le postulat durkheimien selon lequel la religion n'est pas seulement un système d'idées mais aussi un système de forces, a bien montré qu'il en était de même de la mémoire collective, laquelle n'est pas seulement un ensemble de souvenirs, un patrimoine accumulé, mais un regard sur le passé projeté, dans le présent, par une collectivité et qui fonde son identité[3].

Constituante autant que constituée, la mémoire collective est un système dynamique, porteur d'imaginaire[4]. Saisi dans son prisme, le passé prend et donne sens au présent. Dans cette interaction, se profile l'avenir; sans

1. Yosef Hayim Yerushalmi, *op. cit.*
2. Gérard Haddad, *op. cit.*
3. Maurice Halbwachs, *les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1925; *la Mémoire collective, op. cit.*
4. Henri Desroche, *Sociologie de l'espérance*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

cette interaction, ce qui fut se dérobe. « Irrécupérable est en effet toute image du passé qui menace de disparaître avec chaque instant présent qui en elle ne s'est pas reconnu visé », écrivait encore Walter Benjamin[1]. La mémoire collective repose sur la proximité, l'adhérence, l'identification. Identification, ici, d'un destin à un projet, qui assure, de ce projet, la relance[2].

Mais, de même que l'ordre rituel du temps est menacé par le désordre, « l'erreur de calcul »[3] – et alors les jours et les années ne sont plus que « peine et mécompte » (Psaume 90) –, le sens dans l'histoire est à son tour menacé par le non-sens. Le lien entre l'Alliance et la transmission entre les générations n'est pas en effet à toute épreuve. Il peut lâcher sous la poussée d'une prétention insensée de l'homme à faire table rase de la Loi, céder aux égarements de l'histoire. La liberté de l'homme implique cette indétermination fondamentale, cette radicale incertitude : l'avenir, ni prévisible, ni sûr, est ouvert, aléatoire.

Selon l'exégèse kabbalistique, l'aléa est inscrit au cœur même de la création. Vingt-six essais infructueux ont précédé la Genèse : « Le monde de l'homme est issu du sein chaotique de ces débris antérieurs, mais il ne possède lui-même aucun label de garantie : il est exposé lui aussi au risque de l'échec et du retour au néant[4]. » C'est entre ordre et aléa, permanence et changement, fidélité et déviance que la pensée juive inscrit le devenir. En elle, le désespoir travaille aussi profondément que l'espoir.

La notion de « reste », dans la Bible, est marquée du sceau de l'un et l'autre. Il s'agit du nombre infime des survivants des châtiments, des massacres et des anéantissements, de la poignée de ceux qui furent soustraits au désastre. C'est, après l'Odyssée de Noé, l'histoire de Sodome et Gomorrhe, et celle de Jérusalem... En décompte de la mort, le reste épargné, rescapé, demeure dans une solitude douloureuse pour témoigner de la puis-

1. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 279.

2. C'est dans cette perspective que s'inscrit le judaïsme libertaire des intellectuels juifs de Mitteleuropa du dernier quart du XIXe siècle. Voir Michael Löwy, *Rédemption et utopie*, Paris, PUF, 1988.

3. Voir Alexandre Safran, *Israël dans le temps dans l'espace. Thèmes fondamentaux de la spiritualité juive*, Paris, Payot, 1980, p. 139.

4. André Neher, « Vision du temps et de l'espace dans la culture juive », in *les Cultures et le temps*, Paris, Payot/Unesco, 1975, p. 179.

sance de Dieu et de la force de son courroux devant l'infidélité du peuple. C'est aussi la part qui revient à Dieu, celle qui se convertit au sens strict, c'est-à-dire qui se retourne vers lui et renouvelle l'Alliance.

Ses attributs de faiblesse et de petitesse étaient déjà ceux du peuple élu tout entier, ce « peu de choses parmi tous les peuples » (Deutéronome, 7, 7-8). Selon une interprétation de cette élection, c'est après avoir, sans succès, proposé son Alliance à toutes les nations que Dieu se serait finalement tourné vers ce peuple d'esclaves réduit et démuni, le dernier qui restait, la dernière chance en quelque sorte, hasardeuse elle aussi cependant. De ce reste, souvent infidèle, il y eut donc également des restes, de nouvelles divisions, de nouvelles dispersions. Métaphore du vivant, le devenir juif est ainsi lié au minuscule, au noyau essentiel.

D'ailleurs, la Bible l'appelle aussi le germe, car ce n'est pas seulement ce qui du passé surgit, c'est aussi le fragment séparé d'où surgit le futur, non pas reliquat mais graine, semence féconde. Du germe, sauvé à Jérusalem et converti, naîtra une nation puissante, disent les premiers prophètes; le reste, dispersé parmi les nations et demeuré fidèle, sera rassemblé pour la restauration messianique, disent les prophètes de l'exil.

Et c'est finalement de *reste en reste* que la mémoire doit rattraper le temps perdu. C'est en raison du caractère aléatoire de tout devenir que les injonctions les plus fortes de la Bible sont celles-là : *Lo tichka'h,* « n'oublie pas » et *Zahor,* « souviens-toi », qui reviennent comme un obsédant refrain. La première concerne la conservation de la trace, la seconde le renouvellement du souvenir en un acte volontaire et créateur [1]. Le passé ne demeure pas dans la matière inerte d'une pierre gravée (même les tables de la Loi ont pu être brisées), il resurgit dans les représentations et les pratiques des hommes, en une succession de crises et de certitudes renouvelées, d'égarements et de réorganisations, de morts et de renaissances, dans l'errance du signifiant [2]. Quand elle pense le devenir, la

1. Henri Atlan, « La mémoire du rite : métaphore et fécondation », in *Mémoire et histoire,* XXVe colloque des intellectuels juifs de langue française, Paris, décembre 1984, Denoël, 1986.

2. Henri Meschonnic, *Jona et le signifiant errant,* Paris, éd. Gallimard, 1981.

Bible envisage le déséquilibre, qui met tout en péril, provoqué par le bruit du monde, le fracas des événements et l'inconstance de l'homme libre; mais elle ajoute ce qui peut et doit rétablir un nouvel équilibre, la mémoire, qui fonde l'identité.

Tant que le passé peut être actualisé dans le présent et que cette actualisation projette les espoirs anciens vers l'avenir, la mémoire se transmet, se renouvelle, littéralement se conçoit à travers les générations, digérant en quelque sorte l'histoire. Mais si un événement du présent, par son ampleur, sa radicalité, sa violence, fait craquer les référents anciens, atteignant le noyau dur de la mémoire, alors le rapport au passé, le rapport à l'avenir, ou les deux, se transforment. Le passé est détaché, mis à distance, l'histoire prend le relais de la mémoire, ou bien l'avenir est rapproché, inscrit dans un présent dilaté, celui de l'expérience mystique, ou dans un futur immédiat, celui du politique.

Bernard Lewis[1] et Yosef H. Yerushalmi[2] ont l'un et l'autre montré combien, de la tradition postbiblique de l'exil jusqu'au XVIIIe siècle, le temps séquentiel des événements, qui avait joué un rôle décisif dans la constitution du judaïsme, n'a plus été « pris en compte » dans le développement de ce dernier. Comme si l'essentiel s'était déroulé: les événements fondateurs, les rendez-vous cruciaux avec l'histoire et Dieu, désormais fixés en rituel et récit canonique et dotés d'une portée transhistorique. Il fallut un événement incommensurable, une catastrophe non référable au passé: l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492, pour susciter, par contrecoup, l'émergence, au siècle suivant, d'une forme d'historiographie juive. Son développement et son audience restèrent cependant limités si on les compare, comme le fait Yosef H. Yerushalmi, à ceux d'une réponse d'un autre type à la même catastrophe: le kabbalisme d'Isaac Luria. Parti, au début du XVIe siècle, d'un cercle d'initiés à Safed, en Palestine, ce courant gagna, quelques décennies plus tard, les masses juives dans toute la diaspora. Il leur offrait une interprétation mystique de l'exil. Celui-ci n'était plus seulement

1. Bernard Lewis, *History remembered, recovered, invented*, Princeton, Princeton University Press, 1975.
2. Yosef H. Yerushalmi, *op. cit.*

une punition ou une épreuve, mais la voie nécessaire d'une charge : ramasser partout les parcelles de l'âme de l'humanité, dispersées après la chute, afin de restaurer l'unité perdue[1] ; l'errance alors devenait vocation et le voyage, mission. C'était, là encore, une « vision de vaincus », forgée dans le désespoir généré par l'histoire et projetée au-delà de celle-ci. C'était aussi, comme tous les courants messianiques, l'expression d'une contestation et d'une dissidence à l'œuvre dans l'histoire du judaïsme. Dissidence que l'hérésie mystique sabbataïste[2] a poussée à son terme, au point de faciliter, selon Gershom Scholem, la transition au monde nouveau du judaïsme de la période de l'émancipation[3].

Fil des dissidences ou ruptures, c'est bien, finalement, au cœur de l'histoire que l'espoir juif, tardivement, a inscrit ses visées. Le cours des événements sociopolitiques, comme objet de connaissance et comme enjeu, a pénétré le monde juif avec la diffusion des idées émancipatrices de la Haskala, le mouvement des Lumières qui a émergé dans l'avant-garde juive allemande au milieu du XVIIIe siècle et s'est diffusé en se transformant, en Europe orientale, à partir du siècle suivant. Dans son essor initial, il entendait ramener le judaïsme à la confession mosaïque, religion parmi d'autres, compatible avec le règne de la raison, les études séculières, la promotion culturelle et l'insertion des Juifs dans leur pays de résidence respectifs. La Révolution française et, dans son sillage, la politique d'intégration civique et d'assimilation des nouveaux « israélites » montrait la voie. La traduction de la Bible en allemand par Moses Mendelsohn était la manifestation de cette volonté.

Les premiers *maskilim* (modernes, tenants des Lumières) entendaient éclairer la tradition, non l'invalider, ce qu'allait faire, en revanche, la génération suivante, en promouvant la *Wissenschaft des Judentums*, la science du judaïsme[4], qui convoquait ce dernier au tribunal de la

1. Gershom G. Scholem, *les Grands Courants de la mystique juive*, Paris, Payot, 1977, chap. VII.

2. Du nom de Sabbatai Tsevi (1624-1664), faux messie et apostat, dont les prédictions apocalyptiques entraînèrent un important mouvement de ferveur pénitentielle et d'espérance. Voir l'important ouvrage de Gershom Scholem, *Sabbataï Tsevi. Le Messie mystique*, Paris, Verdier, 1983.

3. Gershom Scholem, *op. cit.*, p. 319.

4. Le manifeste d'Emmanuel Wolf intitulé « Sur le concept d'une science du judaïsme » est paru en 1822.

science, c'est-à-dire de l'idéologie du progrès de l'historicisme, de la raison. Cette idéologie, à la fois produit et facteur de la déstructuration interne des communautés sous les assauts divers de la modernité, a suscité, en Europe occidentale, un fort courant d'assimilation et des vagues de conversions, particulièrement en Allemagne. Là, le basculement des Juifs dans la temporalité historique profane, fléchée en direction du progrès universel, eut pour conséquence ultime l'abandon pur et simple du judaïsme, dévalué, condamné dans cette perspective.

En Europe orientale, c'est plus tardivement encore que le cours de l'histoire sociale et politique, là aussi, rejoignit les Juifs. Le peuple avait d'abord cherché à échapper à ses rigueurs, dans la flambée du dernier grand courant mystique, le *hassidisme.* Axé sur les valeurs existentielles, centré sur la relation directe avec Dieu, il répondait par une religion du sentiment, une spiritualité affective, à la déréliction, au désarroi de l'exil, au désespoir et au doute. Mais, à la fin du XIXe siècle, les persécutions et les brimades, la paupérisation croissante des masses juives induite par les mutations sociales et économiques de l'empire tsariste, le poids et le conformisme des structures traditionnelles, communautaires et religieuses (le *hassidisme,* lui-même, se figea progressivement en un système sectaire de chefferies héréditaires), ont ensemble contribué à l'essor, dans une jeunesse juive en pleine expansion démographique, d'une pléiade de mouvements culturels et politiques, selon toutes les déclinaisons du sionisme et du socialisme. La révolution russe de 1917 a polarisé une partie de cet élan, tandis que dans le nouvel État polonais indépendant, où un demi-million de Juifs avaient entre quatorze et vingt ans [1], se développaient une politisation et un activisme multiforme, constituant une véritable « contre-culture » [2].

Cette génération-là, profondément, radicalement en rupture, entendait cependant transformer le destin juif, non lui tourner le dos. C'est dans les langues juives (hébreu, yiddish) qu'elle exprimait ses idées. Elle empruntait à la

1. Liebman Hersch, « Yiddishe demografie », *in Algemeine Entziklopedie,* vol. I, New York, 1985, cité par Rachel Ertel, *Le Shtetl, La bourgade juive de Pologne,* Paris, Payot, 1982.
2. Rachel Ertel, *op. cit.*

tradition certains de ses référents et de ses schémas de pensée fondamentaux. Elle recomposait, de diverses manières, cet instable équilibre entre un sens universel et une identité particulière. « Révolution copernicienne dans la pensée juive », comme l'a écrit Uri Eisenzweig[1], le sionisme faisait de l'espace nominal et de la terre mythique de Palestine le territoire nécessaire à une émancipation singulière. Pour son aile gauche, ce n'était là que le prélude indispensable à des perspectives révolutionnaires de portée universelle. Le Bund, quant à lui, inscrivait la spécificité culturelle juive dans le combat socialiste. Ces militances et d'autres, très diverses, voire opposées, avaient un socle commun : la sécularisation de l'espoir juif, l'invention d'un nouveau sens dans l'histoire, dont les hommes, collectivement, devenaient timoniers, afin d'y accomplir des promesses nouvelles et d'inaugurer des temps nouveaux. Ceux-là même qui ne militaient pas ou peu espéraient individuellement en un avenir de progrès, d'égalité, de modernité dans la France des Droits de l'homme ou l'Eldorado américain.

Vint la barbarie. Le temps court de l'histoire, « la plus trompeuse et la plus capricieuse des durées[2] », le temps des événements sociopolitiques à l'échelle d'une vie, auquel s'articulaient des idéologies nourries d'espoir, a sombré dans le désastre du génocide. Référents du passé, projections du présent et de l'avenir s'y sont également engloutis. Seul un groupe ultra-minoritaire de *hassidim* parvient à subsumer cet événement incommensurable et terrible sous la catégorie ancienne du *hurban*, de la destruction du premier et du deuxième Temple. Dans la tradition rabbinique, Nabuchodonosor puis Titus purent chacun à leur tour raser le Temple et anéantir Jérusalem, non parce qu'ils étaient puissants, mais parce que Dieu l'avait permis, car Israël avait failli. Mais il est difficile aujourd'hui, pour celui qui demeure croyant, d'admettre que Hitler ait pu être l'instrument d'un courroux divin. Le génocide n'est ni un châtiment ni un sacrifice expiatoire, et c'est pour cela qu'au terme d'hocolauste est préféré le mot hébreu *Shoah*, catastrophe. Une catastrophe telle

1. Uri Eisenzweig, *Territoires occupés de l'imaginaire juif*, Paris, Christian Bourgois, 1980, p. 24.
2. Fernand Braudel, *op. cit.*, p. 46.

qu'elle déborde langage et signification[1] et demeure inassimilable par la tradition, y suscitant des interrogations pathétiques sur « l'éclipse de Dieu », – soudain absent de l'histoire, exilé dans la transcendance[2] –, voire sur la mort de Dieu[3].

Avec l'anéantissement d'une société fut aussi aboli l'espoir de ceux qui la contestaient. Ils voulaient rompre avec une vie juive marquée par la misère et la résignation, mais aussi se défaire de l'emprise de la tradition et du conformisme. De cette vie, plus rien ne demeure et les ruptures anciennes sont devenues d'irrémédiables et coupables abandons, scellés dans le silence. Revendiquer aujourd'hui les révoltes et rejets d'autrefois, c'est dénoncer, condamner les travers d'un univers depuis martyrisé. Rares sont ceux qui l'assument, même lorsqu'ils sont restés fidèles à leur engagement. Cet effondrement a rétroactivement doté du sens mythique de la nostalgie cet univers que l'émigration avait abandonné. Or, la nostalgie est l'inverse d'une mémoire fondatrice, en elle, aucun présent, aucun avenir ne sauraient se ressourcer, elle n'est que trace des pertes et des ruptures.

Triple perte : celle du temps révolu de l'enfance et de la jeunesse bien sûr, celle du temps rejeté par une génération qui a voulu s'arracher à une vie juive marquée par la misère, l'oppression, la résignation et l'obscurantisme, celle du temps détruit par le génocide. Et double rupture, celle de la modernité puis celle de la barbarie nazie. Il n'y a certes pas de commune mesure entre la contestation

1. Voir sur ce thème l'étude de George Steiner, « La longue vie de la métaphore. Une approche de la Shoah », in *l'Écrit du temps*, pp. 14-15; « La folie de l'histoire », Paris, éd. de Minuit, été-automne 1987.

2. Le thème de « l'éclipse de Dieu » vient de la *Thora*, on le retrouve dans le psaume 44, qui exprime la déréliction de l'innocent quand Dieu « cache sa face », et dans le Livre d'Esther. Il a été repris par Martin Buber (*Eclipse of God*, New York, Harper and Bros, 1952) avant-guerre à propos du sécularisme. Emil Fackenheim en discute la portée « après Auschwitz » (*la Présence de Dieu dans l'histoire? Affirmations juives et réflexions philosophique après Auschwitz*, Paris, Verdier, 1980). L'auteur rejoint la pensée d'Elie Wiesel (notamment dans *les Portes de la forêt*, Paris, éd. du Seuil, 1964), selon laquelle l'éclipse de Dieu n'est pas totale et définitive dans l'histoire, une confrontation est possible en laquelle le Juif croyant, après le génocide, cite Dieu contre Dieu...

3. Ce thème nietzschéen est repris par le rabbin Richard L. Rubinstein en une version phénoménologique selon laquelle, après le génocide « nous vivons à l'époque de la mort de Dieu » (*After Auschwitz*, Indianapolis, 1966, p. 246 et *l'Imagination religieuse. Théologie juive et psychanalyse*, Paris, éd. Gallimard, 1971, p. 47).

d'une société en pleine déstructuration et son anéantissement, sinon – mais c'est décisif – que le second a aussi aboli à la fois l'espoir et l'histoire de la première.

Sans doute la génération émigrée a-t-elle ardemment souhaité voir ses enfants s'intégrer avec succès dans des sociétés dotées, à leurs yeux, de valeurs positives, favorisant, encourageant pour cela leur accès à la culture majoritaire, notamment par cette voie privilégiée : les études. Mais ce n'est pas seulement parce qu'ils craignaient de les encombrer d'un bagage inutile et hors d'usage, ou parce qu'ils eurent peur, plus tard, de n'être pas compris en offrant à leur descendance le rappel d'un monde devenu étranger, qu'ils se sont tus. Le legs, car il en est un, est la contrepartie de la double rupture qu'ils ont vécue ; c'est cette double contrainte, cette injonction paradoxale imposée à la génération de l'après-guerre : ni mémoire ni oubli!

L'urgence serait-elle, dès lors, qu'entre le passé diaphane d'avant le génocide, le passé opaque de ce dernier et le présent, l'histoire prenne la relève de la mémoire? « Le temps est peut-être venu, écrit Yosef H. Yerushalmi, de regarder au plus près les ruptures, les failles, les coups d'arrêt, de les signifier avec plus de précision, de voir comment les Juifs les ont subis, de comprendre que rien de ce qui avait de la valeur avant que ne surgissent les ruptures n'a été sauvé ou métamorphosé, mais qu'au contraire, tout a bel et bien disparu [1]. » Ce plaidoyer radical pour la discipline historique s'avoue aussi comme une rupture, « la reconnaissance de l'abîme qui sépare l'historiographie juive née à notre époque de toutes les manières dont les Juifs regardèrent autrefois leur passé » [2].

N'y aurait-il donc place que pour le mythe ou pour l'histoire? Un espoir ancien est maintenant inscrit dans le réel, prenant les contours d'un territoire national, l'État d'Israël, patrie des uns, référent sentimental pour d'autres; il ne laisse, quelles que soient ses positions, aucun Juif totalement indifférent. Il précipite un débat dont les termes relèvent, chacun, d'une perspective temporelle différente. La première est celle du mythe du retour, du temps cyclique qui s'ancre dans l'évidence immuable d'un donné originel et abolit l'histoire. La seconde est celle du

1. Yosef Hayim Yerushalmi, *op. cit.*, p. 117.
2. Yosef Hayim Yerushalmi, *op. cit.*, p. 118.

temps chronologique de l'histoire moderne; elle commence à la fin du XIXe siècle, avec le développement du sionisme, né de la crise du judaïsme, l'installation des colonies de pionniers en Palestine et la création de l'État, au lendemain du génocide. Fondement théocratique ou fondement historique, tels seraient donc les termes d'une alternative décisive pour le destin d'Israël.

Finalement, pour les Juifs de la diaspora, de même que pour ceux de l'État hébreu, se repose la question séculaire du devenir dans l'aléatoire cours du temps. Confrontés au processus de l'assimilation, les premiers s'arc-boutent parfois sur le particularisme de la trace, sans voir qu'en recherchant la judéité comme province, ils signent là, précisément, leur déculturation. Confrontés à la lutte des Palestiniens, une partie des Israéliens s'accrochent à l'héritage imaginaire du *Israël Ha Shlema*, le Grand Israël, sans voir qu'en figeant la mémoire en patrimoine, ils s'engagent sur une autre voie de déculturation et mettent en péril leur existence nationale.

Histoire, mémoire, oubli, là encore, se combinent, se croisent, s'opposent, s'affrontent en un jeu complexe du présent, dont les enjeux projettent un avenir incertain. Refusant de nous réfugier dans l'idéalisation de ce que Nietzsche nomme le « passé-antiquaire »[1] et dans le fétichisme de la différence, qui travestit aujourd'hui la hiérarchie et le rejet, nous devons reconnaître les ruptures issues de l'histoire, celle du génocide bien sûr, mais aussi celles des émigrations, de la modernité, des acculturations, qui sont aujourd'hui part de nous-mêmes. Refusant le veau d'or de l'État tout-puissant, nous devons admettre la réalité d'une histoire qui met face à face deux peuples se réclamant d'une même terre, dont la reconnaissance réciproque est le nécessaire jalon d'un fragile et précieux espoir de paix.

Mais pour que cette ouverture au monde, à l'histoire, aux autres, ne soit pas dissolvante ou destructrice, il nous faut raviver la radicalité d'une mémoire qui inscrit, dans les aléas du temps, une tension permanente et féconde entre le passé et le futur comme entre le particulier et l'universel. Une mémoire vive, qui questionne l'histoire et que l'histoire souvent menace.

1. Nietzsche, *Considérations inactuelles*, Paris, éd. Aubier, 1970.

ÉPILOGUE

A Płock, il resterait deux Juifs. Le premier, je l'ai rencontré et il ne m'a rien dit. Le second, je l'ai tardivement découvert, est muet. Car il existe bien ce muet légendaire sur lequel s'est ouvert ce livre. Ma recherche était finie et j'étais déjà engagée dans sa rédaction quand j'ai appris par hasard, aux États-Unis, au fil d'une conversation qui s'annonçait semblable à tant d'autres, que ce personnage avec lequel j'avais si longtemps cheminé n'était pas seulement, comme je le croyais, une figure symbolique.

Léon me racontait son voyage en Pologne et je lui demandai évidemment s'il avait été à Płock :

– Oui, et je n'y ai vu personne. Celui que je connaissais un peu était parti en vacances. Il y avait bien un autre homme, dont on m'avait parlé, mais qui m'était inconnu. Je n'ai pas cherché à le rencontrer. Cet homme est muet.

– L'absent, était-ce Kazimierz, le juriste, féru d'histoire de l'art, qui, pour tout récit de vie, n'avait consenti qu'à me montrer sa rubrique biographique dans le *Who's who* polonais?

– C'est bien lui, en effet.

– Et l'autre, le muet, il existerait donc vraiment?

– Bien sûr! Et vous pouvez rencontrer son cousin, ici, à New York, il vous le dira.

Ainsi la rumeur se transformait en nouvelle attestée, témoin oculaire à l'appui. Adam, le cousin, chez qui je me rendis dès le lendemain, avait lui aussi été à Płock peu avant, en juillet 1987. Il y avait vu son parent. « Un vieillard alerte et vif, au teint frais comme une rose, bien qu'il ait plus

de quatre-vingts ans! D'ailleurs, il a toujours eu fière allure et le fait qu'il fût muet ne l'empêchait pas, autrefois, d'avoir du succès. C'était un homme qui plaisait aux femmes. »

Benjamin – c'est son nom – est sourd-muet de naissance, comme l'était son frère cadet. Tous deux ont été déportés à Auschwitz. Et tous deux, dans cet univers où la moindre infirmité vouait immédiatement à une mort certaine, ont réussi à survivre, l'un jusqu'au bout et l'autre presque, hélas. Agiles à lire sur les lèvres, ils sont parvenus – mais par quel tour de force, Adam l'ignore – à dissimuler leur handicap. La mutité était-elle la seule infirmité que certains SS pouvaient tolérer chez leurs esclaves, si peu humains, à leurs yeux, que la parole leur était inutile? Pourtant, découvert, le frère de Benjamin a été tué quelques jours seulement avant l'évacuation du camp. La femme et la fille de Benjamin ont également péri en déportation. Après la guerre, il est revenu seul à Płock et s'y est réinstallé, employé dans un bureau de gérance d'immeubles. Il ne serait peut-être pas resté dans sa ville natale, progressivement vidée de ses derniers Juifs, s'il ne s'était remarié avec une jeune et jolie femme, non juive. Veuf depuis quelques années, il vit aujourd'hui avec sa belle-sœur, qui prend soin du vieil homme et de son intérieur.

Sommes-nous passées devant chez lui, Hanka et moi, en arpentant les rues de Płock? Si nous étions entrées, il aurait lu sur ses lèvres la traduction, en polonais, de mes questions. Elle m'aurait lu ses réponses et, de cet entretien pas comme les autres, j'aurais appris, encore une fois, que le silence, toujours, peut se rompre. En anthropologie, le symbolique informe et donne sens au réel, qui ne saurait cependant s'y réduire. Vers ce dernier j'aurais pu faire retour en revenant à Płock rencontrer Benjamin. J'y ai renoncé, convaincue que toute recherche demeure ouverte, inachevée.

Ni lui ni moi n'aurons le dernier mot.

TRANSCRIPTION DES TERMES YIDDISH ET HÉBREUX

Un certain nombre de vocables sont passés dans l'usage de la langue française (les noms de fête notamment) selon la prononciation de l'hébreu moderne. Et de même certains mots yiddish (tel *goy*, par exemple). Dans le corps du texte, à l'exception des citations, ils sont maintenus comme tels.

Pour les vocables yiddish, la translitération des sons adoptée est la suivante : le ou = *u*; le ch allemand = *ẖ*; le che = *sẖ*; le s sifflant = *s*; les diphtongues = eï, aï et oï.

Enfin, Płock, maintenu dans le texte selon l'écriture polonaise (à l'exception des citations), se prononce en yiddish Plotsk.

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

OUVRAGES GÉNÉRAUX
Histoire, sociologie, anthropologie, psychanalyse, poétique

ABOU (Sélim) : *L'identité culturelle, relations inter-ethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, éd. Anthropos, 1981.

ABRAHAM (Nicolas) et TOROK (Maria) : *L'écorce et le noyau*, Paris, éd. Flammarion, 1987.

ANTELME (ROBERT) : *L'espèce humaine*, Paris, éd. Gallimard, 1957.

ATTIAS-DONFUT (Claudine) : *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, Paris, P.U.F. 1988.

AUGE (Marc) : « L'autre proche », *in Actes du colloque Anthropologie sociale et ethnologie de la France*, Centre d'ethnologie française et Musée national des arts et traditions populaires, Paris, novembre 1987 [à paraître].

BALANDIER (Georges) : *Anthropo-Logiques*, Paris, P.U.F., 1974.

BARTHES (Roland) : *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, éd. Cahiers du cinéma/Gallimard, 1980.

BASTIDE (Roger) : *Le prochain et le lointain*, Paris, éd. Cujas, 1970.

BAKHTINE (Mikhaïl) : *Esthétique et théorie du roman*, Paris, éd. Gallimard, 1978.

BENJAMIN (Walter) : « Thèses sur la philosophie de l'histoire », *Poésie et révolution*, Paris, éd. Denoël, 1971.

BENJAMIN (Walter) : « Enfance berlinoise », *in Sens unique*, Paris, éd. Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1978.

BERTAUX (Daniel) : « L'approche biographique : sa validité méthologique, ses potentialités », *in Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, Paris, P.U.F., 1980.

BLANCHOT (Maurice) : *L'entretien infini*, Paris, éd. Gallimard, 1969.

BRAUDEL (Fernand) : *Écrits sur l'Histoire*, Paris, éd. Flammarion, 1977.

BURGOS (Martine) : « Sujet historique et sujet fictif : le problème de l'histoire de vie », *in Informations sur les sciences sociales*, vol. 18, n° 1, Londres, SAGE, 1979.

CERTEAU (Michel de) : *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987.

CHIVA (Isac) et JEGGLE (Utz) (éds) : *Ethnologies en miroir*, Paris, éd. de la maison des Sciences de l'homme, 1987.

COHEN (Anthony P.) : « La tradition britannique et la question de l'autre », *in Actes du colloque anthropologie sociale et ethnologie de la France*, Centre d'ethnologie française et Musée national des arts et traditions populaires, Paris, novembre 1987 [à paraître].

CLIFFORD (James) et MARCUS (George) : (éd.) : *Writing Culture. The Poetics and Politics of ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986.

DERRIDA (Jacques) : *L'écriture et la différence*, Paris, éd. du Seuil, 1967.

DESROCHE (Henri) : *Sociologie de l'espérance*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1973.

DEVEREUX (Georges) : *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, éd. Flammarion, 1980.

DILTHEY (Wilhem) : *Le monde de l'esprit*, Paris, éd. Aubier-Montaigne, 1947.

DUMAS (Didier) : *L'ange et le fantôme, Introduction à la clinique de l'impensé généalogique*, Paris, éd. de Minuit, 1985.

DURAND (Gilbert) : *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, P.U.F., 1963.

ÉLIADE (Mircea) : *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, éd. Gallimard, 1969.

ÉLIADE (Mircea) : *Mythes, rêves et mystères*, Paris, éd. Gallimard, 1957.

FERRAROTI (Franco) : *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens, 1983.

FINLEY (Moses I) : *Mythe, mémoire, histoire*, Paris, éd. Flammarion, 1981.

FRITSCH (Philippe) (éd.) : *Le sens de l'ordinaire*, Paris, éd. du CNRS, 1983.

GADAMER (Hans-Georg) : *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, éd du Seuil, 1976.

GANTHERET (François) : « Trois mémoires », *in Nouvelle revue de psychanalyse*, nº 15, Paris, éd. Gallimard, 1977.

GEERTZ (Clifford) : *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, P.U.F., 1986.

GENETTE (Gérard) : *Figures III*, Paris, éd. du Seuil, 1972.

GUTWIRTH (Jacques) : *Vie juive traditionnelle. Ethnologie d'une communauté hassidique*, Paris, éd. de Minuit, 1980.

HALBWACHS (Maurice) : *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, P.U.F., 1925.

HALBWACHS (Maurice) : *La mémoire collective*, Paris, P.U.F., 1968.

JAMIN (Jean) : *Les lois du silence. Essai sur la fonction sociale du secret*, Paris, éd. François Maspero, 1977.

JAMIN (Jean) : « Le texte ethnographique. Argument », *in ER Études rurales*, nºs 97-98, éd. de l'École des Hautes études en sciences sociales, Paris, 1985.

JANKELEVITCH (Vladimir) : *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, éd. Flammarion, 1974.

JOUTARD (Philippe) : *Ces voix qui nous viennent du passé*, Paris, éd. Hachette, 1983.

LEENHARDT (Jacques) : « Le texte de la sociologie », *in Information sur les sciences sociales*, vol. 18, nº 1, Londres, SAGE, 1979.

LEGENDRE (Pierre) : *L'inestimable objet de la transmission*, Paris, éd. Fayard, 1985.
LEJEUNE (Philippe) : *Le pacte autobiographique*, Paris, éd. du Seuil, 1975.
LEJEUNE (Philippe) : *Je est un autre*, Paris, éd. du Seuil, 1980.
LEJEUNE (Philippe) : *Moi aussi*, Paris, éd. du Seuil, 1986.
LEVI (Primo) : Si c'est un homme, Paris, éd. Julliard, 1987.
LEWIS (Bernard) : *History Remembered, Recovered, Invented*, Princeton, Princeton University Press, 1975.
MARRUS (Michael R.) : *Les exclus*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1986.
MAUGER (Gérard) : « Comment on écrit les histoires de famille et les histoires de vie : deux points de vue », *Annales de Vaucresson* 1/1987, n° 26.
MORIN (Edgar) : *La Méthode III. La connaissance de la connaissance.* Livre premier : *Anthropologie de la connaissance*, Paris, éd. du Seuil, 1986.
MORIN (Françoise) : « Pratiques anthropologiques et histoire de vie », *in Cahiers Internationaux de sociologie*, vol. LXIX, Paris, P.U.F., 1980.
NAMER (Gérard) : *Mémoire et société*, Paris, éd. Méridiens/Klincksieck, 1987.
NORA (Pierre) : « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », *in Les lieux de mémoire*, T. 1, Paris, éd. Gallimard, 1984.
NORA (Pierre) : « Mémoire de l'historien. Mémoire de l'histoire », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 15, Paris, Gallimard, 1977.
NIETZSCHE, *Considérations inactuelles*, Paris, éd. Aubier, 1970.
PERROT (Martyne) et SOUDIÈRE (Martin de la) : « Le masque ou la plume? Les enjeux de l'écriture en sciences sociales », *in Information sur les sciences sociales*, vol. 27, n° 3, Londres, SAGE, 1988.
POIRIER (Jean), CLAPIER-VALLADON (Simone) et RAYBAUT (Paul) : *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, P.U.F., 1983.
POMIAN (Krzystof) : *L'ordre du temps*, Paris, éd. Gallimard, 1984.
RABINOW (Paul) : « Fantasia dans la bibliothèque. Les représentations sont des faits sociaux : modernité et postmodernité en anthropologie », in *ER Études Rurales*, nos 97-98, Paris, éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1985.
RAPHAEL (Freddy) : « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *in Annales ESC*, Paris, éd. Armand Colin, janvier-février 1980.
RICŒUR (Paul) : *Temps et récit*, 3 tomes, Paris, éd. du Seuil, 1983.
ROBIN (Régine) : « Mémoire collective et roman mémoriel », *in Actes du VIe Colloque d'Histoire orale*, Oxford, septembre 1987.
ROUSSET (David) : *Les jours de notre mort*, T. 1.2.3, Paris, 10/18, Christian Bourgois, 1974.
ROUSSET (David) : *L'univers concentrationnaire*, Paris, éd. de Minuit, 1965.
ROUSSO (Henry) : *Le syndrome de Vichy, 1944-19...*, Paris, éd. du Seuil, 1987.
SPERBER (Dan) : *Le symbolisme en général*, Paris, éd. Hermann, 1974.
SPERBER (Dan) : *Le savoir des anthropologues*, Paris, éd. Hermann, 1982.
THOMSON (Paul) : *The Voice of the Past*, Oxford University Press, 1978.
TODOROV (Tzvetan) : *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris, éd. du Seuil, 1981.

JUDAÏCITÉS. JUDÉITÉ
Histoire, sociologie, politique, littérature

ADLER (Jacques) : *Face à la persécution. Les organisations juives à Paris de 1940 à 1944*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1985.

ARENDT (Hanna) : *Sur l'antisémitisme*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1973.

ARENDT (Hanna) : *La tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois, 1987.

BAKER (Zacharie) : « Bibliography of Eastern-European Memorial Books » *in Toledot*, New York, 1979/1980.

BARON (S.W.) : *Histoire d'Israël. Vie sociale et religieuse*, 4 tomes, Paris, P.U.F., 1961.

BENSIMON (Doris) & DELLA PERGOLA (Sergio) : *La population juive de France. Socio-démographie et identité*, éd. du CNRS, 1984.

BERLIN (Isaiah) : *Trois essais sur la condition juive*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1973.

BORWICZ (Michel) : *Écrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie*, éd. Gallimard, 1973.

BROSSAT (Alain) et KLINBERG (Sylvia) : *Le yiddishland révolutionnaire*, Paris, éd. Balland, 1983.

CANETTI (Elias) : *Masse et puissance*, Paris, éd. Gallimard, 1966.

CHARYN (Jérome) : *Metropolis. New York as Myth, Marketplace and Magical Land*, New York, Avon Books, 1987.

DAVID (Christian) : « Le complexe du survivant », in *Les Juifs entre la mémoire et l'oubli*, Bruxelles, éd. de l'Université de Bruxelles, 1987.

DEUTSCHER (Isaac) : *Essais sur le problème juif*, Paris, éd. Payot, 1969.

DIAMANT (David) : *Combattants, héros et martyrs de la résistance*, Paris, éd. Renouveau, 1984.

EISENSZWEIG (Uri) : *Territoires occupés de l'imaginaire juif*, Paris, Christian Bourgois, 1980.

ERLICH (Josef) : *La flamme du Shabbat*, Paris, éd. Plon, 1978.

ERTEL (Rachel) : *Le shtetl. La bourgade juive de Pologne*, Paris, éd. Payot, 1982.

FAYE (Jean-Pierre) : *Migration du récit sur le peuple juif*, éd. Belfond, 1974.

FINKIELKRAUT (Alain) : *Le Juif imaginaire*, Paris, éd. du Seuil, 1980.

FRESCO (Nadine) : « La diaspora des cendres », *in Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 24, Paris, Gallimard, 1981.

FRIEDLANDER (Saul) : *Quand vient le souvenir*, Paris, éd. du Seuil, 1978.

FRIEDMAN (Georges) : *Fin du peuple juif?*, Paris, éd. Gallimard, 1965.

GLAZER (Nathan) : *Les Juifs américains du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1972.

GOLDBERG (Jacob) : « The privileges granted to jewish communities of the Polish Commonwealth as a stabilizing factor in jewish support », *in The Jews in Poland*, Oxford, New York, Basil Blackwell, 1986.

GOLDSCHEIDER (Calvin) : *Jewish Continuity and Change : emerging patterns in America*, Bloomington, IN, Indiana University Press, 1986.

GRONOWSKI BRUNOT (Louis) : *Le dernier grand soir. Un juif de Pologne*, Paris, éd. du Seuil, 1980.

HALEVY (Ilan) : *Question juive*, Paris, éd. de Minuit, 1981.

HILBERG (Raul) : *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988.

HILLEL (Marc) : *Le massacre des survivants. En Pologne 1945-1947*, Paris, Plon, 1985.

HOWE (Irwing) : *World of our Fathers*, New York, Touchstone Book Simon & Schuster Inc., 1976.

HUNDERT (Gershon David) : « Some basic characteristics of the jewish experience in Poland », *in Polin. A journal of polish-jewish studies*, V. 1, Oxford, Basil Blackwell, 1986.

HUNDERT (Gershon David) : « The implication of jewish economic activities for christian-jewish relations in the polish Commonwealth », in *Jews in Poland*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.

HYMAN (Paula) : *De Dreyfus à Vichy. L'évolution de la communauté juive en France, 1906-1939*, Paris, éd. Fayard, 1985.

KORZEC (Pawel) : *Juifs en Pologne*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1980.

KUGELMASS (Jack) et BOYARIN (Jonathan) : *From a Ruined Garden. The Memorial Books of Polish Jewry*, New York, Schocken Books, 1983.

LAQUEUR (Walter) : *Histoire du sionisme*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1973.

LEON (Abraham) : *La conception matérialiste de la question juive*, Paris, EDI, 1968.

LEVITATS (Isaac) : « The jewish association in America », *in Essays on Jewish Life and Thought*, New York, Columbia University Press, 1959.

MARCUS (Joseph) : *Social and Political History of the Jews in Poland. 1919-1930*, Berlin New York, Amsterdam, Mouton, 1983.

MARIENSTRAS (Richard) : *Être un peuple en diaspora*, Paris, éd. François Maspero, 1975.

MARIENSTRAS (Richard) : « Histoire, mémoire, oubli », *in Les Juifs entre le mémoire et l'oubli*, Bruxelles, éd. de l'Université de Bruxelles, 1987.

MARRUS (Michaël R.) et PAXTON (Robert O.) : *Vichy et les Juifs*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1981.

MARX (Karl) : *La question juive*, Paris, 10/18, Christian Bourgois, 1968.

MEMMI (Albert) : *La libération du Juif*, Paris, éd. Payot, 1972.

MENDELSOHN (Ezra) : « Relations entre Juifs et non-Juifs en Europe orientale dans l'entre-deux-guerres », *in l'Allemagne nazie et le génocide juif*, colloque de l'École des Hautes Études en sciences sociales, Paris, Gallimard/Seuil, 1985.

PEREC (Georges) et BOBER (Robert) : *Récits d'Ellis Island. Histoires d'errance et d'espoir*, Paris, INA/éd. du Sorbier, 1980.

POLIAKOV (Léon) : *Bréviaire de la haine*, Paris, Le Livre de Poche, 1974.

POLIAKOV (Léon) : *Histoire de l'antisémitisme*, 2 tomes, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1981.

POLLACK (Michaël) et HEINICH (Nathalie) : « Le témoignage », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, nos 62/63, Paris, éd. de Minuit, juin 1986.

RABI : *Anatomie du judaïsme français*, Paris, éd. de Minuit, 1962.

TCHERNOFF (J.) : *Dans le creuset des civilisations*, Paris, éd. Rieder, 1937.

RACZYMOW (Henri) : *Un cri sans voix*, Paris, éd. Gallimard, 1985.

RACZYMOW (Henri) : « La mémoire trouée », *in Pardès*, no 3, J.-C. Lattès, 1986.

RAJFUS (Maurice) : *Des Juifs dans la collaboration*, Paris, EDI, 1980.
RAPHAEL (Freddy) : « Les sciences humaines et la tentation du rationalisme », *in Le modèle de l'Occident*, Paris, P.U.F., 1977.
RAYSKI (Adam) : *Nos illusions perdues*, Paris, éd. Belfond, 1985.
RINGELBLUM (Emmanuel) : *Chronique du ghetto de Varsovie*, Paris, éd. Laffont, 1978.
ROBIN (Régine) : *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*, Paris, éd. Complexe, 1979.
ROBIN (Régine) : *L'amour du yiddish*, Paris, éd. du Sorbier, 1984.
ROBLIN (Michel) : *Les juifs de Paris. Démographie, économie, culture*, Paris, éd. A. & J. Picard et Cie, 1952.
ROLAND (Charlotte) : *Du ghetto à l'Occident : deux générations yidiches en France*, Paris, éd. de Minuit, 1962.
ROSKIES (David G.) : *Against the Apocalypse*, Havard University Press, 1983.
ROTH (Joseph) : *Juifs en errance*, Paris, éd. du Seuil, 1986.
SARTRE (Jean-Paul) : *Réflexions sur la question juive*, Paris, éd. Gallimard, 1954-1956.
SCHNAPPER (Dominique) : *Juifs et israélites*, Paris, éd. Gallimard, 1980.
SERRES (Michel) : « Le modèle », *in Le modèle de l'Occident*, Paris, P.U.F., 1977.
SIBONY (Daniel) : *La Juive : une transmission d'inconscient*, Paris, éd. Grasset, 1983.
STEINER (Georges) : *Langage et silence*, Paris, éd. du Seuil, 1969.
STEINER (Georges) : « La longue vie de la métaphore. Une approche de la Shoah », *in L'écrit du temps* 14-15, Paris, éd. de Minuit, 1987.
VALENSI (Lucette) et WACHTEL (Nathan) : *Mémoires juives*, Paris, éd. Gallimard/Julliard, 1986.
VEGH (Claudine) : *Je ne lui ai pas dit au revoir*, Paris, éd. Gallimard, 1978.
VIDAL-NAQUET (Pierre) : *Les juifs, la mémoire et le présent*, Paris, éd. François Maspero, 1981.
WEINBERG (David H.) : *Les juifs à Paris de 1933 à 1939*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1974.
WEINREICH (Max) : *History of the Yiddish Language*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.
WEINSTOCK (Nathan) : *Le pain de misère, histoire du mouvement ouvrier juif en Europe*, 2 tomes, Paris, La Découverte, 1984.
WEISSER (Michaël R.) : *A Brotherhood of Memory. Jewish Landsmanshaftn in the New World*, New York, Basic Books, 1985.
WELLERS (Georges), KASPI (André) et KLARSFELD (Serge) (éd.) : *La France et la question juive, 1940-1944*, Paris, Sylvie Messinger, 1981.
WIEMER (Thomas) : « Une écriture de la mémoire », *in Colloque de Cerisy autour d'Emmanuel Lévinas*, août 1986.
WIEVIORKA (Annette) et NIBORSKI (Itzhok) : *Les livres du Souvenir. Mémoriaux juifs de Pologne*, Paris, éd. Gallimard/Julliard, 1983.
WIEVIORKA (Annette) : *Ils étaient juifs, résistants, communistes*, Paris, éd. Denoël, 1986.
WIEVIORKA (Annette) : « Un lieu de mémoire : le Mémorial du martyr juif inconnu », *in Pardès*, n° 2, Paris, éd. J.-C. Lattès, 1985.
WIEVIORKA (Michel) : *Les Juifs, la Pologne et Solidarnosc*, Paris, éd. Denoël, 1984.

WIRTH (Louis) : *Le ghetto*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1980.
WYMAN (David S.) : *L'abandon des juifs. Les Américains et la solution finale*, Paris, éd. Flammarion, 1987.
ZBOROWSKI (Mark) et HERZOG (Elisabeth) : *Life is with People*, New York, Schocken Books, 1962.

JUDAÏSME
Théologie, herméneutique, philosophie

ABECASSIS (Armand) : *La pensée juive*, 2 tomes, Paris, Le Livre de poche, 1987.
ATLAN (Henri) : *Entre le cristal et la fumée*, Paris, éd. du Seuil, 1979.
ATLAN (Henri) : « La mémoire du rite : métaphore et fécondation », *in Mémoire et Histoire*, éd. Denoël, 1986.
BUBER (Martin) : *Eclipse of God*, New York, Harper & Bros, 1952.
BUBER (Martin) : *Judaïsme*, Paris, éd. Verdier, 1982.
BUBER (Martin) : *Les récits hassidiques*, Paris, éd. du Rocher, 1978.
DRAI (Raphaël) : *La sortie d'Égypte. L'invention de la liberté*, Paris, éd. Fayard, 1986.
FACKENHEIM (Emil) : *Quest for Past and Future*, Bloomington, Indiana University Press, 1968.
FACKENHEIM (Emil) : *La présence de Dieu dans l'histoire. Affirmations juives et réflexions philosophiques après Auschwitz*, Paris, éd. Verdier, 1980.
GUGENHEIM (Ernest) : *Le judaïsme dans la vie quotidienne*, Paris, éd. Albin Michel, 1985.
HADDAD (Gérard) : *Manger le Livre*, Paris, éd. Grasset, 1984.
HESCHEL (Abraham J.) : *Dieu en quête de l'homme*, éd. du Seuil, 1968.
HESCHEL (Abraham J.) : *Les bâtisseurs du temps*, Paris, éd. de Minuit, 1978.
JABES (Edmond) : *Du désert au livre* (entretiens avec Marcel Cohen), Paris, éd. Belfond, 1981.
JABES (Edmond) : *Le livre des marges*, Paris, éd. Fata Morgana, 1984.
LEVINAS (Emmanuel) : *Difficile liberté*, Paris, éd. Albin Michel/Le Livre de Poche, 1984.
LÉVINAS (Emmanuel) : *Le temps et l'autre*, Paris, P.U.F., 1983.
LÖWY (Michaël) : *Rédemption et utopie*, Paris, P.U.F., 1988.
MESCHONNIC (Henri) : *Jona et le signifiant errant*, Paris, éd. Gallimard, 1981.
NEHER (André) : *L'exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris, éd. du Seuil, 1970.
NEHER (André) : « Visions du temps et de l'espace dans la culture juive », *in Les cultures et le temps*, Paris, Payot/Unesco, 1980.
NEHER (André) : *L'essence du prophétisme*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1983.
OUAKNIN (Marc-Alain) : *Le livre brûlé. Lire le Talmud*, Paris, éd. Lieu Commun, 1986.
RUBINSTEIN (Richard L.) : *L'imagination religieuse. Théologie juive et psychanalyse*, Paris, éd. Gallimard, 1971.
ROSENZWEIG (Franz) : *L'étoile de la rédemption*, Paris, Esprit/Seuil, 1982.

SAFRAN (Alexandre) : *Israël dans le temps et dans l'espace. Thèmes fondamentaux de la spiritualité juive*, Paris, éd. Payot, 1980.
SCHOLEM (Gershom G.) : *Les grands courants de la mystique juive*, Paris, éd. Payot, 1977.
SCHOLEM (Gershom G.) : *Sabbataï Tsevi. Le Messie mystique*, Paris, éd. Verdier, 1983.
STEINSALTZ (Adin) : *Introduction au Talmud*, Paris, éd. Albin Michel, 1987.
TRIGANO (Shmuel) : *La nouvelle question juive*, éd. Gallimard, 1979.
WIESEL (Elie) : *Un Juif aujourd'hui*, éd. du Seuil, 1977.
WIESEL (Elie) : *Célébration hassidique, portraits et légendes*, Paris, éd. du Seuil, 1972.
WIESEL (Elie) : *Célébration biblique, portraits et légendes*, Paris, éd. du Seuil, 1975.
YERUSHALMI (Yosef H.) : *Zakhor, Histoire juive et mémoire juive*, Paris, La Découverte, 1984.

OUVRAGES SUR PŁOCK
Histoire, mémoires, récits

GREENSPAN (Sol) : *Yidn in Plotsk*, New York, A. & H. Printing and Publishing Corp., 1960.
HORN (Joseph) (éd.) : *Plotzk, Blettlech Geschichte*, Buenos Aires, Sociedad de Residentes de Płock en la Argentina, 1945.
RUBIN (Moshe) (éd.) : *Plotzk*, Tel-Aviv, Hamenora Publishing House, 1967.
TRUNK (Isaiah) : *Geshikhte fun Yidn in Plotsk*, Varsovie, YIVO, 1939.
PETIT (Marc) : *La grande cabbale des juifs de Plotzk*, Paris, Christian Bourgois, 1978.
TUSZYNSKI (Devi) : *Feuille de Limba*, Paris, Sud/Les Cahiers de l'Odon, 1982.

REMERCIEMENTS

Cette recherche n'existerait pas sans l'accueil cordial et confiant des nombreux Juifs de Płock que j'ai rencontrés.

J'ai également bénéficié de quelques précieux concours. Vera Solomon, Samuel Venger et Abe Wieviorka ont bien voulu traduire des textes du yiddish et de l'hébreu. Mes amis Claudine Attias-Donfut, Jonathan Boyarin, Alexandre Derczanski, Henri Raczymow, Alain Rozenkier et Annette Wieviorka ont attentivement relu le manuscrit, qui a bénéficié de leurs critiques savantes et pertinentes.

Interlocuteur exigeant et traducteur patient des textes en polonais, Jean Élie Lapierre, mon père, m'a aidée tout au long de ce travail. Ce livre est aussi un hommage aux valeurs de fidélité et de résistance qui sont les siennes.

Je ne saurais enfin mesurer ce que je dois à Edwy Plenel. Son enthousiasme, son dynamisme, ses observations pénétrantes, ses multiples relectures et l'encouragement permanent de sa présence m'ont permis d'aboutir.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue 9

I. SONDER LE PASSÉ

Chapitre 1 : Quête et enquête 13
Chapitre 2 : Entre histoire et mémoire 35
Chapitre 3 : Itinéraires 53

II. LA MÉMOIRE A QUATRE TEMPS

Chapitre 1 : Le temps perdu 81
Chapitre 2 : Le temps compté 110
Chapitre 3 : Le temps pulvérisé 146
Chapitre 4 : Le temps mort 183

III. A PRÉSENT

Chapitre 1 : Une bouteille à la terre 197
Chapitre 2 : Le dernier des Juifs de Płock 222
Chapitre 3 : Commémorations 241
Chapitre 4 : Mémoire et identité 259

Épilogue 277

Note sur les transcriptions 279
Éléments bibliographiques 281
Remerciements 289

Cartes

Płock en Pologne 20
Płock en 1939 90
Étapes de la dispersion des Juifs de Płock entre 1939 et 1945 149-150
Étapes de la dispersion des Juifs de Płock entre 1939 et 1945 (détail de la carte précédente) 151

Cet ouvrage a été réalisé sur
Système Cameron
par la SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Plon
le 11 janvier 1989

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 1989
N° d'édition : 11909 – N° d'impression : 10726

« Dans la ville de Płock, en Pologne, il ne resterait qu'un Juif, et il serait muet. Cette étrange histoire me fut rapportée par d'anciens membres de cette communauté. Je traquais des récits de vie ; j'obtenais l'évocation du silence. Avait-il jamais existé, ce muet ? Toujours est-il que la rumeur s'était répandue, pour finalement parvenir jusqu'à moi qui, justement, avait décidé de rompre le silence de la mémoire. Car ce muet imaginaire, ce dernier des Juifs de Płock, témoin impuissant à témoigner, n'est-il pas la figure emblématique de ces Juifs d'Europe orientale qui, cachés, émigrés, rescapés, ont survécu au désastre ? Et pour qui le souvenir est une lancinante exigence, et la transmission une difficile, voire impossible tâche ? »

Voyageant dans l'espace et le temps, entre mémoire et histoire, quête et enquête, Nicole Lapierre a retrouvé une centaine de ces Juifs de Płock, dispersés de par le monde, à Paris, Tel-Aviv, New York, Varsovie et Montréal. Rencontre de deux générations, récit de grands voyages et journal d'un voyage intérieur, associant avec bonheur le souci intime et l'interrogation savante, ce livre plaide pour la radicalité d'une mémoire qui, à travers les aléas du temps, inscrirait une tension permanente entre le passé et le futur, entre le particulier et l'universel. Une mémoire vive où se joue l'identité.

Nicole Lapierre, sociologue, est chargée de recherche au C.N.R.S.

47050-0

9 782259 020121

Prix T.T.C. 90 F

ISBN 2-259-02012-7

Boris Borvine Frenkel, projet de décor pour *Les Sept Pendus* d'Andreiev, 1929.
Coll. part. Photo Jacques L'Hoir. Maquette Jean-Pierre Vespérini.